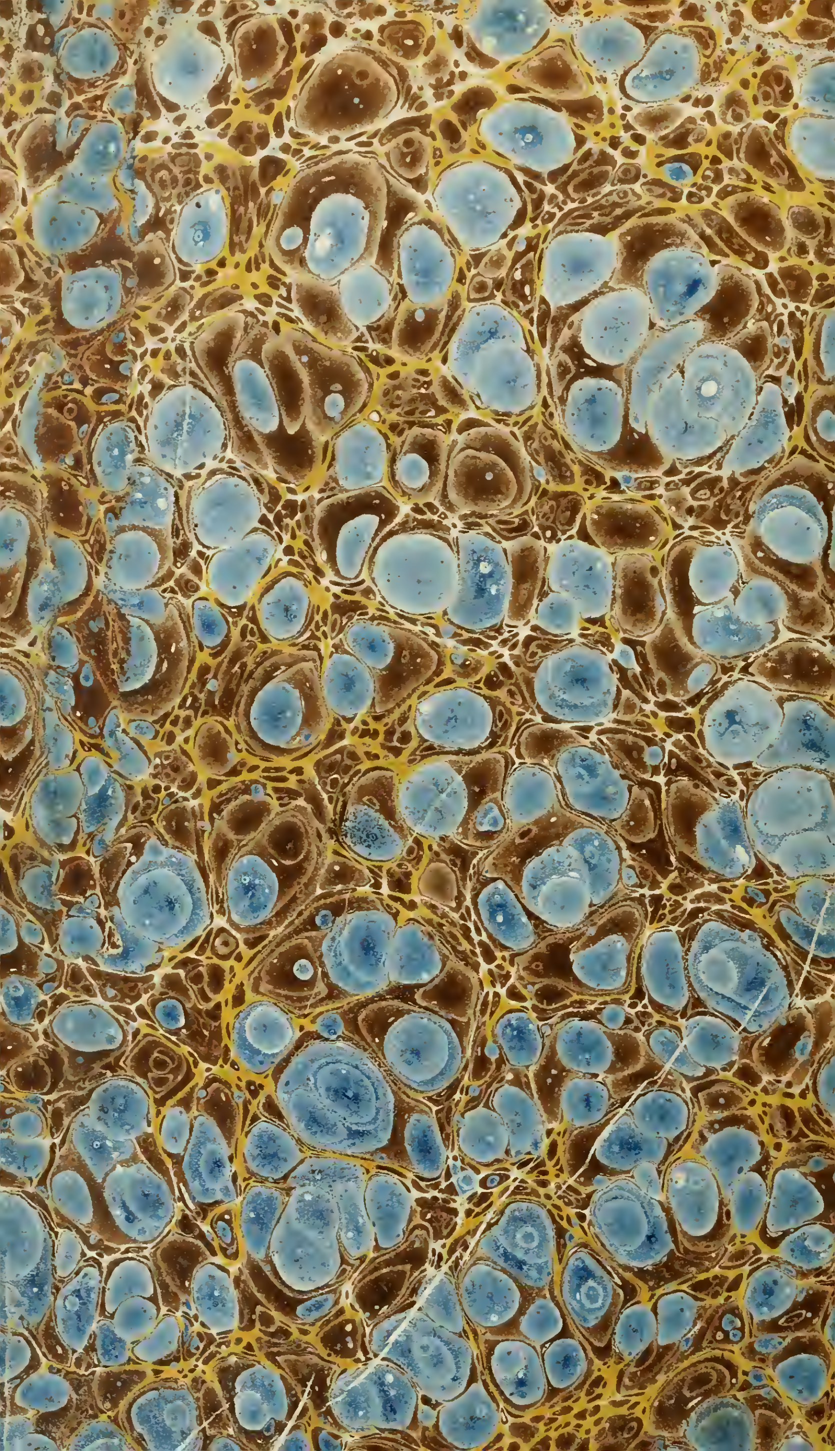
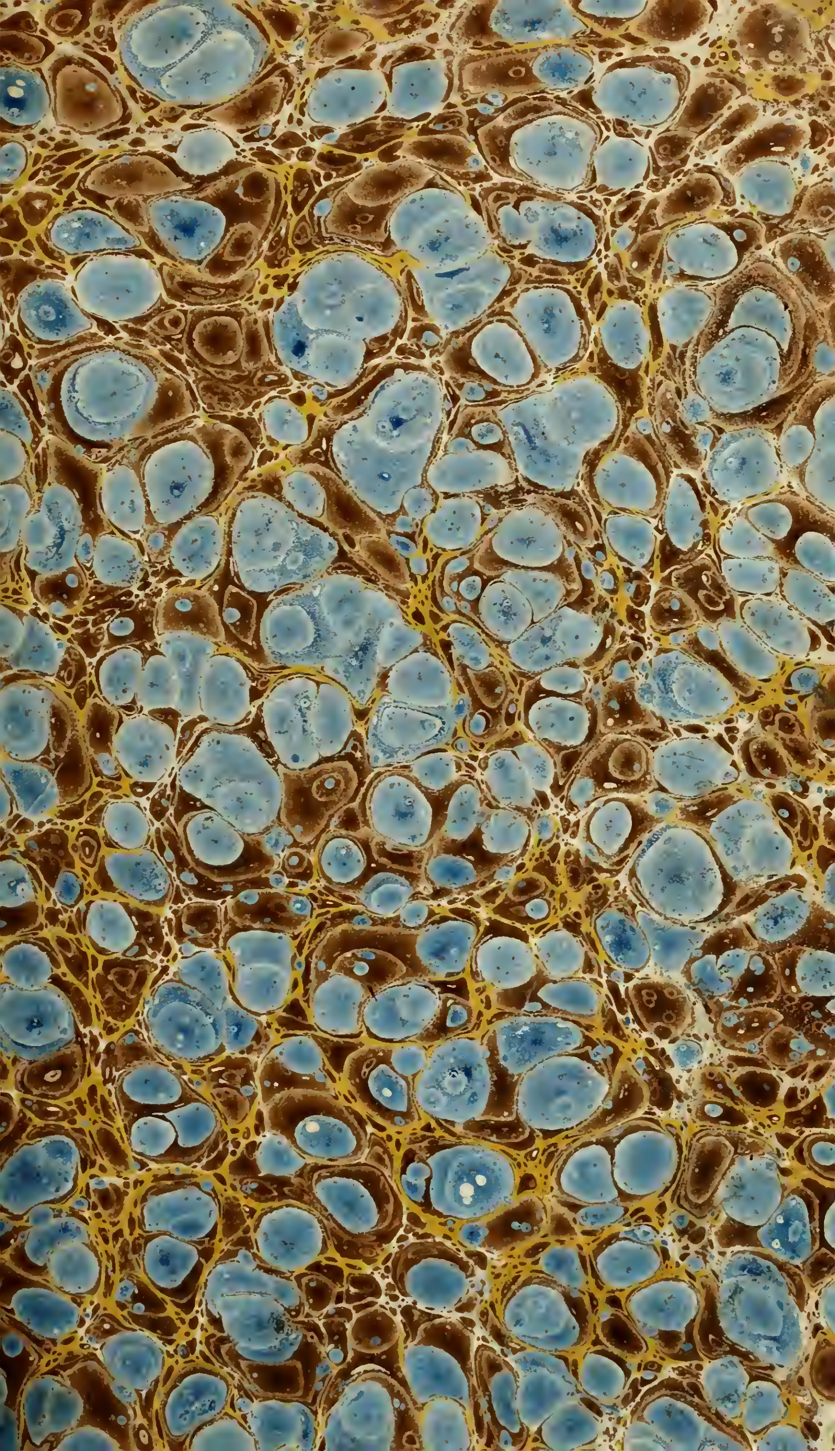










REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Troisième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-St.-HONORÉ, No 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE
BRITANNIQUE.

Statistique

DES JOURNAUX QUOTIDIENS, EN ANGLETERRE.

La presse quotidienne est, sans contredit, l'un des grands pouvoirs de la société, puisque, intervenant partout, elle soumet les autres pouvoirs à son contrôle. Elle est, en quelque sorte, le panorama de l'univers : elle reproduit tout : rien ne lui semble ni au-dessus ni au-dessous d'elle ; la timidité ni le dédain ne lui interdisent aucun sujet. Elle s'occupe des affaires publiques, sans négliger les intérêts particuliers, surtout dans leurs rapports avec l'intérêt général. Des diverses pièces dont se compose l'édifice social, il n'y en a peut-être pas une seule dont la progression soit aussi rapide et aussi constante, et qui présente, d'année en année, une preuve plus évidente de la puissance de l'esprit, de la richesse et de l'industrie, lorsque ces trois forces combinées tendent de concert à un but commun. Toutefois l'objet de cet article n'est pas de discuter l'utilité des journaux, ni de présenter en détail les merveilleux effets de la presse périodique en Angleterre, mais de faire connaître les res-

sorts de cette grande machine, et de donner, sans aucune prétention, des renseignemens qui ne sauraient manquer d'intéresser nos lecteurs, lors même qu'ils n'y verraient qu'un travail de pure statistique.

Le nombre des journaux qui se publient maintenant, dans le royaume-uni, s'élève à 308, dont 89 paraissent en Écosse et en Irlande. Londres, pour sa part, en publie 55, sur lesquels il y en a 13 de quotidiens : ce sont le *Times*, le *Morning Herald*, le *Morning Chronicle*, le *Morning Advertiser*, le *Morning Journal*, le *Morning Post and Public Ledger*, qui paraissent le matin, et le *Globe*, le *Courrier*, le *Sun*, le *British Traveller*, le *Standard*, et le *Star*, journaux du soir. La quantité d'exemplaires jetés, chaque jour, dans la circulation par ces établissemens est, en y comprenant les supplémens qu'ils donnent dans l'occasion, de quarante mille environ. Le prélèvement journalier du trésor public, sur ces publications, est d'environ 722 liv. ster. (18,050 fr.); sur cette somme, le timbre produit 533 liv. st. 5 s. 8 d. (13,332 fr. 05 c.), au taux de 13 liv. st. 6 s. 8 d. (333 fr. 30 c.) pour mille estampilles, à 4 d. (40 c.) chaque, avec un décompte de 20 pour °/₀ alloué par le gouvernement, au lieu de l'ancienne déduction que l'on faisait sur les exemplaires non vendus. L'imprimeur qui tire aujourd'hui un seul exemplaire sur papier non timbré, est passible d'une amende de 100 liv. st. (2,500 fr.). Le fabricant de papier paie 32 liv. st. (800 fr.) pour les droits de l'excise; cette taxe a été calculée sur le pied de 8 sh. (10 fr.) par rame, sans égard à la dimension du papier qu'emploient les différens ateliers. Il faut ajouter à cela 157 liv. st. 10 s. (3,937 fr. 50 c.) pour les annonces, en faisant monter leur nombre, dans les treize journaux réunis, à neuf mille.

Chacune de ces annonces paie un droit de 3 sh.

(3 fr. 75 c.) au gouvernement; et, comme l'estimation que nous venons de présenter a été calculée d'après les annonces contenues par l'ensemble des journaux, pendant un jour du mois actuel (janvier 1829), qui n'est point la saison des annonces, il serait plus juste d'élever notre chiffre. Si nous augmentons d'un cinquième la moyenne que nous avons choisie pour les annonces, nous trouverons alors que les seuls journaux quotidiens de Londres rapportent, par jour, au trésor public environ 750 liv. st. (18,750 fr.).

Mais, outre les journaux quotidiens, il y a, à Londres, quelques autres feuilles qui paraissent deux ou trois fois par semaine. Ce sont la *Gazette de Londres*, le *Record*, le *Saint-James Chronicle*, feuille qui se rattache au *Standard*, l'*Evening Mail*, qui sort des ateliers du *Times*, le *London Packet*, et l'*English Chronicle*, qui est imprimé par les propriétaires du *Morning Herald*.

Il est difficile de déterminer avec précision le nombre des numéros vendus par chacun des journaux. Le *Times*, suivant une note insérée dernièrement dans ce journal, distribue environ dix mille exemplaires par jour, et le *Morning Herald* n'en met pas moins de huit mille en circulation, pendant que le *Morning Chronicle*, d'après l'état qui a été dressé par son propriétaire, émet, suivant toute apparence, un peu plus de quatre mille exemplaires, circulation peu considérable, si on la compare à celle du *Times* ou de l'*Herald*, mais qui suffit à la prospérité du journal (1). Le *Morning Advertiser* n'est

(1) M. Clément, propriétaire actuel du *Morning Chronicle* a payé l'an dernier, entre le 1er janvier et le 31 décembre 1828, pour le timbre et les droits de l'excise, prélevés sur son journal et les trois feuilles hebdomadaires, 53,500 liv. st. (1,337,500 fr.); le nombre des empreintes à 4 penny (20 c.) (timbre que porte chaque feuille de journal), s'est élevé à

guère reçu que dans les cafés et les tavernes, dont les maîtres ont un intérêt direct à la prospérité de cette feuille, puisque ses bénéfices sont consacrés à soutenir une excellente institution, où un grand nombre d'enfans de vieux cabaretiers reçoivent une bonne éducation. Nous pensons que les veuves sans ressource touchent aussi des secours sur les mêmes fonds. Le *Public Ledger* s'adresse exclusivement à la classe des marchands. Le *Morning Journal*, connu jusqu'à ces derniers tems sous le nom de *New-Times*, a éprouvé plusieurs révolutions. Dans

2,735,865. Les droits payés par M. Clément entrent pour plus d'un dixième dans la somme totale acquittée par l'ensemble des journaux de la Grande-Bretagne. Il a employé 5,471 rames de papier, et l'excise a prélevé 10 sh. par rame. Le nombre des annonces insérées dans les journaux de M. Clément s'est élevé à 29,633 : le droit du fisc étant de 3 sh. 6 d. sur chaque annonce, il en résulte que les sommes payées au trésor public, par M. Clément, pendant l'année 1828, forment le total suivant :

Timbre	43,597 liv.	15 sh.	
Annonces	5,185	15	6 d.
Excise	2,735	10	
Total	53,519		6

d'où il résulte qu'un seul citoyen a payé pour sa part du budjet plus de 53,500 liv. st. (1,337,500 fr.).

Le *Times*, à l'occasion de ces détails, que nous avons tirés du *Chronicle*, a fait l'observation suivante : « Notre intention n'a jamais été d'attirer l'attention du public sur nos affaires privées, mais la publicité donnée à la note de M. Clément, nous fait un devoir de présenter, à notre tour, le calcul suivant :

Total des droits acquittés par le Times *seul.*

Timbre	48,516 liv.	13 sh.	4 d.
Annonces	16,269	11	6
Excises	3,351	3	
Total	68,137	7	10

Ainsi le *Times* paie à lui seul plus que tous les journaux publiés par les soins de M. Clément, puisque sa contribution personnelle s'élève à 68,137 liv. st. 7 sh. 10 d. (1,703,434 fr. 75 c.). »

l'origine, il fut fondé par une société de commissaires-priseurs et de capitalistes, sous le titre du *Day*; et il eut, sous ce nom, une sorte de succès qui n'alla jamais jusqu'à la prospérité. Lorsque le docteur Stoddart, le premier éditeur du *Times*, quitta cet établissement pour se réunir aux propriétaires du *Day*, celui-ci prit le titre de *Day and New-Times*, que, peu de tems après, il échangea contre celui de *New-Times*. Avec ce nouveau titre, il a vu souvent varier le nombre et l'étendue de ses annonces (1), sans jamais, du moins nous le pensons, avoir donné de dividende à ses propriétaires. Il vient d'être acheté récemment par les adeptes de la politique des ultra-torys. Le *Morning Post* a peu de frais; comme ses lecteurs sont pris dans ce qu'on appelle *le monde fashionable*, et qu'il se trouve, par l'indifférence de ses aimables souscripteurs, déchargé des frais qu'entraîne une correspondance politique, il est hors de doute qu'il tire de grands profits de ses seules annonces. On sait que, si les annonces sont la dernière chose qui arrive à un journal, elles sont aussi la dernière qui le quitte. Un journal peut étendre sa circulation et accroître son importance politique, sans que, pendant un an ou deux, ses annonces deviennent plus productives; et, d'un autre côté, dès qu'un journal s'est attiré par sa réputation un grand nombre d'annonces, il peut déchoir, et perdre avec une grande rapidité son importance politique, sans que ses colonnes d'annonces en

(1) NOTE DU TR. On verra dans un article antérieur, sur les journaux quotidiens anglais, inséré dans notre 9e numéro, et que complète celui-ci, que c'est le nombre de ces annonces qui fait la prospérité des journaux anglais, bien plus que l'étendue de leur circulation toujours assez limitée à cause du haut prix de chaque exemplaire, qui revient à environ 13 sous de France.

soient moins chargées. Dans l'estimation de la valeur ou part des actionnaires, on ne doit pas considérer seulement la valeur du dividende actuel, mais les chances de durée que le caractère du journal promet à ce dividende. Il peut arriver qu'un journal, dans les tems de fièvre politique, fasse des frais extraordinaires que couvre en même tems l'accroissement des recettes ; mais, si l'intérêt des circonstances s'affaiblit, il arrive souvent que la baisse des recettes est proportionnellement plus forte que celle des frais, et que la balance se fait, en définitif, aux dépens de la caisse. Les journaux les mieux organisés sont ceux où le talent des écrivains politiques, les soins consciencieux et le bon goût des éditeurs garantissent l'approbation des lecteurs éclairés, parce que de tels journaux, dans les crises importantes, répondent, sans augmenter beaucoup leurs frais, aux besoins du moment, tandis que, dans les tems de disette politique, ils se soutiennent plus facilement que les autres feuilles, obligées, à défaut de bons articles, de satisfaire l'avidité de leurs lecteurs par toutes les fables dont se repaît la curiosité vulgaire. Le *Times* jouit d'une haute réputation, pour la sagacité avec laquelle il s'empare des questions au moment même où elles occupent l'esprit public. Malgré la largeur de ses feuilles, il paraît qu'il ne craint pas de les agrandir encore. En effet, on lit dans le *Globe* du 19 janvier : « En conséquence de l'acte du Parlement, qui exige un timbre extraordinaire pour chaque feuille de supplément d'un journal, le *Times* vient d'adopter un moyen qui lui permet de donner à ses lecteurs la matière de ses supplémens sans payer le nouveau droit sur le timbre. Au lieu de donner une feuille supplémentaire, le *Times* d'aujourd'hui est imprimé sur une feuille entière, de quatre pieds de long sur trois de large, et contenant 43

colonnes, dont plus de 30 sont remplies d'annonces, et renferment plus de 90,000 mots. Il y a 15 colonnes de correspondance et de nouvelles des différens pays, imprimées en petit caractère, et comprenant plus de 45,000 mots, et environ trois colonnes en gros caractères qui en contiennent plus de 6,000; de sorte que ce numéro renferme environ 150,000 mots. C'est plus qu'il n'en faut pour un volume in-8°, tel qu'on les imprime à présent. En comparant l'un de ces volumes publié dernièrement et imprimé en caractère moyen avec le dernier numéro du *Times*, nous trouvons que celui-ci, transformé en in-8°, excéderait de 80 pages le volume que nous avons sous les yeux. Ainsi donc l'éditeur de ce journal publie tous les jours l'équivalent d'un volume in-8°, le dimanche et les fêtes exceptés, ou plus de 300 volumes in-8° par an; et, ce qui est encore plus extraordinaire, chacun de ces volumes est exécuté dans le jour! Si, à côté de cette feuille colossale, nous plaçons un des journaux publiés au début de la presse périodique, le contraste sera vraiment curieux. On trouvera qu'un de ces numéros n'équivaut pas à la centième partie du *Times* d'aujourd'hui. En considérant le court intervalle qui sépare le commencement du travail de la composition et le terme de la mise en pages, il est évident qu'il n'y a pas moins de cent bras employés à chaque partie de cet immense travail. Les amateurs de la quantité ne se plaindront pas de la nouvelle disposition du *Times*; mais il en est de moins intrépides qu'effraiera, sans doute, la nécessité de dévorer un in-8° à leur déjeuner. Ceux qui aiment à lire tout ce que contient un journal avant de se mettre à leurs affaires n'auront pas une petite besogne s'il leur faut dévorer 150,000 mots, tout en prenant leur café; c'est un supplément de consommation qui peut fa-

tiguer l'appétit le plus robuste. Comment les maîtres de cafés et d'établissemens publics accueilleront-ils cette innovation ? Nous l'ignorons ; mais que diront ces honnêtes artisans qui mettent à profit leur demi-heure de loisir pour cultiver leur intelligence ? Il nous semble les voir attendant avec inquiétude que leur voisin ait achevé la lecture du journal, et jetant, sur l'opiniâtre lecteur, des regards demi-furieux, demi-supplians, puis forcés de battre en retraite, maudissant le *Times* et ses interminables colonnes. »

Nous avons entendu évaluer les frais du *Times* de 100,000 à 120,000 liv. st. (2,500,000 ou 3,000,000 fr.) ; mais il serait difficile de les fixer avec exactitude. S'il est vrai que les actionnaires aient quelquefois touché un dividende de 24,000 liv. st. (600,000 fr.), les frais ne peuvent pas s'estimer à un taux plus bas que nous ne l'avons fait. L'usage était autrefois d'estimer la valeur d'un journal par le produit net de cinq ou six années ; mais les parts de nos deux principaux journaux ont été achetées au prix fort élevé des bénéfices de quatorze et même vingt années. Le *Morning Herald*, pendant ces huit dernières années, sous la direction du nouveau propriétaire, a acquis une circulation cinq fois plus considérable que celle qu'il avait avant que ce propriétaire n'achetât la majorité des actions, et ses annonces se sont multipliées dans la même proportion. Quoi qu'il en soit, et sans établir de comparaison entre le produit des différens journaux qui se débitent sur le marché, on peut affirmer, sans crainte de mécompte, que les sept journaux du matin qui se publient maintenant à Londres mettent en mouvement un capital de 250,000 liv. st. (6,250,000 fr.).

Le plus répandu des journaux du soir est, dit-on, le

Globe ; au moins ses propriétaires l'ont-ils établi ainsi, sans trouver de contradicteurs. Ce journal se réunit, à sa naissance, au *British Press,* publié par une compagnie de libraires, et qui avait cessé de paraître. Il prospéra d'abord ; mais ses bénéfices ne couvrirent pas les pertes du *British Press*, et, après cinq années d'un succès médiocre, les propriétaires d'un autre journal du soir, *the Traveller,* l'achetèrent, et les deux journaux n'en firent plus qu'un. Néanmoins, dans le cours des cinq dernières années, il s'incorpora encore cinq autres journaux du soir, le *Statesman,* le *True Briton*, publié par lord Kenyon, et qui s'attira quelque considération par la dignité de son opposition au bill des peines et des pénalités dirigé contre la feue reine, l'*Evening Chronicle,* fondé par M. Buckingham, la *Nation*, entreprise éphémère de M. Wooler, et enfin l'*Argus*, seconde tentative de M. Buckingham, non moins malheureuse que son premier essai. Si l'union fait la force, le *Globe* doit être bien fort, car ce journal n'est rien moins que l'union de sept journaux. La valeur du *Globe*, d'après le dernier transfert de ses actions, est d'environ 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.). Celle du *Courrier* est plus considérable, quoique ses lecteurs soient moins nombreux ; mais il a plus d'annonces. Nous avons entendu dire qu'à une certaine époque les actions du *Courrier* montèrent à un taux si élevé, qu'elles supposaient un capital de 80 ou 90,000 liv. st. (2,000,000 ou 2,250,000 fr.). Le *Sun*, dans ces trois dernières années, a quadruplé sa valeur, et cet accroissement doit s'attribuer, sans aucun doute, à un déploiement extraordinaire de fonds, qui s'élèvent, dit-on, à 14,000 liv. st. (350,000 fr.). Ce journal, comme le *Globe*, s'est fait le champion des principes libéraux, et, grâce à l'activité intelligente de ses directeurs, il a obtenu un grand cré-

dit. On suppose que lord Kenyon a perdu, en deux ans, plus de 7,000 liv. st. (175,000 fr.) dans l'entreprise du *True Briton*, et les pertes de M. Murray (1), sur le *Representative*, s'élèvent, dit-on, à plus de 15,000 liv. st. (375,000 f.). Le *True Briton* débuta en orangiste furieux; trois mois après, il devint libéral, et, sous sa nouvelle bannière, il a prospéré : s'il vient à reprendre son ancienne livrée, il retombera dans le discrédit d'où l'a tiré son nouveau directeur.

La difficulté d'établir un nouveau journal n'a jamais été plus sensible que dans la disgrâce du *Representative*. Jamais correspondance ne fut mieux organisée, jamais corps de rédacteurs ne présenta un ensemble plus respectable; il n'y manquait que la tête. Le journal fut lancé dans la carrière, comme un vaisseau chargé d'une bonne cargaison; mais, confié à un pilote sans expérience, il vint échouer sur le rivage, et il était déjà démâté et brisé avant qu'on pût songer à le ravitailler.

Le *Standard*, qui est le journal du haut clergé, s'est assez solidement établi sous un directeur habile, pour que son avenir soit assuré; quant au *Star*, il est descendu si bas, qu'on ne le cite plus. Le capital employé dans les journaux du soir peut s'évaluer à 150,000 l. st. (3,750,000 f.), ce qui donne pour la presse quotidienne 400,000 liv. st. (10,000,000 fr.); à quoi il faut ajouter, pour les journaux hebdomadaires et ceux qui paraissent deux ou trois fois par semaine, 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) : d'où il résulte que la presse périodique de Londres représente un capital de 500,000 liv. st. (12,500,000 fr.).

Les journaux hebdomadaires publiés actuellement sont le *County Chronicle*, le *Farmer's Journal*, le *World*,

(1) Éditeur et propriétaire du *Quarterly Review*.

l'*Atlas*, le *Baldwin's County Herald*, la *Dispatch*, l'*Examiner*, la *Trades' free press*, la *Life in London*, le *Sunday Times*, le *New Sunday Times*, le *Weekly Times*, l'*Age*, l'*Englishman*, le *Sunday Monitor*, les *Sunday Advertiser*, le *Bell's Messenger*, le *Farmer's Chronicle*, le *Sphynx*, le *Spectator*, le *John Bull*, les *News*, l'*Observer*, l'*Old Soldier* et le *Weekly Courrier*; en outre, trois gazettes littéraires, l'*Atheneum*, la *Literary Gazette* et la *Weekly Review*; plus un ou deux journaux de jurisprudence et le *Cobbett's Register*. Trois de ces feuilles, le *New Sunday Times*, l'*Old Soldier* et le *Weekly Courrier*, n'ont pas encore une année d'existence. Le nombre des personnes employées au travail des journaux du matin et du soir, s'élève au moins à six cents; et les journaux hebdomadaires, en y comprenant ceux qui paraissent deux ou trois fois par semaine n'en occupent pas moins de cinq cents. Si on ajoute à ce nombre les employés des journaux des comtés et ceux de l'Irlande et de l'Écosse, on trouvera un total de deux mille sept cents individus. Le personnel d'un journal du matin se compose, d'un éditeur, d'un sous-éditeur, de dix ou quatorze rédacteurs réguliers, aux appointemens de 4 ou 6 guinées par semaine, de quarante à quarante-cinq compositeurs dans les ateliers de l'imprimerie, dont quelques-uns qu'on appelle hommes de *pleine-main*, c'est-à-dire travaillant toute la journée, reçoivent chacun 2 liv. 8 sh. comme salaire, plus une gratification pour les heures d'excédant, tandis que d'autres nommés surnuméraires et chargés de composer seulement cette partie de la matière qu'on appelle *galley*, reçoivent chacun 1 liv. 3 sh. 6 deniers. Ajoutez à cela un ou deux correcteurs qui corrigent les épreuves lorsqu'elles sortent des

mains des compositeurs, et reçoivent chacun de 2 guinées et demie à trois guinées et demie par semaine : plus un *reading-boy* dont la besogne est de lire tout haut la copie, pendant que le correcteur fait son travail sur l'épreuve : un imprimeur qui reçoit 4, 6 et souvent 8 guinées par semaine, et un certain nombre d'hommes et d'enfans occupés à la presse pour enlever les feuilles lorsqu'elles tombent du cylindre; un *publicateur* et un *sous-publicateur;* deux ou un plus grand nombre de commis au bureau pour recevoir les annonces et tenir les comptes, un portier, une foule d'enfans pour les courses, etc. Voilà à peu près le dénombrement de cette armée d'employés.

Les appointemens de l'éditeur d'un bon journal du matin sont de 600 liv. st. (15,000 fr.) à 1,000 liv. st. (25,000 fr.) par an ; ceux d'un sous-éditeur de 400 l. st. (10,000 f.) à 600 l. st. (15,000 f.). On assure que l'éditeur d'un de nos journaux du matin les plus répandus reçoit chaque année 1,000 liv. st. (25,000 fr.), et que la même somme est consacrée au paiement d'articles politiques fournis par des personnes indépendantes de l'établissement, afin d'obtenir, par là, une plus grande variété dans la rédaction. Outre les rédacteurs ordinaires d'un journal, il en est d'accidentels, rédacteurs *à un sou la ligne,* ainsi nommés en raison du prix fixé pour chaque article qu'ils livrent, et qui ne dépasse guère 1 1/4 d. ou 1 1/2 d. la ligne ; ceux-ci ne sont attachés à aucun journal particulier. Les frais qu'ils occasionnent forment ainsi un surcroît de dépense considérable dans les comptes hebdomadaires.

On ne peut évaluer à moins de 180 liv. st. (4,500 fr.) par semaine, le montant des premiers frais prélevés pour les éditeurs, rédacteurs, et autres personnes attachées à l'établissement. Si l'on ajoute à cette somme les dépenses

nécessaires pour la rédaction extraordinaire, pour les salaires des compositeurs, pour les papiers étrangers, la correspondance privée, et autres menus frais qu'il est inutile d'énumérer ici, on aura, pour chaque semaine, un total d'environ 250 liv. st. (6,250 fr.) Et, quand nous prenons comme base de la dépense hebdomadaire d'un journal du matin cette somme de 250 liv. st., il est bien entendu que nous voulons parler de ces établissemens solides qui font tous leurs efforts pour conserver leur achalandage, et se maintenir au point où ils sont parvenus. Avec beaucoup d'économie, avec une économie poussée jusqu'à la parcimonie, il ne serait pas impossible de réduire à 170 liv. st. (4,250 fr.) les dépenses de la semaine; mais cette réduction deviendrait préjudiciable aux véritables intérêts du journal, qui ne tarderait pas à perdre plus qu'il n'y aurait gagné. Le plus grand nombre d'abonnés que le propriétaire d'un nouveau journal puisse espérer pendant la première, et même pendant la seconde année, est de 500 à 800; une circulation aussi faible lui amènera bien peu d'annonces. Il faut consacrer de grandes sommes aux premiers achats de caractère, d'imprimerie, et autres arrangemens préliminaires. Bien loin que ses dépenses soient moins considérables que celles d'un journal établi depuis long-tems, il devra les augmenter, s'il veut répandre son journal, et, à prix d'argent, le faire connaître du public. L'impression d'une simple feuille, pour un journal du matin, revient, tout compris, à 42 liv. st., tirée à 750, ou à

1 1/2 rame de papier.	3 liv. st.
Timbre pour 750.	10
Dépenses journalières pour les éditeurs, imprimeurs, etc.	42
	55 (1,375 fr.)

750 feuilles divisées en mains de 27, que les distributeurs

prennent à raison de 13 sch. (16 fr. 25 c.) la main, rendront au propriétaire 18 l. st. (450 f.), c'est-à-dire qu'il aura un bénéfice d'un peu moins de 2 den. (20 c.) par feuille sur le prix de tirage et de papier. Si à ces 18 l. st. nous ajoutons 5 ou 6 l. st. (125 ou 150 f.) au plus pour le prix des annonces, qu'on ne peut évaluer plus haut dans un journal nouveau et nécessairement peu répandu, nous trouvons, par chaque jour, une perte de 31 l. st., ou environ 200 liv. st. (5,000 fr.) par semaine. Grand nombre d'essais malheureux font foi de l'exactitude de ces calculs. Un journal du matin, tiré à un peu moins de 5 ou 6,000, n'a guère de bénéfices que sur ses annonces; mais, au-delà de ce nombre, s'il est conduit avec prudence, et qu'il se soit ménagé une bonne part dans les annonces, il ne peut manquer de devenir une entreprise très-lucrative.

Les fonctions de l'éditeur en chef, à strictement parler, se bornent à fournir les grands articles ou résumés (1); ce sont les articles qui contiennent le sommaire raisonné de ce qu'il y a de plus important dans la feuille du jour. La plupart du tems, l'éditeur ne se mêle pas des détails matériels ni d'autres détails du journal, et il en abandonne le soin à son sous-éditeur; mais, quelque important qu'il soit que les grands articles soient rédigés avec talent, il ne l'est pas moins que le reste de la rédaction, en un mot, que tout ce qui doit entrer dans le corps du journal soit disposé avec goût et choisi avec discernement. Souvent on ne lit les grands articles que lorsqu'il n'y a rien autre chose à lire; et, dans ce dernier cas, il n'est rien de mieux qu'une grande clarté, d'agréables détails, et surtout beaucoup de variété.

(1) En anglais *leading articles*.

Les fonctions de sous-éditeur d'un journal du matin commencent vers le milieu de la journée. C'est alors qu'il dispose, pour l'imprimeur, les articles communiqués qui ont reçu la sanction de l'éditeur en chef, et qu'il revoit tout ce qui a été déposé au bureau pour être inséré dans le journal. Puis il fait ses extraits des papiers des comtés et des journaux du soir, aussitôt que ceux-ci ont paru. Au besoin, et si l'occasion s'en présente, il composera à l'instant un article ou un simple paragraphe sur quelque sujet important. Depuis ce moment de la journée jusqu'à ce que le journal soit mis sous presse, ce qui, selon les circonstances, peut avoir lieu à une heure, deux heures ou même quatre heures du matin, il est occupé à examiner les divers rapports ou communications qui lui arrivent, et parmi lesquels il choisit tout ce qu'il juge digne de l'insertion (1). Quant à l'éditeur en chef, son travail, à vrai dire, commence à partir de la publication des feuilles du soir. Il consiste à lire leurs principaux articles, dont il doit appuyer ou réfuter les argumens. Il reste à son poste jusqu'au dernier moment, prêt à donner tous les commentaires nécessaires sur les papiers étrangers aussitôt leur arrivée (travail qu'il partage avec le sous-éditeur), ou pour être à portée de diriger l'attention du public sur quelque sujet grave et important, si le cas échéait. Durant les sessions du Parlement, il est souvent obligé de rester au bureau, jusqu'à deux ou trois heures du matin, et telle est, à Londres, l'activité de la presse périodique qu'il n'est pas rare de

(1) Comme les rédacteurs chargés de rendre compte des séances du Parlement et des hautes cours de justice, sont des hommes en qui on a toute confiance, et que le tems ne permet pas de revoir leur copie, elle est envoyée aussitôt à l'impression, sans aucun examen préliminaire de l'éditeur.

voir un article d'une colonne environ, écrit à deux heures du matin, sur une matière qui, une heure auparavant, était soumise à la discussion de la Chambre des Communes.

Il nous reste à faire connaître la partie la plus curieuse de la rédaction d'une feuille du matin, c'est-à-dire le compte rendu des séances du Parlement. On a vu que le nombre des personnes employées à ce travail varie de dix à quatorze. Presque toutes ont reçu une éducation classique, et ce sont, la plupart du tems, des étudians en droit qui cherchent par là à se faire quelque réputation ou gagner quelque argent (1). Pendant la session du Parlement dont les séances commencent à quatre heures après midi, les rédacteurs des principaux journaux viennent à tour de rôle, se remplaçant les uns les autres, selon leurs conventions, de manière toutefois que chacun d'eux reste à la Chambre une demi-heure ou trois quarts d'heure; ceux des autres journaux y demeurent plus long-tems, étant moins nombreux. Si les débats n'ont pas été trop tumultueux, le rédacteur se retire, aussitôt qu'il a été remplacé par un de ses collaborateurs, dans une petite pièce située à l'extrémité de la galerie et qui est spécialement destinée à leur usage. C'est là qu'il met en ordre les notes qu'il a prises sur tous les discours prononcés devant lui. Cette méthode d'abréviation devenue indispensable, vu la longueur des discours et l'impossi-

(1) Plusieurs des membres les plus distingués du barreau moderne ont commencé leur carrière publique comme rédacteurs des journaux de la capitale. Parmi eux on compte Sir James Mackintosh, M. Campbell, M. Horace Twiss, le dr. Spankie, M. Stephen, chef de la chancellerie, M. James Dowling, envoyé dernièrement à la Nouvelle-Galles du Sud, comme un des juges de la colonie, M. Charles Phillips, plusieurs autres et particulièrement les habiles éditeurs du *Times* et du *Morning Chronicle.*

bilité de les insérer intégralement dans le journal, ne produit pas toujours d'heureux résultats. Après ce travail préliminaire, le rédacteur se rend au bureau où l'attend l'éditeur. Son devoir est de diriger l'attention de celui-ci sur les points qui lui ont paru exciter le plus vivement l'intérêt de l'assemblée. Son rapport est aussitôt transcrit et envoyé immédiatement aux compositeurs, dont le nombre est presque toujours augmenté durant la session parlementaire. Comme les rédacteurs se succèdent sans intervalle, il n'est pas rare de voir un débat de la Chambre, terminé à minuit seulement, envoyé à l'impression sur les deux heures du matin. Mais lorsque les séances se prolongent plus avant dans la nuit, les mêmes rédacteurs sont obligés de revenir à la Chambre, et de faire ce qu'ils appellent un double tour; ce qui toutefois ne se représente pas trop fréquemment, surtout pour les journaux qui comptent une quantité suffisante de rédacteurs. Leurs fatigues, dans les circonstances ordinaires, ne sont pas très-grandes : mais quelquefois elles deviennent si fortes que souvent leur santé en est altérée. Parmi ces rédacteurs, il en est de si habiles et doués d'une telle mémoire, qu'avec les notes qu'ils ont recueillies, pendant les trois quarts d'heure qu'ils sont restés à la Chambre, ils peuvent fournir à leur journal la matière de deux ou trois colonnes de petit texte, selon l'importance des questions soumises à la délibération. On en cite même plusieurs qui, sans notes, et sur des matières financières où les chiffres jouent le principal rôle, remplissent de mémoire une colonne toute entière; mais ces exemples ne sont pas communs.

Quand la copie, nom que l'on donne aux articles d'après lesquels les compositeurs disposent leurs caractères, est terminée, la composition, qui est la réunion de tous

les caractères, est déposée sur de larges planches de cuivre. Le metteur en pages la divise ensuite en autant de colonnes que doit en renfermer le journal, et lorsque toutes les colonnes sont complètes, il les entoure d'un châssis de fer qu'il assujétit au moyen de coins de bois. On les porte en cet état à la presse, ou, pour mieux dire, à la presse mécanique, car aujourd'hui on a généralement renoncé à l'usage des presses ordinaires, comme trop lentes et trop dispendieuses. C'est alors que commence l'opération du tirage.

La presse mécanique est, sans contredit, une des inventions les plus curieuses de l'industrie moderne. Avant sa découverte, le plus grand tirage que l'on pût faire d'un journal, pendant une heure, s'élevait au plus à cinq ou six cents exemplaires; encore fallait-il une prodigieuse activité, si bien que, dans les établissemens où les demandes étaient considérables, il devenait souvent indispensable de recourir à une double ou à une triple composition, et de faire marcher plusieurs presses à la fois, si l'on voulait fournir à toutes les demandes : ce qui entraînait de très-grands frais. Avec nos presses mécaniques qui n'emploient que deux hommes pour tourner la roue, deux hommes pour placer les feuilles et deux enfans pour les enlever à mesure qu'elles tombent du cylindre, on peut tirer de deux mille quatre cents à deux mille huit cents feuilles par heure. En supprimant ainsi, dans les grands établissemens, les dépenses de double composition, on épargne annuellement une somme de 2 ou 3,000 liv. st. (50 ou 75,000 fr.), sauf néanmoins l'intérêt de l'argent employé à l'acquisition de la presse mécanique, soit qu'elle soit mue à force de bras, soit par la vapeur. Le prix d'une presse à bras, pour un journal du soir, est de 600 guinées. Lorsque le

tirage est terminé, on assemble les feuilles en mains de vingt-sept qu'on délivre aux dépositaires des journaux au prix de 13 sch. la main, argent comptant. De cette façon, chaque exemplaire rapporte aux propriétaires un peu moins de 6 den. (60 cent.) chacun; mais comme ils ne courent aucun risque, ne faisant pas crédit aux dépositaires, ils se contentent d'un léger bénéfice. Si d'autres demandes de journaux sont adressées au bureau, on les remet à des agens qui les prennent à raison de 7 d. (70 c.) et quelquefois de 7 d. 1/2, parce qu'alors les risques sont au compte des propriétaires.

Ces dépositaires, dont nous venons de parler, ne sont pas les seules personnes qui fassent le trafic des journaux. Dans presque toutes les villes, les maîtres de poste reçoivent des demandes qu'ils adressent immédiatement aux commis du bureau-général de la poste. Ceux-ci, par l'entremise d'un agent qui est lui-même attaché au bureau-général, reçoivent une grande quantité de journaux des différens établissemens, qu'ils mettent sous enveloppe et envoient dans toutes les parties du royaume, d'après les demandes qui leur ont été faites. Ainsi, pour l'habitant de la province qui veut acheter un journal du soir, il y a avantage de s'adresser d'abord au maître de poste; car, si les employés du bureau général étaient autorisés à faire directement le commerce de ces feuilles, ils l'auraient bientôt réduit en un monopole qu'ils exploiteraient à leur gré. Les journaux imprimés à Londres, étant mis sous presse à trois et quatre heures de l'après-midi, chaque bureau en a un nombre suffisant pour fournir aux vendeurs, qui, ayant à alimenter la ville et la province, ont coutume de les enlever un peu avant cinq heures; de sorte que les journaux destinés à la province ne donnent aucune nouvelle après deux heures ou

deux heures et demie, quoiqu'il soit bien connu que, dans la plupart des journaux du soir, on ajoute, vers cinq heures, un supplément pour le dernier cours de la bourse, et, en certaines occasions, une seconde édition contenant la liste des promotions, des faillites, etc., etc., copiée de la gazette des mardi et vendredi soir. Comme les journaux ne sont admis au bureau général de la poste, après six heures du soir, qu'en payant un demi-penny (2 c. 1/2), pour chaque exemplaire, les vendeurs se trouvent dans l'impossibilité de livrer la seconde édition, à moins qu'ils ne fassent le sacrifice de la moitié de leurs profits, tandis que les employés de la poste qui ne reçoivent jamais leurs journaux des différens établissemens, avant six heures du soir et souvent même après sept heures, les envoient à leurs abonnés aussi complets que possible. Il arrive tous les jours, qu'une nouvelle parvenue à Londres vers sept heures du soir, ou le compte rendu d'une discussion du Parlement à la même heure, sont aussitôt répandus dans les provinces par la voie des journaux qu'expédient les employés de la poste. En effet, entre la mise sous presse d'un article d'une moyenne longueur et l'envoi d'un exprès des environs du *strand,* où sont imprimés la plupart des journaux, au bureau général des postes, il s'écoule tout au plus une demi-heure. Ce tems est plus que suffisant pour tirer cinq à six cents feuilles. En moins de dix ou douze minutes, l'exprès a pu distribuer ses feuilles supplémentaires aux commis de la poste qui les mettent aussitôt dans leurs paquets ; grâce aux facilités particulières qu'ils ont et à certains priviléges dont ils jouissent, ils peuvent tenir ces paquets ouverts jusqu'à près de huit heures.

Est-il convenable qu'un établissement public soit ainsi détourné de sa véritable destination, et que ses avantages

soient consacrés à des intérêts privés? Le bureau de la poste n'est-il pas la propriété du public, puisque c'est lui qui le soutient, et qui en supporte toutes les dépenses? Le système actuel est contraire à toute justice; il blesse à la fois les intérêts des vendeurs de journaux, des lecteurs de journaux, en un mot d'une grande partie de la nation. Les premiers sont hors d'état de soutenir la concurrence avec les commis de la poste, et quant aux seconds, à moins qu'ils ne se trouvent dans la classe des abonnés privilégiés, ils sont à tout jamais privés des dernières nouvelles arrivées à Londres.

Les dépenses d'un journal du soir sont beaucoup moins considérables que celles d'un journal du matin, et c'est à cette circonstance que nous devons attribuer toutes les tentatives faites, pendant les quatre et cinq dernières années, pour établir des feuilles du soir. Mais, malgré cette différence notable dans les dépenses, il se présente tant d'obstacles à la propagation d'un journal du soir, qu'on voit souvent s'écouler un grand nombre d'années avant qu'un journal nouveau puisse acquérir une quantité d'annonces suffisante pour couvrir les entrepreneurs de leurs avances. Ces journaux, comparativement aux autres, ont fort peu de débouchés. Les six qui s'impriment à Londres ne tirent pas, réunis, plus de feuilles que le *Times* à lui seul; et encore, parmi ces six journaux, le *Globe* et le *Courrier* enlèvent-ils la plus grande partie des souscripteurs. Rarement on insère des annonces dans plus de deux ou trois journaux du soir, et, quoiqu'on les y reçoive à un taux peu élevé, elles ne sont jamais assez abondantes pour aider efficacement les nouveaux entrepreneurs. Pendant les dernières années, six essais ont été faits, tous malheureux, hormis un seul (*the Standard*), qui, sans doute, n'a dû son succès qu'à la politique

vacillante du *Courrier,* à une époque où le gouvernement prenait les couleurs du libéralisme, et affectait une politique plus saine et plus élevée. Les vieux torys, réduits au seul *Morning-Post,* qui, durant ces derniers tems, s'est fait l'avocat des doctrines religieuses et politiques les plus exagérées, levèrent alors l'*Étendard* (the Standard). Le *Courrier,* que dirigeait un autre éditeur que celui qui aujourd'hui obéit si aveuglément aux ordres émanés de la trésorerie, après avoir flotté entre Canning et Eldon, Wellington et Huskisson, entre les principes d'absolutisme et les opinions libérales, voyait ses intrépides souscripteurs, les vieux torys, le déserter par bandes, tandis que son libéralisme de fraîche date ne lui amenait qu'un fort petit nombre de souscripteurs du parti opposé. Dans cet état de choses, le *Standard* fut fondé, et, bien que le mérite contesté de ses rédacteurs eût, pour quelque tems, rendu son succès incertain, on peut aujourd'hui le regarder comme hors d'affaire et solidement établi.

Quelque faibles que soient les dépenses d'un journal du soir comparées à celles d'un journal du matin, on les trouvera encore très-fortes, si on les compare à ce qu'elles étaient quinze ans auparavant. A cette époque, une feuille du soir ne contenait guère qu'un extrait des journaux du matin, un grand article dont l'esprit de ceux-ci avait fait tous les frais, quelquefois la liste des étrangers arrivés à Londres, le résumé d'une enquête, et le prix courant des denrées dans la cité. Imprimé en gros caractères, tout le contenu équivalait à peine à quatre colonnes du *Times* ou du *Chronicle*, et c'était pour eux chose inconnue qu'un rédacteur attaché d'une manière spéciale à l'établissement. Aujourd'hui, chaque journal du soir doit avoir son éditeur, son sous-éditeur, et, au

moins, trois ou quatre rédacteurs chargés de rendre compte des débats judiciaires et parlementaires. Ce sont eux qui les premiers (lorsque leurs moyens le leur permettent) nous donnent des nouvelles du continent, et même du monde entier; à l'exception des annonces, ils sont à présent aussi remplis que les journaux du matin. De si grands changemens n'ont pu s'effectuer sans une augmentation considérable dans les frais : ils ne montaient, il y a quinze ans, qu'à 60 liv. st. ou à 80 liv. st. (1,500 à 2,000 fr.) au plus (non compris le papier et le timbre qu'il faut toujours compter séparément). De nos jours, ils se sont élevés à 100 liv. st. et même à 120 liv. st. (2,500 à 3,000 fr.), pendant que les autres frais restent toujours les mêmes; et cette dépense, si forte qu'elle paraisse, peut s'accroître encore dans les cas extraordinaires.

Pendant la durée des sessions du Parlement, un ou deux journaux du soir ont des rédacteurs dans les deux Chambres, pour leur transmettre le compte des séances à six heures et demie, de sorte que, par l'entremise des employés de la poste, on peut, à une distance de cent milles (trente-trois lieues) de la capitale, avoir à son déjeuner un journal qui contient le récit de ce qui s'est passé au Parlement deux heures après l'ouverture de la séance. Dans quelques circonstances, la presse d'un journal du soir a été en mouvement jusqu'à onze heures du soir, et un certain nombre d'exemplaires contenant sept ou huit colonnes de discussion a été expédié, par exprès, vers les points les plus éloignés du royaume. Au moyen de ces exprès, quelques-uns des journaux du soir obtiennent, en quelques heures, une incroyable publicité. Le *Courrier* et le *Sun* ont quelquefois donné le discours d'ouverture du roi de France trente-six ou trente-sept heures

après que leurs agens en avaient eu connaissance à Paris. Pendant la dernière invasion de l'Espagne par les Français, le *Globe* avait établi à Paris un service régulier de courriers, dont quelques-uns arrivaient en trente-quatre heures ; le même moyen fut employé pour correspondre avec Liverpool, à l'époque où les affaires de l'Amérique du Sud intéressaient vivement la nation anglaise. Voici une circonstance curieuse qui montre avec quelle rapidité les nouvelles se transmettent à l'aide des feuilles du soir. Un vaisseau arrive à Liverpool avec des papiers qui contenaient la nouvelle d'une bataille décisive entre les royalistes et les patriotes de l'Amérique du Sud. Aussitôt que le vaisseau fut signalé, l'agent expédia un bateau qui remit les lettres dont il était porteur : quelques-unes de celles destinées à Londres y furent envoyées par un exprès. Elles y arrivèrent à une heure et demie le lendemain. Lorsque la personne qui les avait reçues en eut fait usage à la bourse, elle les communiqua, par faveur, à un journal du soir, le *Globe*, et, à trois heures et demie, le banquier qui les avait communiquées recevait, dans la cité, un numéro du journal qui en contenait la traduction. Un quart d'heure après, le courrier qui les avait apportées de Liverpool à Londres repartit pour Liverpool, avec un numéro du journal de Londres, et, le jour suivant, à onze heures, l'agent de Liverpool l'avait déjà reçu. Comme, dans cet intervalle, le vent n'avait pas été favorable au vaisseau porteur des nouvelles d'Amérique, et qu'il n'avait pu entrer dans le port, les habitans de Liverpool reçurent de Londres la première nouvelle de la bataille, une heure avant l'entrée du vaisseau qui l'avait apportée. Mais cet exemple ne donne qu'une idée imparfaite de la rapidité avec laquelle circulent les nouvelles. Lorsque l'empereur de Russie

vint en Angleterre, il visita Oxford; la nouvelle de son arrivée fut envoyée le soir par un exprès à un journal du matin, où elle fut insérée, et, le lendemain matin, l'empereur trouva sur sa table le récit de sa visite de la veille. Les propriétaires de plus d'un journal du soir, avec plus d'audace que de bon goût et de probité, ont, de tems en tems, offert au public le récit de mainte victoire annoncée avec plus de rapidité encore. Témoin ce grand combat entre Spring et Langan, livré, il y a quelques années, tout près de Chichester, et dont la nouvelle fut transmise à raison de vingt milles par heure. Il est, du reste, bien entendu que cet exploit ne fatigua pas plus les chevaux que les cavaliers.

Le personnel d'un journal du soir bien organisé se compose d'un éditeur, d'un sous-éditeur, de trois ou quatre rédacteurs réguliers, d'un imprimeur, de quinze ou seize compositeurs, dont la moitié sont hommes de *pleine main*, et les autres surnuméraires; plus un correcteur, un *reading-boy*, un *publicateur*, un commis, un porteur, trois ou quatre ouvriers employés à la presse mécanique, deux enfans pour emporter les feuilles qui tombent des cylindres, et trois ou quatre enfans pour aller chercher la copie aux tribunaux, et porter les journaux à la poste ou aux dépositaires dans la ville. L'éditeur d'un journal du soir du premier ordre reçoit pour ses appointemens de 400 à 600 liv. st. (10,000 à 15,000 f.) par an, et le sous-éditeur de 250 à 450 liv. st. (6,250 à 11,250 fr.) L'imprimeur reçoit 3 ou 4 guinées par semaine, et le correcteur de 1 liv. st. 11 sh. 6 d. à 2 l. st. 2 sh. (39 fr. 35 c. à 52 fr. 50 c.). Les compositeurs ont 2 l. st. 3 sh. 6 d., et les surnuméraires 1 l. st. 1 sh. 6 d. Les rédacteurs à appointemens fixes ont rarement plus de 3 guinées par semaine; mais ils peuvent, après qu'ils

ont fini leur travail, consacrer à d'autres affaires le reste de leur tems. Le publicateur (*the publisher*) reçoit environ 3 guinées par semaine comme traitement, avec un profit sur tous les numéros qui se paient au bureau 7 d. (70 cent.) chacun, et un léger bénéfice sur les journaux vendus aux dépositaires, qui ne peuvent prendre qu'une main de 27 exemplaires qu'on leur livre en conséquence, au prix de 6 d. (60 cent.) chacun; le prix du 27ᵉ revient au *publicateur*. Dans les tems de crise, où la vente est plus active et où nombre de personnes qui ne prennent pas habituellement les journaux viennent en foule les acheter au bureau, les profits extraordinaires de cet employé sont plus considérables; mais, dans les circonstances ordinaires, ils ne dépassent pas une guinée par semaine. Il a cependant une autre source de profits dans les demandes des souscriptions adressées directement au bureau. L'entreprise n'expédiant pas directement ses feuilles, comme le font les journaux français, on renvoie ces souscriptions à un dépositaire, qui, pour reconnaître cette faveur, offre au *publicateur* une gratification de 10 sh. 6 d. à 15 sh. Les gages du commis chargé de tenir les livres et de payer le salaire des rédacteurs *à un sou la ligne*, qui entre pour une forte part dans les frais d'un journal, s'élèvent de 150 à 200 liv. st. (3,750 à 5,000 fr.) par an; mais il n'a point de casuel, au moins à la connaissance des propriétaires. Le travail d'un éditeur ou d'un sous-éditeur, dans un journal du soir, commence à six heures du matin; c'est alors que le sous-éditeur extrait des journaux du matin ce qu'ils offrent d'intéressant. La besogne régulière est terminée avant trois heures; on envoie alors la forme du journal à l'imprimerie : mais, sur les six heures, et quelquefois plus tard, il se fait de nombreux changemens et des

additions qui réclament toute la surveillance du sous-éditeur.

Sur les six journaux du soir qui se publient maintenant à Londres, il n'y en a que deux, le *Globe* et le *Courrier,* qui passent pour des entreprises très-lucratives. Les propriétaires se partagent un dividende de plus de 14,000 liv. st. (350,000 fr.) par an, ce qui serait environ vingt pour cent sur les capitaux engagés. Dans la plupart des journaux de Londres, la majorité des propriétaires se compose de simples bailleurs de fonds, qui s'inquiètent peu de l'administration du journal, pourvu que leurs dividendes n'éprouvent point de diminution. Il y a quelques journaux qui sont la propriété d'un seul individu qui en dirige personnellement les affaires; mais il est rare que son intervention soit assez directe pour se confondre avec les fonctions de l'éditeur et du sous-éditeur, telles que nous les avons définies.

On suppose généralement que la circulation journalière de quinze cents exemplaires suffit pour couvrir les frais d'un journal du soir. Ce calcul est évidemment erroné. Le timbre, pour quinze cents feuilles, coûte 20 liv. st. (500 fr.) et le papier du plus petit format, comme celui du *Globe* et du *Courrier,* environ 4 liv. st. (100 fr.), somme totale, 24 liv. st. (600 fr.). Quinze cents numéros produisent environ 36 liv. st. (900 fr.), ce qui donne un bénéfice de 12 liv. st. (300 fr.), lequel multiplié par les six jours de la semaine, produit 72 l. st. (1,800 fr.), c'est-à-dire 40 ou 50 l. st. (1,000 ou 1,250 fr.) de moins qu'il ne faut par semaine pour les frais d'un journal qui voudrait maintenir une circulation de quinze cents exemplaires. Car, pour consolider un succès de ce genre, il ne faut pas moins de dépenses que pour soutenir un journal plus répandu. Pour combler ce déficit,

il reste le profit des annonces, mais nous pensons qu'on trouverait peu d'exemples d'un journal du soir, tiré à quinze cents exemplaires, dont les annonces produisissent plus de 20 ou 25 liv. ster. (500 ou 625 fr.) par semaine. Il ne faut donc pas moins de deux mille exemplaires et de 30 ou 40 liv. st. (750 ou 1,000 fr.) par semaine, pour couvrir les frais nécessaires d'une feuille du soir.

Le caractère général des journaux est honorable. Chez eux, la probité est la règle, la vénalité l'exception. S'il est vrai que des éditeurs aient, à prix d'argent, ouvert leurs feuilles à des opinions peu consciencieuses, on ne saurait en rapporter aucune preuve authentique. Le pouvoir de la presse est un véritable despotisme; cela est incontestable, et on ne saurait nier que la haine, la jalousie et la vengeance n'aient quelquefois employé cette arme terrible pour satisfaire des ressentimens personnels; mais cet inconvénient, d'ailleurs fort grave, ne saurait nous rendre ingrats pour les prodigieux services que les journaux rendent à la société. En même tems qu'ils secondent de toute leur puissance les nobles efforts de la philantropie, ils caressent trop souvent les passions les plus vulgaires, et tout en se targuant de la plus sévère impartialité, et de la bonne foi la plus délicate, ils chargent leurs colonnes d'erreurs et de mensonges; cependant, leur tendance habituelle est vers le bien, et leur influence s'exerce au profit de la vérité, des lumières et de la vertu.

Les plus graves méfaits des journaux doivent être attribués, en grande partie, aux rédacteurs à un sou la ligne, vulgairement nommés *vise pavés*, véritable vermine du journalisme, dont les bévues et les niaiseries occupent une si grande place dans nos feuilles. Ils sont chargés d'enre-

gistrer les petits événemens du jour et les affaires de la police. Cette classe, illétrée, étrangère à toutes les règles du langage et aux premières notions du bon goût, a adopté une espèce de jargon maniéré, plus insupportable que la franche grossièreté de l'ignorance. S'ils ont à raconter quelque triste événement, ils ont toujours *la douleur de l'annoncer*. Cette formule est le préambule obligé de tous leurs récits. Un enfant s'est-il brûlé, et mort s'en est-elle suivie? « Cet enfant donnait les plus belles espérances : s'il eût vécu, il n'aurait pas manqué de faire la joie et l'orgueil de ses infortunés parens. » Si quelque jeune fille accusée de vol est traduite devant les tribunaux, c'est toujours « une beauté remarquable, une personne intéressante, dont la toilette était du meilleur goût. » Si le prévenu est un fripon du plus bas étage, nous n'en aurons pas moins une description complète de son accoutrement et de ses manières, et nous saurons au juste combien de fois il aura ouvert sa tabatière, pendant la délibération des juges. Ces rédacteurs infimes sont, à la presse, ce que les Cosaques sont à une armée régulière; et quelques traits de vénalité imputés à cette milice indisciplinée ont accrédité cette opinion, que rien n'est plus facile que d'obtenir, moyennant deux ou trois liv. st. et cinq au plus, l'insertion ou la suppression d'un article. Cependant, nous pensons qu'il serait difficile aux personnes qui partagent cette idée, de citer un exemple qui justifie leur opinion. Nous ne croyons pas qu'un rédacteur attaché officiellement à un journal ait jamais fait ce honteux trafic. Mais il n'est pas impossible que certains intrigans, qui se donnent comme travaillant aux journaux les plus respectables, ne soient parvenus, par surprise, à commettre quelque délit de cette nature. Au reste, il est assez curieux de voir comment les rédac-

teurs marrons, qui sont au nombre de vingt environ, s'y prennent pour vivre de leur industrie. Les lecteurs de journaux ont souvent manifesté leur surprise en voyant les mêmes nouvelles annoncées dans les mêmes termes, dans différens journaux publiés à la même heure. Voici comme cela se pratique : d'abord on recueille, ou au besoin on invente, un fait; puis à l'aide de cette espèce de papier, qu'on appelle *flimshy* (1), et de feuilles de soie recouvertes d'un enduit d'encre à imprimer, on fait, en même tems, sept ou huit copies destinées à chacun des journaux du soir ou du matin. Les feuilles blanches et noires sont placées alternativement, le rédacteur écrit avec un poinçon d'acier ou de verre dont la pointe n'est pas assez acérée pour percer le papier, et, en appuyant légèrement, l'encre passe de la feuille noire sur la feuille blanche, et, par ce procédé, on obtient sept ou huit expéditions exactement semblables. L'auteur y appose sa signature, et les envoie aux bureaux de tous les journaux courir la chance d'une insertion douteuse. Si l'article est admis, c'est une bonne fortune pour son auteur, car une demi-colonne, répétée dans chacun des journaux, donne un produit total qui s'élève à plus de 3 liv. st. (75 fr.). Mais la rivalité de ces écrivailleurs, et la prudence des éditeurs, toujours en garde contre les articles qui leur arrivent par cette voie détournée, nuisent singulièrement à ce genre d'industrie. On raconte à ce propos une anecdote assez piquante. Un de ces pauvres diables qui avait laissé passer plus de quinze jours, sans recueillir la plus petite aventure, désespéré de ce contre-tems, s'avisa de recourir à la fiction,

(1) Ce papier tient le milieu entre le papier d'argent et le papier de banque.

au défaut de la réalité. Il imagina un assassinat qui aurait fait honneur au plus habile romancier. En quelques minutes, le crime fut consommé, déposé sur le papier et expédié en bonne forme à tous les journaux. Chemin faisant, le porteur de cette effrayante nouvelle, c'était le fils du pauvre diable, fut accosté par un homme du métier, qui trouva moyen de lire le précieux papier et d'arrêter, sous différens prétextes, le trop crédule messager. L'homme en question fit à la hâte un autre récit du prétendu assassinat, et l'envoya, sans perdre de tems, à deux bureaux. Il y gagna de vitesse le courrier de son confrère, et son récit, arrivé le premier, eut les honneurs de l'insertion. Le samedi suivant, le véritable inventeur de l'assassinat se présente pour toucher le prix de son article : on refuse; ce n'était point sa relation qu'on avait insérée : il insiste, et tout en reconnaissant que les termes ne sont pas exactement ceux dont il s'est servi, il revendique la propriété du fait, jurant ses grands Dieux, qu'il a été le seul témoin de l'aventure. On confronte alors nos deux historiens. Le plagiaire garantit l'exactitude de son récit, l'inventeur déclare qu'il avait été calqué sur le sien, et qu'on lui avait volé son assassinat. Le plagiaire, de repousser vigoureusement cette injure, et de prétendre qu'il avait puisé ses documens aux meilleures sources. La querelle allait s'échauffant de plus en plus, quand le véritable propriétaire, emporté par la passion, mit fin au débat, en s'écriant : « Misérable faussaire, comment oses-tu dire que tu as été témoin de l'assassinat, quand c'est moi, moi seul qui en suis l'inventeur ! »

L'administration de la poste est un des plus grands obstacles à l'amelioration de nos journaux ; la rigueur de ses réglemens livre aux commis le monopole des nouvelles

étrangères. En effet, les journaux qui nous arrivent du continent, ou de toute autre partie du monde, à l'exception de nos colonies, paient à la poste le port d'une lettre; la taxe est doublée, s'ils sont entourés d'une petite bande de papier de deux pouces de large, portant, suivant l'usage, l'adresse de la personne qui le reçoit. Si chaque éditeur d'un journal de Londres voulait prendre à son propre compte tous les papiers étrangers dont il a besoin, pour en donner des extraits, la taxe seule ferait un surcroît de dépense considérable, sans compter les frais de traduction qui tomberaient entièrement à sa charge. Un droit aussi élevé équivaut à une prohibition; aussi les commis du bureau général des postes ne manquent-ils pas de s'en prévaloir pour se faire adresser tous les journaux étrangers, qui leur arrivent sans doute francs de port. Des traducteurs à leur solde font les extraits qu'ils jugent convenables, et l'on envoie, à chacun des journaux quotidiens, des copies de ces extraits calquées les unes sur les autres, à l'aide du procédé que nous avons signalé plus haut. En retour, messieurs les commis de la poste prélèvent, sur chaque journal, un impôt de 2 liv. st. 2 sh. (52 fr. 50 c.) par semaine, et quelquefois davantage. Remarquons que cette contribution ne s'applique qu'aux papiers de l'Allemagne, du Portugal et de l'Amérique du Sud; quant aux traductions des journaux français, elles se paient à part, et fort cher, dit-on. Certains éditeurs, pour se soustraire au bon plaisir des commis de la poste, s'abonnent directement aux journaux de France, et les font traduire sous leurs yeux; mais c'est vouloir lutter contre trop forte partie. Messieurs de la poste, grâce à leur position, trouvent moyen, dans les circonstances graves, de se faire adresser les journaux par voie extraordinaire, et sont toujours en mesure de

donner les nouvelles avant qu'on les ait obtenues par le service régulier. Ce privilége qu'ils s'attribuent constitue, par le fait, un véritable monopole. On objectera vainement qu'ils remplissent exactement toutes les conditions de leur contrat avec les propriétaires des journaux de Londres; notre remarque n'en subsiste pas moins dans toute sa force. Faut-il de toute nécessité que nous nous en remettions au jugement de ces messieurs du soin de nous instruire des progrès littéraires, scientifiques et politiques des nations étrangères? Combien d'excellens articles sur les arts et sur les sciences ne sont-ils pas renfermés dans ces gazettes allemandes dont nous n'entendons pas même parler? Les journaux libéraux de Paris ne donnent-ils pas souvent des articles politiques du plus haut intérêt que la presse anglaise n'a jamais reproduits? N'en doutons pas, on pourrait, sans rien retrancher à la pâture que nos journaux, même les plus estimés, apprêtent chaque jour au vulgaire des consommateurs, on pourrait, disons-nous, en mettant à contribution les journaux étrangers, offrir aux gens de goût quelques alimens plus délicats qu'ils accepteraient avec reconnaissance.

Nous nous proposons de donner plus tard quelques détails sur la presse hebdomadaire de Londres, sur la presse périodique de nos provinces, ainsi que sur celle de l'Écosse et de l'Irlande. Dans un dernier article, nous nous occuperons des journaux du continent, et nous accompagnerons ce tableau statistique de réflexions sur l'influence morale et politique exercée par la presse sur les individus et sur l'esprit général de la société.

(*Westminster Review.*)

Sciences Médicales.

DE L'HYDROPHOBIE

ET DES MOYENS D'EN PRÉVENIR LE DÉVELOPPEMENT.

L'EXPÉRIENCE a démontré que cette terrible maladie, qui n'est presque jamais spontanée chez l'homme, l'est presque toujours chez les animaux appartenant à la race canine, tels que le chien, le loup, et le renard, lesquels ne transpirent pas d'une manière sensible par le tissu cellulaire qui tapisse la surface du corps. Chez eux, la transpiration s'opère par les glandes salivaires et le tissu muqueux de la gueule. Lorsque l'humeur excrémentielle, qui s'exhale par tous les pores chez les autres animaux, a été dépravée dans le chien par des causes diverses, telles qu'une extrême chaleur, la prolongation d'un froid excessif, les variations subites de la température, les alimens âcres et putréfiés, pour lesquels il a une prédilection marquée, dans ce cas, cette humeur, n'ayant d'autre issue que la gueule de l'animal, en altère aussitôt les secrétions. Si, dans cet état, il attaque un homme, sa dent, imprégnée de l'humeur que distillent les organes salivaires, insinue le virus dont elle est infectée dans l'ouverture pratiquée à la peau. La rage ne se communique que lorsque sa morsure pénètre, et que la salive dépravée est déposée dans l'épiderme. Le virus inoculé entre alors dans le torrent de la circulation. L'époque où le principe délétère se développe ne saurait être positivement déterminée. Les

moindres commotions physiques, morales ou nerveuses, suffisent pour déplacer le miasme déposé sous l'épiderme, qui, prompt comme l'éclair, énergique comme l'action de la pile électrique sur les corps qu'elle décompose, porte le désordre dans toutes les fonctions vitales.

Dès ce moment, la blessure s'enflamme, se tuméfie; le malade sent un froid léger courir dans tout son corps. Il devient triste, taciturne; il éprouve à la fois, ou tour à tour, les souffrances de l'éméphalite, de la gastrite, de la névrose, accompagnée de la constriction du larynx; l'appétit cesse entièrement. Bientôt surviennent une foule de symptômes qui appartiennent à l'exaltation extrême et générale de la sensibilité. Dans son lit, le malade est affecté de rèves effrayans; la déglutition devient de plus en plus difficile : de là, cette horreur des liquides qui a donné son nom à la maladie. Il éprouve une aversion presque aussi violente pour les alimens solides. La moindre agitation de l'air, le bruit le plus léger, l'éclat de la lumière, en un mot, toute sensation subite fait sur lui la plus vive impression. Les facultés intellectuelles se ressentent de l'agitation générale de ses sensations; vers cette période de la maladie, toutes ses impressions sont vives, mais sans violence. Lorsque la crise est plus avancée, le poulx est de plus en plus tendu et inégal. Le délire survient, accompagné de l'envie de mordre, et d'une salivation abondante et écumeuse. Vers la fin de l'accès, le malade ressent, sur diverses parties du corps, et notamment vers la colonne vertébrale, des douleurs violentes qui lui arrachent des gémissemens et des cris. L'impossibilité d'exprimer les idées qui se croisent dans son cerveau ajoute à son impatience et à son désespoir. Le poulx ne se fait presque plus sentir; les convulsions se succèdent à des intervalles plus ou moins rap-

prochés, et sans qu'aucune cause connue explique leur retour, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à de si horribles souffrances.

Tels sont les symptômes ordinaires de l'hydrophobie, de ce mal cruel, dont les causes ont été si long-tems inconnues et le traitement incertain. On a presque toujours tenté la cautérisation; mais le virus rabique peut se communiquer sans qu'il y ait de plaie apparente, et d'ailleurs la cautérisation se fait presque toujours trop tard. Ordinairement les médecins, appelés quand la maladie s'est développée, se bornent à rendre les convulsions du malade moins violentes, et son agonie moins douloureuse par de fortes saignées; tel fut le régime employé à Dublin, en 1816, à l'égard d'un officier en garnison dans cette ville. Le récit de sa maladie et de ses derniers instans écrit par un de ses frères d'armes, s'il n'offre pas à la clinique des observations très-neuves, n'en sera pas moins intéressant pour le lecteur. Le voici :

« Il y a trois mois, dit le narrateur, qu'un gros chien de race française, appartenant à un officier de la garnison de Dublin, après avoir mangé quelques alimens trop poivrés, mordit, sans provocation, son maître et deux de ses amis : croyant que ce n'était qu'un jeu, on n'y prit pas garde. Le lendemain son état d'irritation empira; il mordit plusieurs chiens dans la rue, et malheureusement on ne prit encore aucune précaution contre lui. Dans la soirée, il était couché dans la chambre de son maître, lorsqu'un jeune officier de mes amis y entra. Au bout de quelques minutes, l'animal se jeta sur lui, le renversa et le mordit au bras avec effusion de sang : un instant après, il mordit un sergent et deux soldats accourus aux cris de l'officier. Le lendemain, son maître prit enfin l'alarme et, d'après mon avis, il se détermina à le tuer; mais

l'animal était sorti dès le point du jour, et après avoir grièvement blessé un enfant, il attaqua un forgeron qui lui cassa la tête d'un coup de marteau. Un médecin décida, à l'inspection de sa langue, qu'il était dans une période avancée de l'hydrophobie. Afin de ne pas jeter l'alarme dans la ville, on tint secret l'avis du docteur; cette discrétion épargna de mortelles angoisses aux personnes qui avaient été mordues sans lésion du tissu cellulaire. Leur accident n'eut pas de suite; mais hélas! il n'en fut pas de même de mon jeune frère d'armes. Il venait d'obtenir un congé pour aller dans le comté de Worcester, où l'appelait un projet de mariage. L'absence et la dissipation effacèrent le souvenir de sa blessure, et à l'expiration de son congé il quitta la maison paternelle avec toutes les apparences d'une parfaite santé. A son passage à Birmingham, il remarqua, mais sans inquiétude, que chez lui la sensibilité du goût était émoussée au point de ne trouver aucune saveur aux alimens qu'on lui servit à déjeuner. A Shrewsbury, il éprouva, malgré sa faim, un dégoût plus prononcé pour les comestibles et les boissons. Il demanda du porter, mais à peine l'eut-il porté à la bouche, qu'au grand étonnement des autres voyageurs, il jeta son verre et répandit le liquide sur la table. Ce dégoût involontaire l'affecta vivement; mais il l'attribua à un mal de gorge, et persista dans cette idée. A l'aspect d'un étang qui bordait la route, et dont le vent ridait la surface, il fut frappé d'une horreur soudaine, qui le détermina à se plonger dans le fond de la voiture, la tête cachée dans ses mains. Pour la première fois, l'effroyable idée de l'hydrophobie vint frapper son esprit. A son arrivée à Holyhead il demanda de l'eau pour se laver; mais à peine l'eut-il sous les yeux, qu'il poussa un cri, jeta l'eau dans la chambre avec des

mouvemens convulsifs, qui effrayèrent les gens de la maison. Il voulut essayer de nettoyer ses dents ; il lui fut impossible d'introduire, dans sa bouche, la brosse humectée. Le malheureux!... Je le vois encore, auprès de son feu, me retraçant les sensations cruelles qu'il avait éprouvées depuis sa première crise à Shrewsbury et pendant la traversée. Après m'avoir demandé du ton le plus affectueux des nouvelles de ma santé : « Quant à moi, me » dit-il, je crains bien d'être atteint d'hydrophobie. » J'essayai de plaisanter sur ses folles terreurs, ce qui le choqua vivement : « Au reste, me dit-il, je puis me faire » illusion ; si j'eusse été réellement hydrophobe, je serais » mort sur le paquebot. Cependant, j'avais tant d'hor» reur pour l'eau, qu'on était obligé de la dérober à mes » yeux en me couvrant le visage ; si j'étais demeuré à » bord un jour de plus, c'en était fait de moi. »

» J'essayai de surmonter mon affliction pour le rassurer et calmer l'exaltation de ses idées. Pendant la conversation, j'entendis un chien aboyer ; aussitôt il se leva avec un mouvement convulsif, et jetant sur moi un regard effaré : « Des chiens!... » s'écria-t-il en poussant un cri qui me glaça d'effroi, et que je n'oublierai de ma vie.

» Comme il n'avait rien pris depuis trois jours, je l'engageai à manger une orange ; mais à peine en eut-il porté une tranche à la bouche, qu'il la rejeta en poussant un cri perçant, et un instant après il me dit avec un sourire convulsif : « N'entends-tu pas aboyer des chiens ? »

» Je lui menai, dans la journée, un des meilleurs médecins de Dublin ; il le remercia affectueusement de s'être donné la peine de venir : « J'avais craint, dit-il, d'éprou» ver quelques symptômes d'hydrophobie ; mais je crois » que ce n'est qu'un mal de gorge qui n'aura aucune

» suite. » Le docteur ne voulut pas le désabuser ; mais il ne nous laissa aucun espoir : « La crise s'avance, nous » dit-il ; il ne s'agit plus que d'affaiblir le malade par des » saignées, afin de rendre moins douloureux les paroxys- » mes qui doivent précéder sa mort. »

» Je tins assidument compagnie à mon pauvre camarade, et j'épuisai tous les sujets de conversation qui pouvaient le distraire du sentiment de ses maux. En le quittant, je lui demandai quel jour il espérait venir dîner à notre table d'hôte? « Ce n'est pas aujourd'hui, me » dit-il en souriant ; mais dans deux ou trois jours, quand » je n'aurai plus mon mal de gorge. » La saignée le soulagea, et lui fit espérer quelques heures de sommeil, et la possibilité de boire le lendemain. Mais, dans la soirée, il eut plusieurs paroxysmes ; deux fois, il me pressa de sortir, de me soustraire à ses morsures. Dans un moment de calme, il fit demander à une dame son livre de prières. Vers minuit, la crise devint si forte, que trois hommes ne suffisaient pas à le contenir ; elle fut suivie d'un assoupissement interrompu par des convulsions, dans lesquelles il s'agitait violemment en criant : « *En-* » *tendez-vous les chiens?* » et en imitant leur aboiement. A une heure du matin il voulut être seul, mais son domestique resta près de lui. Au bout de dix minutes il le regarda d'un air calme et recueilli, et lui dit : « Je » regrette que ma mère et mes sœurs ne soient pas au- » près de moi. » Ce furent ses dernières paroles ; sa bouche murmura une prière, il se retourna, colla son visage contre l'oreiller, et expira sans agonie. Telle fut la fin déplorable d'un des meilleurs officiers de l'armée anglaise. »

Grâce au ciel, on peut espérer aujourd'hui de guérir ou plutôt d'empêcher le développement de cette terrible

maladie, qui, au dire de tous les médecins qui ont eu occasion de la soigner, a constamment résisté à l'emploi de leurs remèdes. Tout récemment, un savant praticien français, le docteur Coster, a décomposé les virus syphilitique, rabique et celui des venins, par l'emploi des chlorures. Les expériences du docteur Coster sur le virus rabique ont été trop peu nombreuses pour être tout-à-fait concluantes ; mais elles se fortifient de celles qu'il a faites avec le plus heureux succès sur les venins, et principalement sur le virus syphilitique. Aussi allons-nous présenter un résumé sommaire de l'ensemble de ses diverses expériences.

On sait que le chlore détruit les couleurs végétales, et qu'il désinfecte les matières animales et végétales en putréfaction. La médecine légale retire tous les jours de grands avantages de la première de ces propriétés, pour décolorer les liquides qui recèlent les poisons. Guyton de Morveau avait appliqué les fumigations de chlore à la désinfection de l'air, et un pharmacien français, M. Labarraque, a trouvé, dans les chlorures de chaux et de soude, le moyen de détruire instantanément la puanteur de tous les corps organiques en putréfaction. Tous les jours on fait de cette découverte de nouvelles applications. Les chlorures ne servent pas seulement à désinfecter les boyauderies, les cadavres dans les amphithéâtres ou dans les exhumations, les fosses d'aisance avant d'y faire descendre le vidangeur ; on les emploie encore pour faire des lotions sur les bâtimens ayant à bord des maladies contagieuses, dans les hôpitaux où règnent des typhus, des épidémies de petite-vérole, de rougeole, etc.

On ne s'est pas borné à ces applications : le docteur Coster s'est demandé si le chlore gazeux, et surtout le chlore à l'état de *gaz naissant*, tel qu'il est fourni par

le chlorure de soude ou de chaux, ne pourrait pas être employé avec succès pour décomposer les virus contagieux et les venins, et s'il ne pourrait pas devenir, par conséquent, un moyen de prévenir les accidens produits par l'inoculation de ces virus ou des venins des animaux. On sait que la propriété désinfectante du chlore dépend de son affinité pour l'hydrogène, affinité telle, qu'il l'enlève à presque tous les corps pour se combiner avec lui. Or, quelle que soit la nature du virus et des venins, ce sont des produits organiques dans lesquels l'hydrogène entre toujours comme un des élémens constitutifs, les autres étant l'oxigène, le carbone, et de plus, si ce sont des matières animales, l'azote. D'un autre côté, quelles que soient les proportions de ces divers élémens, la nature et les propriétés du composé doivent changer par la soustraction partielle ou totale d'un seul d'entre eux; d'où il résulte que le chlore, enlevant une partie de leur hydrogène aux virus et aux venins, leur composition et conséquemment leurs propriétés se trouvent changées.

C'est sur ces principes généralement reconnus, que M. Coster s'est appuyé *a priori* pour se livrer aux expériences que nous allons rapporter, et dont les résultats méritent la plus grande attention.

1° Syphilis. 1re *Expérience. — Inoculation du pus fourni par un ulcère syphilitique récent, sur la cuisse droite et la cuisse gauche d'un chien.* — L'une des plaies est lavée, deux heures après l'inoculation, avec le chlorure de soude, dissous dans six volumes d'eau. Quatre jours après, un ulcère survient à la plaie non lavée, et l'autre est complètement cicatrisée.

2e *Expérience.* — Répétition de la précédente; mais l'une des plaies est lavée avec de l'eau simple, et l'autre

avec de l'eau chlorurée. La seconde plaie guérit promptement ; l'autre, au contraire, devient ulcéreuse.

3e *Expérience.* — Du pus blennorrhagique frais est injecté dans l'urèthre et étendu sur l'extrémité du pénis de deux chiens. Un quart d'heure après, une injection et une lotion d'eau chlorurée sont pratiquées sur l'un d'eux ; la même opération est faite avec de l'eau simple sur l'autre. Ce dernier, au bout de six jours, a été pris de blennorrhagie, tandis que le premier n'a éprouvé aucun accident. Ces expériences ont été faites sur des lapins, des cochons d'Inde, des chats ; elles ont été variées de mille manières, et les résultats ont toujours été uniformes. Dans quelques cas, néanmoins, l'inoculation a été sans effet, même sur les points qui n'avaient pas été soumis à l'action du chlore : mais on sait qu'il n'est pas rare de voir le virus syphilitique être mis impunément en contact avec des parties qui n'ont été ensuite soumises à aucune précaution.

Enfin, l'usage des injections et des lotions chlorurées a été conseillé à un très-grand nombre d'individus sains qui avaient des rapports intimes avec d'autres individus affectés de blennorrhagie et d'ulcères aux organes les plus exposés. Ces précautions ont aussi été prises par des personnes infectées, immédiatement avant leur rapport avec des personnes saines. Dans aucun cas, et durant l'intervalle de deux années, nul accident syphilitique n'est survenu, soit que les solutions de chlorure aient été employées par ceux qui avaient communiqué avec des personnes suspectes, immédiatement après s'être exposés aux causes de l'infection, soit qu'elles l'aient été par des personnes affectées de la blennorrhagie la plus intense ou d'autres symptômes syphilitiques, avant qu'elles

communiquassent avec les individus sains, et même à l'insu de ces derniers.

M. Coster fait observer, en outre, que les injections d'eau chlorurée sont employées avec le plus grand succès par M. Cullerier à l'hospice affecté, à Paris, à la guérison des maladies de ce genre, dans le traitement des blennorrhagies chroniques des femmes : sans doute, ajoute-t-il, parce que le chlore décompose la matière de l'écoulement, qui est une cause sans cesse renaissante de contagion pour les membranes muqueuses qui la fournissent; ce qui rend peut-être raison de ces interminables blennorrhées qui font le désespoir du malade et du médecin.

De ces expériences et de ces observations dont nous sommes forcés d'abréger la relation, M. Coster conclut que le chlore, à l'état de gaz naissant, tel qu'il est fourni par les chlorures de soude ou de chaux, doit être regardé comme un moyen propre à *dénaturer* le virus syphilitique, et par conséquent comme le moyen prophylactique le plus certain et même le *seul* certain contre les affections qui résultent de son inoculation. « Nous avons les plus fortes raisons de croire, dit-il, que si les magistrats préposés à la police médicale, exigeaient rigoureusement que, dans toutes les maisons qu'ils sont obligés de tolérer, les femmes suspectes fissent usage de lotions chlorurées, et que les personnes qui les fréquentent pussent toujours trouver dans ces maisons du chlorure de soude ou de chaux, pour s'en servir au besoin; nous croyons, dit-il, que la maladie syphilitique, qui se renouvelle sans cesse à ces foyers d'infection, finirait par disparaître presque entièrement de nos cadres nosologiques. »

Depuis que ces essais ont été rendus publics, plusieurs

médecins les ont répétés, et nous apprenons que les résultats ne sont pas moins satisfaisans que ceux obtenus par M. Coster. C'est sans contredit l'un des plus grands pas qu'ait faits, dans ces derniers tems, l'art de guérir, puisqu'au moyen d'une substance dont l'application ne saurait avoir aucun danger, on peut non-seulement étouffer dans son germe un mal horrible, mais en arrêter les ravages, quand une fois il est développé. Il faut espérer que les gouvernemens civilisés ne mettront pas moins d'ardeur à propager l'emploi de ce remède, qu'ils n'en ont mis à répandre les bienfaits de la vaccine. L'un n'est guère moins important que l'autre.

2° Virus rabique. — M. Coster n'a pu se livrer qu'à une seule expérience, à cause de la difficulté de se procurer des animaux enragés. La voici : Un chien mordu par un autre chien soupçonné d'être enragé, fut tenu enfermé en attendant le résultat. Des symptômes d'hydrophobie survinrent effectivement : sa bave fut inoculée en cinq ou six places chez deux chiens bien portans : ils furent en outre mordus en plusieurs endroits par celui qui était hydrophobe. Six heures après l'inoculation, toutes les plaies de l'un des chiens furent lavées avec du chlorure de soude, dissous dans moitié son volume d'eau; cette solution fut injectée jusqu'au fond des morsures avec une seringue; l'autre chien fut lavé et injecté comme le précédent, mais seulement avec de l'eau pure. Au bout de trente-sept jours, des accidens d'hydrophobie se déclarèrent chez le dernier de ces animaux, il mourut; aucun accident ne s'est manifesté chez celui qui avait été soumis à l'action du chlore.

Quoique d'une seule expérience, et malgré la contre-épreuve, on ne doive pas se presser de conclure, M. Coster pense qu'on peut raisonnablement regarder les lo-

tions chlorurées, pour les plaies faites par les animaux enragés, comme préférables à tous les autres moyens, 1° à cause de l'action bien connue du chlore sur les virus; 2° parce que M. Cluzel, et après lui M. Brugnatelli, ont publié des observations qui tendent à confirmer l'utilité du chlore dans le cas dont il est ici question; or, si le chlore a été reconnu utile par ces auteurs, son efficacité à l'état de gaz naissant est bien moins contestable.

Lorsque le cas se présenterait de faire l'application de ce moyen à l'homme, M. Coster conseille, et, selon nous, avec raison, d'employer le chlorure pur ou concentré, non que son efficacité fût douteuse, lors même qu'il serait alongé de deux ou trois fois son volume d'eau, mais c'est un supplément de précaution facile et qu'il ne faut pas négliger.

3° Venin de la vipère. — Plusieurs expériences ont été faites : l'inoculation répétée souvent et sur plusieurs points, a été suivie de lotions et d'injections chlorurées, mélange par parties égales d'eau et de chlorure; aucun accident n'est survenu. M. Coster conseille de ne jamais oublier la ligature, pour empêcher l'absorption du venin, que le chlorure ne pourrait alors plus atteindre. Dans le plus grand nombre des cas, on devra aussi débrider la plaie, afin de faire arriver le liquide jusqu'au fond. L'auteur du mémoire ne met pas en doute la possibilité d'étendre l'application de ce traitement à tous les insectes et autres animaux venimeux.

M. Coster tire encore de ses expériences et de ses observations sur les animaux enragés et venimeux, une conclusion pratique de police médicale. Il voudrait que l'autorité fît établir des dépôts de chlorure de chaux ou de soude, dans chaque commune et dans toute l'étendue

du royaume, ainsi que dans les auberges qui se trouvent sur les routes, afin que l'on eût toujours sous la main un secours qui deviendrait inutile, s'il fallait l'attendre d'un endroit trop éloigné.

Nous ne devons pas oublier de dire que l'auteur conseille très-positivement, malgré la confiance qu'il accorde au chlore, de n'omettre ni le débridement, ni la cautérisation, ni aucun des autres moyens propres à prévenir les effets du virus rabieux et des venins, jusqu'à ce que l'évidence ait mis hors de toute espèce de doute l'efficacité préservatrice du chlore. Au surplus en ce qui concerne le virus rabieux, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir; car il est à notre connaissance que plusieurs médecins très-éclairés se disposent à faire, dans leur pratique, l'essai du chlore, sur les hydrophobes qu'ils pourront avoir occasion de soigner.

(*Lit. Gaz.*)



ANNALES CONSTITUTIONNELLES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Pour qu'une histoire fût parfaitement bonne, il faudrait qu'elle réunît au même degré le mérite du coloris pittoresque et celui de l'analyse sévère ; mais comment espérer de la faiblesse humaine cette perfection idéale? La poésie et la philosophie, élémens hostiles, ne se combineront jamais d'une manière assez complète pour produire une histoire sans défauts.

Nous possédons de bons essais historiques, de bons romans historiques; mais dans quel ouvrage ces deux genres se sont-ils confondus, sans que le roman nuisît à la vérité, sans que l'analyse vînt détruire le charme du récit? Évoquer le passé ; nous transporter dans les anciens siècles, dans les régions lointaines; nous associer aux pensées d'un grand homme; nous introduire dans son intimité secrète; reproduire à nos yeux le choc et le fracas des armées, comme si du haut d'un roc nous contemplions ce carnage héroïque; nous faire apparaître, non des fantômes, mais des hommes vivans, des êtres de sang et de chair ; rendre l'existence à des coutumes surannées, à d'anciens idiomes, à des costumes passés de mode; nous initier aux fêtes, aux voluptés, aux supplices, aux

usages d'un tems qui n'est plus; secouer la poussière qui couvre les vieilles armures; nous montrer les édifices, l'ameublement de nos ancêtres, dans leurs moindres détails; cette partie si importante des devoirs de l'historien est tombée dans le domaine du romancier. L'historien proprement dit s'est contenté de fonctions moins brillantes et plus pénibles; il s'est chargé de la philosophie de l'histoire. Il a cherché les causes premières des événemens : rattacher à ces causes leurs effets les plus éloignés; étudier les ressorts qui ont fait agir les hommes et mouvoir les peuples; analyser la constitution des empires; examiner leurs codes de lois; grouper les événemens selon leur importance; en déduire des leçons de haute morale et de politique pratique; tels sont les travaux imposés à ceux qui s'occupent sérieusement de rédiger les annales humaines, non comme des fictions brillantes, mais comme d'utiles souvenirs.

Le romancier historique est un peintre qui s'embarrasse peu des détails minéralogiques ou botaniques dont la science s'occuperait exclusivement dans le paysage qu'il s'agit de retracer. Il reproduit les masses, saisit les nuances de l'atmosphère, copie avec soin les accidens, dispose ses ombres et ses jours de manière à augmenter l'éclat de ses effets. L'historien philosophe mesure le terrain, pose ses jalons, calcule ses distances, examine la nature du sol, observe la culture, étudie les plantes, suit le cours des ruisseaux, prend note des divers gisemens, s'oriente de son mieux, et dresse la carte topographique de la région qu'il a parcourue. Si l'imagination préfère le brillant paysage du premier, le travail du second est plus utile. Claude Lorrain a beau répandre sur ses toiles l'ardente magie d'un pinceau rival du so-

leil; Salvator Rosa peuple en vain ses grottes pittoresques, de bandits plus pittoresques encore; ni l'un ni l'autre ne rendent service au général d'armée, au savant, ni au voyageur. Leur génie admirable n'a point prétendu à cette utilité positive : charmer les yeux, éveiller l'imagination, émouvoir les passions, tel est son but, telle est sa récompense.

Une excellente histoire réunirait ce double mérite; mais, je l'ai déjà dit, il semble que cette perfection dépasse les forces de l'intelligence humaine. En Angleterre et en France, on s'est habitué à diviser, en deux fonctions bien distinctes, l'étude de l'histoire. Un écrivain français du plus grand mérite (1), après avoir composé une histoire érudite, longue et pesante, a publié un petit roman de mœurs spécialement consacré à faire revivre les usages et les habitudes des tems passés. Ces deux ouvrages sont remarquables; mais ils nous rappellent involontairement ce personnage d'une comédie remplissant tour à tour deux offices différens dans la maison de son maître : cuisinier, quand les chevaux se reposent, cocher, lorsqu'il en est besoin; double rôle dont les attributions doivent quelquefois se confondre, et dont l'identité a quelque chose de burlesque.

En Angleterre, où le principe de la division du travail est en honneur, le même écrivain ne se charge pas de cette double tâche. Pendant que Sir Walter Scott écrit un roman sur le moyen âge, M. Hallam s'entoure des matériaux nécessaires pour nous donner une histoire philosophique et raisonnée de la même époque. L'un médite en poète et en artiste le sujet que le second analyse et dissèque, pour ainsi dire, en anatomiste exercé. L'un se

(1) M. Simonde Sismondi.

propose de ressusciter une époque donnée avec ses formes, ses couleurs, ses dimensions extérieures; l'autre s'efforce de dévoiler les secrets ressorts du mouvement et de la vie, et de mettre à nu les causes internes de la dissolution des empires.

Si M. Hallam, auteur d'une bonne *Histoire du moyen âge* et de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre* qui vient de paraître (1), ne brille par aucune des qualités qui doivent distinguer le romancier historique; en revanche, son intelligence saine et forte est douée de toutes les facultés d'analyse, de perspicacité, de persévérance, que réclame l'investigation philosophique des faits et des causes. Érudit laborieux, homme de sens et de goût, ses connaissances profondes et variées sont toutes positives. Il a quelque chose de cette sagacité de Machiavel, qui ne jette un coup-d'œil sur les événemens du passé que pour enrichir l'avenir de leçons applicables et utiles. Il saisit les grandes masses, et détaille les moindres particularités avec une finesse pleine de tact. Philosophe pratique, jamais vous ne le voyez mêler à ses instructions et à ses récits ces doctrines vagues et ces théories hasardeuses, dont les Allemands sont prodigues. Quelquefois il suppose que son lecteur est trop instruit des événemens qu'il rapporte : ses narrations deviennent alors obscures; il semble écrire l'histoire en logogriphes, comme Gibbon lui en avait donné l'exemple. Son style, qui n'est pas sans défauts, a de la force, de la finesse, peu de grâce, quelquefois de la dureté, mais toujours de la fermeté et une certaine énergie

(1) *The constitutional history of England, from the accession of Henri VII, to the death of George II.* By Henri Hallam. Colburn. 2 vol. in-8°. M. Guizot vient de publier une traduction française de cet ouvrage.

calme, qui convient au genre de son esprit et au but de ses ouvrages.

L'élévation, la gravité, la modération, qualités du juge et non de l'avocat, respirent dans les écrits de cet historien. Étranger à la passion comme à l'éloquence, vous diriez un référendaire impartial, tout occupé de résumer les motifs des parties adverses, de présenter la cause sous son vrai jour, d'écarter les mensonges intéressés ou obséquieux, et de préparer la sentence équitable, qui va être portée par un tribunal intègre. Cette méthode a de la grandeur; mais elle a moins d'attrait. Quiconque n'exagère rien, ne dissimule rien, ne se passionne pour rien, se prive de tous les mouvemens qui donnent la vie au style, et prêtent, pour ainsi dire, aux œuvres de l'esprit, un magnétisme contagieux. Aussi M. Hallam, qui ne flatte aucun parti, déplaira-t-il à tous les hommes extrêmes. Rendons-lui toutefois l'éclatante justice d'avoir composé l'ouvrage le plus impartial, le plus dénué de préjugés et de passions que nous ayons jamais lu.

Malheureusement il est fort à craindre que les imaginations ardentes et les esprits violens n'apprécient pas cette impartialité. Ce que demande le vulgaire des lecteurs, ce sont des invectives ou des panégyriques. Mais la vérité, mais la justice! On les estime, on les vante, on les craint, et on ne veut pas d'elles. M. Hallam n'a sacrifié que sur les autels de ces muses austères; et si les passions contemporaines l'attaquent, l'avenir lui saura gré de les avoir repoussées.

L'histoire d'Angleterre présente plus d'un problème assez difficile à résoudre : c'est surtout devant ces obstacles que M. Hallam déploie toute la supériorité de son esprit et tout le courage de sa justice. Suivons-le

dans cette route épineuse. La réformation en Angleterre s'est opérée d'une manière si bizarre, si injuste, si tyrannique, si compliquée ; les historiens des divers partis ont répandu sur cette époque des nuages si épais, qu'on ne peut guère espérer de trouver sa route, dans ce labyrinthe ténébreux. M. Hallam, également hostile à toutes les sectes persécutrices, ne balance pas à flétrir l'intolérance, sous quelque bannière qu'elle apparaisse. En vain des écrivains passionnés ont cherché à justifier les mesures violentes de la reine Élisabeth contre les puritains et les catholiques, sous prétexte que la sûreté personnelle de la reine était en péril. Notre auteur prouve que persécuter un catholique en qualité de catholique, un protestant comme protestant, c'est se rendre coupable de l'abus le plus odieux de la puissance. S'il est permis de punir les crimes, même avec une excessive sévérité ; si l'on peut porter des lois sanglantes contre certains actes dangereux, il est illégal de châtier l'opinion, de sévir contre la pensée : c'est agir comme tous les tyrans, et mériter les reproches les plus graves de l'histoire.

Élisabeth, avant que les catholiques lui eussent témoigné le plus léger éloignement, commença par leur interdire la célébration des rites de leur église. En 1562, par une loi rétroactive, loi violente, inique, odieuse, elle exigea de tous ceux qui exerçaient des professions libérales, le *serment de suprématie,* qui n'était qu'une abjuration du catholicisme. Tous les membres de cette église se trouvèrent non-seulement privés de leurs droits civils, mais coupables de haute trahison, s'ils refusaient de prêter serment. A cet acte d'un arbitraire terrible, le pape Pie répondit par une bulle qui déclarait Élisabeth déchue du trône. Elle répliqua par une loi nouvelle qui

condamnait à mort tout catholique convaincu d'avoir converti un protestant, et tout protestant converti au catholicisme.

Rien ne peut justifier cette conduite. A l'avénement de la reine, les catholiques ne se révoltèrent pas pour la détrôner. Quand on leur défendit de dire la messe, le mécontentement se glissa dans leurs rangs ; ce qui était inévitable. Lorsque ensuite on exigea d'eux le serment de suprématie, ils conspirèrent ; ce qui devait avoir lieu. Mais la source unique des troubles est dans les lois cruelles d'Élisabeth. En vain essaie-t-on de la défendre en prétendant ranger, parmi les coups d'état, cette persécution religieuse. On peut dire la même chose de tous les crimes de l'intolérance ; justifier la Saint-Barthélemy comme nécessaire pour étouffer le parti protestant ; l'inquisition comme indispensable aux rois d'Espagne, qui avaient leur trône à protéger contre les anciens possesseurs de Grenade et de Cordoue ; enfin excuser même les empereurs de Rome, qui, en martyrisant les chrétiens, punissaient des rebelles dangereux, insurgés contre les dieux et les lois de l'empire, et prévenus de crimes épouvantables.

Quand Élisabeth fait mettre à mort Ballard et Babington, dont le fanatisme éclatait en actes séditieux, il nous est impossible de la blâmer ; mais quand elle dirigeait des lois d'exception terribles, contre tous les catholiques, sous prétexte que leur religion leur ordonnait la révolte, cette induction forcée ne déguisait pas l'iniquité de telles mesures. Un papiste n'est pas nécessairement un traître. Quand bien même il eût été vrai que le catholicisme poussât à la révolte ses partisans, jamais un châtiment qui tombe sur des doctrines et non sur des fautes, qui interroge les replis de la conscience, dont l'effet est nécessairement rétroactif, et qui enveloppe dans la même

proscription tous les sexes, toutes les conditions, tous les âges, jamais un tel châtiment ne passera pour autre chose que pour une injustice odieuse et une persécution flagrante.

On a souvent raisonné de cette manière : « Le manichéisme favorise la licence des actions et des mœurs; pendons les manichéens. » « Le protestantisme conduit à la liberté d'examen qui trouble les empires; brûlons les protestans. » « Le catholicisme, en reconnaissant la souveraineté du pape, porte atteinte aux droits des couronnes; décapitons les catholiques. » Pour nous, nous regardons comme d'horribles prétextes ces syllogismes sanguinaires. Il faut avouer qu'Élisabeth en abusait et que c'était une logicienne redoutable. On lui amenait quelque vicaire florissant de santé, indifférent aux débats politiques, mais qui n'avait pas encore prêté *serment de suprématie,* et qui croyait que sa conscience lui défendait le parjure. On étendait notre homme sur la roue, on le posait sur le chevalet « aussi *charitablement que possible* », comme disait ce bon lord Burleigh, avec une douceur si touchante. On lui demandait quels étaient ses complices; on le torturait pour lui arracher des aveux; et soit qu'il cédât ou résistât à la puissance des tortures, il était pendu, tenaillé, brisé sur la roue, écartelé, mis en lambeaux; ou, par une grâce spéciale de la reine, par un acte de clémence qui n'avait lieu que dans les circonstances les plus rares, on étranglait le misérable catholique, avant de dépecer ses entrailles sanglantes.

Mêmes atrocités dans la conduite de la reine envers les puritains. En persécutant le catholicisme, on avait quelques prétextes à faire valoir; en massacrant les puritains, on n'en avait aucun. La tache de ces actes

sanguinaires restera éternellement imprimée sur le berceau de l'église anglicane : persécutrice dès sa naissance, elle ne craignit pas de punir avec une inflexible cruauté les dissidences d'opinion les plus légères. Nulle part ailleurs, la réforme ne se montra sous des couleurs aussi hideuses. Il faut chercher les raisons de ce caractère inhérent à notre révolution religieuse dans les circonstances qui la précédèrent et la suivirent, et dans le génie des hommes qui en furent les instrumens.

La réforme, en Angleterre, fut toute politique; ailleurs elle était toute religieuse. Parmi nous, les intérêts temporels se servirent des discussions théologiques pour arriver à leurs fins. En Allemagne, en Suisse, en France, en Écosse, une piété ardente et sincère fut le premier mobile de ce grand changement. Là, brillaient des hommes doués de toutes les vertus et de tous les vices, des chefs révolutionnaires, sincères, désintéressés, habiles, enthousiastes, fanatiques, capables de tout pour le succès. Violens dans leur langage, fougueux dans leur conduite, peu scrupuleux sur le choix des moyens, trop indulgens pour les hommes puissans qui servaient leur cause; mais courageux, inébranlables, inaccessibles à la cupidité, à l'égoïsme, à l'avarice, à l'hypocrisie, à la crainte, tels furent les auteurs du grand schisme qui décida le divorce de l'Église. Tels furent Luther, Calvin et Knox; ils marquèrent du sceau de leur génie la réforme religieuse qu'ils provoquèrent. Si des hommes médiocres, amoureux de nouveauté, ou fatigués des restrictions trop sévères imposées par l'église romaine, se joignirent aux réformateurs; si le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe, le roi de Navarre et le prince de Condé cherchèrent à étayer leurs factions et leurs intérêts politiques sur cette base religieuse, leur accession à cette cause ne fut

qu'un accident de peu d'importance. Simples auxiliaires, ils ne donnèrent pas même le signal du combat; on acheta leur secours par des complaisances indignes, on les accueillit avec transport : mais les véritables chefs étaient ces hommes prodigieux que nous avons déjà signalés.

Rien de tel parmi nous. Un monarque, que l'on peut nommer, sans injustice et sans blasphême, *le despotisme qui s'est fait homme* (1), des ministres sans principes, une aristocratie rapace, un Parlement servile, voilà les auteurs de notre schisme, voilà les méprisables instrumens auxquels nous devons la liberté religieuse. L'œuvre commencée par Henri, l'assassin de ses femmes, fut continuée par Sommerset, l'assassin de son frère, et terminée par Élisabeth, qui assassina l'infortunée qui venait lui demander asile (2). Née des caprices d'une passion brutale, jouet d'une politique égoïste, la réforme, en Angleterre, fut loin de déployer ce grand caractère qui l'a distinguée, dans les autres régions de l'Europe. Ce n'est plus cette dévotion austère, cette audace, cette véhémence, cette énergie. Si quelques hommes se font remarquer par la pureté de leur caractère, on ne les trouve que dans les rangs inférieurs du clergé : ce sont les Hooper, les Latimer, les Rogers, les Taylor; mais ceux qui dirigent les grands ressorts de la machine politique ne sont dignes que de haine et de mépris.

Examinez le caractère et la conduite de ce Cranmer, qu'on a voulu faire passer pour un martyr du protestantisme. Homme d'état versatile et prêtre sans conscience, il s'éleva aux premiers rangs par une complaisance indigne de son caractère. Jamais saint ne commença sa fortune

(1) Henri VIII.

(2) Marie Stuart.

par une démarche plus profane. On le vit servir les passions de son maître, introduire Anne de Boleyn dans la couche royale, sanctionner un divorce odieux et injuste, chasser du trône, sous un vain prétexte, celle qu'il y avait fait monter, l'envoyer à l'échafaud, et servir d'instrument honteux et servile aux caprices sanguinaires de Henri VIII. Flatteur de Cromwell, tant que ce dernier fut en faveur; le plus acharné de ses ennemis, quand arriva le jour de sa disgrâce; il vota la mort du malheureux favori que la fortune abandonnait. Si le roi lui disait de croire, il croyait; de discuter, il discutait; de proscrire, il proscrivait. Fidèle à toutes les fantaisies du monarque, Cranmer, tant que Henri VIII vécut, précipita dans les flammes les gens qui n'admettaient pas ce dogme de la transsubstantiation que le théologien couronné leur imposait. Mais le roi meurt; aussitôt Cranmer change d'avis. La transsubstantiation est abandonnée; les bûchers seuls restent debout, et l'odieux vieillard ne s'occupe plus qu'à vaincre le dégoût et l'horreur que la persécution inspirait à l'héritier du trône.

L'histoire peut-elle assez flétrir cette meurtrière intolérance, incertaine dans le choix de ses victimes, et constante dans le besoin de persécuter? Qu'est-ce que ce prélat bourreau, qui tourne à tous les vents, change de doctrines d'un moment à l'autre, et découvre toujours, dans ces doctrines nouvelles, d'admirables motifs pour brûler les hommes? Également perfide et bas dans ses relations politiques, Cranmer se vend à Sommerset pour écraser le frère de ce dernier, puis à Northumberland pour ruiner Sommerset. Il est sans foi, sans honneur, sans scrupule; archevêque d'une religion de paix, il signe l'arrêt fratricide que Sommerset a provoqué : exécuteur des atroces volontés de Sommerset, il conspire avec Northum-

berland, pour changer l'ordre de succession au trône d'Angleterre, quand Sommerset lui-même a succombé.

Quelques justes reproches que l'on doive adresser à la mémoire de Marie, son droit au trône était légitime; la conspiration qui entraîna la malheureuse Jeanne Gray à l'échafaud, fut aussi coupable qu'insensée. Séduite par une famille ambitieuse, cette ame noble et pure ne prenait aucune part au complot qui se tramait en son nom. Cranmer, toujours prêt à conseiller le crime, fut chargé de vaincre les scrupules de la jeune épouse de Rudley; il s'acquitta sans honte de ce dangereux office, et, coupable de haute trahison, il subit sa peine. Mais, avant de mourir, il resta fidèle à sa vieille habitude de lâcheté : devant le bûcher, il se rétracta, fit amende honorable, demanda pardon à la reine, et, quand il vit que sa bassesse ne lui servait à rien, il rétracta de nouveau sa rétractation même, déclara qu'il avait menti par crainte de la mort, et qu'il allait expirer dans les sentimens de l'église anglicane. Si Marie lui eût fait grâce, cet homme eût entendu la messe et reçu la communion; s'il eût vécu jusqu'au règne d'Élisabeth, il se fût de nouveau converti au protestantisme, achetant, par cette longue succession d'apostasies, le droit de livrer aux bourreaux des hommes de toutes les communions, tous plus honorables, plus nobles, et plus généreux que lui. Certes, nous ne le blâmons pas d'avoir reculé à l'aspect des feux du bûcher, nous ne lui demandons pas cet héroïque courage qui brave la mort, et ne chancelle pas sous le fer du supplice : mais infliger le trépas, et le craindre; mais se montrer persécuteur et lâche, atroce et faible; mais se jouer de la vie des autres, quand on protège la sienne propre à force de bassesse, c'est là jouer un rôle exécrable.

Tel est ce prélat que l'église anglicane a essayé de placer dans sa légende. Malgré les nombreuses souillures de sa vie, ce n'était pas un monstre, c'était un lâche. Sa cruauté venait de sa faiblesse : instrument souple, il commettait le meurtre pour échapper au danger. Toujours guidé par la peur, toujours en proie aux angoisses de son intérêt personnel, il tremblait devant les événemens, et devenait traître et parjure, assassin et conspirateur pour apaiser cette Némésis des révolutions, la circonstance. Sa timidité le rendit féroce; inaccessible à la reconnaissance, il était incapable de haine comme d'amour. Le sentiment de sa conservation l'absorbait : vengeance, honneur, sermens, devoirs, il sacrifiait tout à ce dieu unique. Toujours prêt à pardonner à un ennemi et à trahir un bienfaiteur, son ame se concentrait dans une seule pensée, celle d'un égoïsme profond; il n'avait pas l'énergie nécessaire pour s'élever jusqu'à la haine. C'est un de ces anges pervers dont parle le Dante, espèce misérable et neutre que Dieu ne compte ni parmi ses adorateurs ni parmi ses ennemis, et *qui n'ont jamais pensé qu'à eux-mêmes* (1) au milieu des combats du ciel. *Oublions-les et passons outre.*

A côté de ce Cranmer, placez Henri VIII, qui voulait être le seul pape de son église, d'ailleurs bon catholique; Sommerset, homme de caractère, mais sans principes comme sans moralité; enfin, Élisabeth, qui songeait beaucoup moins aux dogmes et aux mystères qu'à l'agran-

(1) A quel cattivo coro
Degli angeli, che non furo ribelli
Nè ser fedeli à Dio, me per se furo...
. . . .
Non ragionam di lor.
(*Inferno*, c. 3.)

dissement de sa puissance, vous aurez réuni dans le même groupe les quatre auteurs de la réforme en Angleterre. Entre leurs mains, ce ne fut qu'une œuvre politique ; ils enlevèrent au pontife romain sa suprématie, sans prétendre rien changer au fond de la religion catholique. Conserver les rites, les croyances, les mystères, et faire passer en d'autres mains la coupe enchantée, la baguette magique, le diadème éclatant dont Rome moderne s'était parée, tel fut le but des efforts de Henri VIII. Il y réussit pendant quelque tems : la tiare anglicane sembla s'affermir sur sa tête. La force extraordinaire de son caractère, son opiniâtre férocité, l'heureuse situation où il se trouvait vis-à-vis des puissances étrangères, les ressources immenses que la suppression des monastères mit à sa disposition, lui permirent de faire peser le même joug sur le catholicisme ultramontain et sur le protestantisme indépendant. Sa verge de fer frappait avec une égale et inexorable sévérité ceux qui acceptaient la juridiction romaine et ceux qui renonçaient aux dogmes romains ; en exigeant un catholicisme de dogme, il punissait de mort tout catholique qui reconnaissait la papauté. Cette base sur laquelle il faisait reposer sa tyrannie était trop étroite : aussi les dernières années de son despotisme virent-elles les catholiques s'insurger, et les protestans révéler par de sourdes menaces une révolte prochaine et terrible, dont Henri VIII n'évita le péril qu'en expirant.

Placé entre ces deux insurrections, le gouvernement, pour échapper à une ruine certaine, fut contraint de faire alliance avec l'une des deux factions qu'il redoutait. Admettre la suprématie papale, c'eût été défaire son ouvrage, renoncer à tout et déserter honteusement ses drapeaux. Il fallut, bon gré mal gré, se jeter dans les bras de la communion protestante ; alliance forcée et

toute politique; véritable compromis, devenu nécessaire par l'urgence des événemens. De ce compromis naquit l'église anglicane. Elle porta tous les signes distinctifs qui devaient attester son origine. Créée par des hommes d'état, dévouée à la monarchie, elle lui servit pendant cent cinquante années, non de conseillère fidèle, mais d'humble esclave. Elle repoussa plus vivement et plus sévèrement que les autres communions protestantes, l'esprit d'innovation religieuse; et conserva plus fidèlement qu'elles la pompe et les rites majestueux du catholicisme. Fidèle au dogme du droit divin des monarques et de la passive obéissance des peuples, elle vit sans frémir et sans sourciller une oppression tour à tour capricieuse, féroce et fanatique écraser l'Angleterre, dévorer la substance des citoyens, tarir les sources du commerce, se plonger dans une débauche sanglante, répandre la corruption et s'enivrer de crimes politiques. Adulatrice de la puissance temporelle, cette église lui prêta son secours dans l'exécution de ses cruautés; et toujours soumise à ceux qui la payaient, elle ne s'éveilla qu'au moment où ses propres intérêts blessés l'avertirent que tant de bassesse pourrait bien ne pas la protéger elle-même.

Ainsi s'accomplit l'alliance ou plutôt la fusion de l'église et de l'état; Élisabeth n'oublia rien pour la cimenter. Le trône et l'autel se trouvèrent unis par une chaîne si forte et si indissoluble, que la plus légère dissidence d'opinion religieuse devint un crime de lèse-majesté, et le plus léger effort pour obtenir la liberté civile, un forfait contre Dieu même. C'était river habilement les fers dont on accablait le peuple. Le catholicisme ne tarda pas à succomber. Persécuté plus violemment, parce qu'on le croyait alors plus redoutable, le puritanisme, en butte à l'aversion de Jacques I[er], cessa d'être une secte, et fut

une faction fanatique, animée à la fois d'un zèle ardent pour ses propres dogmes et d'une vive exaspération contre ses oppresseurs. Les sentimens républicains dont on l'a vu s'imprégner dans la suite furent le résultat d'un long martyre. Et comment des hommes que le pouvoir absolu torture et massacre ne lui deviendraient-ils pas hostiles ? Ce mouvement de révolte ou plutôt d'opposition systématique avait déjà fait explosion vers les dernières années du règne d'Élisabeth : on avait vu cette reine impérieuse forcée de reculer devant un obstacle qu'elle ne pouvait vaincre, comme la lionne cède le terrain en rugissant, et recule lentement devant les chasseurs qui la poursuivent. Sous les règnes suivans, le même esprit se développa sans relâche, s'accrut par les inutiles tentatives que l'on essaya pour l'étouffer, se grossit de tous les mécontentemens accumulés pendant un siècle, finit par insulter aux monarques et renversa le trône. Le coup partit de cette secte puritaine si méprisée et si avilie : et la masse des citoyens applaudit. Ce fut alors que le monde dut apprendre quelle garantie offre à la sûreté des couronnes la persécution religieuse et politique.

Hâtons-nous d'arriver à cette mémorable époque où une nation décidée à être libre et un roi décidé à être absolu se trouvèrent en présence. M. Hallam a jeté sur cette période orageuse de vives clartés. Analyste habile, il a prouvé de la manière la plus évidente que le but secret de Charles Ier et le vœu des ministres étaient de ruiner de fond en comble l'ancienne constitution de l'Angleterre. Deux parlemens dissous par le monarque, et punis d'avoir élevé, contre d'odieux abus, une voix sage et modérée, annonçaient déjà quelles étaient les vues de ce roi. Le déficit, la désorganisation de l'état, ne tar-

dèrent pas à le forcer de convoquer un nouveau parlement. De cette convocation datent toutes les nouvelles libertés de l'Europe et de l'Amérique : là viennent se rapporter toutes les institutions protectrices des peuples et des trônes. Vous ne pouvez feuilleter l'histoire de ces années sans admirer l'énergie, la résolution, le patriotisme, la sagesse profonde de ce parlement, dont la convocation porta un coup fatal au despotisme, et dont la dissolution donna le signal des guerres civiles.

Le premier événement et le plus important peut-être de cette ère immortelle, c'est le jugement de Strafford et son supplice. Considéré comme une victime innocente des orages civils, comme l'hostie sacrée dont le sang devait couler sur les autels de la monarchie expirante, Strafford, objet de plus d'un panégyrique, a droit à une révision impartiale de son procès. Examinons les titres de cet homme d'état à la pitié et au respect de l'avenir. Nous nous écarterons quelquefois des opinions de M. Hallam, sans jamais révoquer en doute cette impartialité que nous avons reconnue dans son ouvrage.

Wentworth, comte de Strafford, homme doué d'une vaste intelligence, sans préjugés, éloquent, sagace, intrépide, fertile en ressources, inébranlable dans ses desseins, embrassa d'abord la cause populaire. La cour tenta de le séduire et y réussit. Une pairie lui fut offerte : il échangea contre un vain titre les opinions de sa jeunesse, les espérances de sa vertu. Le premier de tous les Anglais, il prostitua son ame, vendit sa pensée, et, tournant contre ses amis et ses partisans les armes de son génie, donna l'exemple de cette corruption si souvent imitée depuis. Plus coupable, à raison de ces facultés rares qui le distinguaient, il reçut les honneurs publics et la noblesse héréditaire, non comme le baptême de l'honneur,

mais comme le sacrement de l'infamie. Ange déchu, satan de l'apostasie, déserteur de la liberté, au moment où le danger du peuple réclamait tous ses efforts, il n'a point d'excuse, il ne peut se justifier par aucun motif. D'autres, enivrés de fanatisme, entraînés par la faiblesse de leur caractère ou attachés à de fausses doctrines, ont servi par aveuglement une cause dangereuse; mais le renégat Strafford connaissait toute l'étendue de son crime. A peine eut-il déserté la bannière populaire, il médita la ruine totale de ces libertés qui l'effrayaient. Dès lors tous ses actes politiques respirèrent la lâche ferveur de l'apostasie.

« Commencez, écrivait Strafford à Charles I[er]; commencez par liquider les dettes de la couronne. Ensuite, vous gouvernerez comme il vous plaira. » Voilà quelle extension le ministre voulait donner à la prérogative royale. Il allait plus loin. Selon lui, le monarque devait, comme en Asie, concentrer en lui seul le pouvoir de créer, d'appliquer et d'altérer les lois. La justice ordinaire ne devait plus avoir son libre cours, même dans les procès particuliers. « Je sais, dit-il, que les avocats se soulèveront contre ma doctrine : mais, dans une monarchie bien ordonnée, toute justice émane du roi.» Ainsi, par un ridicule sophisme, Strafford faisait pénétrer l'arbitraire dans toutes les décisions des tribunaux, et autorisait l'intervention du pouvoir exécutif dans toutes les affaires litigieuses. Système atroce, théorie asiatique, dont la honte doit rester à jamais gravée sur le front de son auteur.

On sait avec quel courage Hampden se montra le champion de la liberté publique, dans l'affaire de la taxe des vaisseaux (1). Il avait raison, en fait et en droit. Sa

(1) *Ship-money.*

conduite, à laquelle tous les historiens rendent justice, fut un modèle de dignité, de calme, d'intrépidité, de grandeur d'ame. Clarendon, tout dévoué qu'il soit aux intérêts de la cour, ne peut s'empêcher de témoigner son admiration pour ce grand citoyen. Malgré la honteuse servilité de nos cours judiciaires à cette époque, cinq juges sur douze se déclarèrent en sa faveur. Pendant que l'Angleterre royaliste, puritaine, catholique et protestante applaudissait à ce généreux dévouement, Strafford écrivait les paroles suivantes, dictées par l'insolence d'un bourreau : « Hampden mérite une punition sévère, un châtiment terrible. Il faut le fouetter jusqu'au sang, pour lui apprendre à bien penser. Je serais désolé que la verge employée pour cet office fût appliquée d'une main légère (1). »

On jugera, d'après ces citations, auxquelles nous pourrions ajouter des preuves sans nombre et sans réplique, quelle idée le renégat se faisait de la monarchie et du gouvernement absolu. Doit-on s'étonner que la haine publique ait été sa récompense? Homme d'état, il voulait l'asservissement et l'abjection de l'Angleterre : homme privé, il méritait ce titre infamant sous lequel il était connu : *the wicked earl*, *le méchant comte* (2). Lord Mountmorris, pour un mot dur, prononcé avec véhémence, et qui aurait à peine pu servir de prétexte à une action civile, fut traîné devant un tribunal vendu à Strafford, et condamné à mort à l'instigation de cet homme. Sa conduite envers lord Ely a quelque chose de plus révoltant encore : Strafford, qui avait séduit la belle-fille de ce lord, le fit jeter en prison pour le contraindre à

(1) Correspondance de Strafford et de Laud.

(2) Pym, le républicain, désigna ainsi Strafford en plein Parlement.

insérer, dans ses dispositions testamentaires, un article qui assurât à sa belle-fille la propriété de ses biens. Attestés par tous les historiens, avoués par Clarendon, ce sont-là des faits irrécusables et odieux qui peuvent nous servir de guides, si nous voulons apprécier la valeur morale de cet homme si vanté.

Mais Strafford était-il coupable de haute trahison? Les griefs qui lui furent imputés étaient-ils réels? Cette question reste à décider. Vicieux ou vertueux, il a droit au bénéfice de la loi commune; qu'il ait donc recours à la justice, qu'il lui demande grâce, comme le dit Shakespeare :

Il sera pardonné, si la loi lui pardonne;
Mais lui, de la pitié! qu'il n'en attende pas (1)!

Nous avouons que nulle pitié ne lui fut montrée, et que toute la rigueur de la loi pesa sur sa tête. Cependant la Chambre des Pairs ne se contenta pas de porter la sentence, elle consulta les juges, et leur réponse fut unanime contre Strafford. M. Hallam élève, à ce sujet, plusieurs objections qui nous semblent peu fondées : le ministre, en formant de sa propre autorité une armée en Irlande et en prélevant des contributions sans aucun mandat, avait dépassé la ligne de ses pouvoirs, la haute trahison était dans ses actes. Comme ami du roi, comme chef de parti, comme homme de talent et de courage, comme adversaire déclaré de la cause nationale, il ne devait espérer aucune grâce. Sa déposition, son bannissement, que M. Hallam eût regardés comme des punitions suffisantes, n'eussent pas délivré l'Angleterre de son ennemi le plus redoutable. Si, dans l'immense arsenal

(1) *Merchant of Venice.*

des lois répressives, une arme pouvait l'atteindre, il fallait la saisir, et le frapper ; voilà ce que l'on fit. Tout ce que le Parlement renfermait de citoyens intègres, honorables et généreux, Hyde, Falkland, hommes d'un caractère équitable et doux, ne réclamèrent pas contre l'acte d'accusation, qui, lancé contre Strafford, arracha enfin à cet homme dangereux une puissance dont il abusait et une vie si funeste à sa patrie. Strafford, exilé, dégradé, eût encore agité l'Angleterre; Strafford ne pouvait cesser de nuire que dans le tombeau. Essex, dans son langage révolutionnaire et grossier, disait à ce propos : « Les pierres et les morts ne nuisent à personne (1). » Phrase triviale, mais vraie. Le passé et l'avenir s'unissaient pour demander la punition de Strafford : il avait conspiré contre l'état; il fallait que la liberté ou lui succombât.

Il mourut. Quand Charles Ier eût signé son arrêt, ces paroles mémorables lui échappèrent : « Ne vous fiez jamais aux princes. » L'histoire de cette époque n'est qu'un long commentaire de ce texte. Mais ce qui doit être l'objet d'un étonnement profond, c'est que les enthousiastes de Strafford sont tous, sans exceptions, les admirateurs et les partisans de Charles Ier. Quelque jugement que l'on puisse porter sur le ministre, et sur l'arrêt dont il fut victime, la conduite du roi envers son malheureux ami fut une lâcheté et une infamie. Ennemi du peuple, ingrat pour ses propres instrumens, Charles descendit jusqu'au rôle de ces misérables qui, engagés dans un complot, l'approuvent, le dénoncent, et font pendre leurs complices. Il est bon que, dans toutes les ligues coupables, il se trouve des hommes de ce genre; à ces traîtres s'a-

(1) Qui ne se rappelle une phrase semblable, prononcée pendant les plus sanglantes années de la révolution française : « Les morts ne reviennent pas. »

dressent les promesses de pardon et de récompense offerts au révélateur, quand un grand crime a été commis. Ils touchent la somme convenue, et reçoivent le mépris qui leur est dû ; jusqu'au magistrat qui se sert de leur déposition, les regarde comme des êtres plus dégradés encore que les criminels qu'ils trahissent.

Strafford était-il innocent? Que penser d'un prince qui, après lui avoir solennellement promis *qu'on ne lui arracherait pas un cheveu de la tête*, le livre à la vengeance de ses ennemis? Charles n'avait-il pas le droit incontestable de lui faire grâce? En d'autres circonstances, il osa résister aux volontés publiques, il souleva la tempête des guerres civiles plutôt que de céder; mais il s'agissait du sang de son ami, de la vie d'un homme qui s'était dévoué à la cause royale: Charles l'abandonna.

Strafford était-il coupable? dans cette supposition même, on ressent contre le complice de son crime une horreur mêlée de dégoût. Aux yeux de Charles, Strafford était pur, c'était le héros du dévouement et de l'amitié; qui peut pardonner à cette bassesse perfide du tentateur devenu bourreau?

Si Charles Ier, par sa conduite subséquente, eût prouvé que le système de Strafford lui était devenu odieux, et qu'il avait enfin ouvert les yeux sur les dangers de la route dans laquelle le génie impérieux de cet homme d'état l'avait jeté, on eût pu regarder cet acte comme une preuve humiliante de la sincérité de son repentir. Mais il ne fut que trop évident, par la suite, qu'il n'avait point cédé à de tels motifs, et qu'en sacrifiant son favori, il n'avait voulu que gagner du tems, apaiser, au moyen de ce sacrifice, la clameur populaire, mûrir de nouveaux plans de tyrannie, et trouver de nouvelles ressources pour acheter d'autres instrumens de ses coupa-

bles desseins. Ce roi, qui n'avait pas voulu se servir du bénéfice de la loi pour sauver un serviteur envers lequel son honneur était engagé, ne craignit plus de fouler aux pieds toutes les lois du royaume et de rompre tous les traités pour ruiner ses adversaires.

Plus indulgent que nous, M. Hallam a cru devoir présenter sous des couleurs moins sombres ces questions historiques et ces faits qui déposent contre le caractère moral de Charles Ier. Ici, nous ne pouvons être de son avis. Cette haine implacable des libertés publiques, premier mobile de la conduite du roi; cette légèreté violente, qui lui faisait adopter sans scrupule tous les moyens licites ou illicites d'atteindre son but; sa facilité à promettre, son impudence à se dédire; la cruelle indifférence avec laquelle il brisait les instrumens de ses desseins; tous ces vices, joints à son défaut de résolution et à son peu de talens, le rendent indigne d'estime. Son inhabileté ébranla le trône où il était assis; son désir de tyrannie ébranla l'Angleterre. Homme médiocre, il fit beaucoup de mal. C'est un de ces princes dont l'histoire du midi de l'Europe offre plus d'un exemple : élevés à l'école de Machiavel, habitués à tout promettre à l'heure du péril, à tout jurer, à tout céder, à livrer leurs ministres à la vengeance des rebelles, à s'abaisser jusqu'à la prière, se réservant pour une époque plus éloignée les voluptés de la vengeance, et attendant avec une tranquillité implacable le jour heureux des proscriptions et des parjures.

Toute la vie de Charles Ier fut signalée par des actes d'oppression et de perfidie : la dissolution des parlemens, la mort d'Éliot, l'institution de la chambre étoilée, la taxe des vaisseaux, enfin toutes les mesures politiques qui remplissent la première partie de son coupable règne portent le même caractère. Elles attirèrent les justes

représailles du Parlement : les agens du roi furent châtiés, les tribunaux inquisitoriaux abolis, les victimes réhabilitées; une si grande leçon se trouva perdue pour lui. Il ne lui restait plus qu'un seul parti à prendre, celui de renoncer à ces habitudes de cruauté et de fraude qui l'avaient déshonoré, d'agir loyalement envers ses favoris, loyalement envers les communes. On était déjà las des discussions politiques; Cromwell et les ennemis les plus déclarés du pouvoir royal parlaient de s'embarquer pour l'Amérique. Une réaction allait avoir lieu dans l'opinion, et rien n'eût été plus facile à un monarque sage que de reconquérir le pouvoir légal, quand une folie criminelle de ce roi vint le replonger dans l'abîme, et lui enlever toute chance de salut.

Lorsque Charles Ier crut pouvoir sans danger déployer cette violence tyrannique qu'il avait long-tems cachée sous des formes hypocrites et un langage constitutionnel, il se dévoila et courut à sa perte. On le vit fouler aux pieds toutes les lois du royaume; entrer dans la salle du Parlement, escorté de ses courtisans et de ses soldats, et avilir la dignité royale jusqu'à lui faire exercer les fonctions d'un chef de sbires. Les cinq membres de cette assemblée contre lesquels une mesure si odieuse et si despotique était dirigée, avertis à tems du sort qui les menaçait, échappèrent à la perquisition du monarque. Mais depuis cette époque, tout espoir de réconciliation entre Charles et ses sujets fut à jamais perdu. Le Rubicon était passé. Les promesses et les perfidies du chef suprême de l'état étaient appréciées à leur valeur. Une incurable défiance, une profonde haine s'attachèrent désormais à toutes les démarches du monarque parjure. Le Parlement se mit sur la défensive : l'épée sortit du fourreau; Hampden marcha le glaive nu. En vain Char-

les, trompé dans son attente, essayait de séduire, de sourire et de temporiser encore. Dans chacune de ses tentatives on voyait un stratagème; et sous l'apparente tranquillité de son sourire, on découvrait l'inaltérable soif de vengeance dont son ame était dévorée.

Rien n'excuse cet acte, qui a de loin préparé la ruine et dressé l'échafaud de Charles Ier : tout y était illégal. Aucun sujet du roi d'Angleterre ne peut être arrêté sur un simple mandat du roi. L'arrestation d'un sujet, exécutée par le roi lui-même, est quelque chose de plus monstrueux encore. La culpabilité d'une telle action était si flagrante, que les avocats de la cause royale n'ont pu l'excuser qu'en cherchant à en rejeter l'odieuse responsabilité sur lord Digby. Ce fut lui, dit-on, qui conseilla cette folie. Défense inutile et ridicule. Ce n'était point une folie, c'était un crime. Le moment était favorable; la ferveur populaire semblait décroître; les plus vigoureux champions de la liberté restaient isolés à leur poste. En choisissant ce moment pour les frapper, les abattre, imprimer à tout le royaume cette vive terreur qui suit un coup d'état, priver le parti constitutionnel de ses chefs, et reconquérir le pouvoir absolu, par une violation hardie et redoutable de toutes les lois : voilà ce que tentait un roi dont la vie ne fut qu'un long mensonge, et qui détestait d'autant plus l'antique constitution de son pays, que le besoin de son salut personnel le contraignait à feindre des sentimens qu'il avait en horreur. Il manqua son coup; mais il avait été si près de réussir, que, si l'on eût conservé la moindre confiance en ses promesses, on eût fait preuve, non de loyauté, de générosité, d'indulgence, mais de folie.

Les crimes avortés trouvent presque toujours grâce aux yeux de la postérité. Elle juge du résultat sans ap-

précier les intentions. Mais si l'abus d'autorité dont Charles se rendit coupable servit, non à ses desseins, mais à sa perte, on ne doit lui savoir aucun gré de ce résultat. Il n'avait rien oublié pour s'assurer du succès. Si les objets de sa haine se fussent trouvés à leur poste ordinaire, une scène de meurtre aurait eu lieu : tout porte à croire qu'ils auraient refusé d'obéir, et que la Chambre entière les eût appuyés. Le sang aurait coulé ; et le roi, quand même il l'eût voulu, n'aurait pas empêché la lutte, une fois établie, de se changer en un horrible massacre. Telles étaient les suites nécessaires de cette mesure, que l'on voudrait nous donner pour une ridicule et capricieuse erreur. Royalistes et républicains en jugèrent comme nous. Falkland, Colepepper, Hyde, tout ce que la cause royaliste comptait d'hommes intègres et modérés, gardèrent le silence du mépris et de la honte ; leur lutte contre le parti démocratique fut suspendue ; et s'ils ne désertèrent pas ouvertement le drapeau qui les avait guidés, ils abandonnèrent, dans le secret de leur ame, les intérêts d'une cause déshonorée. Quant aux adversaires de la couronne, désabusés sur le compte du roi, et d'autant plus irrités de l'outrage, qu'il avait été préparé par une longue hypocrisie, ils coururent aux armes.

M. Hallam se hâte trop de les blâmer. Il pense que, dans la situation où se trouvaient les choses et les esprits, le despotisme eût rencontré partout des obstacles. Il croit que les deux partis se fussent ligués pour le combattre. Cette proposition, exprimée et développée avec talent, ne peut être l'objet de l'examen sérieux et approfondi qu'elle mérite, sans nous obliger à prendre la question de plus haut. Voyons un peu ce qu'était et ce qu'est devenue la constitution anglaise.

Pendant le moyen âge, ce ne fut pas la prérogative royale que la liberté des peuples eut à redouter; un monarque était alors un chef militaire, assis sur le pavois, environné d'ennemis, forcé de se soumettre aux caprices de ses grands vassaux, et souvent plus esclave que les serfs de son royaume. Toutes les monarchies de l'Europe occidentale possédaient leur charte, leurs lois restrictives des droits de la couronne, leurs assemblées représentatives. Au quinzième siècle, la Castille jouissait de toute son indépendance; l'Arragon obéissait à des lois presque républicaines. La France était soumise à un gouvernement plus absolu; cependant ses états conservaient le droit de voter les impôts, et défendaient ce privilége avec un zèle jaloux. La Suède et le Danemark étaient régis par des constitutions à peu près semblables.

Quant au roi d'Angleterre, il trouvait, dans la force même des choses et dans la nécessité des tems, les bornes de son pouvoir. Alors tout le monde était soldat. Les campagnes duraient quinze jours: guerriers pendant cette courte expédition, l'artisan et le fermier déposaient dans leur rustique demeure le haubert et la lance, prêts à les ressaisir au premier appel. La masse même des citoyens, aujourd'hui si paisiblement inerte, contenait des élémens de résistance insurmontables. L'insurrection contre un roi tyrannique était un acte aussi facile et aussi commun que l'exercice du droit de pétition l'est aujourd'hui. Un mois suffisait pour lever une armée insurrectionnelle; un Richard II, un Édouard II, tombaient du trône au premier effort. Édouard III essaya vainement de protéger sa maîtresse contre les effets de la haine publique. Pas un glaive ne sortit du fourreau pour défendre un chef généralement odieux. Les Parlemens, dont on

a si souvent blâmé la servilité, avaient tant de force intrinsèque, qu'ils pouvaient se montrer négligens et trop faciles sur quelques points, sans courir aucun risque. Ils prenaient part aux sentimens de haine et d'amour dont la nation se trouvait animée : s'ils approuvaient les révolutions effectuées par les nobles et les communes, comment leur en faire un reproche ? Eux-mêmes formaient les mêmes vœux et se laissaient diriger par les mêmes opinions, qui, répandues dans la masse populaire, décidaient du sort des trônes, la seule garantie individuelle que l'on possédât ; c'était la valeur personnelle et le droit de porter les armes : loin de menacer la liberté publique, la prérogative royale, beaucoup trop restreinte, pouvait à peine maintenir la police, assurer l'exécution des lois et élever une digue contre les usurpations de quelques sujets opulens et accrédités, alors plus puissans que les rois mêmes.

Cependant l'art militaire subit une altération importante, et tout changea de face. L'invention de la poudre à canon fit de la guerre une science qui eut ses règles, ses devoirs, ses études, sa valeur spéciale. La tactique et l'usage des armes à feu donnèrent naissance aux armées permanentes. Le métier de la guerre cessa d'être le devoir commun de tous les citoyens. On vit s'élever une nouvelle classe d'hommes, dépendans de la couronne seule, ennemis naturels des droits populaires, isolés du corps de la nation, libres parmi les esclaves, esclaves parmi les hommes libres, possesseurs de toute la force physique et défenseurs nés du trône qui les soldait. Le peuple, incapable de se livrer aux exercices et aux pénibles travaux de la discipline militaire, s'affaiblit de jour en jour ; le pouvoir royal s'affermit. Dans la main du monarque se trouva concentrée toute la puissance

que les nobles et les communes avaient possédée pendant le moyen âge, moins en vertu de leurs chartes et de leurs priviléges, que par une suite nécessaire de l'organisation sociale. Tout se dirigea, tout se précipita vers le pouvoir absolu. La force des armes, naguère instrument d'indépendance, devint un instrument de tyrannie ; les rois employèrent à leur défense les moyens dont leurs sujets s'étaient si long-tems servis pour les tenir en échec ; ce qui avait été leur effroi devint leur rempart ; l'ancienne féodalité ne fut plus qu'un souvenir, l'autorité royale seule plana sur les débris de la chevalerie éteinte, des suzerainetés détruites et des communes réduites au silence et avilies.

La situation insulaire de la Grande-Bretagne et la politique pacifique de plusieurs de nos rois rendirent inutiles, pendant long-tems, l'établissement d'une armée permanente parmi nous. L'Europe avait subi la révolution que je viens d'indiquer ; toutes ses constitutions libres étaient en ruines. L'Angleterre seule conservait la vieille intégrité de ses institutions féodales. Elle voyait autour d'elle les peuples voisins courbés sous le joug : partout les priviléges nationaux abrogés ou paralysés ; les assemblées représentatives sans force ; le pouvoir royal sans contrepoids. Le moment de la crise approchait pour elle. Que faire ? suivre le torrent et se jeter dans la servitude ? conserver l'antique constitution, ou bien la modeler de nouveau, de manière à garantir les libertés publiques et à échapper à la contagion générale ?

Telle était l'immense question à décider. Les circonstances les plus impérieuses rendaient impossible toute évasion, tout subterfuge, tout compromis. Il s'agissait d'*être* ou de n'*être pas*. En vain aurait-on essayé de garder intacte la vieille institution féodale : le moyen

âge, avec ses armées de chevaliers et ses combats à l'arme blanche, et ses communes et sa bourgeoisie, avait disparu de la scène de l'histoire. La prérogative de la couronne commençait, et continuait ses empiétemens avec une persévérance effrayante. Si les libertés du peuple fussent restées stationnaires, tout était perdu; car l'une avançant toujours et les autres ne bougeant pas, il était impossible que ces dernières ne devinssent pas la proie de l'usurpatrice. On se rappelle ici la fable de Spencer (1), où deux frères, possesseurs d'un domaine également partagé entre eux par le cours d'un ruisseau, voient leur propriété réduite, par l'essor des ondes et le laps du tems, à des proportions inégales. Le ruisseau enlevait chaque jour à l'un des frères une partie de son héritage, et le transportant sur l'autre rive, enrichissait le possesseur de celle-ci des dépouilles du premier. Emblême parfaitement juste de la situation respective où se trouvaient la monarchie et la démocratie vers la fin du dix-septième siècle.

Céder à la force des événemens et accepter le gouvernement absolu, c'eût été lâchement abandonner la cause du peuple. Le Danemark et la Suède, où les querelles des nobles et des communes avaient frayé la route à la puissance illimitée des monarques; la France, où les parlemens, condamnés au silence par Louis XIV, dormaient de ce profond sommeil que devait interrompre une convulsion épouvantable; l'Espagne, privée de toute liberté morale, intellectuelle, religieuse et civile, offraient de menaçans exemples des résultats de cet abandon. Strafford et Charles Ier ne combattaient, ne répandaient les promesses, les fraudes et l'or que pour l'obte-

(1) Dans le poème allégorique et moral intitulé la *Reine des Fées*.

nir. Ils savaient qu'une armée soumise au monarque est l'instrument le plus sûr d'un tel dessein. C'était aussi le but de leurs efforts; c'était là ce que les ministres demandaient à grands cris : « Assurez-vous à jamais, disait Strafford au monarque, le droit de lever des troupes et de les diriger selon votre bon plaisir. De toutes les pièces dont une monarchie se compose, celle-ci est la plus importante. Elle délivre à jamais un roi de toutes les restrictions, de toutes les conditions que ses sujets veulent lui imposer. » Il avait raison; si le roi eût fait la conquête de ce point décisif, c'en était fait de l'indépendance. On l'eût vu revenir d'Irlande, à la tête de son armée, chasser le Parlement, ou le convoquer tous les dix ans, pour la forme, et faire passer l'Angleterre tremblante sous le niveau de la monarchie absolue.

Le parti royaliste, dirigé par quelques politiques dangereux qui avaient en vue ce résultat, et n'oubliaient rien pour y parvenir, se grossissait de beaucoup d'hommes aveugles et bien intentionnés, qui aimaient la constitution de leur patrie, qui souhaitaient son bonheur, mais qui manquaient de lumières. Si Falkland et ses amis avaient connu leur siècle et jugé d'une manière positive, complète, approfondie, la situation des choses, on les eût comptés parmi les adversaires de la couronne. Charles les séduisait à force de parjure. Il promettait sans cesse de gouverner désormais selon les lois du pays. Protestations solennelles et menteuses, cent fois réitérées, cent fois révoquées, appuyées de sermens et démenties par les faits.

Falkland, que nous venons de nommer, peut servir de type à cette classe d'hommes, qui contrastent vivement avec les Machiavel du même parti. Doué de talens, de vertus, et d'une délicatesse de perception incompa-

tible avec les dangers et les orages révolutionnaires, sa capacité devenait inutile; ses scrupules n'étaient pour lui qu'une source de contradictions et d'embarras; son intégrité ne rendait aucun service à sa patrie qu'il aimait. Toujours frappé des excès et des abus de tous les partis; irrité contre leurs vices et leurs crimes; essayant en vain de concilier tous les devoirs, toutes les honorables faiblesses d'une conscience timorée, il errait dans le dédale de ses incertitudes : passant d'un bord à l'autre, cet honnête transfuge n'abandonnait jamais que les vainqueurs et les coupables. Un tel caractère est dramatique et piquant; mais à quoi sert-il ? Cette vertu, toujours prête à se dévouer aux faibles et aux opprimés, ne savait pas choisir, de deux partis, le meilleur; s'y attacher, s'y enchaîner, le défendre et le faire triompher, en dépit des excès même qui le déshonoraient. Il ignorait que, dans les troubles civils, il faut juger des choses par leur ensemble, se décider et pour toujours. Contraire à Charles Ier, quand le roi commença de mettre en pratique son système oppressif, il provoqua le jugement de Strafford. Mais la violence de son parti le dégoûta; il se jeta dans le camp royaliste, dont la frénésie immorale ne lui causa pas moins de dégoût. Les patriotes de Westminster avaient excité son mépris; les courtisans d'Oxford méritèrent son dédain. Effrayé des liens qui l'attachaient à ces hommes, engagé d'honneur à ne pas déserter leur parti, il passa le reste de sa vie à pleurer le malheur des tems. Après avoir fatigué les cavaliers et les puritains de vaines doléances, et prodigué des remontrances pacifiques que personne ne voulait écouter, il se précipita sur la pointe des glaives républicains, pour échapper à une vie insupportable, qui ne lui offrait plus d'avenir ni d'espérances. Si le destin l'eût sauvé,

on eût vu cet homme singulier, toujours victime de sa susceptibilité vertueuse, suivre Charles II dans son exil, et rentrer en Angleterre pour faire partie de l'opposition : Jefferies ou Scroggs l'eussent probablement livré au bourreau ou condamné à une prison perpétuelle. Il eût traversé tous les desseins de Jacques II, et saisi d'un mouvement de pitié, au moment de la déposition de ce monarque, il serait mort en protestant contre la révolution qui plaçait Guillaume sur le trône.

Que l'on apprécie l'urgence des événemens; on jugera la conduite du parlement d'Angleterre, pendant cette époque orageuse. Notre existence politique était remise en question. Nos vieilles libertés n'existaient plus; notre droit à de nouvelles libertés était récusé : entourée de nations soumises au régime absolu, en butte à mille obstacles, la Chambre des Communes releva nos privilèges expirans, garantit l'Angleterre de cette peste européenne qui allait l'atteindre, et fit circuler, dans les veines de nos institutions surannées, le feu d'une nouvelle vie. Tel est son mérite, telle est sa gloire. Nous ne prétendons pas défendre toutes les mesures de cette assemblée, justifier tous ses membres, ni adopter tous ses principes. Il n'y eut jamais d'homme parfait; et quelle folie de demander à une réunion d'hommes faillibles, l'infaillibilité que les individus ne peuvent ni espérer ni attendre d'eux-mêmes? Quoi de plus sujet à l'erreur que les grandes assemblées? Là les passions s'irritent et s'exaltent; leur contagion pervertit le bon sens; la crainte du mauvais succès, le sentiment de la honte, l'angoisse du remords s'affaiblissent en se divisant; et chaque jour nous voyons des hommes faire pour leur parti ce qu'ils aimeraient mieux mourir que de faire pour eux-mêmes.

On sait d'ailleurs comment les partis sont composés.

Ce sont des masses hétérogènes ralliées autour d'un étendard commun, par le hasard, la nécessité, l'intérêt, le caprice, l'ambition, la conviction. Dans chaque camp se trouvent renfermés plusieurs groupes distincts, qui se subdivisent eux-mêmes, et qui forment autant de partis dans le parti. Violence, modération, intrigue, duplicité, niaiserie, férocité, extravagance, se confondent dans ces subdivisions. Souvent les hommes modérés d'une faction ont beaucoup moins de rapport avec leurs confrères les plus violens, qu'avec les gens modérés de la faction adverse. Un parti a ses chefs, ses alliés, ses Thersites; il a, comme une armée, ses valets, sa canaille. Il traîne après lui une tourbe grossière, qui s'augmente à mesure qu'il avance, qui profite de ses victoires, sans en partager les périls, et répète son mot d'ordre et son cri d'alarme, sans se mêler à ses combats. Il compte aussi, parmi ses membres et ses appuis, la plupart de ces imaginations fougueuses, dont le désordre est l'élément, qui jouissent de la tempête et ne sont à l'aise que dans le trouble. D'autres, guidés par la frivolité, la curiosité, par le besoin d'une activité inquiète, regardent la guerre civile comme un spectacle, l'admirent comme un changement de décorations, et suivent l'armée comme ces enfans qui marchent au pas, derrière les troupes que guide le son du tambour. La plupart de ces inutiles comparses, qui remplissent la scène sans jouer aucun rôle, entravent l'action au lieu de la servir, prennent peu d'intérêt au succès, l'empêchent par leur indiscipline, ou le flétrissent par leurs folies; s'il arrive un désastre, vous les voyez accourir sur le champ de bataille, dépouiller les mourans, achever les blessés et saluer le vainqueur. Jetterons-nous, sur ces tristes et nécessaires combinaisons des affaires humaines, un regard misan-

tropique ? ce n'est pas ainsi que l'histoire se juge. Hélas! les annales de tous les peuples sont tissues de crimes et d'erreurs. Héraclite aurait fort mal écrit l'histoire; et cette sensibilité poétiquement morale, que nous admirons chez quelques philosophes spéculatifs, n'est utile ni à ceux qui conduisent les grandes affaires, ni à ceux qui doivent les apprécier.

Nous sommes donc très-loin de convenir, avec M. Hallam, que « depuis l'époque où le Parlement se déclara ouvertement contre le roi, jusqu'à celui de son expulsion, il soit impossible de lui attribuer plus de deux ou trois actes honorables. » S'il commit, dans une situation très-critique, un grand nombre de fautes, la teneur générale de sa conduite fut hardie, patriotique, généreuse même. Quand il eut fait au monarque ses premières propositions, il ne dépassa plus la ligne qu'il s'était tracée; on ne le vit ni reculer en deçà, ni s'avancer au-delà. Sur le penchant de sa ruine, et près d'être écrasé, il ne fit aucune concession au danger qui le menaçait; dans la plénitude de son succès, il ne mit point en avant de prétentions nouvelles. Pour quiconque connaît la nature et l'exigence des partis, cette conduite doit sembler éminemment honorable; il y a là de l'équité, de la générosité, de la sagesse politique, et une droiture bien rare en de telles circonstances. Mais les propositions elles-mêmes que la Chambre fit au roi, et qui se trouvent divisées en dix-neuf articles, étaient-elles acceptables, étaient-elles justes? M. Hallam les réprouve : nous ne pouvons partager cette opinion.

Ces articles contenaient, dit-on, une violation formelle de l'ancienne constitution. Mais nous avons déjà prouvé que la déchéance des institutions féodales, déchéance retardée par des circonstances particulières à la

Grande-Bretagne, rendait des changemens indispensables. Pour conserver l'esprit de nos lois, il fallait en changer la lettre. Les restrictions imposées à la monarchie absolue devaient être d'autant plus fortes, que Charles s'était montré le constant ennemi des priviléges du peuple. Ce n'était pas un roi nouveau comme Guillaume III, lié par son intérêt et sa position aux intérêts de la nation qui venait de l'adopter : c'était un monarque avide de pouvoir, sans scrupule, quant aux moyens de le reconquérir, et persuadé que son devoir et son droit justifiaient toutes ses tentatives.

Un petit nombre de ces articles nous semble justifier la censure de M. Hallam : celui qui soumet à l'approbation de la Chambre des Communes les nouvelles créations de pairs, est évidemment dangereux. Les articles contraires aux catholiques, articles dictés par le fanatisme du tems, méritent la désapprobation du philosophe : mais le génie de cette époque était l'intolérance mutuelle de toutes les sectes religieuses. Quant aux précautions prises pour empêcher l'accession d'un prince catholique au trône d'Angleterre, pour diriger l'éducation des princes du sang, pour éloigner à jamais le catholicisme du sein de la famille royale, c'étaient des sauvegardes nécessaires et que la révolution a de nouveau consacrées. En demandant la liberté du *veto*, pour annuler le choix des ministres élus par le monarque, la Chambre des Communes avait vaguement présenté ce nouveau système politique, d'après lequel tout ministère que les communes n'appuient pas tombe de lui-même. Enfin, en réclamant le droit de lever des troupes et de diriger la guerre d'Irlande, le Parlement arrachait au roi son arme la plus redoutable. Nous ne prétendons pas que cet article fût juste et légal ; nous soutenons qu'il était nécessaire. La

rébellion irlandaise acquérait chaque jour de nouvelles forces; fallait-il confier au roi une armée considérable, dont il se serait assurément servi pour châtier le Parlement, après avoir châtié les rebelles? Tout dépendait de cette question, et chaque parti le sentait. « *Non, non, je ne leur abandonnerai pas l'armée! Pas pour une heure*, s'écriait le roi. — *Gardez vos troupes,* lui répétait la reine; *elles vous rendront tout le reste!* » Il y a mille bonnes raisons pour prouver qu'une assemblée délibérante ne doit point être investie de la puissance militaire; que le génie même de la guerre ne s'accorde pas avec la lenteur et la publicité des discussions parlementaires; enfin, que jamais la loi nationale n'a conféré ce pouvoir aux lords ni aux communes. En dépit de cette théorie, que M. Hallam fait habilement valoir, et dont nous ne récuserons pas la vérité, il est certain que si le Parlement avait cédé à Charles Ier le droit du glaive, si ce prince fût parti à la tête de ses troupes, c'en était fait du Parlement lui-même et de la liberté de l'Angleterre.

Il agit autrement; et, prenant position entre le passé et l'avenir, entre nos vieilles franchises et nos nouvelles libertés, il soutint, sans faiblir, les vicissitudes de trois ans de guerre. Des fautes, des atrocités, que nous avons déjà, non excusées, mais expliquées, se mêlèrent à cette vigueur, à cette fermeté de conduite, auxquelles on ne saurait donner trop d'éloges. Laud, méprisable et ridicule personnage, fut sacrifié à des ressentimens politiques. Sa mort lui donna de l'importance : l'homme vivant n'avait mérité que le dédain; l'homme immolé par ses ennemis fut une victime ennoblie par les sacrificateurs.

Comme on voit certaines mères, guidées par je ne sais quelle perversité d'affection, choisir pour objet spé-

cial de leur idolâtrie, le monstre ou l'idiot de la famille, nos écrivains orthodoxes ont accablé ce prêtre méprisable du poids de ridicules panégyriques, que rien ne justifie, et qui font ressortir davantage encore sa profonde nullité. Strafford, ennemi de son pays, se faisait remarquer par une haute capacité intellectuelle; Cranmer, dont nous avons esquissé le portrait, savait pardonner les offenses; mais Laud! jamais un sentiment de pitié, de bienveillance, jamais une pensée élevée, une résolution digne d'un homme n'entrèrent dans son esprit ou dans son cœur. Sa correspondance, que l'on a récemment publiée avec son apologie, n'offre pas une trace (comme M. Hallam le remarque avec justesse) *de ces sentimens qu'un bon citoyen ou un homme pieux conçoivent et expriment toujours au milieu des révolutions.* L'intérêt temporel de son église est, après son intérêt particulier, l'unique objet de ses pensées. Son intelligence, étroite comme son ame, ne rêve que supplices cruels et réglemens puérils. Il opprime, non par système comme Strafford, mais pour satisfaire aux menus-plaisirs de sa vengeance. Après tout, fallait-il le faire périr? Non, sans doute; aux termes de la loi, il n'était passible que de punitions moins graves. Il fallait infliger à l'imbécillité incurable de sa vieillesse, la vengeance d'un pardon dédaigneux, le renvoyer à Oxford, et le condamner aux tortures de son propre caractère. Là, dévoré de cette soif du sang puritain, dont il s'avoue altéré; invoquant l'heureuse époque où le pilori et le chevalet reviendraient le venger des hérétiques; en proie à une haine que rien n'aurait assouvie; employant ses loisirs à tourmenter les royalistes, faute de mieux; ordonnant des processions et composant des antiennes, il fût resté jusqu'à sa mort un objet de risée et

de pitié. Là, il eût continué ce curieux *Mémorial* (1), où il enregistrait l'emploi de ses journées et les pensées qui traversaient son cerveau vide; incomparable monument des vices de son cœur et de l'abjecte petitesse de son intelligence; journal de ses songes; témoignage de ses superstitions; annales où la chute d'une salière, le cri d'une chouette et les indispositions de l'archevêque sont curieusement enregistrés; et où il se montre à la postérité, comptant gravement les gouttes de sang que lui coûtait une légère hémorrhagie nasale.

Aux fautes que le Parlement commit contre la justice et l'humanité, joignez celles qu'il commit contre lui-même. Ses premières guerres furent mal conduites. Une erreur primitive, une vue fausse, une politique dangereuse persuadaient aux Essex, aux Northumberland, aux Pym, aux Hollis, aux Manchester, à tous ces hommes remarquables de la première époque, Hampden excepté, que les demi-mesures étaient nécessaires. Ils redoutaient un triomphe complet autant qu'une défaite absolue. Ils craignaient de vaincre : avec de telles dispositions, on est sûr d'être vaincu. Des hommes violens, d'un caractère inflexible, avaient paru dans les rangs inférieurs du parti parlementaire; les chefs craignaient de ne renverser le trône que pour servir les intérêts et préparer le triomphe de ces hommes nouveaux. De là cette langueur et cette indécision dans les mouvemens; de là cette lenteur de succès; la guerre qu'un chef expérimenté, habile et résolu aurait terminée en un mois, traîna plus de trois ans. Pendant que les chefs de la faction républicaine compromettaient leur cause, les Cromwell et les Fairfax, déployant un courage et une activité héroïques,

(1) Archbishop Laud's *Diary*.

dans leurs postes subalternes, relevaient les espérances et soutenaient la force du parti. Cependant la troisième année, depuis le commencement des hostilités, allait finir, et les communes n'avaient pas conquis leur roi. On reconnut enfin qu'il est des circonstances où la prudence est imprudence ; où ménager ses ressources, c'est les prodiguer ; où temporiser, c'est agraver le mal ; où la guerre, pour être clémente, a besoin d'être prompte ; où, pour finir promptement, elle a besoin d'être terrible.

Alors Cromwell et Fairfax s'emparèrent de la direction des armées ; sans doute, leur remettre ce pouvoir terrible, c'était se livrer à leur merci ; mais la nécessité commandait. Aux suites d'une erreur grave, on ne pouvait opposer que ce palliatif dangereux. Hampden, le seul homme qui, par l'union de ses vertus et de ses talens, eût pu sauver son pays, était descendu dans la tombe ; avec lui s'était enseveli l'espoir d'une liberté sage, d'un triomphe sans excès, d'une paix solide. Une caste militaire s'était élevée au milieu de la guerre civile ; sa puissance s'était accrue, à mesure que l'autorité du Parlement avait diminué, par ses incertitudes et ses défaites. Les premiers chefs, malgré leur influence, leur patriotisme et leur courage, avaient perdu la confiance publique : on se trouvait placé entre Cromwel et Charles. Mais Charles victorieux, suivi d'une armée de cavaliers avides, ne respirant que la vengeance, tout palpitant de ce sentiment de haine et de fureur que nourrissent les insultes, les outrages, les cruautés des guerres civiles ; Charles, redevenu roi absolu, était le plus abominable fléau que l'on pût craindre. Le Parlement, pénétré de son danger, se jeta dans les bras des soldats, qui le sauvèrent, pour hériter de lui. Les armées du roi furent taillées en pièces ; ses forteresses prises d'assaut ; ses par-

tisans domptés, humiliés, foulés aux pieds. Charles, fait prisonnier, fut livré au Parlement; le Parlement lui-même devint le captif de l'armée. Traités l'un et l'autre avec respect et avec insulte, ils eurent le même sort. On leur prodigua les égards et les outrages : l'un perdit la vie, l'autre fut aboli; et le pouvoir, qui faisait le sujet de leur querelle, se concentra entre les mains d'un seul homme. Tout parti vaincu est méprisé; on ne voit en lui que la duperie d'une ambition déçue. Tout individu victime des tourmentes politiques, excite la pitié; il reçoit la consécration du malheur. Par cette double métamorphose, la plus grande, la plus énergique de nos assemblées parlementaires devint l'ignoble *croupier* (1); le pire de nos rois fut un *martyr*.

M. Hallam condamne sans restriction le jugement et l'exécution de Charles Ier. Nous professons, à ce sujet, les mêmes opinions que lui. La position du roi, suivant le droit des gens, était celle d'un prisonnier de guerre; d'après la loi commune, il était roi. Sous ces deux points de vue, on n'avait aucun droit sur sa vie. Non-seulement la sentence de mort lancée contre lui était injuste, puisqu'elle était rétroactive, mais avant de la porter, il fallut commettre une foule d'injustices partielles, toutes de la nature la plus criante, toutes indispensables pour arriver jusqu'au monarque et détruire l'inviolabilité qui le protégeait. Défendre le gouvernement par la force; établir des antécédens iniques et dangereux; créer des difficultés sans nombre; renverser des institutions nécessaires; en improviser de nuisibles; tels furent les préliminaires d'un acte illégal en lui-même, et qui ne pouvait s'effectuer qu'en accumulant les iniquités. Sans doute, il y avait

(1) *The Rump*. Voyez *Hudibras* de Butler.

guerre à mort entre les communes et le roi; mais leur situation respective, en cas de victoire, était très-différente. Charles Ier, s'il eût triomphé, aurait pu faire exécuter par le bourreau tous les républicains, sans violer la lettre des lois. Il n'eût pas échappé à l'opprobre de l'histoire; mais aucune forme, aucune règle de la jurisprudence anglaise n'aurait milité contre lui. Ses adversaires, au contraire, étaient, dans le sens technique du mot, *coupables de haute trahison*. Charles, moralement parlant, était criminel; mais, pour l'atteindre, il fallait effacer la Chambre haute de la constitution anglaise, créer un nouveau crime, un nouveau tribunal, un nouveau mode de procédure. Pour abattre une seule tête, il fallait fouler aux pieds tout le système de la législation et de la jurisprudence nationale, consacrer l'établissement des hautes cours de justice, et faire une blessure mortelle, non-seulement, aux parties de notre constitution, dont on désirait alors la ruine, mais à celles que l'on regardait à juste titre comme les garanties de la liberté.

Si Charles eût été le dernier des Stuarts, le crime politique qui le menait à la mort aurait du moins atteint son but; mais le coup qui terminait sa vie ne faisait que changer le roi, déplacer la couronne et donner un nouveau chef aux royalistes. Tuer l'individu, c'était relâcher le monarque. Et qu'avait-on à craindre de Charles Ier vivant? Le danger qui menaçait les communes ne venait pas de lui, mais de tous ces hommes ardens à défendre la royauté en elle-même. Son influence personnelle était nulle. Tour à tour trompés par ce prince, ecclésiastiques et séculiers, catholiques et presbytériens, indépendans et royalistes; ses amis, ses ennemis, ses instrumens, tous les partis, toutes les subdivisions de partis;

Irlandais, Anglais, Ecossais, lui avaient ôté leur confiance. Les conseillers les plus dévoués avaient honte de cette politique hypocrite, frivole et cruelle, qui le caractérisait; ils détournaient les yeux en silence et avec douleur de ce long tissu d'inutiles fraudes : intrigues sur intrigues, sermens et parjures, promesses sans effet, trahisons sans résultat, perfidies odieuses, bassesses stériles, désaveux pleins d'ignominies. « *Ah! les désastres du roi, pendant cette guerre, m'ont moins affligé,* dit Clarendon, dans une de ses lettres au secrétaire Nicolas, *que tous ces honteux stratagêmes. J'y vois une marque certaine que tout est contre nous.* »

Le caractère personnel de Charles Ier le rendait peu propre à la vie active. Sa finesse, sa duplicité avaient quelque chose d'étroit, et, dans son désir de tromper les autres, il finissait toujours par se tromper lui-même. Doué d'un goût exquis pour les arts, il parlait et écrivait comme un homme du monde, non comme un homme de génie. La présence d'esprit qui lui manquait; l'habitude de remettre au lendemain les affaires les plus importantes; le défaut d'activité dans les momens de crises, et de décision avant le combat; lui firent perdre mille occasions d'abattre et d'écraser le parti des communes. A Naseby, au moment où il jouait sa vie, il jeta, faute de savoir se posséder, une terreur panique dans son armée. A Gloucester, son indécision et sa lenteur sauvèrent ses ennemis d'une ruine complète. Indifférent à tout, excepté à la conservation de son pouvoir et à l'extension de ses priviléges, on a commis une grande erreur historique quand on l'a représenté comme victime de son attachement à l'épiscopat. Quoi qu'en dise M. Hallam, il n'avait pour l'église anglicane qu'un amour politique, une prédilection de nécessité. C'était lui qui avait établi le presbyté-

ranisme en Écosse; il ne soutenait l'épiscopat, en Angleterre, que comme ami dévoué de la couronne, et un instrument qu'il croyait utile pour en agrandir les prérogatives.

Il périt sur l'échafaud; cet événement seul pouvait le rendre dangereux. Dès qu'il n'exista plus, il fut redoutable. Un peuple, que ses fraudes et ses violences n'avaient pu soumettre, se laissa toucher d'une compassion généreuse, à l'aspect de son humiliation et de son supplice. Presque tous ceux qui meurent frappés par la hache politique, meurent bien. Ils savent que l'histoire enregistrera leurs actes, leurs mouvemens, leurs dernières paroles, leurs derniers soupirs. Ils voient autour d'eux leurs ennemis et leurs admirateurs; tout ce qui exalte la nature humaine, l'orgueil, le désespoir, l'enthousiasme, la haine, l'amitié concourent à les soutenir dans ce terrible passage; et les plus faibles ames, raffermies tout-à-coup, se sont trouvées dignes d'un théâtre où elles jouaient le premier rôle. Charles mourut avec calme, avec courage. Ainsi moururent des milliers de victimes, immolées à la rage des guerres civiles. Il ne fut pas torturé, lacéré, tenaillé, brisé sur la roue, écartelé comme ses propres juges le furent ensuite, comme le malheureux Vane, homme adroit, mais faible et timide, et qui fut stoïque dans les supplices. Quoi qu'il en soit, sa conduite, pendant son procès et son exécution, laissa dans les esprits une impression profonde. Ses sujets environnèrent sa mémoire d'une vénération égale à l'aversion qu'ils avaient eue pour sa personne; et la postérité, en le jugeant, a fixé ses regards, non sur le trône souillé par ses fautes et avili par ses parjures, mais sur l'échafaud couvert de son sang.

Ici commence le pouvoir gigantesque de Cromwell. La

république naissante devait tomber sous le joug de cet usurpateur, devenu trop grand pour elle. L'histoire n'offre point de noms plus éclatans que ceux des hommes qui ont fondé une monarchie sur les ruines des institutions républicaines. Leur gloire n'est pas pure; mais elle efface, par son éclat, toutes les renommées. Usurper la domination d'un peuple asservi, s'asseoir sur un trône solide, saisir un sceptre auquel tout le monde rend hommage, n'est pas une preuve de génie, d'audace ni de grandeur. L'histoire de l'empire romain et des monarchies asiatiques est pleine de ces révolutions effectuées par les caprices de la soldatesque, des courtisans, de la populace, et qui ne prouvent rien en faveur de celui qui en recueille les fruits. Mais un état libre, et qui a conquis la liberté au prix du sang; une république, où les magistrats sont regardés comme les esclaves des lois; où l'agitation des partis bouillonne et fermente encore; où la guerre des factions a sa tactique et s'est changée en principe d'existence, une telle république est difficile à soumettre. Il faut, comme le conquérant mythologique des Indes, enchaîner les tigres et les assouplir au joug. Ce ne sont plus ces peuples façonnés à l'esclavage, bêtes de somme, qu'un nouveau maître dirige sans peine. Il s'agit d'atteler à son char, de faire servir à son triomphe, d'accoutumer au mors et à la bride ces farouches esprits, ces fougueux caractères, que toute la turbulence des guerres civiles anime encore. On peut blâmer ou justifier un tel dessein; mais un grand homme peut seul l'accomplir, et s'il y réussit, ce n'est qu'à force de courage, d'activité, d'énergie, de fermeté, de vertus éclatantes, ou de vices splendides que le peuple trompé puisse prendre pour des vertus.

Cette classe d'hommes est aussi extraordinaire qu'elle

est peu nombreuse. Pères de la tyrannie, héritiers de la liberté, rois parmi les citoyens, citoyens parmi les rois, ils réunissent en eux les caractères du système qu'ils ont créé, et de celui qu'ils ont détruit. Leurs règnes brillent d'une double lumière, et les derniers rayons de la liberté mourante viennent s'y confondre avec les premières et les plus brillantes clartés d'un empire à son aurore. Un prestige, dû à la fois aux institutions républicaines et aux institutions monarchiques, environne leur trône, et fait ressortir leurs hautes qualités. Ils diffèrent autant de ces princes énervés, qui, dans leurs langes de pourpre, ont perdu la force de soutenir leur couronne héréditaire, que les fiers compagnons de Gama ressemblaient peu à cette population dégénérée qui habite aujourd'hui les rivages conquis par ses ancêtres.

César, Cromwell, Napoléon, se montrent au premier rang parmi ces hommes rares : triumvirat singulier, où César nous semble l'emporter sur ses deux concurrens. Il unissait les talens de Napoléon à ceux de Cromwell; grand capitaine, orateur accompli, bon écrivain, doué d'éloquence, d'esprit et de goût, il avait leur génie sans avoir leurs défauts; et les dons brillans, les séductions qui leur manquaient, prêtaient un nouveau charme au caractère du dictateur romain.

Entre Cromwell et Napoléon les différences sont frappantes et les analogies nombreuses. Napoléon avait plus de fécondité dans les ressources, un esprit plus fertile, une activité plus dévorante. C'était le Voltaire de la politique; un enfant miraculeux. Cromwell l'emportait par le jugement, la raison, l'aplomb, la solidité des vues. L'intelligence de l'un était plus vive, plus légère, plus ardente, plus créatrice; celle de l'autre était plus robuste et plus saine. L'un, élevé dans les principes du jacobi-

nisme ; l'autre allaité par cette monstrueuse chimère du fanatisme puritain, durent garder quelque empreinte de cette éducation de leur esprit. Mais Cromwell, malgré son absurde fanatisme, fit de grandes choses et mourut dans son palais. Napoléon, oubliant son origine et se détachant du peuple, pour se ranger parmi les rois, creusa le tombeau de sa puissance. S'il y a dans le règne de Cromwell moins d'éclat, moins de miracles, moins de conquêtes, moins de péripéties brusques et subites, il ne tomba dans aucune de ces fautes qui précipitèrent Napoléon du trône de l'Europe. Jamais Cromwell ne compromit sa destinée dans une lutte insensée contre les élémens et la nature. Jamais, au milieu de ses sombres superstitions, il ne se laissa dominer par un présomptueux fatalisme, la plus dangereuse de toutes les crédulités ; jamais on ne vit l'indécente violence d'une colère puérile succéder chez lui à l'insolente ivresse du succès. Plus familier, plus rude, plus grossier dans ses habitudes, il ne composa pas la pompe de sa cour d'un ridicule mélange de l'étiquette aristocratique, de la brusquerie des camps et de la servilité asiatique. Cromwell ne vit jamais dix têtes couronnées assister à son lever, et briguer son sourire. Simple et naturel après son élévation comme avant son règne, le Protecteur conserva ces mœurs bourgeoises qui ne l'empêchèrent pas de faire trembler l'Europe et respecter son autorité au dedans. Napoléon avait dans sa grandeur quelque chose de théâtral. Cromwell, dont la familiarité était rude et souvent basse, portait sur le trône une énergie toute populaire, qu'il dédaignait de déguiser sous un vernis de fausse élégance. Implacable, dès qu'il s'agissait de l'honneur de sa patrie, il écoutait patiemment les insultes de ce quaker en délire, qui l'invectivait au milieu de White-Hall, et ne punissait ce fanatique

qu'en lui donnant sa grâce et le faisant asseoir à sa propre table.

Telles furent quelques-unes des grandes qualités de Cromwell. Comme Napoléon, il était né pour commander ; l'empire était son élément naturel : inquiet et gêné dans une situation inférieure, plus il s'élevait, plus on le voyait calme et confiant, plus son coup d'œil devenait rapide et assuré. Sa capacité semblait s'agrandir avec sa fortune. Comme Napoléon, il fut arbitraire ; soldats, enfans de leurs œuvres, tous deux avaient pour excuse la difficulté des tems et la nouveauté de leur pouvoir ; *res dura et regni novitas*, dit Tacite. Le courage, l'activité, la résolution, les distinguent également. Mais comment comparer Cromwell, homme privé, habitué à la vie civile, avec Napoléon, élevé pour la guerre, et formé à la meilleure école de ce genre? Chez Cromwell, l'instinct du génie suppléa au défaut de science. Chez Napoléon, les plus profondes études et les plus heureuses circonstances servaient un rare génie. Plus modéré, moins avide d'éclat, Cromwell n'imita pas la course triomphale d'Alexandre ; il ne suspendit pas, aux voûtes de Westminster, les bannières de tous les peuples de l'Europe ; les statues et les tableaux de l'Italie spoliée ne remplirent pas nos galeries. Il laissa même à ses généraux la gloire de commander ses armées. Mais en revanche il n'attira pas sur le sol national un déluge de peuples ennemis, coalisés pour venger leurs défaites ; il ne traîna pas les dernières années de sa vie dans une captivité cruelle, sur un rocher stérile, loin de l'Europe civilisée, consumé par l'impuissant désir de la vengeance, tourmenté par les fantômes d'une gloire éteinte. Austerlitz, Marengo, Iéna, les pyramides d'Égypte ne virent pas les drapeaux de Cromwell marcher à la victoire ; mais un gouverne-

ment énergique, calme, glorieux, plaça l'Angleterre au premier rang parmi les puissances chrétiennes, la rendit redoutable à ses ennemis, et, sans s'épuiser en vains efforts pour atteindre cette pierre philosophale de la politique moderne, la monarchie universelle assura notre prépondérance et prépara les succès de notre avenir.

Napoléon releva du milieu de leurs ruines les institutions sociales détruites et pulvérisées. Cromwell eut beaucoup moins à faire. La révolution de 1789 avait eu pour but la destruction; celle de 1650, la conservation. En France, tout était chaos, anarchie, quand le premier consul s'empara du trône; en Angleterre les principes fondamentaux de l'ordre social avaient été ébranlés, mais non détruits. Napoléon fut donc obligé, par sa position, de donner des preuves plus frappantes de cette force d'intelligence législatrice qui sait coordonner les élémens de l'administration et reconstruire un état détruit. Cromwell, au contraire, dut se contenter d'accepter l'organisation qui lui était léguée; et son ame forte, sa vaste capacité, son invincible volonté l'affermirent sans l'altérer. Il descendit au tombeau, dans la plénitude de son pouvoir et de sa gloire; laissant à un fils indigne de lui un héritage que tout homme doué d'une prudence et d'une fermeté ordinaires eût conservé et agrandi.

Flétrie par toutes les calomnies, en butte à tous les outrages, la mémoire de Cromwell est restée populaire. Personne ne l'a défendue; sa grande ombre s'est protégée toute seule. On respecta son souvenir, en dépit des loyales injures prodiguées à ce grand homme par les historiographes et les poètes à la suite. Mais si Richard Cromwell n'avait pas été le plus faible des hommes, cette vénération, qui s'est perpétuée à travers un nuage

d'imputations calomnieuses et de préjugés, serait aujourd'hui de l'idolâtrie. Nous daterions du règne d'Olivier Cromwell l'ère de nos libertés. Tout bon Anglais l'invoquerait comme le restaurateur de l'indépendance nationale; et ces lignes que nous écrivons pour la manifestation de la vérité et la désolation des esprits étroits, se trouveraient tracées sous le gouvernement *de Son Altesse Olivier cinquième du nom, ou Richard huitième, protecteur par la grâce de Dieu, de la république d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et domaines y appartenans* (1). Au milieu de nos places publiques s'éleverait la statue équestre de Cromwell, commandant à Nasely les troupes républicaines; et le 3 septembre, jour heureux de son avénement, tous les chapelains du royaume feraient retentir les voûtes de leurs églises de sermons orthodoxes à sa louange.

L'acte le plus coupable de sa vie fut la condamnation et le supplice du roi. Nous avons déjà fortement exprimé notre opinion sur cette iniquité impolitique et inexcusable. Mais ajoutons que nous sommes loin de la regarder comme imprimant sur le front des hommes qui y participèrent un stigmate spécial d'ignominie. C'était le crime du tems; né de l'esprit de parti, amené par une longue suite de commotions qui avaient déplacé tous les principes, aigri toutes les passions et exalté toutes les haines, l'histoire le condamne comme un grand forfait politique, qui appartient moins à des individus qu'à une époque. Il a tous les caractères de ces actions coupables et audacieuses que des ames intrépides peuvent seules connaître, et où la lâcheté, la bassesse et la perfidie n'entrent pour rien.

(1) Protocole des ordonnances du Parlement.

A peine Monk eut-il replacé sur la tête de Charles II la couronne des Stuarts, Cromwell, adoré pendant sa vie, devint le texte commun de tous les mensonges, que la haine et la bassesse purent inventer. Ces misérables, qui avaient tremblé au son de sa voix, prodiguèrent l'insulte à sa mémoire. Un Downing, le plus vil de ses flatteurs, le plus lâche de ses instrumens, s'empressa d'effacer les anciennes adulations dont il avait fatigué Cromwell, par des injures versées sur sa tombe. La vénalité des poètes trafiqua de ces rimes ampoulées qui, destinées au Protecteur, ne demandèrent qu'un léger changement de noms propres pour servir aux menus-plaisirs et à la vanité du monarque légitime (1). La populace ingrate salua de ses cris et de ses huées le cadavre exhumé du plus grand capitaine, du meilleur prince de son époque; un gibet infâme exposa ses restes glorieux à tous les regards, à tous les mépris. Mais le règne de Charles II vint apprendre à l'Angleterre ce qu'elle avait perdu. Quand on vit ce tyran efféminé livrer, pour entretenir ses maîtresses, les conquêtes de Cromwell; quand ce roi de la Grande-Bretagne, devenu le salarié de la cour de Versailles, se vendit aux ennemis de notre religion et de nos intérêts; quand l'intérieur de son palais offrit le spectacle d'un mauvais lieu, où le monarque partageait avec ses favoris les voluptés de son harem; quand le nom anglais fut avili et le commerce anglais ruiné; quel bon citoyen ne donna pas un souvenir plein de regrets à celui dont le génie avait déjoué la politique du vieux Mazarin, effrayé l'ambition du jeune Louis XIV, humilié la Hollande sur la mer, l'Espagne sur le continent, arrêté les

(1) Allusion au poète Walter, qui offrit à Charles II une mauvaise ode destinée à Cromwell.

armes victorieuses de la Suède et suspendu l'intolérante persécution de la cour romaine ?

Il est inutile de s'arrêter sur le tableau de licence et de désordre que présentent les annales honteuses du règne de Charles II. Jamais réaction ne fut plus complète ; jamais, d'une austérité plus rigide, aucun peuple ne se jeta dans une immoralité plus avilissante. Cette réaction était inévitable ; mais le retour de Charles II lui imprima un caractère de corruption systématique, qui révolte toutes les ames honnêtes. Littérature, mœurs privées, mœurs publiques, tout subit la même influence. La débauche est un titre aux emplois publics ; l'immoralité un gage d'orthodoxie. La poésie prêche la licence ; la philosophie détruit les bases de la morale ; la religion elle-même, par sa servilité, augmente l'universelle corruption. C'est du vice sans charme, de la licence sans volupté, du dévergondage sans passion ; nulle délicatesse, nulle grâce, nulles convenances dans les mœurs. Vous vous croyez au milieu de quelque taverne de faubourg, où des héros de grande route se délassent, avec leurs ignobles maîtresses, des travaux et des dangers de leur état. Il est des époques vicieuses, où le libertinage conserve quelque apparence de bon ton, d'honneur et de bon goût : mais sous Charles II, la brutalité, la bassesse, l'impudence, une férocité froide, un oubli profond de tout ce qui honore l'homme, enfin, si j'ose le dire, une *saleté* incroyable de mœurs et d'habitudes déshonorent la cour et se répandent dans le peuple. Pendant que le roi bâille en recevant ses dépêches et les donne à lire à sa favorite, un de ses courtisans court les rues, déguisé en charlatan de places publiques ; un autre se met tout nu à sa fenêtre, et harangue le peuple ; un troisième attend son ennemi au coin d'une rue et l'as-

somme à coups de bâton. Le palais de White-Hall retentit de blasphêmes; la duchesse favorite y livre à sa rivale un combat à coups de poings. Les ministres emploient leur tems à se faire la grimace, à contrefaire mutuellement leurs gestes et leurs attitudes, à tracer leurs caricatures pour l'amusement du roi, qui préside ce ridicule sénat. Les pairs du royaume se boxent dans la salle de leurs séances, qui se trouve bientôt jonchée de leurs cravates en lambeaux et de leurs perruques déchirées. Un membre de la Chambre des Communes déplaît à la cour : aussitôt une troupe de scélérats soldés par elle lui prépare un guet-apens, et le renvoie avec le nez coupé. Si quelque femme de la cour se conduit avec décence, on se ligue contre elle, et l'on flétrit sa réputation par de lâches calomnies. Toutes les filles d'honneur sont des courtisanes sans pudeur. Un jour on trouve dans le palais un enfant mort-né, fruit des amours de l'une de ces demoiselles, et peut-être du roi lui-même. Tout cet essaim de bouffons, de mercures et d'ignobles valets saisissent le cadavre, le portent en triomphe dans le laboratoire du monarque, qui, de ses mains royales, et sans doute en présence de son propre père, dissèque l'enfant, au milieu des propos obscènes et des brutales railleries de ses compagnons d'infamie!

Dans la sphère politique, même immoralité, même scandale. Les puritains deviennent athées; les athées deviennent persécuteurs. Les républicains soutiennent le droit divin des monarques; les courtisans, prostitués à la cour, parlent d'intégrité et de vertu. L'opposition est vicieuse comme le ministère, lâche et cruelle comme lui. Sur le témoignage de quelques espions sortis de la fange des cachots et de la lie des tavernes, on envoie à la mort ces catholiques, dont le seul crime est la religion

qu'ils professent. Les assassins juridiques, les Jefferies, les Lauderdales pullulent et baignent leurs mains dans le sang des whigs. Tous les partis, animés d'une rage dont les paroxysmes tiennent de la folie, se livrent tour à tour aux bourreaux, pour l'amusement d'une cour dissolue. Servilité, incohérence, perfidie, bassesse, cruauté, impudence dans le crime, voilà les signes caractéristiques du tems.

Ainsi se démoralisent les peuples, au milieu de ces changemens rapides, qui signalent les diverses périodes des révolutions. On s'aperçoit que rien n'est permanent; que tous les principes, tour à tour attaqués et détruits, ont perdu leur stabilité; que les partis les plus véhémens n'ont qu'une existence passagère. On apprend à se jouer des sermens, à ne tenir à rien, à vivre au jour le jour, à se ménager des ressources dans le péril, à triompher des événemens à force de dextérité, à ne rien respecter, à n'adorer que le succès. Dans ce tourbillon orageux, comment songer à autre chose qu'au soin de sa propre conservation? L'apostasie devient une loi de l'époque; la trahison est à l'ordre du jour. On voit, comme pendant les trente dernières années de l'histoire de France, le même homme trahir la république, trahir Napoléon, trahir les Bourbons, revenir à Bonaparte, le trahir encore : et personne n'est surpris de sa conduite; elle est le type de la conduite de la plupart.

Lauderdale était certainement un homme moins honorable que Fouché. Shaftsbury était beaucoup moins estimable que M. de Talleyrand. Citer Lauderdale et Shaftsbury, c'est donner en peu de mots la mesure de la moralité de l'époque. Le gouvernement cherchait un ministre prêt à tout oser, à extirper le presbytéranisme par le fer et le feu, à commander les supplices, à noyer

les enfans et les femmes. Où le trouvera-t-il? parmi les chefs de la rébellion, parmi ceux même qui avaient signé le covenant. L'opposition avait besoin d'un chef déhonté, sans peur et sans scrupule, sans patriotisme et sans pitié. Ce fut Lauderdale, l'un des membres de ce cabinet qu'il allait attaquer, l'ame de la cabale, le ministre qui avait trempé dans les plus détestables mesures commandées par la cour. Toutes les scènes du drame politique ressemblaient à celle-ci; arlequinade monstrueuse, où les costumes, les caractères, les discours, étaient d'une extravagance et d'une confusion sans égales. Alors les infamies de Marlborough lui frayèrent la route des honneurs. Il vend sa sœur à un prince, reçoit ses bienfaits, et, quand il en est comblé, le trahit avec une lâcheté sans exemple. Alors vivaient les Godolphin, les Orford, et l'intrigant Halifax et le renégat Sunderland, tous hommes de la même trempe. Alors s'asseyaient sur les bancs des avocats et sur les fauteuils des juges, les Scroggs, les Jefferies, les North, les William, noms flétris, honte éternelle des annales de nos tribunaux. Quels hommes en effet! quelle génération! soit qu'ils persécutent les protestans ou les catholiques, soit qu'ils adulent la cour ou le peuple; bouchers judiciaires, voués au ministère ou vendus à son parti, la même ignominie les atteint, la même horreur s'attache à leur mémoire. Le clergé, moins atroce, se montre un peu plus ridicule. Toujours royal, toujours rampant, il souffre sans murmurer l'accession d'un roi catholique, comme il a souffert, sans se récrier, la dépravation de son prédécesseur; il ne cesse de proclamer la prérogative royale et d'encenser le privilége. Mais un jour le monarque s'avise de toucher aux revenus ecclésiastiques. Aussitôt un cri terrible s'élève du sein de ce clergé si dévoué aux

intérêts de la couronne ; il donne le signal de la défection ; il lance l'anathème contre le roi sacrilége ; il reconnaît et sanctifie les droits de l'usurpateur, provoque la déposition du souverain légitime, de l'oint du Seigneur, du vice-roi de Dieu sur la terre ; sauf à revenir à ses anciennes théories de légitimité absolue et de pouvoir sans limites, dès que le moment de la crise sera passé.

Alors vivait un homme qui, par ses qualités et ses défauts, n'appartenait pas à son tems. Clarendon semble un politique du seizième siècle transplanté au commencement du dix-huitième. Attaché aux droits de la couronne, comme si vingt années de guerre civile ne les eussent pas ébranlés ; arbitraire par principe ; honnête, exact, régulier dans ses mœurs, de bonne foi dans son amour du pouvoir absolu, il ressemble aux ministres d'Elisabeth, aux Walsingham et aux Burleigh. Ni ses vertus, ni ses erreurs n'étaient à leur place. Quand Charles II lui confiait un billet doux ou lui racontait ses orgies, il l'écoutait en silence, et ensuite ne lui épargnait pas les reproches. Odieux au roi, qui eût mieux aimé vivre inconnu dans un bagnio d'Amsterdam, que se soumettre aux nécessités du rang suprême et se rendre aux soins et aux embarras du trône ; odieux à la cour qui le regardait comme un censeur importun ; il ne fut pas moins odieux au peuple. Emprisonner les citoyens sans jugemens, prélever des taxes illégales, violer les lois dans l'intérêt de la commune, tels étaient les actes de cet homme d'état, qui a dû sa célébrité à l'insigne perversité de son tems, et au contraste de son caractère avec les vices qui l'environnaient. Son intégrité, sans être scrupuleuse, était méritoire, à une pareille époque. S'il recevait, sans trop de honte, les cadeaux du monarque et de l'étranger, du moins il ne volait pas ; sa

probité restait sauve, aux dépens de cette délicatesse de l'honneur, qui alors eût été un prodige.

En effet, pour dernier trait caractéristique de cette partie de notre histoire, on doit citer cette vénalité universelle, qui, du monarque aux ministres, des ministres aux seigneurs, des courtisans aux chefs de parti, de ces derniers aux juges, des juges aux membres des communes, enchaînait et enlaçait, pour ainsi dire, la masse entière de la nation. Le roi recevait les subsides de la cour de France; l'opposition touchait l'argent de la même cour. Partout corruption contre corruption; bassesse contre bassesse. L'esprit de parti et l'extinction de tout sentiment de dignité morale avaient anéanti le patriotisme. C'est ce qui arrive quand la guerre civile a établi chez un peuple plusieurs nations distinctes et ennemies; toute confraternité cesse; toute nationalité se trouve étouffée. Le gibelin de Florence voit son concitoyen et son frère dans le gibelin de Pise; le républicain d'Italie appelle de tous ses vœux l'arrivée des Français républicains; le royaliste à la solde de Charles I[er] n'espère son salut que de la France ou de l'Espagne. On regarde comme légitimement acquis et consacré à un usage louable, l'argent que l'on reçoit d'une puissance étrangère pour répandre le trouble dans son pays. On invoque à grands cris le secours des baïonnettes étrangères; on est criminel, traître, perfide par point d'honneur. Au tems dont nous parlons, l'argent de la France soldait toutes les passions, nourrissait tous les troubles, entrait dans toutes les caisses; le seul lord Russel (1), homme estimable quoique médiocre, d'un caractère honorable et candide, d'un courage éprouvé, resta pur

(1) On sait que lord Russel mourut sur l'échafaud.

de cette souillure universelle. On est heureux d'avoir cet exemple unique à citer, dans un tems si misérable, si complètement dépourvu de dignité morale et de vertus publiques.

Enfin, provoquée par tant de maux, eut lieu la révolution mémorable, utile, nécessaire, qui plaça sur le trône le prince d'Orange, et ferma la carrière de ces sanglantes divisions. Alors furent semés les germes de moralité, de grandeur et de calme qui ont fructifié depuis quarante ans. Mais, avant de parvenir à ce résultat, que de lâchetés, que de perfidies, que de démarches et d'actions dont la fierté anglaise a droit de se révolter! La dépravation de Charles II et de sa cour n'avait pas disparu de la scène politique. Jusqu'au moment de sa chute, Jacques fut entouré de flatteurs et de traîtres; tout le monde lui jurait fidélité, et tout le monde l'abandonnait! Marlborough, par une perfidie dont rien n'approche, et une ingratitude infâme, désertait la cause de son bienfaiteur. Une armée étrangère venait accomplir, aux yeux des Anglais, la déposition d'un roi d'Angleterre. Anne sacrifiait ses affections naturelles, et ses devoirs; les torys leurs vieux principes; le clergé ses dogmes favoris et Marlborough son honneur. A peine la millième partie des ecclésiastiques anglais opposèrent-ils la plus légère résistance à l'établissement d'un gouvernement et d'une théorie contre lesquels ils n'avaient cessé de se récrier violemment. Après avoir prêté un serment que leur conscience démentait, ils ne cessèrent pas d'ourdir contre ce gouvernement, accepté par eux, des complots et des machinations qui démentaient leur serment. La même duplicité régnait dans le cabinet du monarque. Les Orfords, les Shrewsbury, tous chargés des pensions et des honneurs que le

nouveau roi leur prodiguait, correspondaient avec la famille exilée. Le même Marlborough, dont la perfidie raffinée s'était signalée déjà par un chef-d'œuvre, vendit à la cour de France le secret de l'état, fit manquer aussi une expédition dirigée contre Brest, et par sa trahison coûta la vie à huit cents soldats anglais : comme si l'infâme eût craint de laisser à l'avenir le moindre doute sur son caractère; comme si, pour fixer sur son compte l'opinion de la postérité, il lui eût semblé indispensable de trahir sa patrie après avoir trahi son roi !

Telle était la moisson de vices et de honte que l'on recueillait, après trente années d'orages. Mais, pour être justes envers cette époque, il faut y voir se former peu à peu les principes de ces vertus politiques auxquelles l'Angleterre doit sa force nouvelle. La presse devient libre; la censure littéraire est abolie ; une censure plus haute et plus redoutable soumet à sa critique les actes du gouvernement. Les whigs, devenus serviteurs de l'état, apprennent à modérer leur zèle ; les torys, passant dans l'opposition, apprennent à respecter les libertés populaires. Les partis cessent de demander des têtes : un ministre ne se voit plus exposé à monter sur l'échafaud dès que son administration déplaît, ou dès que ses ennemis triomphent.

Rien n'a plus contribué que cette indulgence à imprimer un caractère d'élévation et de noblesse à notre politique intérieure. Les jeux de l'ambition sont assez hasardeux et assez violens; ils excitent les passions avec une intensité assez forte : leur enjeu est assez considérable, sans que l'on y ajoute encore la conservation ou la perte de la vie, de la fortune et de la liberté. Dire à un homme d'état : « *Vous réussirez, ou vous mourrez !* » c'est imiter ce sultan asiatique qui disait à son médecin :

« *Guéris-moi, ou meurs !* » Toujours placé entre le succès et la hache du bourreau, le ministre devient féroce, inconséquent, tantôt lâche et servile, tantôt furieux et sanguinaire. Il n'a plus ni le courage nécessaire dans les grandes crises, ni le sang-froid indispensable aux dignitaires publics. Dès que nos gens d'état purent sans crainte se montrer fermes et loyaux, dès qu'ils n'eurent plus à redouter que la perte de leur pouvoir, leur race s'améliora. Les garanties de la sûreté individuelle se trouvèrent solidement constituées. Le souverain, les ministres, les courtisans, le clergé même, sentirent la nécessité du droit de résistance; les doctrines, que tout gouvernement a intérêt de persécuter, trouvèrent des appuis dans le gouvernement même. La Chambre des Communes vit sa prépondérance s'accroître chaque jour, et l'Angleterre, unie d'intérêts, de désirs et de craintes, parvenir à ce haut degré de splendeur et de puissance, acquis par tant de sacrifices, mérité par de si longues épreuves.

Nous avons suivi pas à pas M. Hallam dans la route longue et pénible qu'il a parcourue avec un talent digne d'admiration. L'époque, dont il a su habilement approfondir l'histoire politique, et qui embrasse l'espace de tems compris entre l'avènement de Henri VII et celui de Georges III au trône d'Angleterre, forme un cycle complet, une période distincte, un drame achevé qu'il faut considérer en lui-même, et que l'auteur a judicieusement placé dans un seul cadre. Au règne de Henri VII, le moyen âge expire; avec celui de Georges III, une ère nouvelle commence. Entre ces deux époques, se développe la grande scène dont nous avons analysé les principaux ressorts : schisme religieux; schisme politique; guerre civile, suivie d'une lassitude profonde; persécu-

tions sur persécutions, crimes sur crimes; enfin, une révolution paisible, secondée par le besoin du repos, venant étouffer toutes les haines, effacer les vieilles nuances des partis, et faire triompher, au milieu des débris de toutes les guerres passées, une constitution achetée si cher. Les blessures se cicatrisent enfin; vainqueurs et vaincus se réunissent pour chanter l'hymne de joie et de paix. Intervalle de grandeur, d'union et de force; intermède glorieux et brillant, qui succédait à une tragédie sanglante, qui précédait un nouveau drame dont l'action commença à peine à se développer devant nous.

Depuis le règne de Georges III, tout a changé. Le Parlement, autrefois faible, est devenu tout-puissant. Jadis ligué avec le peuple contre la couronne, on le voit aujourd'hui défendre la couronne contre les communes. C'est un autre combat qui commence; ce sont d'autres acteurs, d'autres prétentions, d'autres idées. Les questions qui agitaient la nation sous Charles Ier sont tombées dans l'oubli; il ne s'agit plus de savoir si le Parlement décidera seul du prélèvement des taxes, mais s'il sera réformé. La Chambre des Communes a cessé de représenter d'une manière complète la masse des intérêts populaires. Elle subit encore leur influence, elle répond encore à leur appel, mais d'une manière indirecte, et, pour ainsi dire, tortueuse. Jadis le Parlement, c'était l'opposition : maintenant c'est la puissance. Le commun des hommes ne voit plus en elle un corps institué pour le défendre, mais une vaste machine de gouvernement. Il sympathisait avec l'un; il s'arme de défiance contre l'autre, il la rend responsable de tout. Une guerre malheureuse, une négociation manquée, une crise commerciale, sont autant de crimes qu'on lui impute. Si le moindre individu se croit lésé, c'est au Parlement qu'il

s'en prend. Réclamations, suppliques, tout s'adresse à cette divinité jadis populaire, aujourd'hui compromise par sa popularité même. Comment la Chambre des Communes aurait-elle pu échapper à ce danger ? En cessant d'être opprimée et militante, elle s'est trouvée exposée à tous les périls, à toutes les envies, à toutes les haines dont les gouvernemens sont environnés. Tant qu'elle attaquait, on l'a soutenue. Maintenant qu'elle gouverne, on l'attaque. Jadis elle devançait l'opinion publique, ou marchait avec elle. Devenue aristocratique, elle avance avec plus de précaution et de prudence, se laisse précéder et avertir par l'opinion, la sert avec exactitude, mais avec mesure et perd chaque jour cette influence, que le peuple n'accorde qu'à ses amis zélés ou à ses flatteurs. De là ces signes de mécontentement, ces nuages précurseurs de la tempête, ces vagues pressentimens d'une crise nouvelle, qu'il est impossible de ne pas observer aujourd'hui parmi nous et qui datent de l'époque où les *Lettres de Junius* et les pamphlets de Burke éveillèrent les esprits. De là ces cris violens qui se font entendre par intervalles en faveur de la réforme parlementaire, et dont la véhémence semble s'accroître à chaque nouvelle clameur qui vient nous frapper. De là ces inquiètes espérances des hommes qui ont tout à gagner ; ces obscures et confuses terreurs de ceux qui ont tout à perdre : indices des orages futurs, légers sans doute et faibles comme la plume que le souffle des vents emporte ; « *mais la plume qui voltige dans les airs suffit*, dit Bacon, *pour vous apprendre de quel côté il souffle.* »

Puissent les leçons sanglantes du passé n'être pas perdues pour nous ! Il n'est pas de calamités publiques que des concessions faites à tems, et un compromis fait de bonne foi ne sachent prévenir. Aujourd'hui, comme

sous le règne de Jacques I[er], il faut réformer pour maintenir. Réconcilier les deux grandes classes de l'aristocratie naturelle, les capitalistes et les propriétaires; élargir ainsi la base du gouvernement; intéresser à sa défense la classe moyenne, si brave, si vertueuse, si modérée; prévenir ainsi une crise que le tems prépare et que nul citoyen ami de la patrie ne peut prévoir sans effroi; tel est le devoir d'un homme d'état, sage et doué de génie. Sans doute l'époque où nous sommes semble une époque d'ordre et de calme; mais les élémens du désordre s'accroissent en silence : il faut les neutraliser. Les mouvemens des affaires humaines ont leurs périodes calculées et leurs ellipses, que tout homme d'état doit suivre et deviner avec une sagacité prophétique; faute de cette précision fondée sur l'expérience, les révolutions éclatent et les empires croulent. En un mot, c'est une époque comme la nôtre qui inspire à la sottise étourdie le plus de confiance aveugle, qui réclame de la sagesse prévoyante le plus de surveillance et de soins.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages. — Statistique.

DE LA RUSSIE ET DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Si la lutte qui s'est engagée entre la Russie et l'empire ottoman a excité une anxiété générale, du moins elle n'a surpris aucun de ceux qui connaissent le traité d'Ackermann et la tendance constante de la puissance russe à étendre sa domination dans le midi de l'Europe. Dès l'origine de l'insurrection grecque, plusieurs publicistes avaient éloquemment justifié la nécessité d'une coalition tendante à reconstituer l'empire de Constantin, et à en faire une barrière contre l'agrandissement de la puissance moscovite. Ce vaste projet, impraticable en 1822, puisqu'il supposait un accord impossible entre des cabinets diversement intéressés dans la question, le devint chaque jour davantage, depuis cette époque. Les divisions intestines qui désolaient les provinces insurgées, une alternative inouie de succès et de revers ne permettaient point de juger de la garantie que la Grèce, élevée au rang des états indépendans, pouvait offrir à la tranquillité de l'Europe. Toutefois la voix de l'humanité se faisait entendre dans les conseils des rois ; d'accord avec une sage politique, elle les conjurait d'arrêter une guerre d'extermination qui, sans sauver la Grèce, eût pu épuiser les forces d'un empire qu'il importait d'opposer, comme une digue, au torrent de la puissance russe. Le traité du 6 juillet 1827 fut signé ; l'événement a justifié la haute sa-

gesse de cette mesure. La question grecque a été mise hors de cause dans une lutte que les cabinets les plus influens ont vainement essayé de prévenir, et à laquelle tous leurs efforts tendent à mettre un terme. Cependant l'aigle moscovite, qui devait voler de minarets en minarets jusqu'à ceux de Stamboul, s'est abattue aux pieds du Balkan ; et, avec moins de gloire que l'aigle impériale de France, qui du moins avait plané sur les débris du Kremlin, elle a trouvé sa Bérésina sur les bords glacés du Danube. Espérons que ce désastre sera pour le nouveau czar une leçon de modération, et permettra d'apprécier avec plus d'exactitude l'énergie et les ressources réelles dont le cabinet de Saint-Pétersbourg peut disposer.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Europe, fière de la politesse de ses cours et de la civilisation de ses peuples, dédaignait de compter le czar au rang de ses rois, et rejetait les Moscovites parmi les autres barbares de l'Asie. Ce que l'on apprenait de son climat rigoureux, de son régime despotique, de l'abrutissement de ses peuples, écartait l'idée qu'il pût jamais exercer la moindre influence sur le système politique de l'Europe. En 1700, ils n'avaient ni marine, ni état militaire, et la capitale de l'empire n'était qu'une cité tatare isolée au milieu des steppes et des forêts. Un homme se présente armé d'une volonté de fer ; sa main ne dédaigne pas de manier la hache dans les chantiers de Sardam. Tandis qu'il bat Charles XII à Pultawa avec les premières troupes régulières qu'il eût formées, il conçoit le projet d'affermir sa domination dans les provinces qu'il vient de conquérir, ou qu'il médite de conquérir encore, en fondant aux rives de la Newa, au fond du golfe de Finlande, la nouvelle capitale de ses états. L'ingénieur Algarotti a dit avec raison *que St.-Pétersbourg était la fenêtre par où*

la Russie regardait continuellement l'Europe. C'est une ville européenne sur la limite septentrionale de l'Asie. En effet, bien que la politique ait fait entrer l'empire russe dans le cadre géographique de l'Europe, la nation moscovite n'en est pas moins restée asiatique par ses mœurs, ses usages, et l'esclavage de la masse de sa population. On sait que tout ce qui est réellement moscovite est d'origine slave (1), et que des populations d'origine tatare, mongole et samoyède, peuplent une partie de la Russie d'Europe. Celle-ci est occupée, en outre, par des nations allemandes et finoises, dans la Livonie, l'Estonie et la Finlande. Quant à la Russie d'Asie, elle est composée de plusieurs races subdivisées elles-mêmes en diverses tribus portant des noms distincts qu'il serait fastidieux d'énumérer. Ces races principales sont les Finois, que l'on trouve jusque sur l'Oby et dans la Bukarie; les peuplades d'origine tatare; les Samoyèdes, les Tongouses, les Kamtchadales, les Koriakes, etc. Indépendamment de ces nations, on trouve encore en Russie diverses colonies des peuples voisins; savoir : des Boukars dans les provinces d'Oufa et à Tobolsk; des Tourkestaniens, dans les gouvernemens d'Oufa, de Saratof et du Caucase; des Persans et des Turcs dans les provinces du Caucase et la Bessarabie; des Hindous à Astrakan; des Finlandais près de Valdai; des Polonais, sur l'Irtich et dans le district de Selengueust; des Allemands dans les gouvernemens de Pétersbourg et de Saratof; des Grecs à Nejin, à Ekatarinostolaf et dans la Crimée : des Français, en nombre considérable, sont dispersés dans tout l'empire; on les rencontre principale-

(1) Voyez, dans le numéro 40 de la *Revue Britannique*, un article extrêmement curieux sur la situation du peuple russe, depuis son origine jusqu'à nos jours.

ment dans la Pologne russe, à St.-Pétersbourg, à Moscow, et surtout à Odessa. Il existe aussi dans la Crimée quelques restes d'Italiens dont les ancêtres s'y étaient établis à l'époque où les Génois occupaient la Péninsule. Enfin deux nations errantes, que l'on trouve partout, et qui n'ont de patrie nulle part, les Juifs et les Bohémiens, ont en Russie de nombreuses colonies.

Il résulte d'un mémoire rédigé par un comité de l'académie de Pétersbourg, et chargé d'éclaircir la géographie du pays, que les habitans de l'empire russe forment au moins quatre-vingts tribus distinctes, dont l'origine, les mœurs et le langage sont absolument différens.

Cette masse confuse de peuples divers offre à l'observateur le spectacle le plus intéressant. Nous y voyons d'abord des nations de chasseurs, de pêcheurs, de pasteurs; viennent ensuite les nations agricoles et commerçantes, et l'œil, en les parcourant, peut observer tous les progrès de la culture et de l'industrie, suivre toute l'échelle de la civilisation, et apprécier toutes les modifications que l'état social est susceptible de subir. Mais ces tribus, qui appartiennent d'ailleurs, pour la plupart, à la Russie d'Asie, sont disséminées en Europe sur une trop grande surface, pour que leur diversité puisse entrer en ligne de compte dans le calcul des ressources de l'empire. Ce qu'il importerait d'étudier, c'est la force des populations slaves, et leurs rapports avec les races de même origine répandues dans la Hongrie et la Bohême; ces rapports pourraient aussi inspirer quelque crainte aux puissances du continent (1). Toutefois, tant que l'immense majorité d'un peuple ne se composera que d'esclaves, la politique, tout en appréciant la durée probable de cet

(1) Voyez, à ce sujet, l'article sur la littérature de la Bohême, inséré dans notre 34e numéro.

état contre nature, et, en calculant pour l'avenir les chances des révolutions dont il offre le germe, peut sans inconvénient ne considérer la masse du peuple que comme un instrument, et s'attacher principalement à étudier les capitales. C'est là que *mens agitat molem;* là s'est concentrée la civilisation réelle ou d'emprunt qui éblouit le vulgaire sur l'état moral du reste de la nation; là se forme l'opinion qui influe sur les déterminations du gouvernement; c'est là que l'on peut observer le caractère du prince, qui fait le destin des états despotiques. Nous consacrerons donc cet article à quelques observations sur Saint-Pétersbourg, qui nous sont fournies par le voyage du docteur Granville dans cette capitale, et à l'examen de deux brochures importantes récemment publiées.

Le voyageur qui se rend de l'Allemagne à Saint-Pétersbourg y arrive en traversant deux provinces florissantes et dignes de servir d'avant-postes à la capitale.

La Livonie, ancienne province suédoise, a une population de 644,700 ames, dont 3,892 appartiennent à la noblesse. Sur cette masse, le nombre de femmes excède celui des hommes de 66,169, bien que, d'après les tables statistiques de M. Weydemeyer, le nombre des hommes, en Russie, soit à celui des femmes dans les rapports de 44 à 40. Sa principale ville est Riga, située sur la rive septentrionale de la Dwina, à trois lieues et demie de son embouchure, à 544 werstes de Saint-Pétersbourg. Elle contient environ 28,000 habitans; son port est le second de la Russie : il y aborde annuellement cinq à six cents vaisseaux.

L'Estonie s'étend, le long du golfe de Finlande, entre Riga et Saint-Pétersbourg. Revel, sa capitale, était jadis l'une des villes de la ligue anséatique les plus importantes; son commerce est encore florissant.

De Strelna, sur le golfe de Finlande, jusqu'à Saint-Pétersbourg, règne une suite de palais, de châteaux d'une architecture tour à tour sévère, élégante ou bizarre, liés l'un à l'autre par des jardins et des parcs magnifiques. Ces résidences appartiennent aux grands dignitaires et à la noblesse de Saint-Pétersbourg. On entre dans la Babylone du nord par une porte triomphale qui s'ouvre sur un vaste faubourg situé de l'autre côté de la Newa, que l'on traverse sur deux jolis ponts de granit. Nous ne nous arrêterons pas à décrire cette ville de palais, dont le modèle en relief, exécuté avec une scrupuleuse fidélité, après avoir lassé la curiosité parisienne, satisfera bientôt celle de nos compatriotes. D'ailleurs le docteur Granville, dans la relation de son voyage à Saint-Pétersbourg, en donne une description exacte, quoique un peu prolixe et un peu trop couleur de rose. Nous le prendrons pour guide, en rectifiant quelques-unes de ses idées.

Ab Jove principium: avant de parcourir les monumens et les établissemens les plus remarquables de Saint-Pétersbourg, élevons nos regards vers la famille impériale.

Le docteur Granville signale comme un modèle de fidélité conjugale le grand-duc Constantin, ce prince que les voyageurs avaient représenté jusqu'ici comme un véritable Tartare. Nous voulons bien le croire, le tems est un excellent mentor; et si le prince a refusé librement et sans arrière-pensée la couronne qui lui était dévolue par les droits de la naissance, il n'a peut-être fait que se rendre justice. Au reste, s'il faut en croire le capitaine Jones, on est persuadé à Saint-Pétersbourg que son caractère est complètement changé, et l'on attribue sa conversion à une anecdote dont ce voyageur garantit l'exactitude. Deux gentilshommes polonais qui lui avaient demandé une audience particulière, lui déclarèrent que leurs compa-

triotes, las de sa tyrannie, allaient se révolter : « Nous savons, ajoutèrent-ils, le sort que cette démarche auprès de vous nous prépare ; mais nous avons fait d'avance le sacrifice de notre existence au salut de la patrie. » A ces mots, ils se brûlèrent la cervelle sous ses yeux.

S'il faut en croire M. Granville, l'empereur Nicolas est un prince accompli, jeune, robuste, puissant par son génie et son caractère, idole de ses sujets qu'il chérit, et d'une des plus belles armées du monde ; entouré de l'élite des grands capitaines formés par les dernières guerres, il fixe l'admiration de l'Europe, et tous les cabinets ont une entière confiance dans ses vertus privées et ses principes politiques. Espérons que cette confiance ne sera point déçue ; croyons aussi que le nouvel empereur, infatigable dans ses travaux, veille avec le même zèle aux soins de son empire et à ceux de sa maison ; qu'il est généreux, affable, protecteur des beaux-arts ; qu'il dispense libéralement les croix, les rubans, les cadeaux, les pensions, etc. ; et qu'un de ces jours le docteur Granville sera appelé à Ahburnamhouse (hôtel de l'ambassade russe à Londres), pour recevoir une tabatière ornée du chiffre impérial en diamant. Mais n'est-ce pas trop compter sur la crédulité du public, que d'affirmer que l'empereur visite en personne toutes les prisons, interroge les prévenus, presse le jugement de leurs procès, etc..... surtout si l'on considère que, dans les diverses maisons de détention de l'empire, il n'y a pas moins de cent trente mille détenus ? M. Granville n'est pas le premier qui se soit laissé éblouir par la bienveillance que la famille impériale manifeste aux étrangers, aux Anglais surtout ; c'est sans doute l'imagination exaltée à la vue de quelque brillante revue, qu'il a écrit que le port, la taille, la figure de l'empereur et du grand-

duc Michel leur donnent un avantage marqué sur tous les officiers de l'état-major et de la garde impériale. Au reste, voici une anecdote qui caractérise assez bien l'humeur tant soit peu gasconne du jeune prince.

On sait que les Persans ont récemment essayé d'introduire, dans leurs armées, la tactique européenne, mais avec si peu de succès, que les troupes russes n'ont remarqué presque aucune différence dans leur manière de combattre. Plusieurs centaines de ces tacticiens novices ayant été faits prisonniers, dès l'ouverture de la campagne, l'empereur en fit venir quelques-uns à Saint-Pétersbourg ; il les incorpora dans un de ses régimens des gardes, et leur fit enseigner toutes les manœuvres. Il assistait souvent à leurs exercices, afin de juger de leurs progrès. Lorsqu'il les trouva suffisamment instruits, il les renvoya au schah, en leur recommandant de dire à leur maître que, s'il désirait introduire dans ses armées la tactique et la discipline des troupes européennes, il ferait mieux de s'adresser aux Russes, qui lui enverraient de bons officiers, qu'à la lie des aventuriers de l'Europe. Nous doutons que sa majesté eût fait la même recommandation au grand seigneur.

Quant à l'impératrice-mère, qui vivait encore au moment où M. Granville quitta Pétersbourg, ce voyageur ne saurait trouver d'expressions assez fortes pour célébrer son mérite, ses talens et ses vertus. Sans tomber dans l'exagération du panégyriste, nous rendrons volontiers hommage aux excellentes qualités de cette princesse. On sait qu'elle était l'ame de tous les mouvemens qui ont assuré le trône à l'empereur Nicolas. Veuve de Paul Ier, fille de Frédéric-Eugène, duc de Wurtemberg, elle avait, quoique dans un âge très-avancé, toute l'activité nécessaire pour s'occuper de travaux plus multipliés

que ceux de l'empereur, de ses généraux, de ses ministres; elle y apportait un zèle, une force de volonté et un habileté rares. Le trait le plus saillant de son caractère était une ardeur soutenue à propager l'éducation dans tous les rangs, à soulager l'infortune, à encourager l'industrie nationale, les sciences et les arts. Elle avait, sous sa direction ou son patronage, vingt-quatre institutions dont elle administrait le budjet avec une économie judicieuse. Le jour ne la surprenait jamais dans son lit : tous les matins à son lever, on lui remettait cachetées les dépêches de ses divers établissemens; elle les lisait toutes et y répondait. Elle cultivait les beaux-arts, les sciences naturelles et surtout la botanique; elle dessinait et gravait des médailles, taillait des camées, et excellait dans l'art de tourner le bois et l'ivoire. Comme plusieurs des établissemens qu'elle protégeait étaient situés dans les provinces ou à Moscow, elle se rendait assez souvent sur les lieux, pour juger par elle-même de leur prospérité. Cette constante activité paraissait très-favorable à la santé de sa majesté; à soixante-huit ans, son esprit et son corps avaient conservé toute la vigueur de l'âge mûr.

Les plus importantes institutions que dirigeait l'impératrice-mère étaient la communauté des demoiselles nobles et l'institut Sainte-Catherine. La première forme deux grandes sections; l'une contient quatre cents élèves nobles; l'autre un nombre égal de jeunes personnes appartenant à la bourgeoisie. L'éducation des premières dure neuf ans, et celle des secondes six. Outre l'instruction ordinaire que l'on donne aux demoiselles, dans les pensionnats de l'Europe occidentale, il y a dans ces établissemens un cours d'économie domestique. Les élèves nobles sont réparties en trois classes; les bourgeoises en deux. Les

premières paient 1,100 roubles par an ; les secondes 600. Chaque classe se distingue par la couleur uniforme de la robe. Le monument d'architecture qu'elles occupent a de vastes cours et un magnifique jardin où elles se livrent aux plaisirs de leur âge, et à des exercices gymnastiques convenables à leur sexe. Il leur est défendu de sortir de l'établissement jusqu'à la fin de leur éducation. Leurs parens ne peuvent aller les voir que le dimanche à des heures réglées, et sous la surveillance d'une des maîtresses. « La discipline de la maison, dit M. Granville, exclut les châtimens corporels. » La remarque est assez bizarre. Est-ce que, dans les autres écoles russes, on flétrirait encore la pudeur des jeunes personnes par des châtimens corporels? Au reste l'éducation des femmes en commun, dans quelque pays et sous quelque régime que ce soit, a de graves inconvéniens dont le moindre est peut-être d'isoler l'élève de ses parens, et de la leur rendre à une époque où ils auraient le plus grand besoin d'avoir pris, par une étude de chaque jour, un empire absolu, mais adouci par l'affection, sur son esprit et sur son cœur.

Une autre institution que l'impératrice-mère administrait depuis trente ans, est la maison des Enfans-Trouvés. Dans les dix mois du séjour de M. Granville, on en reçut 3,554. S'il est vrai que tous les dix mois les admissions soient aussi nombreuses, 4,000 enfans naturels entreraient chaque année dans l'établissement ; c'est 1/78e de la population de Saint-Pétersbourg, qui est de 313,000 ames. Supposons que le quart de cette population se compose de femmes qui soient dans l'âge de la conception, et cette hypothèse est la plus favorable à la moralité du beau sexe moscovite, il en résultera qu'une sur vingt donne par an un bâtard aux Enfans-Trouvés,

sans parler des enfans naturels reconnus, nourris et élevés par leurs mères. Quelle idée doit-on avoir des mœurs de Saint-Pétersbourg?

Au sortir de l'établissement, une partie des garçons est envoyée à la manufacture de cotons d'Alexandrowski. Leur protectrice a fait construire un quartier propre et sain, contigu à cette vaste usine, destiné à ceux qui désirent se marier. Il y en avait une centaine en 1827, qui formaient le noyau d'une colonie d'enfans légitimes. Quelques jeunes filles instruites dans l'art des accouchemens sont réparties comme sages-femmes dans les deux hospices de maternité fondés, l'un par l'impératrice régnante, l'autre par l'impératrice-mère. Le dernier possède trente lits où l'on n'admet que des femmes mariées. La tenue et l'ameublement du local lui donnent plutôt l'air d'un riche appartement que d'un hospice; ce luxe est mal entendu, car la pauvre mère, en sortant d'un palais où elle a été l'objet de tant de soins, et où elle a été servie par une légion de laquais, doit rentrer avec un regret douloureux dans ses misérables foyers.

L'impératrice-mère a fondé, dans une aile du couvent de Smolnoe, un asile pour les veuves d'officiers réduites à l'indigence. La plupart d'entre elles, après un tems d'épreuves, s'engagent volontairement au service de l'hôpital des pauvres, sous le nom de Veuves de la Charité; elles ont un costume, et remplissent une tâche analogue à celles des Sœurs de Charité, dans les hôpitaux français.

Malgré tous les soins qu'on donne, sous les auspices de la famille impériale, à l'administration des maisons de charité de Saint-Pétersbourg, la mortalité y est parfois effrayante. En 1811 et 1812, elle était, dans les principaux hospices civils, de 32 sur 200, ou d'un sixième,

c'est-à-dire triple de ce qu'elle est à Londres. A Saint-Pétersbourg, elle est, année commune, de trois sur cent. Les tables de mortalité de 1818 constatent que 9,590 personnes sont mortes cette année. Sur ce nombre, il y avait 2,260 enfans; restaient 7,930 adultes, sur lesquels 2,930 moururent de consomption. Après cette maladie, la plus meurtrière était le scroful; venaient ensuite les rhumatismes, les catarrhes et les fluxions de poitrine. La proportion est à peu près la même tous les ans.

On pourrait contester l'utilité de quelques-uns des établissemens qu'on vient de citer; mais la création de la plupart d'entre eux et la prospérité de tous sont le plus bel éloge de la charité et de la bienfaisance de l'auguste princesse dont la Russie déplore la perte récente.

A la vue de Saint-Pétersbourg, de cette ville de palais où tous les monumens d'architecture enfantés par le génie des Grecs et des Romains sont agrandis par la pompe du style oriental, le voyageur se demande : Où donc est le peuple? Où est cette partie de la nation qui, par son indépendance, en fait la force réelle? Le monarque est tout, comme les autocrates de l'Égypte ou du Bas-Empire. A côté des nobles, des employés du gouvernement, des savans et des banquiers, placés sous la dépendance la plus absolue du souverain, on ne compte que des étrangers parmi les négocians, les marchands, les artisans et les hommes qui exercent des professions libérales. Cependant il existe à Saint-Pétersbourg une classe indépendante; mais elle végète dans une profonde misère. Les voyageurs et surtout ceux qui sont habituellement fêtés par les grands, oublient aisément qu'il ne faut point chercher les mœurs d'un peuple dans les académies ou les grands hôtels, dans les réunions des hommes de plaisir, ni dans les banquets du riche; que

la majorité d'une nation n'est ni riche ni gaie; que c'est dans les rues, les villages, les boutiques, les fermes qu'il faut l'observer; et qu'on ne peut juger de la prospérité d'un état que par la somme de bonheur dont jouissent les masses. Or, sur une population actuelle de 53 millions que possède la Russie, en Europe et en Asie, il y a plus de 40 millions de serfs appartenant aussi à l'aristocratie. Celle-ci, esclave à son tour de l'autocrate, s'élève à 225,000 ames. La bourgeoisie en compte 1,800,000; le commerce 120,000; le clergé 216,000; l'armée 1 million (disponible seulement en tems de guerre). Les fonctionnaires et employés subalternes sont au nombre de 500,000 (1).

Les palais, les établissemens, les administrations, les institutions littéraires, ou de charité, de Saint-Pétersbourg ont été fondés en grande partie par Pierre-le-Grand, Catherine Ire et Élisabeth. Leurs successeurs ont mis leur gloire à achever ces monumens et à en élever de nouveaux, sans réfléchir à leur utilité. On eût dit qu'ils considéraient comme la prérogative la plus sacrée de la couronne le droit de se faire entrepreneurs de bâtimens, ou directeurs de manufactures. L'industrie, dégagée de leur intervention, prendrait probablement un essor plus rapide (2); mais, en Russie, le gouvernement,

(1) Voir les tableaux statistiques de l'empire russe, par Alexandre de Weydemeyer (1828).

(2) Note du Tr. L'auteur de cet article paraît oublier que ce qui ne serait qu'une entrave au libre essor de l'industrie, dans un pays où la civilisation aurait pris racine, où il existerait une classe moyenne éclairée, indépendante et riche, est un mal nécessaire en Russie, où ne se rencontrent aucuns de ces élémens de prospérité. Cet empire, violemment *frotté* de civilisation européenne, qu'on nous pardonne l'expression, par un prince un peu moins barbare que son peuple, n'a pu se maintenir que par les soins constans de ses successeurs. Le czar Pierre avait vu les ma-

c'est-à-dire l'empereur et sa famille veulent se mêler de tout. Toutes les manufactures y sont décorées du titre pompeux d'*impériales*, et placées d'ordinaire sous l'intendance de quelque officier général anglais ou écossais. Ainsi nous voyons une fabrique impériale de coton dirigée par le général Wilson ; des manufactures impériales de glaces, de porcelaines, et beaucoup d'autres, qui ne font pas leurs frais, ou qui ne produisent aucun article d'une qualité ou d'un prix à pouvoir être exporté. Mais l'autocrate tient à conserver ces usines, par la raison que d'autres nations en possèdent de semblables.

Cet esprit d'imitation se montre surtout dans les établissemens maritimes de Saint-Pétersbourg ; mais l'on reconnaît dans le monument gigantesque qui leur est destiné l'empreinte des goûts de prédilection du charpentier de Saardam. L'*Amirauté*, l'un des édifices les plus imposans de la capitale, est un parallélogramme dont la Newa forme un des côtés. Sa longueur est d'un tiers de nos milles ; celle des deux ailes latérales est de 670 pieds ; de superbes allées ont remplacé les remparts dont le monument était entouré.

Dans l'intérieur de cette enceinte, règnent plusieurs rangs de bâtimens parallèles : ce sont les ateliers, les dépôts de mâts, de canots, les offices, etc. De vastes chantiers pour les constructions nautiques occupent tout l'espace qui sépare ces lignes de bâtimens. Le palais offre une suite de galeries contenant, 1° le musée d'histoire naturelle ; 2° la collection des objets les plus curieux re-

nufactures royales de Paris, il voulut avoir des manufactures impériales. Ses successeurs ont suivi son exemple. Que la main du monarque cesse de soutenir ces vastes usines, elles tomberont dans celle de l'étranger, et le peuple russe manquera aussitôt d'un moyen d'émulation toujours puissant chez les nations barbares, l'exemple du maître.

cueillis sur tous les points du globe par les navigateurs russes; 3° la réunion de tous les instrumens de mathématiques et de marine; 4° le modèle des vaisseaux de toutes les nations et de tous les siècles, et enfin une bibliothèque complète de toutes les sciences utiles aux marins. En 1827, on lança des chantiers de l'Amirauté trois vaisseaux de guerre construits d'après les excellens principes de Sir Robert Seppings : c'étaient l'*Empereur Alexandre* de 110 canons; le *Grand-Duc Michel* de 74, et l'*Impératrice Alexandra* de 84.

Les bois composant la charpente des vaisseaux qui sortent des chantiers de Saint-Pétersbourg, tirés en grande partie du Cazan, sont de mauvaise qualité, et on les travaille verts (1). Aussi la durée ordinaire d'un vaisseau

(1) Nous remarquons ici un fait bien connu des botanistes, mais dont ne se doutent pas les fournisseurs de la marine, c'est qu'il existe en Angleterre deux variétés de chêne, qui diffèrent singulièrement l'une de l'autre, le *quercus robur* et le *quercus sessiliflora*. La première donne un bois très-compacte, très-solide et qui n'est point sujet à se pourrir; l'autre, plus poreux, d'une fibre plus molle et plus accessible à l'influence de l'humidité. Cette différence a été observée par nos plus anciens botanistes, dont le témoignage est confirmé par Martyn dans sa *Flora rustica*, et par M. James Smith dans sa *Flore britannique*. La seconde variété dont nous venons de parler a été importée du continent, il y a deux ou trois siècles; on la rencontre surtout dans les forêts d'Allemagne où le bois de charpente est, en général, détestable. Elle abonde aujourd'hui dans les nouvelles forêts, notamment dans le Hampshire, à Norfolk, dans les comtés du nord, et aux environs de Londres. Il est vraisemblable que c'est à l'introduction de cette espèce de bois, dans les constructions navales, qu'il faut attribuer ce qu'on appelle la *carie* ou *pourriture sèche*, qui ronge la charpente de nos vaisseaux. Il est cependant facile de distinguer les deux variétés. Le *robur* a le gland long, et les feuilles courtes; le *sessiliflora*, au contraire, a les feuilles longues et le gland gros et court. Dans le premier, la tige du gland n'en porte ordinairement qu'un, tandis que dans le dernier elle en porte plusieurs. Nous croyons que les vaisseaux russes, construits sur la Baltique, d'un autre bois que le sapin ou le mélèse, sont en chêne *sessiliflore*, et

russe n'est-elle que de cinq à six ans. On sait que le mauvais état de la flotte de l'amiral Heyden ne lui permit pas de prendre beaucoup de part dans le combat de Navarin. Cette impuissance fut vivement sentie dans la capitale, et, depuis lors, les travaux sont poussés avec plus d'activité que jamais. On peut juger de celle qui régnait dans les chantiers de l'Amirauté, sous l'empereur Alexandre, par l'anecdote suivante. Le monarque complimentait un jour l'amiral F... sur le bon état et la propreté des magasins de la marine : « Monsieur l'amiral, lui dit-il, vous me parlez toujours des flottes et des arsenaux anglais ; je voudrais bien savoir si leurs magasins sont mieux tenus que les miens. — Il s'en faut de beaucoup, sire, répondit brusquement le marin ; car, au lieu d'être vides comme ceux-ci, ils sont remplis de goudron, de poix, de cordages, d'outils, de provisions de toute espèce, ce qui leur donne un air très-sale et une odeur détestable. » Ce même officier, à qui on demandait ce que penserait Pierre-le-Grand, s'il voyait à la place des remparts et des fossés qui bordaient sa chère Amirauté les superbes allées qui décorent l'extérieur : « J'ignore, répondit-il, ce qu'il en penserait ; mais je sais bien ce qu'il penserait aussi de l'état de nudité et d'abandon qui règne dans l'intérieur. » Cette brusque répartie attira au vieux marin un congé illimité dans sa province.

M. Granville n'évalue qu'à 500,000 hommes l'effectif de l'armée russe, tandis que d'autres auteurs élèvent sa force nominale à un million. Il est vrai que, dans ce der-

si l'on ajoute au principe de destruction qui provient de la nature de ce bois, son exposition successive aux chaleurs brûlantes d'un été fort court, et aux neiges qui le pénètrent constamment pendant un long hiver, on ne s'étonnera plus de voir sitôt dépérir les navires les plus solides en apparence.

nier chiffre, on comprend tous les employés du gouvernement à Saint-Pétersbourg, ceux du commissariat, toutes les personnes de la cour ayant rang dans l'armée, et jusqu'aux filles d'honneur de l'impératrice, décorées du titre bizarre de généraux-majors (1). L'administration militaire siége au palais de l'état-major; elle est distribuée en plusieurs divisions : la première est celle des géographes, topographes, hydrographes, chargés de la confection et de la rectification de la carte générale de l'empire, et des cartes particulières de chaque gouvernement, des plans des villes, places fortes, etc. Les ingénieurs ont sous leurs ordres des légions de soldats dont le seul travail est de copier ces cartes et ces plans, et de les graver sur cuivre. Deux autres grandes divisions, celles du personnel et du matériel, plusieurs centaines d'employés, appartenant également à l'armée, et chargés de la confection des tableaux de situation, et de la comptabilité des corps. Les ateliers lithographiques sont répartis dans trois grandes salles; d'autres, en plus grand nombre, contiennent les dépôts des instrumens du génie militaire, et les ateliers de leur fabrication. Ils sont confectionnés par des soldats russes, excellens ouvriers; vient ensuite l'imprimerie de la guerre, et une fonderie typographique. Une autre aile du palais est destinée à la *chancellerie de la guerre :* on y trouve la bibliothèque militaire, vaste salle octogone, au centre de laquelle est une table couverte de figures mobiles, représentant deux camps opposés : c'est le *jeu des batailles*, plus instruc-

(1) NOTE DU TR. Les forces russes ont été évaluées par l'un de nos statisticiens les plus exacts et les plus consciencieux, à 610,000 hommes en tems de paix, et à 1,080,000 hommes en tems de guerre. (Voyez, dans le 21e numéro de la *Revue Britannique*, le *Tableau statistique des puissances européennes*.)

tif que les échecs, et destiné à familiariser d'avance le jeune officier à la pratique et à la théorie de sa profession. Le palais de l'état-major possède une galerie de deux cent cinquante pieds de long sur cent de large, avec charpente en fer, contenant les archives de l'armée russe. A ce palais est annexé un hôpital militaire d'un millier de lits toujours occupés, servi par cent cinquante femmes et une cinquantaine d'enfans.

Les bornes et l'objet de cet article ne nous permettent pas d'arrêter la curiosité du lecteur sur l'Académie des Sciences de Pétersbourg, fondée par Pierre-le-Grand, et sur les musées d'histoire naturelle, les jardins de botanique, les cabinets de médailles, d'antiquités (1), etc... Il importe cependant de signaler, dans ce dernier cabinet, une collection d'articles façonnés en or et découverts dans les anciens *tumuli* de la Sibérie. L'ordre vient d'être donné aux gouverneurs des diverses provinces de rechercher avec soin, et d'envoyer, à l'Académie des Sciences, toutes les antiquités qu'ils pourraient découvrir encore. Ces débris précieux de la civilisation de peuples à peine connus sont des diadèmes, des trophées, des cottes de maille, des bijoux, des idoles, et des figurines représentant divers animaux. La richesse de la matière, la beauté des formes et le fini du travail prouvent que les beaux-arts et les arts utiles avaient fait, dans ces populations, des progrès qui paraîtraient fabuleux, si l'authenticité de ces découvertes pouvait être révoquée en doute.

Tous les monumens, dans la capitale du nord, ont des dimensions colossales. On s'occupe, depuis dix ans, à construire un arc de triomphe de marbre, de porphyre et de granit, en mémoire du retour de la garde impériale russe,

(1) Voyez, dans le précédent numéro, une description de ce musée.

après les campagnes de 1814 et 1815. Lorsqu'il sera terminé, il rivalisera avec les monumens gigantesques de l'Égypte; le trésor impérial en fait les frais : toutefois un simple particulier, Théodore Ouwaroff, a été autorisé à souscrire pour 400,000 roubles.

L'hôtel des mines possède un superbe cabinet de minéralogie, et les cours se font dans une galerie de trois cent cinquante pieds de longueur. L'école compte 330 élèves, dont 200 pensionnaires payant 800 roubles. Sous ce vaste édifice, règnent des galeries souterraines figurant l'intérieur des mines, et où sont habilement disposés, dans l'état naturel de leur gisement, les échantillons des diverses couches de minéraux que l'on trouve au sein de la terre. On y voit une série de modèles représentant l'art de creuser les puits, d'ouvrir des tranchées et des galeries, d'extraire le minerai, et la collection de toutes les pompes, machines et outils nécessaires aux opérations du mineur. Ce qu'il y a de plus admirable dans ce musée souterrain, c'est la configuration d'une mine de charbon et de cuivre, et des diverses modifications que subit la matière exploitée.

Les seules mines d'or de la Russie ont donné, en 1827, un produit de 616,383 liv. st. (15,409,575 fr.). Les deux tiers de ces mines appartiennent à des particuliers. Le plus riche d'entre eux, le comte Dimidoff, laissa en mourant 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.) de revenu à chacun de ses trois enfans (1).

(1) Le chef de la famille Dimidoff, qui doit ses lettres de noblesse à Pierre-le-Grand, était un simple mineur dont le czar voulut récompenser les utiles travaux. Ce vieillard ayant, après quelque hésitation, accepté cette faveur, Pierre lui demanda quelles armes il choisirait : « Un marteau de mineur, répondit-il, afin que ma famille n'oublie jamais la source de sa richesse. » Un des trois frères Dimidoff est mort

Nous avons signalé la manie des souverains russes pour les constructions monumentales. Ils en ont donné un exemple remarquable dans les travaux de l'église d'Isaac. Pierre-le-Grand en jeta les fondemens en 1710. En 1768, Catherine voulut la faire reconstruire en marbre, sur un plan plus vaste. Le monument s'élevait jusques à l'entablement, lorsqu'elle mourut. L'empereur Paul changea entièrement le plan de l'édifice. En 1818, Alexandre en fit dresser un nouveau par M. de Montferrand; c'est celui qu'on exécute en ce moment, et que l'on suivra jusqu'à ce qu'il plaise à l'empereur Nicolas d'en imaginer un cinquième. La coupole seule a trois cent sept pieds de hauteur. Dans l'intérieur règne un double rang de colonnes d'ordre corinthien, en marbre de Finlande, au nombre de cent quatre-vingt-huit, et dont la base et les chapiteaux sont en bronze richement ciselé. Quatre portiques décorent l'extérieur de ce magnifique édifice. Chacun d'eux doit avoir huit colonnes de face, et trois latérales également d'ordre corinthien, à base et chapiteaux de bronze. Ces quarante-huit colonnes, qu'on taille en ce moment, sont toutes d'un seul bloc de granit; elles ont cinq pieds dix pouces de diamètre à la base, cinq pieds deux pouces près de l'astragale et cinquante-six pieds de haut. Elles seraient plus élevées que celles du Panthéon à Rome, qui n'ont que quarante-six pieds dix pouces, s'il faut en croire M. Granville. Ce

l'année dernière à Florence, après avoir long-tems résidé à Paris. Il a consacré, par son testament, toute sa fortune à l'établissement d'un hôpital à Moscou. Rien n'égalait la magnificence de sa maison, et les beaux-arts n'eurent jamais de protecteur plus généreux. Dans tous ses voyages, il marchait accompagné d'une légion de peintres, de sculpteurs, de poètes, de musiciens, et d'une troupe d'acteurs français, traînant avec eux tout le matériel d'un théâtre, afin de pouvoir dresser une salle de spectacle partout où il consentait à s'arrêter.

voyageur annonce que tous les grands architectes de l'Europe se sont donné rendez-vous à Pétersbourg, pour assister à l'érection de ces masses colossales, dont le poids n'a été encore soulevé par aucune force humaine.

La Babylone du Nord, malgré la magnificence de ses palais, la richesse de ses établissemens publics, la pompe de ses fêtes, n'a point encore acquis et n'acquerra probablement de long-tems cette délicatesse de manières qui règne même dans les classes moyennes, chez les peuples civilisés du continent. Nous citerons à ce sujet deux anecdotes puisées dans les mémoires très-récens du capitaine Jones, sur la Russie.

Cet officier avait été invité à un grand bal et à un souper donné par l'impératrice-mère. A peine sa majesté s'était-elle retirée, qu'une scène aussi bizarre qu'inattendue succéda à la plus sévère étiquette. C'était un assaut général donné aux tables du banquet. Les généraux, les princes, les comtes, tous les courtisans se jetèrent avidement sur la desserte, pêle-mêle avec les domestiques qui, sans respect pour leur dignité, leur disputaient ces dépouilles. Comestibles, liqueurs, vaisselle, flambeaux, tout fut mis au pillage, et en cinq minutes vint s'engouffrer dans les poches dorées de la grande et petite livrée. L'éclat éblouissant de mille bougies fut bientôt remplacé par une obscurité qui ne servit qu'à ranimer cette scène de dévastation. Dans nos banquets civiques, on voit les petits boutiquiers, les porteballes, les marchands de marée *et id genus omne* dérober timidement des gâteaux et des dragées pour leurs femmes et leurs enfans; mais on ne se permettrait pas, même à *Guildhall*, un désordre pareil à celui qui suit les banquets de la cour moscovite.

Le grand veneur, prince de Nariskin, est le héros de

la seconde anecdote. Ce prince, ayant appris que l'impératrice devait un soir traverser une de ses terres, voulut lui ménager une double surprise. Il fit provision de peaux d'ours, de renards, de sangliers et autres hôtes de ses forêts, en couvrit des mannequins ambulans de toutes les tailles, et les rangea sur le passage de sa majesté, le long de l'avenue du château, dans la position la plus pittoresque. Tout allait bien jusque là ; c'était le pendant des hameaux de carton du prince Potemkin, et l'impératrice parut aussi émerveillée que l'avait été, dans son voyage en Crimée, la Sémiramis du Nord ; mais on ne s'avise jamais de tout : au moment où sa majesté arriva à la hauteur du château, un feu d'artifice tiré dans la cour, avec explosion de bombes, de chandelles romaines, etc., effraya tellement les vassaux de corvée pour jouer les ours, les sangliers, les renards, qu'oubliant leurs rôles, ils prirent à leur cou leurs pattes de quadrupèdes, et courent encore. Je laisse à juger du fou rire de sa majesté et du désappointement du grand veneur, à la vue de ces pauvres diables laissant à travers champs les insignes de leur métamorphose.

Ces deux anecdotes, toutes frivoles qu'elles paraissent, prouvent combien l'aristocratie russe est restée étrangère à cette urbanité dont elle emprunte le vernis aux mœurs occidentales, comme aussi les détails que nous avons donnés sur les monumens les plus remarquables et les institutions principales de Saint-Pétersbourg attestent que les souverains qui ont fondé ou qui ne cessent d'embellir cette capitale, n'ont prodigué tant de trésors à l'exécution de ces travaux que dans l'impuissance de les consacrer plus utilement à fonder une prospérité commerciale et industrielle, pour laquelle la nation n'était pas mûre encore. Afin de séduire les cabinets étrangers,

et de mettre dans la balance politique de l'Europe un poids moins alarmant que l'épée des barbares, ils ont dû copier une civilisation étrangère à leurs sujets.

N'oublions pas non plus de signaler le peu d'harmonie qui existe entre l'étendue de l'empire de Russie, sa population, la force de ses armées et son revenu public, qui ne s'élève qu'à 272 millions de francs (1), avec une dette publique de 1,100 millions.

La tendance ambitieuse de l'empire russe trouve donc ses limites naturelles dans l'état actuel de son revenu et dans la barbarie où la servitude retient l'immense majorité de sa population. Ceci posé, entrons dans l'examen de ses projets, et calculons les chances de succès que leur réserve le caractère du nouveau souverain, et les ressources dont il peut disposer.

M. Granville paraît convaincu de la bonne foi de l'empereur Nicolas, dans l'exécution du traité du 6 juillet 1827, « parceque, dit-il, sa vie politique n'a jamais démenti les principes rigoureux qui, dans sa vie privée, ont toujours servi de règle à sa conduite.» Nous verrons bien; mais, en ce moment, ne peut-on soupçonner rien de contraire à cette sincérité qui inspire tant de confiance à son apologiste? Sur une provocation plus ou moins directe de la Turquie, il lui déclare la guerre; en même tems, avec une générosité qui, on doit le dire, fut applaudie de toute l'Europe, il offre de renoncer à exercer les droits de la guerre dans la Méditerranée, et d'adhérer strictement, dans cette mer, aux conditions du traité de Londres, qui n'avait pour objet que d'affranchir les Grecs du joug

(1) Note du Tr. Ce chiffre est sans doute fort peu élevé pour un aussi vaste empire; mais aussi il ne comprend pas les prestations en nature faites au gouvernement par les propriétaires russes, qu'il faudrait évaluer pour connaître au juste le revenu public de la Russie.

ottoman. Bientôt il voit que les Turcs ne sont pas aussi faciles à vaincre qu'il l'avait supposé; que Varna, Schumla, Silistrie, arrêtent sa marche sur la capitale, et aussitôt il donne d'Odessa l'ordre à l'amiral Heyden de bloquer les Dardanelles. Tandis que celui-ci agit de concert avec les deux amiraux des puissances alliées, il donne cet ordre directement, sans avoir préalablement communiqué ses intentions au cabinet de Saint-James et des Tuileries. Par ce fait seul, il cesse d'être partie dans l'alliance, et, en ce qui le concerne, il remet les Grecs à la discrétion de leurs ennemis. Après une telle épreuve de sa bonne foi, comment compter qu'il restera fidèle au désaveu solennel qu'il a fait de tout projet d'agrandissement? Sur ce point, nous partageons les alarmes du colonel Lacy Evans, bien qu'en général nos opinions diffèrent des siennes : « Quoique le nouveau czar, dit-il, ne tienne le sceptre que depuis quelques mois, n'a-t-il pas trouvé le tems d'assurer l'essor de sa politique ambitieuse? A peine a-t-il signé le traité, qu'il étend sa domination jusqu'à l'Araxe, et l'on suppose qu'il repoussera généreusement une proie bien plus riche qui s'offre à lui et ne demande qu'à être acceptée (1)? »

Peut-on douter d'ailleurs qu'une cour opulente et voluptueuse ne préfère aux glaces de la Newa et à une atmosphère plus triste encore que celle des mers hyperborées, les bords enchantés et le ciel délicieux de la Propontide et du Bosphore? Supposerons-nous qu'un despote militaire, dans toute la vigueur de sa jeunesse, comme le nouveau souverain, recule par amour pour la paix, par un saint respect pour le droit des gens, devant l'ombrage

(1) *On the designs of Russia*, by Lieut. Colonel de Lacy Evans. London, 1828.

qu'il porterait à quelques puissances, et suspende l'exécution d'une entreprise que ses prédécesseurs ont si bien préparée, et dont toutes leurs conquêtes au midi de l'Europe n'ont été que l'acheminement; qu'il méconnaisse les vœux les plus ardens de ses officiers, ceux de son clergé, ceux de son peuple; qu'il fasse abnégation de sa propre gloire, des intérêts de son empire, qu'il se hasarde à rompre les liens qui rattachent à son trône cette portion de l'aristocratie russe qui l'y a élevé, et qui, sans doute, réclame déjà, pour prix de ses services, des terres, des gouvernemens, des apanages sous le ciel riant du midi?

Encore quelques jours, et nous saurons à quoi nous en tenir sur ses intentions. A son avénement, il avait pour lui l'opinion fatiguée de la modération d'Alexandre et de ce mystique chef de la Sainte-Alliance qui paraissait confondre la cause grecque avec celle du jacobinisme, et restait impassible devant l'extermination de ses co-religionnaires. Un des premiers dignitaires de l'empire nous disait, dès les premiers jours de son règne: « Le nouvel empereur est plus ferme, plus ambitieux que son frère »; mais l'avenir seul nous l'apprendra. Quel que soit le caractère d'un souverain moscovite, il faut qu'il cède tôt ou tard aux vœux de l'aristocratie et de l'armée; ses dispositions personnelles peuvent seulement en accélérer l'accomplissement.

Le colonel Evans peint sous les plus sombres couleurs les destinées futures de l'Europe qu'il représente à la veille d'une irruption de barbares, plus désastreuse que celles qui anéantirent l'empire romain. Son but est de prouver qu'une coalition, qu'on ne pourrait ajourner sans péril, entre toutes les puissances européennes, sous l'initiative de la France et de l'Angleterre, est le seul

moyen de préserver de ce fléau la civilisation de l'ancien monde.

Un négociant anglais, engagé dans de grandes opérations commerciales avec la Russie, a cru devoir répondre aux sinistres prédictions de notre nouvelle Cassandre(1). Il prêche le maintien de la paix avec la Russie, et essaie de démontrer qu'on n'a rien à craindre de cette puissance, alors même qu'elle occuperait Constantinople.

Le lecteur jugera s'il n'y a pas exagération dans les deux systèmes : voici un abrégé des malheurs que le colonel Evans nous annonce, dans le cas où la Turquie tomberait entre les mains des Russes. Si le sultan, nous dit-il, échappe au cordon, il deviendra comme le malheureux Stanislas et quelques autres, le pensionnaire de la cour de Saint-Pétersbourg; l'Angleterre perdra Corfou, Malte, Gibraltar; bientôt le czar convoitera la Sicile : de ce poste avancé, il prendra le roi d'Espagne sous sa protection spéciale, et parviendra aisément à faire accepter de ce monarque six mille Moscovites destinés à garantir sa majesté des complots des descamisados, après quoi il resserrera les liens de son alliance avec les États-Unis d'Amérique; ses agens politiques et commerciaux s'ouvriront une communication directe avec les Indes-Orientales; ils publieront partout l'intention où est la Russie de restaurer l'empire du Mogol; c'est ainsi qu'elle s'aplanira la route de l'Hindostan. Les troupes russes et espagnoles se donneront rendez-vous à Cadix, à la Corogne, à Lisbonne peut-être, pour faire une descente en Angleterre, sous le prétexte de venir au secours de

(1) *A few words on our relations with Russia, including some remarks on a recent publication by colonel de Lacy Evans.* By a Non-alarmist. London, 1828.

l'Irlande (1). Le président Jackson les secondera en faisant main basse sur le Canada, et l'Angleterre sera ruinée. Ce sera une triste consolation pour elle que de voir la France partager sa catastrophe; la constitution libérale de cette dernière puissance et la liberté de la presse qui en est la garantie disparaîtront devant la dictature d'un million de baïonnettes. Quant à notre Chambre des Communes, elle sera déchirée par des discordes intestines; les grands tenanciers viendront y maudire le gouvernement et prodiguer l'insulte au nouveau Gengiskan. Celui-ci ne manquera pas de se plaindre avec amertume des calomnies prodiguées à un *fidèle allié* (eh quoi! après nous avoir ruinés!), par la turbulente assemblée des Communes; il faudra donc déclarer la guerre au czar (il sera bien tems). Cependant, le chancelier de l'échiquier ne sait plus comment pourvoir aux besoins du trésor; les revenus trimestriels décroissent progressivement; alors on discute ouvertement s'il ne faudrait pas en venir à dépouiller la grande propriété, l'église, les fonds publics; le crédit de l'état est incessamment battu en brèche; les consolidés tombent aussi bas qu'en 1797; toutes les branches du service public sont arriérées, et, pour comble de maux, ces forteresses mouvantes qu'un Anglais ne saurait contempler sans orgueil, ces masses colossales qui languissaient depuis si long-tems dans nos ports, reparaissent sur l'océan, délabrées, à demi pourries, et hors d'état de tenir la mer.

Tandis que nos vaisseaux se dégradent d'année en année, la marine russe devient de plus en plus florissante. Elle possède aujourd'hui cent vaisseaux de ligne,

(1) Note du Tr. La brochure du colonel Evans était écrite avant que le ministère anglais se fût décidé à provoquer l'émancipation des catholiques.

montés par d'habiles marins, dont l'expérience s'est éprouvée sur la mer Noire, avantages immenses, dit M. Evans, qui, si Napoléon les eût possédés, auraient suffi pour changer l'issue de nos dernières guerres. Le célèbre amiral Greig avait une opinion différente, et selon nous, mieux fondée, de l'utilité prétendue des manœuvres navales sur les grands lacs maritimes. L'impératrice Catherine dit un jour à cet amiral, en le félicitant du bon état de son escadre, qui venait de faire une croisière de deux mois dans la Baltique : « Vous devez avoir maintenant des marins exercés, et ma flotte pourrait sans doute rivaliser avec une flotte anglaise de force égale. — Madame, répondit l'amiral, ne vous y trompez pas : pour faire de bons marins, il faut être sur mer jour et nuit. — Eh quoi, dit l'impératrice, n'y avez-vous pas passé deux mois? — Il est vrai; nous sommes sortis du port; nous avons côtoyé les bords de la Baltique, mais ce n'est pas là tenir la mer; nous n'avons pas eu à lutter contre les tempêtes. Si nous devons nous battre avec les Anglais, la mer doit être notre unique élément. Il faut que nous apprenions à gouverner les vaisseaux à travers les bancs de sable et la rapidité des courans, dans l'obscurité des plus longues nuits. Telle est la science de tout bon marin; avant de la posséder, gardons-nous de nous attaquer à la puissance maritime de l'Angleterre, ni même de la Hollande. » Les maux prédits par M. Evans, et dont nous avons fait l'énumération incomplète, n'ont qu'un remède, dit cet écrivain, encore faut-il qu'il soit pris à tems; c'est une intervention armée de l'Angleterre et de la France, une expédition combinée de cinquante mille hommes de troupes et de vingt vaisseaux de guerre. La France fournirait les deux tiers de l'armée et l'Angleterre les deux tiers de la

flotte. La mer Noire serait le théâtre de cette expédition qu'appuieraient les forces coalisées de l'Autriche, de la Prusse et de la Suède, échelonnées sur les frontières de ces états, et une flotte auxiliaire manœuvrant sur la Baltique. Ce plan est excellent sans doute ; mais est-il bien sûr que les alliés de la France et de l'Angleterre concourraient tous à son exécution avec le même zèle? M. Evans ne dit-il pas que le cabinet de Vienne pourrait bien jouer à la fois le rôle de complice et de dupe de la Russie ; que, pour prix de sa complicité, le cabinet de Saint-Pétersbourg lui céderait volontiers une ou deux provinces, et couvrirait d'honneur le ministre autrichien, sauf à renvoyer plus tard la maison de Habsbourg à son modeste berceau?

Les liens de famille qui unissent Frédéric-Guillaume et Nicolas sont cimentés par la conformité des vues politiques des deux souverains. On sait que le fils de l'ex-roi de Suède, le colonel Gustafson, avait demandé la fille du roi des Pays-Bas, et devait, par ce mariage, entrer dans une famille alliée à celle de l'empereur Nicolas. Toutes les batteries diplomatiques du cabinet de Stokholm ont été dressées contre ce projet d'alliance qui mettrait en question la succession de la famille de Bernadotte au trône de Charles XII. L'ancien maréchal de Napoléon sait bien qu'il ne trouvera aucun appui solide dans les cours où le dogme de la légitimité est le plus respecté ; aussi n'est-ce pas aux cabinets de Vienne et des Tuileries qu'il songerait à demander la garantie de sa couronne : il aimerait mieux encore se mettre sous la protection des batteries russes, qu'il peut presque apercevoir des croisées de son cabinet.

Si l'expérience ne prouvait que les exigences de la politique peuvent, chez les souverains, briser les liens de

famille et ceux de l'amitié, nous désespérerions de la confédération imaginée par M. Evans. Mais ce n'est point par des exemples isolés qu'on peut préjuger les plans des cabinets; il faut tenir compte des circonstances particulières dans lesquelles ils délibèrent, de l'influence plus ou moins active, mais toujours subsistante, de l'opinion publique sur leurs résolutions, du caractère personnel du prince, et de beaucoup d'autres données qu'on doit prendre en considération pour résoudre les problêmes politiques dont la solution paraît la plus facile aux esprits inattentifs.

Tout en rendant justice aux talens de M. Evans, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'a point assez mûri un sujet si compliqué; mais le danger, dont la préoccupation a égaré sa plume, est-il aussi réel, aussi imminent qu'il le suppose? C'est ce que nous examinerons avec l'habile publiciste qui vient de réfuter son ouvrage.

L'accroissement du territoire russe n'ajouterait rien à sa puissance d'agression, et affaiblirait beaucoup sa force défensive. En multipliant par l'étendue de ses frontières les points vulnérables de l'empire, en étendant sa domination sur les peuplades barbares qui l'avoisinent, loin d'augmenter ses ressources, il les épuise, et, dans cette hypothèse, les états du second ordre du continent seraient entraînés, par la force même des événemens, à se ranger sous les drapeaux de la France, lors même que leurs penchans et leurs intérêts ne leur commanderaient pas cette détermination. Quant à l'Angleterre, il importe au cabinet des Tuileries de ne point se détacher de son alliance; il est évident que, depuis les conquêtes de la Russie sur l'empire ottoman, et le partage de la Pologne, l'empire britannique, malgré les dépenses énormes auxquelles l'a entraîné une guerre de vingt-deux ans, s'est

élevé à une prospérité inouie, et dont on ne saurait calculer la progression. La Russie, au contraire, opprimée par un gouvernement despotique, que domine une oligarchie toute-puissante, régie par une administration ignorante et corrompue, dont tous les postes honorables ou lucratifs sont livrés à des étrangers, la Russie, disons-nous, a atteint, au dernier traité de Paris, l'apogée d'une force empruntée exclusivement aux circonstances politiques de l'époque; et montée sur le faîte, il est de son propre intérêt de ne plus aspirer qu'à descendre. Aucun gouvernement du premier ordre n'a moins de crédit avec tant d'élémens de richesses territoriales, n'a moins de forces disponibles avec un état militaire plus imposant. La vérité est que le tableau des armées russes, leur discipline, leur bravoure, ont été grossièrement exagérés; elles ne se sont jamais élevées à une force *disponible* de plus de quatre cent mille hommes épars sur une surface égale au dixième du territoire du globe.

L'administration de l'armée est détestable; on en jugera par le fait suivant. Lorsqu'on dressa les batteries contre Varna, on s'aperçut que les boulets employés n'étaient point de calibre, et on fut obligé d'en faire venir de Moscou et de St.-Pétersbourg. Les troupes russes ne sont pas plus braves que celles des autres puissances de l'Europe; elles l'emportent sur les hordes ottomanes par la discipline; mais, si les Turcs sont étrangers à la tactique de nos régimens, ils sont isolément plus intrépides que leurs ennemis. On a pu s'en convaincre aux siéges de Schumla, de Silistrie et de Varna; on sait que la prise de cette dernière place est due à la perfidie d'un Macédonien (Joussouf-Pacha), qui a obtenu, pour prix de sa trahison, cinq cent mille roubles payés comptant, et une superbe habitation dans la Crimée, où ce misérable vivra

couvert du mépris public, et trouvera peut-être une mort prématurée, s'il cherche à échapper à l'inquiète surveillance du gouvernement russe (1).

Il a fallu à la Russie deux campagnes et ses meilleures troupes pour vaincre les bandes indisciplinées d'Abbas-Mirza; et la guerre contre les Turcs lui a déjà coûté cent mille hommes.

Les Russes ont honorablement défendu leur territoire contre Napoléon, mais sans gagner une bataille décisive. Le colonel Evans avoue que cent mille Français, traînant à leur suite vingt mille malades ou blessés, à plus de huit cents lieues de leur patrie, ont pu rester, pendant plus de deux mois, les maîtres de Moscow, situé au cœur de l'empire, et l'ont volontairement abandonné en conservant tous leurs avantages, et il en conclut que la Russie n'est pas aussi invulnérable qu'on le suppose; pourquoi donc, dans ce cas, alarmer le lecteur par tant de sinistres prédictions? Sans prévoir les malheurs de si loin, les puissances de l'Europe occidentale, menacées par l'ambition moscovite, se défendront toujours avec succès, quand même elles ne prendraient conseil que des événemens.

Examinons maintenant ce que l'Angleterre aurait à redouter, pour son commerce et ses possessions de l'Inde, des mouvemens du colosse moscovite. Depuis le règne de Pierre-le-Grand, on n'a cessé de représenter comme imminentes l'irruption des Russes dans l'Hindostan, la ruine de notre commerce avec les Indes-Orientales et la Chine, et une révolution qui attirerait en Europe les produits de l'Asie par la voie du continent. Organe de ces

(1) Cette prédiction vient de se réaliser. Joussouf Pacha est mort à Odessa. Il avait, dit-on, manifesté le désir de se rendre en Italie.

vaines terreurs, M. Evans s'est lancé sans boussole ni gouvernail sur un océan de conjectures où nous essaierons de le suivre.

Il suppose d'abord que l'armée destinée à l'invasion de l'Hindostan se concentrera à Orembourg; qu'elle marchera sur Altork, par Boukhara, Khiva, et Samarcande, stations plus avantageuses, dit-il, que celles qui se trouvent entre Delhy et Altork, qui servent d'ailleurs de canal à un commerce considérable, qui abondent en troupeaux de toute espèce, où l'on voit par milliers des chevaux et des chameaux, et où les moyens de transport sont plus faciles qu'en aucun autre pays.

Ce plan n'a pour nous qu'un mérite, c'est celui de la nouveauté. Jamais la Russie n'a eu de relations commerciales avec l'Asie par Orembourg, Khiva, et Samarcande; elle ne fait de commerce qu'avec la Chine par Kiakta, et pour une valeur de cinq millions de roubles (1). Ensuite comment supposer que des déserts, au nombre desquels se trouve celui de Kirghis, rendent les moyens de transport si faciles?

Nous laisserons-nous séduire par la pompeuse description de Boukhara, « l'un des trois paradis terrestres des Arabes, d'où l'œil aperçoit partout une végétation dont la riche verdure se fond avec l'azur des cieux. »

Laissons-là le style oriental, et rentrons dans le vrai. Voici des détails exacts sur la topographie de ces contrées; nous les puisons dans la relation qu'a faite M. de Meyendorf de l'ambassade de M. de Négris à Boukhara, et dans le journal du capitaine Mouravief, envoyé par le général Yermoloff vers le khan de Khiva.

Meyendorf quitta Orembourg le 10 octobre 182...

(1) Voyez les Tableaux statistiques de Weydemeyer.

La distance d'Orembourg à Boukhara est de 1,000 milles (333 lieues environ). Il fallut soixante-dix jours pour la franchir. Ces contrées n'offrent qu'une suite de plateaux arides, dont des rochers et des précipices rompent seuls la sauvage monotonie. Partout une végétation languissante attriste le voyageur, et l'on fait jusqu'à deux cent cinquante milles sans trouver une goutte d'eau, excepté dans des lacs salés ou dans des marais à la surface desquels des couches salines révèlent l'existence d'anciens lacs desséchés. On ne rencontre de verdure que le long du Syr, petite rivière qui débouche dans la mer d'Aral, et que M. de Meyendorf traversa sur la glace, par une température de 22° et demi, au-dessous de *Fareinheit.* C'est sur ses bords que les soldats de Tamerlan éprouvèrent, s'il faut en croire le récit de Shereffedin, un désastre comparable à celui de la retraite de Moscou. Les uns, dit ce poète arabe, perdirent le nez, les oreilles ; d'autres les pieds et les mains ; le ciel n'était qu'un nuage, et la terre qu'une masse de neige.

A cet oasis hyperboréen succède un désert de sable rouge, nommé le Kisel-coum, s'étendant de la mer d'Aral au Khakan, l'espace de trois cents milles ; Meyendorf mit cinq jours à le traverser. « La surface du Kisel-coum, dit ce voyageur, est semée de dunes de vingt-cinq à soixante et jusqu'à cent pieds de hauteur. Du sommet le plus élevé, on croirait voir une mer qu'agite la tempête, subitement transformée en un océan de sable. » Meyendorf fut forcé d'abandonner dans cet affreux désert le dernier des vingt-cinq fourgons qui l'accompagnaient en sortant d'Orembourg. En un jour il perdit huit chevaux de trait : telles sont les contrées où M. Evans prétend que les moyens de transport sont plus faciles

qu'en aucune autre partie du monde! Enfin, la caravane, après avoir traversé des montagnes couvertes de neige et fait encore vingt milles dans ces sables, arriva à l'oasis de Boukhara, où elle perdit cinquante chevaux, pour les avoir laissé pâturer et boire sans précautions.

Au sortir de ces régions désolées, Boukhara n'eût-il qu'un champ de sésame, doit passer pour un Éden. Les Russes n'en ont pas cependant une idée aussi riante. Voilà un pays que le ciel a créé dans sa colère, disait à l'aspect de cette ville, un pauvre serf de la suite de M. de Meyendorf. En effet, les pluies n'y sont pas moins rares que les sources; aussi, en supposant qu'une armée d'invasion pût y pénétrer, n'y trouverait-elle pas à subsister plus de huit jours.

M. Evans ne dit pas combien il faudrait de troupes pour envahir l'Hindostan; mais nous estimons que cinquante mille hommes partant d'Orembourg, il n'en resterait que vingt-cinq mille pour tenter de rétablir le grand mogol sur le trône de Delhy; et dans quel état entreraient-ils en campagne? Pour leur résister, il ne serait certes pas nécessaire de prodiguer le sang des trois cent mille combattans à la solde de la Compagnie des Indes, que le duc de Wellington comparait récemment aux meilleures troupes de l'Europe. Le transport de ces cinquante mille Russes et du matériel de l'armée exigerait, à en juger par la caravane de M. de Meyendorf, quarante-un mille six cents chameaux, quarante-six mille cinq cents chevaux et trois mille fourgons. Supposons que ces fourgons arrivent au bord du Syr, où M. de Meyendorf fut obligé de laisser les siens; comment quelques misérables Kirghis épars sur un désert de 1,000 milles (333 lieues), pourraient-ils suffire à tant de relais? Si l'empereur Nicolas

veut se défaire de quelques légions turbulentes, qu'il les envoie d'Orembourg à Boukhara, il ne les craindra pas long-tems.

La route de Balkan à Khiva, autre station intermédiaire, signalée par M. Evans, n'offre qu'un désert plus affreux encore que celui des Kirghis. Le capitaine Mouravief, qui a mis seize jours à parcourir cette partie du Turkestan, a vu partout l'image de la mort et de la désolation, et un sol bouleversé par les convulsions de la nature. A son retour, la terre était couverte de neige et jonchée de carcasses de chevaux, de chameaux et de débris de cadavres; c'étaient des prisonniers persans que les Turcomans avaient faits à Astrabad, et avaient été forcés d'abandonner sur la route. Ce n'est rien, disait un Turcoman à Mouravief, qui lui en témoignait sa surprise: quand le hasard des combats nous livre ces *têtes rouges*, nous en laissons toujours la moitié en chemin; le froid ou la faim nous ont bientôt débarrassés de ces traînards.

L'oasis de Khiva est aussi un des trois paradis des Arabes, mais si resserré que ce qui resterait de l'armée russe y trouverait à peine un jour de subsistance.

Le colonel Evans ne se laisse pas arrêter par ces obstacles, et il croit même si facile d'envahir l'Hindostan par Boukhara, Attock, etc., qu'il conseille à l'Angleterre de prendre les devans, et d'enlever aux Russes les provinces au sud du Caucase. A cet effet, nous enverrions dans le Daghestan et le Shirvan un corps d'armée qui agirait sur la ligne de l'Araxe, et combinerait ses mouvemens avec ceux d'une flottille construite à Bombay, et croisant sur la mer Caspienne.

Si M. Evans n'avait pas la réputation d'un homme de talent, nous l'aurions abandonné à ses illusions; c'était rendre hommage à son mérite, que de nous placer sur

son terrain pour le désabuser. L'auteur de la brochure intitulée *Quelques mots*, etc., sans entrer dans aucun détail topographique, réfute victorieusement son adversaire.

« L'idée de l'invasion de l'Hindostan par la Russie, dit cet écrivain, repose sur un échafaudage d'hypothèses qu'il suffit de signaler pour en faire sentir toute l'absurdité. Voici les principales :

» 1° La Russie est, de toutes les puissances de l'Europe, la moins éloignée de l'Inde ; donc elle en est voisine.

» 2° La Russie asiatique a ses routes de poste, et dans le tableau de sa population méridionale figurent quelques tribus nomades ; donc, elle offre les mêmes ressources que la Russie entre le Don et la Néwa.

» 3° Les vastes contrées qui s'étendent de la mer Caspienne aux frontières de l'Hindostan, offrent de loin en loin des traces de culture, des fragmens de routes accessibles aux chariots ; donc les subsistances ne manqueront pas, et l'on pourra calculer, comme en Europe, les moyens et les frais de transport de l'artillerie, des munitions, etc.

» 4° Les tribus nomades de ces déserts sont adonnées au pillage ; donc, elles escorteront l'espace de quelques cent milles les convois russes qu'elles auront sous la main, sans les piller, dans l'espoir de butiner sur les Anglais, si l'expédition réussit.

» Admettons toutes ces illusions, et supposons trente mille Russes en ligne sur les frontières de l'Hindostan, indépendamment des corps nombreux qu'il faudrait échelonner sur les derrières pour conserver les communications (telle est, en effet, l'hypothèse de M. Evans). Dans ce cas, les troupes d'une seule de nos *présidences* suffiraient pour les tenir en échec : tandis que nos forces,

riches de leurs propres ressources, recevraient de jour en jour de nouveaux renforts, les Russes, à 1,200 milles (400 lieues) de leur base d'opération, s'affaibliraient incessamment de tous les corps qu'il faudrait détacher pour assurer la subsistance de l'armée. En de telles circonstances, nos généraux n'auraient pas besoin d'un grand effort d'habileté pour faire poser les armes à toute l'armée russe dès la première rencontre. Celle-ci ne retirerait d'ailleurs aucun fruit de ses succès ; ses premières victoires épuiseraient ses moyens d'en remporter de nouvelles, et le moindre échec aurait pour elle des résultats aussi funestes que la déroute la plus désastreuse. »

M. Evans prête à la Russie un second projet, celui d'attirer sur son territoire le commerce de l'Europe avec les Indes-Orientales et la Chine : tel était aussi le plan qu'avait conçu Pierre-le-Grand, par les conseils de deux Anglais, *Hanway* et *Elton*. Ce plan échoua ; mais il n'a jamais été abandonné par ses successeurs. On a récemment découvert une correspondance qui atteste que Pierre I[er] engagea le fameux Law à établir sur les côtes de la mer Caspienne une compagnie asiatique, chargée du commerce exclusif avec les Indes et la Chine, et qu'il lui offrit en récompense le titre de prince, une pension considérable et deux mille *feux* (ou familles de serfs). Law, qui à cette époque avait pris des engagemens avec le régent en France, refusa ces propositions.

Il y a peu d'années que M. Gamba, consul général à Tifflis, communiqua à l'empereur Alexandre un projet renouvelé de celui de Pierre-le-Grand, et en fut récompensé par un établissement magnifique, sur les bords du Phase. Il s'agissait aussi d'attirer, en Russie, le commerce de l'Orient, par la mer Caspienne.

Sans discuter tous les détails de ce projet, nous nous

bornerons à observer qu'il est impossible d'ouvrir au commerce une route par terre, de la mer Caspienne à la Chine. Un vaisseau de douze cents tonneaux, partant de Canton pour Londres, portera en moins de tems et à moins de frais, une plus grande quantité de marchandises, que douze mille mules, chameaux ou dromadaires n'en transporteraient en quelque pays que ce fût. Ici, il faudrait cinq ou six mois de route, à travers d'arides déserts ou des montagnes d'un aspect plus affreux encore; les maladies, la fatigue, la mortalité feraient un tel ravage dans cette caravane, que pour être sûr de l'arrivée de douze mille bêtes de transport à leur destination, le convoi, à son départ, devrait en compter trente-six mille.

M. Evans imagine une autre route de Constantinople ou d'Odessa à Bombay ou à Surate. Il y a, dit-il, entre ces deux points, 3,000 milles (1,000 lieues) de distance, dont 400 milles seulement par terre, de Trébisonde, sur la mer Noire, à Mossul, sur le Tigre. Une flottille ou des embarcations isolées prendraient les marchandises dans cette dernière place, et les transporteraient sur ce fleuve et sur le golfe Persique, jusqu'à Bombay et au-delà (jusqu'à la Chine peut-être?).

Nous ne ferons contre ce plan que deux objections; et d'abord, il faudrait une armée pour escorter la flottille russe le long du Tigre, et la défendre contre les Arabes, surtout s'il est vrai, comme l'assure le colonel Johnson, que le service de la poste aux lettres de Mosdock à Tifflis et retour, se fait à cheval, avec une escorte composée d'infanterie, de Cosaques et d'une pièce d'artillerie.

Mais nous supposons la flottille russe voguant à pleines voiles sur le golfe Persique; certes alors, si la charpente de nos vaisseaux n'est pas entièrement ruinée, il sera

tems de réveiller leurs foudres, et de montrer qu'il est aussi facile de fermer aux Russes le golfe Persique, que la Baltique et les Dardanelles.

En résumé, la Grande-Bretagne peut braver tous les efforts que ferait l'Encelade moscovite pour renverser les barrières opposées à son agrandissement. Qu'il n'oublie pas que si la politique l'a admis dans les conseils des cabinets, une civilisation avortée l'isole des peuples de l'Europe, comme la nature l'a isolé des trésors de l'Asie.

(*Quarterly Review.*)



Scènes

DE LA PRIMITIVE ÉGLISE.

Les noms de religieux et de monastères ne peuvent offrir, à l'esprit d'un Anglais de nos jours, un sens bien clair et bien précis. Ils ont acquis, sous la plume de nos romanciers, une teinte de grandeur gothique qui laisse à peine entrevoir, à travers les vitraux coloriés des basiliques du moyen âge, les tristes scènes d'ignorance, de superstition et de tyrannie, que voilait trop souvent l'ombre de leurs voûtes majestueuses.

En changeant de climat et en remontant à des tems plus reculés, c'est-à-dire à sa naissance, l'institution monastique se présente sous un aspect bien différent. Au milieu des déserts de la Thébaïde, de pieux anachorètes consacraient leur vie à secourir leurs frères, ou à appeler les bénédictions célestes sur un monde qu'ils avaient fui pour toujours, non pour se mettre à l'abri de ses misères, mais parce qu'ils ne voulaient en partager ni les joies ni les illusions.

Vers la fin du quatrième siècle, dans une des pieuses associations qui peuplaient les solitudes de la Haute-Égypte, et qui suivaient la règle rigoureuse de saint Antoine, vivait le moine Télémaque : sa douceur et sa simplicité le faisaient chérir de tous ses frères ; mais aucun d'eux n'était capable d'apprécier l'élévation de son esprit, la générosité de son cœur, toutes les qualités enfin qui le distinguaient si éminemment de la foule des religieux.

Une natte grossière, quelques feuilles de palmier lui servaient de lit et de siége; un peu de pain, quelques fruits, des racines composaient toute sa nourriture. Sa journée était partagée entre l'étude, la méditation et un travail silencieux et solitaire : il tressait des nattes et des corbeilles de feuilles de palmier, dont une partie servait à l'usage de la communauté; le reste se vendait dans les villes les plus voisines où la superstition de ces tems barbares donnait aux ouvrages des moines un prix bien au-dessus de leur valeur réelle. Les monastères de l'Égypte ne ressemblaient en rien à ceux de l'Europe. Là, on ne voyait ni grandeur, ni richesse; des cellules basses et étroites, placées à quelque distance l'une de l'autre, formaient une espèce de village, au centre duquel se trouvaient une fontaine, une église, un hospice, et quelquefois une bibliothèque. Les religieux qui suivaient la même règle, se réunissaient dans ces asiles, et y vivaient dans une douce et édifiante fraternité. Télémaque avait peu de communication avec ses frères; soit parce que les événemens antérieurs de sa vie fournissaient une ample matière à ses méditations solitaires, ou que les graves pensées de l'avenir occupassent entièrement son esprit : il fuyait avec soin les conversations dans lesquelles il ne trouvait ni édification à recevoir, ni avis utile à donner.

Une retraite dans le désert n'entraînait pas, à cette époque, une privation absolue de toute correspondance avec le monde, et une grande réputation de sainteté, jointe à une célèbre collection de reliques miraculeuses, attirait au monastère habité par Télémaque une foule nombreuse de pélerins, parmi lesquels se trouvaient même souvent des individus d'une classe supérieure. L'arrivée de ces visiteurs était, pour Télémaque, le

signal d'une retraite absolue. Il laissait à ses frères le soin d'édifier la multitude, et le plaisir d'apprendre ce qui se passait dans un monde auquel ils avaient juré de renoncer, et qu'ils affectaient de mépriser.

Mais, tandis qu'une foule vulgaire errait çà et là, pour satisfaire la curiosité qui, bien plus que la dévotion, avait dirigé son pélerinage, on voyait quelques pélerins isolés chercher la cellule de Télémaque, ou le bosquet solitaire qu'il avait choisi pour son oratoire particulier.

Le père Félicimus ou le moine Hilarion étaient constamment demandés par ceux qui venaient acheter des reliques ou entendre réciter des légendes. Mais la mère qui désirait des conseils pour la guérison de son enfant malade, le paysan dont le vêtement en lambeaux révélait la pauvreté, le coupable dont la conscience troublée avait besoin d'une intercession puissante près du tribunal céleste, tous les genres de douleur enfin, allaient trouver Télémaque et le quittaient soulagés.

Le voyageur que ses affaires ou la curiosité amenaient au monastère le distinguait bien vite au milieu des autres religieux; et si, par hasard, l'étranger arrivait de Rome, le saint anachorète prêtait une attention extraordinaire à la description qu'on lui faisait de la capitale du monde chrétien, et recueillait avec avidité les détails qui avaient rapport à ses édifices sacrés, aux mœurs de ses habitans, à son histoire ancienne et moderne. L'impression produite sur son esprit par les merveilles qu'il entendait devint même si vive, que souvent le regret de ne pas avoir fait ses vœux à Rome troublait la tranquillité de son ame; mais l'humble Télémaque repoussait bientôt une pensée qu'il se reprochait comme un crime, et, après un soupir fugitif, il reprenait le chemin de sa cellule ou de son bosquet de palmiers, et s'occupait à tresser

des nattes, à faire des sandales, ou à écouter les plaintes de quelque pélerin affligé.

Le pieux cénobite passa ainsi près de vingt ans d'une vie calme et entièrement dévouée à la consolation et à l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Ni les erreurs de ce siècle d'ignorance, qu'il partageait avec les hommes les plus célèbres de l'époque, ni l'espèce d'égoïsme qui semble presque inséparable de la vie ascétique, n'avaient pu diminuer l'ardent amour que Télémaque ressentait pour ses semblables. La petite sphère dans laquelle il vivait était, en quelque sorte, échauffée et éclairée par le feu céleste qui animait toutes ses actions. Cette sphère se trouva tout-à-coup agrandie d'une manière inattendue.

Toute la chrétienté était alors pénétrée du respect le plus profond pour les religieux du désert; on faisait de fréquens pélerinages à leurs cellules; on les consultait sur toutes les affaires temporelles ou spirituelles qui offraient quelques difficultés à résoudre, et bien souvent un ermite, dont la sainteté avait attiré une attention particulière, était enlevé à sa solitude, et placé dans la chaire épiscopale ou, quelquefois même, appelé aux dignités du siècle. Un concile n'aurait point inspiré de confiance, si les solitaires d'Égypte n'y avaient pris place, et les papes se faisaient un devoir d'obéir à l'opinion en les y convoquant.

Télémaque fut choisi par sa communauté pour la représenter dans une de ces occasions importantes; il se prépara en conséquence à partir pour Rome, moins occupé peut-être de la mission qui lui était confiée que de la satisfaction qu'il éprouvait de voir enfin exaucé le vœu qu'il avait si long-tems nourri dans son cœur.

Une correspondance facile et continuelle existait entre

toutes les provinces du grand empire, et les solitaires égyptiens atteignirent leur destination, sinon avec la même promptitude, du moins avec la même sécurité que les voyageurs modernes.

En passant tout-à-coup, de la tranquillité du désert et des habitudes austères du cloître, à un séjour où les pompes impériales et religieuses rivalisaient entre elles, pour donner à la reine du monde plus d'éclat et de splendeur, les religieux éprouvèrent une foule de sensations dont ils ne pouvaient se rendre compte, et que la plume la plus exercée n'aurait pu parvenir à peindre.

Rome, à cette époque, conservait encore les trophées glorieux et les édifices magnifiques dont l'avait décorée le paganisme. Les temples des dieux de l'Olympe étaient devenus les basiliques d'un Dieu crucifié, et les immenses palais des sénateurs romains abritaient des religieux qui avaient fait vœu de pauvreté. Le Colisée, qu'après des siècles de pillage et de dévastation le voyageur regarde encore avec étonnement et admiration, s'élevait alors dans tout l'orgueil de ses merveilles et de sa splendeur; hors des portes, les majestueuses demeures de la mort étalaient leurs monumens de marbre, et l'œil suivait au loin les élégantes constructions des villas qui se confondaient avec les forêts du mont Albin et les sommets étincelans des Apennins couverts de neige.

Télémaque fut d'abord dans l'extase en se voyant au terme d'un voyage depuis si long-tems l'unique but de ses désirs secrets; mais la réflexion et un examen plus approfondi de l'état de Rome vinrent bientôt affaiblir son enthousiasme. Une profonde douleur s'empara de son esprit, quand il vit à combien d'erreurs étaient livrés les habitans de la capitale du christianisme; le luxe le plus efféminé régnait dans leurs vêtemens, dans leurs de-

meures, sur leurs tables, et sa funeste contagion pénétrait peu à peu dans les lieux saints, et jusque dans les monastères consacrés à une religion toute spirituelle.

Le pieux solitaire ne put cacher la douleur dont il était pénétré à la vue de tant de désordres; et, quoique logé dans le monastère attaché à l'église de Saint-Jean-de-Latran, nommée par excellence la Mère des Églises, il regrettait amèrement sa cellule du désert.

« Frère Hilarion, dit-il un jour à un de ses compagnons beaucoup plus disposé que lui à substituer la discipline romaine à celle de l'Égypte, frère Hilarion, je désire vivement qu'en venant dans cette ville pour y travailler à la sanctification de nos frères, nous n'ayons pas exposé notre propre salut. » Et, en parlant ainsi, le digne religieux soupirait du fond de son ame. « Mon frère, lui répondit son compagnon, éloignez cette crainte comme un piége, une tentation de l'esprit de ténèbres; notre séjour en cette ville est aussi utile à nos ames qu'à nos corps. — Je suis loin de penser ainsi, reprit Télémaque, et je me demande sans cesse s'il est possible que Rome payenne ait été plus corrompue qu'elle ne l'est sous l'empire de la religion du Christ? »

Hilarion tressaillit en entendant une proposition si hétérodoxe sortir des lèvres de son pieux compagnon; mais la cloche de vêpres l'empêcha d'exprimer son indignation, et Télémaque saisit volontiers l'occasion de cesser une conversation qui avait encore augmenté son respect et son amour pour la simplicité et l'austérité de son monastère, où le son rustique d'un cor, rompant le silence du désert, servait seul pour appeler les religieux à la prière dans une chapelle où toutes les séductions d'un luxe extérieur étaient entièrement inconnues.

Mais si Télémaque s'affligeait comme chrétien, ses

sentimens étaient blessés bien plus profondément encore, comme ami sincère du genre humain. L'attachement invincible que montrait le peuple romain pour les spectacles de gladiateurs, et les obstacles qu'avaient rencontrés toutes les tentatives des empereurs chrétiens, pour abolir ces restes du paganisme, étaient un chagrin cuisant pour lui. Il en avait déjà gémi dans sa retraite; mais cette pensée acquit un empire bien plus puissant sur son esprit, quand il se trouva sur le lieu même du désordre. Il ne se contenta plus alors de déplorer l'aveuglement des chrétiens, en les voyant se livrer à des goûts qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'en outrageant l'humanité; ses journées entières furent employées à faire les remontrances les plus énergiques à tous ceux qui avaient quelque influence sur le peuple : il ne goûta plus aucun repos, et, jusque dans son sommeil, des songes pénibles présentaient à son esprit l'image des horreurs de l'arène. Une circonstance extraordinaire vint donner plus d'intensité encore à ses sentimens à cet égard. L'empereur Honorius était attendu à Rome; il venait y célébrer, par des réjouissances, la victoire mémorable qu'il avait remportée sur les Goths; les jeux du Cirque devaient nécessairement faire partie de cette solennité, et le peuple en attendait l'instant avec tous les transports de l'impatience la plus vive. L'ardeur des classes inférieures pour tous les spectacles donnés aux dépens de l'état s'explique naturellement; mais le peuple romain trouvait encore dans l'amphithéâtre une autre source de satisfaction : il s'y plaçait sur les mêmes siéges de marbre qu'occupaient l'empereur et les personnages les plus éminens. Le même dais, qui, dans les circonstances solennelles, était déployé sur le cirque, couvrait sa tête et les leurs, et le mettait à l'abri de l'ardeur du soleil ou

de la fureur des orages; l'air, rafraîchi par des fontaines limpides, et embaumé de mille parfums, charmait ses sens et le disposait au plaisir.

Le moment de l'ouverture des fêtes arriva enfin, et le soleil éclaira un spectacle dont le récit doit aujourd'hui paraître presque fabuleux. Quatre-vingt mille citoyens étaient réunis dans un immense cirque de marbre, orné de statues et de fontaines magnifiques, et dans lequel toutes les productions de l'art et toutes les richesses du monde étaient employées à donner plus d'éclat à des spectacles qui rivalisaient de barbarie avec les guerres cruelles des sauvages les plus féroces.

Le premier jour fut employé à ces sortes de représentations qui précédaient ordinairement les combats des gladiateurs. On y vit tour à tour des chasseurs frapper des bêtes sauvages, ou être terrassés par elles, et des animaux féroces amenés de toutes les parties de l'empire, différant entre eux de force et de taille, combattre l'un contre l'autre, et succomber enfin accablés de blessures ou épuisés de fatigue.

L'arène contribuait, par la variété successive de ses décorations, à donner plus de vérité aux spectacles qui y étaient représentés.

Le premier jour, elle offrait à la vue un vaste désert, où les rugissemens des bêtes sauvages semblaient un bruit familier à l'écho qu'ils faisaient retentir; le sable brûlant dont elle était couverte complétait l'illusion. Sa surface brillante fut bientôt souillée de sang, et, avant la fin du combat, le sol était jonché de membres épars et de corps déchirés d'hommes et d'animaux qui expiraient au milieu des rochers artificiels dont une main habile avait décoré la scène. Le jour suivant le cirque prit un nouvel aspect, le désert et ses habitans avaient

disparu et étaient remplacés par des contrées plus gracieuses et non moins pittoresques. L'espace qui, la veille, représentait une plaine sèche et aride, était alors arrosé par un fleuve majestueux bordé de chaumières rustiques; une sombre forêt terminait le paysage qui montrait aux Romains le pays habité par les Goths, leurs irréconciliables ennemis.

Vêtus de simples tuniques de lin, leurs longs cheveux rattachés sur le sommet de leur tête, et sans autres armes qu'une courte épée et un léger bouclier circulaire, deux jeunes guerriers scandinaves s'avançaient lentement sur l'arène. Faits prisonniers dans un des derniers combats, ils avaient été, ainsi que beaucoup d'autres, réservés par le vainqueur, pour orner sa pompe triomphale.

L'arrivée des victimes fut saluée par de nombreux applaudissemens qui contrastaient péniblement avec la tristesse empreinte sur leurs traits. Ils se placent en face l'un de l'autre, et l'attente fait battre tous les cœurs. Pendant quelques instans ces deux infortunés essaient de tromper les spectateurs par un combat simulé. Ils ne se portent que des coups innocens, non par la crainte de la mort, bien moins encore par celle de la douleur, mais par une noble et mutuelle répugnance à plonger le glaive défenseur de la patrie, dans le sein d'un frère d'armes, d'un ami.

Le peuple, attentif, s'aperçut bien vite de la ruse qu'ils employaient, et, avec des expressions de menaces et de mépris, leur ordonna d'en venir enfin à un combat plus sérieux. Les deux guerriers s'éloignèrent de quelques pas, et, après avoir jeté un regard de dédain sur les rangs pressés de leurs inflexibles maîtres, ils s'élancèrent l'un vers l'autre, animés également du désir de recevoir la mort, pour se soustraire à l'affreuse né-

cessité de la donner à un compatriote. L'un des deux rencontra bientôt le fer meurtrier, et tomba blessé mortellement aux pieds de son vainqueur au désespoir.

L'heure approchait enfin où ces spectacles sanguinaires devaient cesser d'outrager l'humanité, et un simple moine du désert était destiné à réussir dans une entreprise que des empereurs, avec toute leur puissance, avaient tentée vainement. Dans cette matinée du second jour des fêtes, Télémaque, à la grande consternation d'Hilarion, lui annonça l'intention de se rendre au Colisée, pour y faire un appel au peuple et lui déclarer qu'il était déterminé à descendre lui-même dans l'arène, pour séparer les gladiateurs.

Cette résolution, inspiration magnanime d'un pieux héroïsme, parut au père Hilarion l'excès de la témérité et de la folie. Il représenta au cénobite tout ce que la présence d'un religieux aurait d'inconvenant dans un semblable lieu; lui montra le danger certain, le succès impossible, et fortifia enfin son discours de l'autorité de tous les saints et de tous les anges, dont le nom, au milieu de son trouble, put se présenter à sa mémoire.

Tout fut inutile, Télémaque répéta doucement sa détermination et en expliqua les motifs à Hilarion dont l'esprit, beaucoup moins élevé, fut incapable de le comprendre. Son étonnement se manifesta d'abord par quelques exclamations à peine articulées, puis il dit à Télémaque : « Je sais bien, mon frère, que nous sommes obligés d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, mais vous conviendrez que, pour se jeter tête baissée dans un péril aussi imminent, il faut être devenu son propre ennemi. Ne pouvez-vous implorer tranquillement, dans votre cellule, la délivrance des infortunés forcés à s'entre-tuer pour l'amusement des spectateurs? Prêchez, si vous le

voulez, contre la cruauté et la honte d'un divertissement aussi barbare, quand vous êtes en sûreté contre la fureur du peuple, sous la protection de la chaire sacrée; mais n'est-ce point une folie que de penser à descendre dans l'arène, pour y provoquer le peuple romain tout entier? Je sais bien que saint Antoine, notre bienheureux fondateur, a prêché les poissons; mais vous, mon frère, je vous le dis, vous allez prêcher des bêtes féroces. — Hilarion, reprit Télémaque, avec un doux et mélancolique sourire, nos idées sur cet important sujet ont pris une route bien différente: les vôtres, aux yeux du monde, suivent la plus droite et la plus facile; mais il y a dans mon cœur quelque chose qui m'entraîne vers le chemin que j'ai choisi et qui me donne l'espérance de parvenir au but que je me propose, quoique, avant de l'atteindre, la mort m'attende peut-être sous une forme bien effrayante. Adieu, mon cher frère, n'espérez pas affaiblir une résolution qui, croyez-moi, n'a pas été formée d'après des vues légères et irréfléchies. Mais, avant de vous quitter, j'ose vous demander une promesse à laquelle j'attache un grand prix. Retournez promptement dans notre humble demeure; le séjour de cette ville n'est salutaire ni pour l'ame, ni pour le corps: visitez quelquefois, je vous en conjure; mon bosquet de palmiers; j'y ai passé de doux et utiles momens: prenez un soin particulier des affligés qui se rendront au monastère; quelques-uns, peut-être, vous parleront du père Télémaque. »

Après cet adieu touchant le saint religieux s'enveloppa de son manteau, et prit, d'un pas ferme, le chemin du Colisée. Sa démarche était grave et tout en lui annonçait qu'il avait conçu une grande entreprise, et qu'il sentait au fond de son ame la certitude de n'en revenir jamais.

Il atteignit le cirque au moment où le guerrier scandinave venait d'expirer. Les cris qui s'élevèrent alors de toutes parts le firent tressaillir, et, pour un instant, son cœur recula devant son héroïque dessein; mais un regard jeté sur le noble jeune homme, étendu sur l'arène, en éveillant sa sympathie, ranima son courage. Il n'y avait pas de tems à perdre; d'autres combattans étaient déjà aux prises, et le choc terrible de leur première rencontre transportait le peuple d'admiration. Télémaque descendit alors avec calme dans l'arène : le sacrifice de sa vie était fait; il ne s'agissait plus que de rendre sa mort utile à l'humanité. Il sépare d'abord les gladiateurs étonnés; puis, s'adressant au peuple romain, il lui reproche avec force la férocité de ses plaisirs.

La surprise dont étaient frappés les spectateurs paralysa le premier mouvement de la fureur populaire; mais quand on vit le saint anachorète, dont l'intrépidité s'accroissait à chaque instant, se tourner vers l'empereur et faire un appel pathétique à ses sentimens, qui déjà n'étaient point un secret pour la multitude, la colère du peuple ne connut plus de bornes. Les nombreux passages qui facilitaient l'entrée et la sortie du cirque hâtèrent le sort de la victime dévouée. Au même instant et comme animés d'une même pensée, des milliers de spectateurs se précipitent dans les rues voisines et rentrent au Colisée, chargés de tout ce qui pouvait seconder leur rage. Leurs cris furieux, leurs gestes menaçans, annoncèrent au père Télémaque le destin qu'il avait prévu et auquel il était entièrement résigné. D'un signe, ordonnant aux gladiateurs de sortir de l'arène, il tomba à genoux, non pour implorer la clémence des hommes, mais pour remettre son ame dans les mains de son créateur; puis inclinant la tête, il reçut la grêle de pierres dont ces

barbares le couvrirent à l'envi, et périt ainsi noble martyr de l'humanité. L'instant de sa mort fut celui d'une révolution qui n'est pas sans exemple dans les mouvemens populaires. La honte, les remords, les regrets succédèrent, dans l'esprit de la multitude, à la rage sanguinaire qui l'avait animée. Les meurtriers rendirent les honneurs funèbres à leur victime, et quand l'empereur Honorius, immédiatement après cet événement, décréta l'abolition des combats de gladiateurs, les Romains se soumirent sans aucune résistance. Plusieurs écrivains ont regretté qu'une statue, érigée à Télémaque, n'ait point été placée parmi celles des bienfaiteurs de l'humanité. Ce regret est inutile, l'hommage eût été superflu; tant qu'une pierre du Colisée existera, elle sera le trophée le plus éloquent pour la mémoire du héros chrétien qu'elle rappelle.

(*Amulet.*)

—

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Ouragan dans le désert, en Egypte. — Le voyageur qui décrit ce terrible phénomène allait à Suez, et suivait les vestiges presque effacés du canal qui joignit autrefois la Méditerranée au golfe d'Arabie. « Ce canal si vanté, dit-il, ne pouvait être qu'un grand fossé creusé dans le sol, sans aucune application de l'art des ingénieurs, car on n'y trouve ni maçonnerie, ni rien qui ressemble à des écluses détruites par le tems. Vers midi, ces traces disparurent tout-à-fait; cependant, nous ne changeâmes point de direction, et nous atteignîmes bientôt les marais saumâtres que les anciens décorèrent du nom de Lacs-Amers. Profitant de la vitesse de nos dromadaires, nous fîmes la reconnaissance de ces lieux, en suivant toutes les directions, dans l'étendue de dix milles, sans trouver une goutte d'eau. Cependant, on ne peut douter que cet espace ait été couvert autrefois par les eaux de la mer, car il est au-dessous du niveau du golfe d'Arabie à Suez. Aujourd'hui même, le sol y diffère encore de celui des lieux environnans.

» Lorsque nous eûmes perdu de vue les traces du canal, il fallut traverser des sables mouvans. A l'emplacement des lacs, ou du lac, s'il n'y en eut autrefois

qu'un seul, nous marchâmes sur un terrain plus ferme : c'était une argile mêlée de gravier, et consolidée par des couches de sels. Tout, dans ces lieux, révélait encore l'existence, à une époque trop récente pour que le souvenir en soit perdu, d'une étendue considérable d'eau salée que l'évaporation a fait disparaître. En sortant du bassin de cette eau, nous retrouvâmes les sables mouvans. Il paraît qu'au tems de Pline le naturaliste, le chemin entre Péluse et l'Arabie différait peu de ce qu'il est aujourd'hui, car il fallait diriger les voyageurs au moyen de roseaux enfoncés dans la terre, de distance en distance, parce que les sables faisaient disparaître, presque sur-le-champ, les traces des passages antérieurs.

» La matinée avait été belle, et semblait nous promettre une journée telle que nous la désirions; notre attente fut cruellement déçue. Une brise, d'abord assez faible, nous vint du sud, et s'accrut si rapidement, qu'en peu de minutes ce fut un ouragan. Le soleil voilé, les tourbillons de sable qui nous enveloppaient, l'impossibilité de nous diriger, et même d'avancer, toutes ces circonstances nous fixèrent à la place que nous occupions, comme d'un commun accord, mais sans nous être concertés en aucune manière. Nous n'eûmes pas besoin non plus de délibérer en commun pour profiter du seul abri qui nous fut laissé; nous nous mîmes chacun sous le vent de nos montures, tout près de ces pauvres animaux, qui, subissant, ainsi que nous, le joug de la nécessité, avaient plié les genoux, et s'étaient couchés, hors d'état de résister plus long-tems à l'impétuosité de la tempête.

» Tout-à-coup nous fûmes atteints par un fléau dont nous n'avions aucune idée. A la vue de ces souffrances

et de ces périls inconnus, l'imagination s'effraie, et grossit tous les objets de ses terreurs. Quant à moi, j'aurais préféré cinquante bourrasques en pleine mer, à celle qui nous avait surpris au milieu des sables. Aucune situation n'est plus capable de troubler l'ame que celle où nous nous trouvâmes. On ne voyait rien à dix pas, on ne respirait qu'avec une extrême difficulté; nos chameaux souffraient autant que nous, et la tête appuyée contre le sol, ils y cherchaient un air moins chargé de sable. Au reste, notre petite caravane n'était pas plus maltraitée que ne le furent autrefois de grands monarques à la tête de leur armée : nous aurions pu nous consoler par le souvenir d'illustres infortunes; Cambyse et ses nombreux soldats dans les déserts de la Libye, Alexandre allant visiter le temple de Jupiter-Ammon, nous auraient offert au moins des modèles de résignation; c'était le cas de rappeler à notre mémoire les beaux vers d'Addison qui peignent si bien tout ce que nous éprouvions en ce moment. Mais aucun de nous ne songeait à tout cela; on se taisait, on souffrait, on ne pensait point. Tant que dura la violence de la tempête, pas un seul cri ne fut poussé, ni un seul soupir entendu; toutes les bouches furent closes. Enfin, le vent tomba aussi promptement qu'il s'était élevé, comme on l'observe également en pleine mer : mais la terreur ne cessa pas aussi vite; nous restions muets, lorsqu'un Bédouin de notre suite nous rendit la parole. Il était familiarisé avec ce fléau de son pays, il avait été moins affecté que nous : *Allah kérim!* s'écria-t-il; *allah kérim!* répétèrent les Égyptiens. *Allah kérim* furent aussi les premiers mots que je prononçai ainsi que mon domestique, entraînés l'un et l'autre par l'accent pathétique et solennel de nos compagnons. C'est dans ce pays que la forte imagination des poètes orientaux a conçu l'idée

d'un dieu vengeur, terrible dans sa colère, arrivant sur l'aile des tempêtes pour châtier les peuples.

» Le soleil était couché, et nous étions tous à jeun. Au milieu de l'orage, on n'avait pas même songé à la pipe consolatrice. Dès qu'il nous fut possible de penser à quelque chose, notre premier soin fut de quitter cette place maudite, et d'en chercher une où quelque buisson pût au moins nous offrir un abri. La faible lumière de la lune, alors nouvelle, ne nous éclaira pas long-tems; l'air n'était pas encore assez calme et suffisamment débarrassé de la poussière, pour que l'on pût voir les étoiles; la caravane n'eut point d'autre guide que ma boussole. Les Arabes connaissent, près de Scheik Ameded, un espace un peu montueux et planté d'arbres; nous le choisîmes pour notre lieu de repos, et nous nous mîmes en route. Après cinq heures d'une marche silencieuse, nous aperçûmes cet Éden; il était stérile, et ne nous promettait rien qui pût nous réchauffer : mais harassés comme nous étions, et tremblans encore par l'effet de la terrible épreuve que nous venions de subir, nous goûtâmes les délices relatives de ce paradis, sans regretter celles qui pouvaient y manquer. Nous mîmes pied à terre, nous prîmes notre repas, ainsi que nos pauvres montures. Tels que des navigateurs échappés au naufrage, le sentiment de notre sécurité suffisait alors pour que nous fussions heureux. »

Insectes singuliers de l'Hindostan.—La dernière classification entomologique a séparé les *phasmes* des *mantes,* et ces deux familles ne sont que trop nombreuses, au gré de ceux que le goût de l'histoire naturelle n'a pas subjugués. La différence caractéristique entre les mantes et les phasmes est déduite de la structure des pattes : les

mantes sont organisées pour saisir et retenir les proies qu'elles dévorent; leurs membres alongés sont armés de griffes aiguës; des cavités dans les jambes et les cuisses, et une double série de pointes complètent cette organisation si redoutable pour les insectes qui ne peuvent ni fuir ni se défendre. Les phasmes sont dépourvus de cet appareil de guerre. Le docteur Adam a fait connaître deux espèces de la première famille qu'il faudra peut-être en séparer, tant la classification des insectes laisse encore d'incertitudes, et des difficultés qui sont peut-être insurmontables! Ces insectes ressemblent parfaitement à une feuille de graminée et changent de couleur suivant les saisons; verts et pleins de suc pendant la mousson pluvieuse, ils prennent, durant la sécheresse, l'apparence d'une herbe desséchée, si bien que le spectateur inattentif ne peut échapper à l'illusion. Lorsque le docteur Adam les vit pour la première fois, dans les hautes provinces, à l'époque des grandes chaleurs de l'Hindostan, il eut peine à se persuader qu'ils ne faisaient point partie de la tige qui les supportait; il fallut qu'ils se décélassent par un petit mouvement de la tête, de même que le lézard domestique ne serait point aperçu sur la muraille où on le voit courir avec tant d'agilité, s'il y demeurait absolument immobile. M. Adam, joyeux de cette découverte, emporta la tige et l'insecte pour examiner le tout à loisir, dans sa cabane. Ce qu'il vit alors n'était pas moins extraordinaire que la singulière apparence de l'insecte dans l'état d'immobilité : la tige ayant été dressée sur une table et fixée dans cette position, l'insecte grimpa jusqu'en haut, en faisant entendre un bourdonnement très-fort dont on ne put alors découvrir la cause; il se mit en posture de guetter sa proie, comme un chat ou un tigre; et si quelque mouche in-

fortunée passait à la portée de ses longues pattes, c'était une victime immolée à la voracité du chasseur qui ne manquait jamais son coup. La mouche saisie était sur-le-champ percée par les griffes aiguës de la mante, amenée dans la cavité de la cuisse, puis entièrement dévorée. Les repas de la mante sont très-copieux; ils coûtent la vie à cinq ou six grosses mouches, et le volume de l'animal rassasié est presque double de ce qu'il redevient après la digestion.

Rien de plus admirable que la structure des pattes de ces insectes, la force musculaire qui les fait mouvoir, le poignard qui les termine, les entailles longitudinales qui y sont ménagées, et la double rangée de pointes destinées évidemment à retenir les proies encore vivantes que l'animal carnassier veut dévorer à loisir, et sans en rien perdre. On dit que les Chinois ont trouvé l'art de faire combattre des mantes les unes contre les autres, et d'offrir ainsi aux spectateurs un divertissement qui vaut bien celui des combats de coqs en Angleterre. Les insectes guerriers sont transportés dans des cages appropriées à cette destination : les jeunes Chinois prennent beaucoup de plaisir à ce passe-tems, et font provision de mantes qu'ils ont soin d'entretenir en bon état et toujours prêtes à déployer leur vigueur dans un combat à outrance.

Mollusque électrique des côtes de Ceylan. — Le capitaine White, commandant le *Sherborn*, navire allant d'Angleterre à Calcutta, fit l'acquisition d'un individu de cette espèce, en passant près de Ceylan, et l'envoya le plus promptement qu'il le put à M. James Calder, à Londres. « Dès que nous fûmes en vue de cette île, dit le capitaine, une barque se détacha de la côte et vint à nous. J'y vis cet animal, qui était alors tout-à-fait nou-

veau pour moi et pour tout l'équipage. Les indigènes le redoutent, et ils en racontent des choses merveilleuses. Il y a, disent-ils, des individus de cette espèce qui atteignent de grandes dimensions, et qu'on ne touche pas impunément. Ce contact imprudent, quelque léger qu'il soit, est suivi de l'engourdissement du bras, incommodité qui dure quelquefois assez long-tems. Ces animaux ont beaucoup de rapports avec les astéries, mais ils en diffèrent assez pour que les classifications méthodiques leur assignent une place éloignée de celle-là. Ils vivent au milieu des plantes marines qui couvrent les rochers. L'arme défensive dont la nature les a pourvus établit leurs analogies avec une espèce de raie et les *gymnotes électriques* de la Guiane. On s'étonne qu'un animal si bien connu de tous les pêcheurs chingalais ait échappé jusqu'à présent, non-seulement aux voyageurs, mais même aux naturalistes qui ont visité cette grande île. Les récits des indigènes ne peuvent être sans quelque fondement, qu'il sera facile de vérifier; nous verrons jusqu'à quel point les appareils électriques vivans ont été multipliés au sein des eaux, et après avoir constaté le fait et les circonstances qui l'accompagnent, nous serons au moins sur la voie pour remonter jusqu'à la cause. »

Physiologie.

Opinions nouvelles sur le principe de la vie. — Le mystère de la vie est un de ceux qui ont le plus excité la curiosité des observateurs et provoqué les recherches philosophiques. Les questions ardues qu'il faut résoudre avant de l'aborder auraient arrêté beaucoup trop long-

tems et lassé la patience des investigateurs; on a fait des systèmes, et avec le secours de ces guides, plus que suspects, on a cru pouvoir marcher en sûreté et parvenir à dérober le secret de la nature : voyons comment on a réussi.

Il est inutile de passer en revue les opinions des anciens philosophes, qui dissertaient beaucoup, et n'observaient point. Comme l'étude de la nature n'était pas leur objet, et que chacun d'eux avait la prétention de se faire une doctrine particulière, tout ce qu'ils ont pensé, écrit, enseigné, ne peut contribuer en aucune façon aux progrès des sciences, soit en fournissant des idées, soit en indiquant des méthodes. C'est encore aujourd'hui la manière de procéder des Allemands, et celle qu'il importe le plus d'éviter, car c'est le moyen de marcher toujours sans avancer jamais.

L'étude des phénomènes de la vie est donc toute moderne : elle dut être confiée d'abord aux naturalistes et aux médecins; plus tard, les chimistes ont aussi apporté le fruit de leurs travaux. Les expériences de Fontana sur les poisons firent voir que la cause de la vie, de quelque nature qu'elle soit, est proportionnelle aux masses. Spallanzani et Hunter allèrent plus loin; ils démontrèrent que les parties détachées d'un corps vivant contiennent encore un principe qui empêche l'action de certaines affinités, et qui jouit par conséquent de propriétés chimiques particulières. Ces faits capitaux appartiennent maintenant à la science, et ils doivent faire partie de toute doctrine raisonnable, de toute véritable théorie des corps organisés et vivans.

Quelques observations miscroscopiques ont fait naître une doctrine qui n'a pas été accueillie avec faveur par les psychologistes; elle attribue la faculté de la vie à la com-

binaison d'une multitude de corpuscules qui, eux-mêmes, ont une existence individuelle, et qui, lorsque le grand corps qu'ils formaient a été frappé par la mort, peuvent, par la dissolution qui s'opère dans ses parties, aller concourir à la formation d'autres corps animés. Cette hypothèse, qui a beaucoup de rapports avec les *monades* de Leibnitz, et qui se rapproche aussi des opinions d'Epicure, de Lucrèce, de Pline et de Lucien, n'a point évité le reproche de servir de fondement au système de la métempsycose, et de mener tout droit à l'athéisme : on ne pouvait pousser la sévérité plus loin, et il est au moins probable qu'on a excédé les bornes de l'équité. Sans changer le fond de cette doctrine, Newton eût pu l'adopter et la joindre à son système sur les attractions moléculaires; or le nom seul de cet homme, aussi remarquable par sa piété que par son génie, suffit pour absoudre des opinions qu'il n'eût pas repoussées. On peut donc les suivre sans crainte, aussi long-tems qu'elles ne seront pas contredites par l'observation. Jusqu'à présent, elles semblent d'accord avec les faits connus et les découvertes les plus récentes de MM. Edwards, Dumas, Dutrochet, Prevost et autres observateurs. Il paraît résulter de leurs découvertes qu'un animal, qu'une plante quelle qu'en soit la dimension, sont des amas de millions, de milliards de corpuscules vivans, *de même qu'une pyramide est un amas de pierres ou de briques*; leurs combinaisons diverses, dans un individu, forment des chairs, des nerfs, des fluides capables de pénétrer dans toutes les parties, de les nourrir, de les développer, de les mouvoir. Les débris d'animaux, ramenés à l'état de monades ou d'atômes vivans, peuvent entrer dans la composition d'un végétal et réciproquement. En accordant à ces savans toute la confiance qu'ils

méritent, en supposant qu'aucune illusion n'a pu les séduire, qu'ils ont surmonté toutes les difficultés des observations microscopiques, il sera difficile de se refuser aux conséquences qu'ils en tirent : il est donc important d'examiner leurs expériences avec une scrupuleuse attention, de scruter les procédés et les instrumens, avant de discuter les résultats. Commençons par les expériences.

On ne peut pas dire que M. Edwards ait rien découvert, car les faits de ses recherches ont été reconnus et annoncés par d'autres. Quelques variétés d'animalcules infusoires, ou, si l'on veut, quelques espèces de plus dans cette classe de zoologie n'ont véritablement aucune importance pour les progrès de l'histoire naturelle. Il n'est certainement pas permis de regarder ces animaux comme des *monades*, des *atômes*, des matériaux pour la construction des grands corps organisés. S'il était vrai, comme on a cru pouvoir le déduire des observations, que ceux dont on a mesuré les dimensions ont un diamètre d'un huit millième de pouce, comment admettre que des géans de cette taille sont le dernier degré, l'*élément* de la nature vivante? Ne peuvent-ils pas être pourvus d'organes pour se nourrir et se multiplier? Dans une sphère d'un huit millième de pouce de diamètre, le nombre de molécules de carbone d'hydrogène, d'oxigène, etc., que l'on pourrait mettre à l'aise, sans contact immédiat, surpasse nos moyens d'évaluation. Les animaux infusoires sont tout-à-fait dans le même cas que le *rotifère*, le *tardigrade* et les autres animaux dont Spallanzani nous a donné la description, qui échappent à l'œil non armé d'un microscope, qui ne se meuvent que lorsqu'ils sont suffisamment humectés, et subissent par le dessèchement une mort apparente que la plus petite goutte

d'eau peut faire cesser après un intervalle de plusieurs mois, d'une année et peut-être plus encore, au gré de l'observateur. Il faut l'avouer, les observations et les faits qui servent de base aux nouvelles théories sur les corps organisés ne sont pas propres à révéler les mystères de la vie. On a pris les limites actuelles de nos perceptions pour celles de la nature, sans considérer que nos moyens d'investigation pourront être perfectionnés, que nous serons quelque jour en état de découvrir des corps *vivans*, que leur petitesse nous dérobe encore, et qu'avec des connaissances aussi incomplètes que celles que nous possédons maintenant, il ne faut pas nous presser de construire des théories.

Le besoin de savoir est quelquefois impatient, et peut entraîner les meilleurs esprits au delà des bornes de la prudence : de là cette multitude de systèmes élevés et détruits successivement, sans profit pour la science, et qui absorbent en pure perte une activité intellectuelle bien digne d'un meilleur emploi. Dans les recherches dont il s'agit, on s'est arrêté, lorsqu'il fallait aller plus loin, par des routes qu'il s'agissait avant tout de reconnaître. L'univers microscopique est plein d'illusions que nous n'avons encore aucun moyen de corriger, parce que nous n'y sommes guidés que par un seul sens, celui-là même qui nous tromperait le plus souvent, si nous n'avions point appris à rectifier ses perceptions en interrogeant le sens du toucher, scrutateur beaucoup plus attentif. De plus, lorsqu'on observe, à l'aide du microscope, l'expérience acquise par l'œil pour estimer les distances, connaître les formes et apprécier les dimensions des objets, lui devient inutile : ce sont de nouveaux phénomènes d'optique auxquels il faudrait consacrer une étude spéciale. On dirige une forte lumière sur l'objet

que l'on veut observer : si cet objet est tellement petit qu'il soit permis de le regarder comme un point lumineux, ses dimensions réelles ne seront-elles pas excessivement amplifiées dans l'œil de l'observateur ? A-t-on, dans ce cas, un moyen de séparer l'illusion produite à la fois par l'instrument et par l'organe de la vision ? Si l'on se trompe inévitablement sur la grandeur des objets, on est tout aussi exposé à des erreurs sur leurs formes. Ces objets sont donc mal connus; on ne peut en acquérir que des notions trop incertaines pour qu'on les mette au nombre des *connaissances acquises*, et, à plus forte raison, pour qu'elles deviennent la base d'une théorie.

On a cru voir un mouvement spontané dans les corpuscules que le microscope fait découvrir dans les infusions de matières animales ou végétales : ici de nouvelles incertitudes viennent embarrasser l'observateur, qui craint de se méprendre sur les causes et leurs effets. C'est une goutte d'eau qui recèle les objets que l'on veut observer; la lumière est dirigée et concentrée sur cette goutte au moyen d'une lentille; elle y produit une chaleur inégalement distribuée, et par conséquent une agitation, un bouillonnement qui entraînent les petits corps nageans dans cet océan relatif. Pour avoir le droit d'affirmer que ces corps ont un mouvement qui leur est propre, il serait nécessaire de connaître parfaitement celui du liquide : on aurait ensuite à examiner si les corpuscules recèlent en eux-mêmes le moteur qui leur imprime le mouvement, ou s'ils obéissent à une impulsion extérieure, telle que celle de l'électricité ou de quelque autre agent encore ignoré. Il n'est donc pas suffisamment constaté que les corps flottans dans les infusions soient des animalcules; que devient alors une doctrine fondée sur cette hypothèse ? Le flambeau s'éteint entre les mains du natura-

liste : qu'il revienne sur ses pas ; cela sera plus sage que de s'obstiner à marcher dans les ténèbres.

Littérature.

Des progrès de la littérature en Hollande. — Il semble qu'en cherchant à connaître les littératures des autres pays de l'Europe, nous ayons jusqu'à présent négligé celle de la Hollande, comme si le langage et l'esprit de ses habitans n'avaient pu rien produire de remarquable. On ne parle jamais que de leur passion pour le commerce, pour les fleurs, de la beauté de leurs laiteries, et pourtant ce peuple, jeté, en quelque sorte, au milieu des ondes, dont l'existence dépend peut-être de la durée de ses canaux, possède des titres réels à la célébrité littéraire. Les sages, les érudits de tous les siècles, estimeront toujours des hommes tels que Grotius, Érasme, Scaliger et Vossius ; et si les amis de la science prononcent avec respect les noms de Huygens, Boerhave et Swammerdam, les noms de Rembrandt, de Gérard Dow, de Mieris et Paul Potter, exciteront à jamais l'admiration des amateurs des beaux-arts.

Le même siècle, le treizième, qui vit s'élever Bruges et Anvers, nous présente les premiers traits bien distinctifs du dialecte devenu aujourd'hui la langue que l'on parle en Hollande.

Les productions des ménestrels de l'Allemagne, réunies par l'ordre de Charlemagne, étaient, j'imagine, les modèles des madrigaux et des romances amoureuses que l'on retrouve chez les Hollandais, au quatorzième siècle. Les écrivains d'alors, Maerlant, Jean Helu et Melis Stoke, étaient de simples bourgeois ; mais leurs vers

étaient reproduits sur tous les bréviaires des hautes et nobles dames : ainsi que les poèmes de Chaucer et de Gower, dans la Grande-Bretagne, ces inspirations légères contribuèrent à fixer la langue dans laquelle elles étaient exprimées.

Le quinzième siècle ouvre une ère nouvelle à la littérature. L'imprimerie est découverte par Laurent Koster, de Harlem; mais Guttemberg, Faust et Schœffer surent avec adresse s'attribuer tout l'honneur d'une invention qui ne leur appartenait pas : au reste, elle n'eut pas d'abord des conséquences bien importantes. A la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, dont l'influence s'étendait sur tout le royaume actuel des Pays-Bas, on parlait français; et *les chambres de rhétorique*, dont l'origine remonte à cette époque, suivant l'opinion, au lieu de la diriger, ne servaient qu'à corrompre un langage qu'elles étaient appelées à conserver dans toute sa pureté, en sanctionnant l'introduction de mots étrangers. Le fait le plus digne de remarque à cette époque, c'est la première apparition d'écrits en prose (1).

Mais l'ignorance va se dissiper peu à peu, et le mouvement imprimé aux esprits, dans toute l'Europe, se fera vivement ressentir en Hollande au commencement du seizième siècle. Les trésors de l'antiquité sont fouillés par Erasme et Agricola; la philologie, par Adrianus Junius; les mathématiques et la géographie, par Mercator et Ortelius; la botanique, par Dodonæus; la chimie, par

(1) Dans la bibliothèque de Bruxelles se trouve une histoire générale manuscrite, composée vers l'année 1450 ou 1460, avec planches, dont l'une représente un moine assistant Auguste dans ses derniers momens, et une autre les funérailles de cet empereur, célébrées avec toute la pompe des cérémonies romaines, tandis que tous les personnages présens sont revêtus des costumes du quinzième siècle.

les Isaacs ; l'anatomie, par Vesalius ; et la jurisprudence, par Rævardus et Vigilius : mais leurs ouvrages étaient écrits en latin. L'université de Leyde dut son institution à des circonstances fort romanesques. Cette ville venait d'échapper aux armes de Philippe II : après de cruelles souffrances et la mort de six mille de ses habitans, le prince d'Orange lui offrit, comme prix de sa généreuse résistance, l'exemption de toutes charges, pendant plusieurs années, ou l'établissement d'une université ; cette dernière proposition fut préférée, et, fondée quatre mois après la levée du siége, elle devint bientôt l'une des plus célèbres de l'Europe. Vers le même tems, les travaux de Coornbert, de Marnix Aldégonde, auteur du chant national *Orange Boven*, de Wilhelmus, Van Nassauwen et de Spiegel, rendirent la langue plus pure, et la poésie de Roemer Wisscher lui donna cette simplicité, cette grâce, qui la distinguent éminemment ; mais elle ne fut portée à sa perfection que par Hooft, écrivain admirable et poète plein de verve, qui fleurit au commencement du dix-septième siècle. Ses compatriotes mettent sa pastorale *Granada* au niveau de l'*Aminte* du Tasse ; et, dans l'histoire de son pays, il prouva que sa langue était susceptible d'imiter les beautés mâles de Tacite, qu'il lut, dit-on, cinquante-deux fois avant de se croire en état d'exécuter le plan qu'il s'était tracé. Hooft est un de ces exemples rares de talens du premier ordre qui se sont produits dans toute leur grandeur, et qui ont obtenu la juste récompense qui leur est due. Ami de Huygens et de Descartes, protecteur de Grotius, il devint le confident intime de Guillaume Ier, prince d'Orange, et fut annobli par Louis XIII, roi de France.

Vondel, le Shakespeare de sa patrie adoptive, fut le contemporain et l'ami de Hooft. Ses meilleurs drames

sont *Gijsbrecht van Amstel*, et *Palamedes*; ce dernier, où Barneweldt est représenté sous les traits de ce héros, excita le ressentiment des meurtriers de ce grand homme. Mais c'est surtout dans ses satires que Vondel brille le plus; il y déploie une énergie de style et d'idées, que les poètes satiriques de la Hollande n'ont jamais pu atteindre, et que bien peu ont égalée dans les autres pays.

Plus populaire que Hooft ou Vondel, avec moins de prétentions à l'élégance, Cats est le poète de la multitude; la franche nationalité de ses écrits rappelle la touche de l'école hollandaise. Dans l'un de ses poèmes, *Het Huwelijk*, ou *le Mariage*, il peint successivement la jeune fille, l'amante, la fiancée, l'épouse, la mère et la veuve : aussi son influence est-elle grande sur les esprits auxquels il présente des idées qui leur sont familières, exprimées avec grâce et vivacité; et, comme Burns (1) en Angleterre, il est le compagnon du coin du feu, de la chaumière, où l'on ne trouve, la plupart du tems, que les poésies de Cats et la Bible.

A la fin du dix-septième siècle, la littérature hollandaise a décliné; le goût commence à se corrompre; les écrivains, au lieu de suivre la pente de leur génie, de se plier à la nature du sujet, de chercher à plaire à leurs lecteurs, adoptèrent pour leur langue les règles que Boileau et d'autres critiques moins recommandables avaient établies en France. Comme on pouvait le prévoir, l'originalité de style et de pensées céda la place aux absurdités du pédantisme et à la faiblesse de l'imitation; on ne vit alors aucune production remarquable.

Nous ne devons pourtant pas oublier le paysan Poot, au-dessous du médiocre, lorsqu'il s'adresse à un Mé-

(1) Voyez une notice sur ce poète si original, dans notre 27e numéro.

cène, mais véritablement poète dans ses odes sur le bonheur de la vie des champs. Les arbres sous lesquels il s'est si souvent reposé de ses fatigues, des fleurs à ses pieds, le ciel au-dessus de lui; le murmure des eaux, les oiseaux, la brise, s'animent dans ses vers alors inspirés. Après Poot vient Langendijk, qui, malgré la bouffonnerie de quelques-unes de ses compositions, a été comparé à Molière, et doit au reste tenir un rang distingué parmi les poètes comiques. Van Haren se fit aussi connaître par des odes et un poème intitulé : *les Gueux*, où il célèbre les illustres fondateurs de la liberté batave. Mais si la littérature fit peu de progrès à cette époque, la science prit de grands développemens; la philologie, la jurisprudence, la physique, fleurirent sous les auspices d'Haver Kamp, Oudendorp, Drakenborch, Heineccius, Boërhave, Albinus, Campen, Musschenbrook, Lyonnet et Farenheit : après lui aucun écrivain ne se fit remarquer; et, pendant la révolution française, la Hollande resta stérile; mais, en 1806, paraît Bilderdijk, à la fois avocat, poète et grammairien. Il obtint, encore jeune, un prix à la société poétique de Leyde, et s'occupa de la traduction des tragiques grecs. Exilé de son pays, en 1795, il ouvrit, à Londres, un cours de poésie qui fut bien accueilli; en 1806, il revint en Hollande, et, protégé par Louis Bonaparte, publia trois volumes de tragédies, d'un mérite inégal, avec des traductions de Pope, d'Horace, de Pindare, de Théocrite, etc. A l'abdication de Louis, en 1810, il perdit sa pension, et trois ans après joignit sa voix aux cris de triomphe de ses compatriotes, pour célébrer le retour de leurs princes nationaux, événement qu'il a chanté en vers dignes du sujet, dans son *Hollond's Verlossing*, ou *Délivrance de la Hollande*, et son *Wappen Kreet*,

ou *Appel aux Armes*. Sa réputation néanmoins repose principalement sur ses traités de grammaire, et nous ne connaissons pas d'auteur qui ait abordé avec plus d'habileté cette étude difficile et épineuse, ou qui ait su jeter une plus vive lumière sur la formation des langues.

Dans la philosophie morale, le nom de Kinker paraît concurremment avec celui de Van Hemert comme le propagateur du système de Kant, et Schrœder, Deimanfakk et Jeronimo de Bosch se distinguent aussi par de vastes connaissances. Kinker est un homme d'un savoir prodigieux; son Sommaire des doctrines de Kant a obtenu de justes éloges de la part de M. Dégérando en France: il a écrit et traduit des tragédies et des opéras; son *Janus ressuscité*, son *Rêveur*, montrent qu'il est aussi bon politique qu'administrateur habile: il connaît toutes les langues anciennes et modernes; il est poète et bon poète, excellent musicien, et l'on peut dire en un mot, du professeur de Liége, que c'est un homme universel. Parmi ceux qui honorent leur pays, nous citerons aussi le comte Van Hogendorp, qui, jeune encore, vit la révolution des États-Unis d'Amérique, et se concilia l'estime et l'amitié de Francklin et de Washington. De retour dans son pays, il se rangea du côté du prince d'Orange, contre le parti républicain, et passa dans la vie privée, et livré à de profondes études, la période de la domination étrangère. Chef du comité nommé en 1815 pour présenter *la loi fondamentale* du royaume des Pays-Bas, il fut avec Kemper et Van Alphen, l'un des membres les plus utiles et les plus éloquens de l'Assemblée nationale. Ses discours sur la liberté du commerce, ses considérations sur la politique des Pays-Bas, sur l'Inde, l'agriculture, les finances de l'île de Java, sont des monumens qui resteront. A cette époque, Der-

mont et Vander Palm surpassèrent tous leurs contemporains dans l'éloquence de la chaire.

La Hollande a eu aussi ses historiens : Klint a publié un Précis des différentes formes de gouvernement par où elle a passé, depuis les périodes les plus reculées. C'est un ouvrage rempli de faits, retracés dans un style clair et concis ; Vanvijk, dans sa *Soirée historique* et *la Vie sédentaire*, ouvre à ses lecteurs une mine de documens sur les mœurs et les usages des tems passés. L'histoire de Guillaume II, comte de Hollande, par Meerman, celle de la province de Gueldres, par le baron de Spaan, peuvent être consultées avec fruit par ceux qui sont curieux de connaître les traditions du *moyen âge* ; Hermann Bosscha et Vander Palm ont retracé avec vigueur les événemens qui ont rétabli la famille d'Orange dans les possessions de leurs ancêtres. L'esquisse singulièrement intéressante des caractères qui ont paru sur la scène, pendant cette période critique, annonce dans Vander Palm un esprit profond et ardent.

L'*Histoire de la domination française en Europe*, par Van-Kampen, est l'un des meilleurs livres que nous connaissions ; cet écrivain a aussi publié une excellente description géographique et politique des Pays-Bas.

L'on ne doit pas non plus oublier de mentionner l'*Histoire romaine* du savant et infatigable Stuart, auteur des *Annales de la Hollande depuis* 1763. L'*Histoire ecclésiastique* a été aussi écrite avec succès par Plank, Dermont Ypeij et Hamelsved.

Pour les poètes, leur nombre est si grand qu'il serait difficile de les juger tous, individuellement, mais on ne saurait lire sans émotion le poème du *Premier Monde*, par Bilderdijk ; l'*Exhortation à Israël*, par Dacosta ; les *Chants patriotiques* de Bellamy, ceux de Van-Alphen et

de Neuwland; les *Nouvelles* de Tollens, le *Mérite des Femmes* de Spandaw, les accords plus élevés de Helmers, Kinker, Van-Hall, Schoulen. Les romans sont la seule branche de la littérature que les Hollandais semblent avoir négligée : cependant, même dans cette branche, nous pourrions citer encore quelques productions qui ne sont pas sans mérite; mais nous croyons avoir suffisamment vengé l'honneur des muses hollandaises.

Biographie.

Prince maure transporté à la Louisiane, et rendu à la liberté après trente-neuf ans de servitude. —Un habitant de la ville de Natchés a fait insérer dans un journal américain ces particularités qui nous rappellent les tems homériques et les aventures du fidèle Eumée, l'un des serviteurs d'Ulysse. Abdoul Rahaman naquit à Tombouctou en 1762. Son oncle Abou Ibrahim régnait alors sur cette ville fameuse, et son père Alman Ibrahim était gouverneur de Foutah-Tello, soumise à Abou Ibrahim. Les liens de famille ne furent pas aussi forts que l'ambition; Alman parvint à se soustraire à la domination de son frère, et le fils, dont l'éducation était alors terminée, vint se ranger sous les drapeaux victorieux de son père. Il se fit bientôt distinguer par ses talens et sa bravoure, en sorte que son père ne craignit point de le mettre à la tête d'une expédition dirigée contre une tribu de nègres, établie au nord de Foutah-Tello. Il était alors âgé de vingt-six ans, et, par conséquent, c'était en 1788. La victoire favorisa d'abord le nouveau général; les nègres furent chassés, leurs habitations dévastées, et il semblait que les vainqueurs n'avaient plus autre chose

à faire que de retourner dans leur pays où leur triomphe était préparé. Mais ces nègres, vaincus et fugitifs, s'étaient ralliés; ils se portèrent par un détour, et à marches forcées, à un défilé que l'armée de Foutah-Tello devait traverser, et l'y surprirent en effet. Le général fut fait prisonnier, vendu à des mandingues, marchands d'esclaves, et fit partie de la cargaison d'un navire négrier venu d'Amérique où il retourna quelques jours après.

Arrivé à la Nouvelle-Orléans, Abdoul Rahaman, que nous nommerons désormais Prince, nom qu'on lui donna par allusion à sa naissance royale, fut vendu au colonel Foster, de la ville de Natchés. Il eut le bon esprit de se conformer à sa position, et de la supporter avec courage. Pendant trente-neuf ans qu'il a passés en Amérique, il s'est constamment abstenu de liqueurs spiritueuses, en bon musulman, car il observe avec scrupule les préceptes de la religion dans laquelle il a été élevé. Cette conduite parut être, dans cet homme, plutôt une conséquence de l'esprit d'ordre que de la conviction religieuse, qui, dans toutes les sectes, prend le nom de foi. Prince fut un modèle de bonne conduite, de travail, d'une probité scrupuleuse, d'une sage résignation.

L'habitant de Natchés, qui a communiqué au journaliste américain ces particularités relatives à Prince, les tenait d'un médecin qui avait fait quelque séjour à Tomboa, ville de la province de Foutah-Tello, et qui, durant une maladie dont il fut atteint dans cette ville, reçut du jeune Abdoul les soins les plus assidus et les plus touchans. Ces deux hommes se revirent à Natchés; mais leur position respective était bien changée! A la vue de son ami, l'Africain éprouva des émotions dont il parle encore avec enthousiasme. Que sentait alors le médecin? Que fit-il pour son bienfaiteur? On n'en dit rien;

croyons, pour son honneur, et pour celui de la race humaine, que c'est par lui que la captivité de Prince a cessé.

Prince est d'une haute taille (près de cinq pieds huit pouces); à l'âge de soixante-six ans, il n'a rien perdu de sa vigueur. Quand on le transporta en Amérique, son épaisse chevelure noire flottait en grosses boucles sur ses épaules : selon l'usage, on le dépouilla de cet ornement, comme les autres esclaves. Cette perte lui fut sensible, et depuis lors, il ne s'est plus mêlé de la toilette de sa tête, laissant à ses maîtres le soin d'en ordonner suivant leurs caprices. Le grand air, auquel sa peau nue fut exposée chaque jour depuis si long-tems, l'a beaucoup noirci, en sorte qu'au premier coup-d'œil on croirait qu'il approche plus de la race des Nègres que de celle des Maures. Cependant il repousse cette opinion avec une sorte d'orgueil; il affirme que *pas une seule goutte de sang nègre ne coule dans ses veines et qu'il est de pur sang arabe*. Il confond, dans son mépris, toutes les nations africaines qui n'ont pas l'honneur d'être arabes comme lui. Ces malheureux nègres! on les désavoue, même en Afrique, au sein d'une terre qui est à eux. Prince a cependant épousé une négresse; peut-être ses maîtres lui ont-ils imposé cette union qui n'a pas été malheureuse ni stérile. Il est maintenant entouré de neuf enfans. « Il me faisait de fréquentes visites, dit le narrateur, et ses conversations me plaisaient beaucoup. Il est modeste, civil, plein d'intelligence. Nous parlions politique, religion, morale; nous dissertions sur la géographie de son pays, et lorsque je comparais ce qu'il m'en disait à ce que l'on a écrit sur ces contrées, je le trouvais toujours véridique et bien informé. Il n'a jamais visité le nord du grand désert, mais il connaît très-bien les régions du milieu, ainsi que leurs habitans. »

Prince n'a point changé de religion, quoique la loi du Christ lui semblât préférable à celle de Mahomet. Il répondait constamment à tous ceux qui voulaient le convertir : «Vous n'observez pas les préceptes de la religion que vous me prêchez. »

Le père de cet homme de bien n'avait pas survécu long-tems à la défaite et à la captivité de son fils. Il eut pour successeur le frère puîné d'Abdoul-Rahaman, et peut-être ce monarque est-il encore sur le trône; il se nomme Almoun-Abdoul-Gohdrie. *Il est de sang mêlé*, dit Prince; *par cela seul, mes droits à l'héritage de mon père sont plus fondés que les siens, et, de plus, je suis l'aîné.* Mais il ne pense nullement à faire valoir ses titres, lorsqu'il reverra son pays : tous les prestiges de l'ambition se réuniraient vainement pour l'arracher au repos dont il sent le besoin, à la paix de l'ame dont il a contracté l'habitude. Il ne désire rien que de revoir son pays; quand il y sera, les blancs qui viendront le visiter seront les bien venus. La colonie américaine de *Liberia* (1) n'est pas très-éloignée de cette terre chérie; c'est là qu'il va se rendre, afin d'atteindre enfin, avec son *Isabelle* et ses neuf enfans, les lieux de délices dont il saura si bien goûter les charmes, après trente-neuf ans de servitude. Les fondateurs de Libéria ont pourvu aux besoins de la famille et aux frais de la traversée; ils en seront payés par une profonde reconnaissance, et une protection dont la colonie naissante profitera pour étendre sa bienfaisante influence en Afrique. Grâces à une collecte particulière, qui est sans doute une contribution des dames américaines, Isabelle pourra paraître avec

(1) NOTE DU TR. On sait que les États-Unis ont établi à Libéria, sur les côtes d'Afrique, une colonie de nègres affranchis. Voyez nos premiers numéros.

un certain éclat dans la patrie de son époux. Les journaux des États-Unis nous ont appris que cette intéressante famille est arrivée de Natchés à Baltimore, où elle s'embarquera pour Libéria.

Agriculture.

Procédé pour garantir les vergers du ravage des insectes. — C'est à M. Samuel Curtis que l'on doit la connaissance de ce préservatif dont plusieurs épreuves décisives attestent l'efficacité. Dans une lettre adressée à un amateur d'horticulture, il décrit avec exactitude ses procédés et leur résultat; l'amateur s'est empressé de communiquer au public ces précieuses connaissances. Voici un extrait de cette lettre dont les jardiniers de tous les pays ne manqueront point de profiter.

« Mon verger, auquel je prodigue mes soins, où j'ai planté plusieurs milliers d'arbres fruitiers, dépérissait, depuis quelques années : à chaque printems, les feuilles naissantes étaient dévorées par les chenilles ; au milieu de l'été, les branches et les tiges présentaient le spectacle de l'hiver; je n'avais ni fleurs ni fruits : il fallait un remède prompt, applicable en grand, et qui, par conséquent, n'exigeât pas les soins dont une intelligence exercée est seule capable, et qu'il eût été impossible d'administrer à un aussi grand nombre de malades également dignes de secours. J'avais déjà reconnu l'inefficacité des aspersions d'eau de chaux telles que je les avais faites ; mais j'avoue que mes essais ont peut-être été mal dirigés, que les aspersions n'ont pas été faites avec les précautions indispensables pour que l'action du liquide s'étendît à toutes les branches de chaque arbre,

et qu'on ne s'est pas assuré que l'eau d'aspersion fût saturée de chaux. Mais de peur que ce qui ne m'a pas réussi, quelques soins que j'aie pris pour obtenir plus de succès, ne soit aussi infructueusement tenté par d'autres horticulteurs, je me hâte d'en venir à ce qui a sauvé mes arbres, et fait aujourd'hui la gloire et la prospérité de mon verger.

» J'avais presque désespéré de mes chères plantations, lorsque l'idée me vint d'essayer l'effet de la chaux vive réduite en poussière très-fine, répandue sur mes pauvres arbres. J'imaginai une sorte d'*arrosoir* assez semblable à l'instrument de jardinage qui porte ce nom, ou, mieux encore, à un sablier d'une très-grande dimension, et qui aurait une anse, afin qu'on pût le saisir et le manœuvrer sans y mettre les deux mains. Je leur donne un pied de hauteur, sept pouces de diamètre; et le disque, percé de petits trous, n'a que quatre pouces. Ainsi, le vase peut être composé de deux parties, l'une cylindrique et l'autre conique, ou, ce qui est mieux encore, en forme de cône tronqué dont la grande base aurait sept pouces de diamètre, et la petite quatre pouces.

» L'épreuve des *aspersions* poudreuses faites avec cet instrument produisit un effet qui me rendit l'espoir. Je saisis le moment où les feuilles commencent à se développer, et je les fis saupoudrer de chaux vive, au grand préjudice des chenilles, qui n'y touchèrent plus. Vous eussiez vu alors, avec autant de plaisir qu'on en ressent au moment où la victoire est décidée, la fuite précipitée des chenilles qui conservaient encore de la vigueur, et les cadavres amoncelés de celles qui avaient péri. En peu de tems, mes arbres reprirent un air de vie, ce qui ne m'empêcha point de continuer mes aspersions de poussière. Enfin, j'eus la satisfaction de voir mes arbres parés

d'une belle verdure, et d'y faire une récolte qui fut pour moi-même un sujet d'étonnement : je n'étais point accoutumé à cette libéralité de la nature.

» Afin que la poussière de chaux vive répandue sur les arbres y produise tout son effet, il faut saisir le moment où les tiges, les branches et le feuillage, s'il y en a déjà, sont humectés par la rosée ou par une pluie qui vient de finir. L'opération réussit encore mieux, lorsqu'un vent très-faible entraîne la poussière dans une direction dont on profite pour que l'aspersion parvienne partout où l'on a besoin de porter l'action de la chaux. Lorsque toutes les circonstances sont favorables, trois ouvriers suffisent pour saupoudrer, en un seul jour, deux ou trois mille pieds d'arbres. Ils mènent avec eux, dans une charette, leur magasin de chaux en poudre, et ils en portent dans une boîte ou un sac une provision pour alimenter l'arrosoir. Quand cette provision est épuisée, ils la renouvellent au magasin.

» Je fais répandre la chaux sur mes arbres un peu avant l'épanouissement des fleurs, parce que les insectes destructeurs des fruits commencent, dès cette époque, leurs ravages, dont on ne s'aperçoit que plus tard, lorsqu'il n'est plus tems de les réparer. Après l'épanouissement des fleurs, une ou deux aspersions feront encore beaucoup de bien. On sera plus que dédommagé de cette dépense par la magnifique apparence du verger, une récolte plus assurée et plus abondante. »

REVUE BRITANNIQUE.

Horticulture.

DES JARDINS ET DES PLANTATIONS PITTORESQUES (1).

Au milieu des distractions variées qu'une habitation à la campagne procure à son propriétaire, il faut mettre en première ligne l'embellissement de la maison et du domaine plus ou moins considérable qui l'environne. Que ceux qui se livrent activement aux travaux de l'agriculture se gardent bien de considérer ce délassement

(1) NOTE DU TR. Walter Scott n'exerce pas sur ses contemporains la puissante influence de Voltaire sur son siècle ; mais il l'égale au moins par sa prodigieuse fécondité, et par la variété des genres dans lesquels il s'est successivement essayé. Epopées, poésies légères, romans, histoire, il a tout embrassé avec plus ou moins de succès, dans son universalité brillante. Il vient même, tout récemment, de publier un recueil de sermons. Walter Scott est aussi un agronome fort habile. C'est de sa plume qu'est sorti l'article qu'on va lire. Au milieu de détails techniques fort intéressans, il est facile d'y reconnaître les touches gracieuses et pittoresques du poète :

« Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes. »

comme frivole : ils verront qu'il se concilie parfaitement avec leurs occupations habituelles ; car, dans le cours de cet article, nous aurons plus d'une fois occasion d'observer à quel point le beau est intimement uni à l'utile.

Dans les premiers tems, les jardins n'étaient destinés qu'à produire des végétaux, des fruits et quelques fleurs. Mais ils commencèrent à prendre un autre caractère, quand les progrès de la civilisation déterminèrent le baron féodal à sortir de l'enceinte de son château-fort, et permirent à sa haute et puissante dame de descendre de ce siége, qui lui est si invariablement attribué par les anciens ménestrels, au haut des murailles, et de parcourir d'un pas majestueux le parc voisin que l'art avait disposé pour la recevoir. Ces jardins étaient aussi protégés par des murs, souvent même par des fossés inondés ; et l'eau qu'on en tirait pour alimenter des bassins, des canaux, des fontaines, donnait à celui qui était chargé de la disposition du terrain, des moyens de faire valoir son goût. L'art fit bientôt de nouveaux progrès, et les nobles cherchèrent à se consoler de la diminution de leur pouvoir, par la magnificence qu'ils étalaient autour d'eux.

On construisit des salles de banquets ; on éleva des terrasses, que l'on réunissait par des escaliers décorés des plus riches balustrades. Tout cet ensemble était sans doute très-artificiel, mais il avait un air de grandeur : c'était le triomphe de l'art sur la nature ; et d'ailleurs un jardin, ainsi décoré, s'harmonisait à merveille avec le genre de magnificence du château dont il était une dépendance et un ornement. Les buissons et les massifs de fleurs avaient aussi quelque chose d'artificiel ; car, lorsqu'ils n'étaient pas exotiques, ils offraient pres-

que toujours un aspect qui était le résultat de la culture. L'examen de ces fleurs présentait à la fois de l'intérêt au curieux, de l'instruction au savant, et de l'agrément au promeneur. On a prétendu, cependant, que le génie de Milton avait protesté, dans ces beaux vers, contre le goût des jardins de son tems :

> Ces fleurs dignes d'Eden, ces fleurs dignes des cieux !
> L'art n'assujétit pas leurs tribus prisonnières ;
> La nature au hasard, d'une prodigue main
> De la terre émaillée en a paré le sein.
> Tel était ce jardin, riant et magnifique,
> Simple et majestueux, élégant et rustique (1).

Sans doute, ces vers expriment à merveille ce qu'un jardin pittoresque doit être. Peut-être, toutefois, leur a-t-on attribué un sens qui n'était pas dans l'intention du poète. L'Éden avait été créé par la volonté du Tout-Puissant, et un écrivain d'un génie inférieur à celui de Milton aurait évité la faute de placer des charmilles et des plate-bandes dans un lieu dont toute apparence du travail humain devait être exclue ; autrement, c'eût été commettre le même contre-sens que ce peintre français, qui avait donné un habit de cour à notre premier père. Milton avait noblement compris que le jardin d'Éden, sorti des mains du Créateur, devait avoir cet air de liberté majestueuse que la nature imprime à ses ouvrages les moins parfaits. Mais il est bien douteux que son but véritable fût de recommander les jardins pittoresques qui étaient inconnus de son tems.

Un jardin, comme on en faisait alors, était une extension de la splendeur du château, dans une certaine portion du domaine ; elle procurait à la société, après

(1) Traduction de l'abbé Delille.

le dernier repas de nos ancêtres, la satisfaction de jouir de la fraîcheur du soir, sous des arceaux de verdure. De là, ces groupes de promeneurs, que Watteau et les paysagistes de son époque ne manquent jamais de placer au milieu de leurs compositions. Qui de nous n'a vu autrefois, dans quelque résidence champêtre, un tableau représentant un jardin bien aligné, au milieu duquel se trouvaient des groupes, les uns dans l'attitude de promeneurs, les autres occupés à boire, à fumer ou à jouer aux boules? Rien, sans doute, n'était moins pittoresque que nos bons aïeux, avec leurs faces fortement enluminées,

With a pipe and a flask, puffing sorrow away (1).

Il faut avouer cependant que ces groupes se conciliaient assez bien avec ces statues de pierre ou de plâtre, peintes de couleurs si vives, et qui servaient de décoration aux plus modestes de ces retraites champêtres.

Rien, au fond, n'est plus le produit de l'art qu'un jardin. Les plantes qui y croissent sont nécessairement entourées par des murs, qui séparent l'espace qu'il occupe du reste du domaine. Les serres chaudes, dont la construction est susceptible de beaucoup d'ornemens, sont d'ailleurs, ainsi que les plantes qu'elles renferment, le produit de l'art, et de l'art dans son plus haut point. Un mur en briques est en soi un objet désagréable; mais quand il est recouvert de massifs de verdure, et qu'on l'aperçoit par intervalles, ses tons chauds et vigoureux sont du plus riche et du plus heureux effet. C'est la nature qui a fait naître les fleurs, les buissons, les plantes grimpantes; mais c'est à l'art à les choisir et à les com-

(1) « Ecartant les soucis, avec une pipe et une bouteille. »

biner, de manière à en former un tout élégant et harmonieux. C'est assurément faire une grande violence à la nature, que d'emprisonner l'eau dans des bassins, ou de la faire jaillir dans des fontaines artificielles. Le croirait-on cependant, nous n'hésiterions pas, au besoin, à prendre même la défense des jets d'eau! non parce qu'il en existe de naturels, comme le dit Sir Uvedale Price, mais parce que c'est un spectacle magnifique, qu'une épaisse colonne d'eau s'élançant dans l'air avec une force irrésistible, et retombant en nuages étincelans sous les feux du jour ou sous ceux d'une illumination brillante. Au fond, si nous voulions justifier ces caprices de l'art, nous pourrions dire, avec un écrivain connu, que l'ingénieur hydraulique doit disposer en maître de l'eau, comme l'architecte dispose de la pierre. Nous n'ignorons pas que, depuis quelque tems, il est de mode de parler contre les formes artificielles que l'art a données à l'eau, et de demander, d'un air de triomphe, ce que sont les cascades de Versailles à côté des cataractes du Nil et du Niagara, des chutes de Schaffouse, et même de celles de la Clyde. Il est facile dé faire à cette demande une réponse péremptoire. Les eaux de Versailles sont sans doute inférieures aux cascades naturelles que nous venons de mentionner. Il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui les ont vues jouer, conviennent que c'est un spectacle imposant, magnifique, qui a dépassé leur attente, et qui donne la plus haute idée de la puissance de l'homme.

Mais quoique nous admirions ces vases, ces balustrades, ces grandes escaliers et tout le luxe d'architecture introduit dans les jardins par l'école italienne, il s'en faut bien que nous voulions aussi prendre sous notre responsabilité les misérables imitations de l'horticulture

hollandaise; ses ifs taillés en animaux de toute espèce, et ses figures de bois peint qui reproduisent les formes et le costume de leurs propriétaires, et que l'on aperçoit, la pipe à la bouche, à l'extrémité de chaque allée. Ce goût mesquin s'introduisit, en Angleterre, à la suite de Guillaume III, et, malheureusement il y a laissé des traces profondes. La différence qui existe entre le goût italien et le goût hollandais est facile à saisir. Une pierre dont un sculpteur habile a fait un vase élégant possède une valeur qu'elle n'avait pas sous sa forme première; un if dont on a fait une fortification ou un animal n'est que défiguré. L'un est un produit de l'art, tandis que dans l'autre on a seulement gâté la nature.

Cependant aujourd'hui que ces anomalies ridicules sont tombées dans le discrédit, il n'est pas inutile de dire qu'il existe des jardins dessinés dans le goût hollandais par Loudon, Wise et quelques autres, qu'il vaudrait mieux modifier que détruire entièrement. Leur rareté leur donne droit à des soins particuliers, comme des espèces d'antiquités. Ils communiquent, d'ailleurs, un caractère spécial à des lieux retirés et paisibles, qui, sans eux, n'auraient rien qui les distinguât. Nous avons conservé un ancien et agréable souvenir d'une retraite de ce genre. C'était une petite habitation, près d'un beau village, dans laquelle vivait une vieille demoiselle, et où, dans notre jeunesse, nous avons passé quelque tems. Le jardin, planté au commencement du dix-huitième siècle, était rempli d'allées tirées en ligne droite, entre des ifs élancés et qui formaient une épaisse bordure. Il y avait un petit bois rempli de buissons et d'arbustes couverts de fleurs; une charmille qui formait des arceaux de verdure, et un lieu reculé auquel on n'arrivait qu'à travers des allées contournées, qui se croisaient dans tous

les sens et que l'on nommait le labyrinthe. Au centre se trouvait un platane magnifique, énorme amas de branches, de feuillage, et le plus beau spécimen de ce genre que nous ayons jamais rencontré. Dans différentes parties du jardin il y avait des arbres d'agrément qui avaient atteint une grande élévation; le verger abondait en arbres fruitiers des meilleures espèces. Il y avait des siéges ornés, des allées de treillage, une salle de banquet. Même à l'époque où nous la vîmes pour la première fois, ce luxe en même tems artificiel et champêtre avait déjà perdu de son premier éclat. Les parterres n'étaient plus surveillés par les êtres simples et paisibles sous les auspices desquels ils avaient été plantés; et beaucoup des ornemens du domaine avaient été négligés ou détruits pour en augmenter la valeur productive. Nous l'avons visité dernièrement, après une absence de plusieurs années. L'air de retraite et de solitude que lui donnaient les épaisses bordures de ses allées, avait disparu; le grand platane était mort, comme la plupart des arbres de son espèce, au commencement de ce siècle; les charmilles avaient été déracinées; les arbres raccourcis; en un mot le caractère primitif de ce jardin tellement effacé, que ce fut avec un sentiment de satisfaction que nous en sortîmes. C'est en vain que l'on nous assurait que tout ce que l'on avait détruit, n'était que ridicule; nous ne pouvions pas nous empêcher de regretter l'aspect à la fois solitaire et solennel qu'offrait jadis cette retraite, et de protester contre ces destructions hâtives, d'autant plus funestes, qu'il faudrait une longue série d'années pour rétablir ce que l'on a abattu.

Nous pourrions citer aussi un petit endroit nommé Barneluth, situé dans le comté de Lanarck, près de la

jonction de l'Evan et de la Clyde. Rien n'est plus romantique que la scène qui l'environne. La rivière se fraie péniblement un passage à travers un lit de rochers qu'ombragent de grands arbres et d'épais buissons. Les ruines de la demeure primitive de l'antique et noble famille d'Hamilton dominent le précipice; au-delà de ces vieilles tours, les chênes qui couronnent les bords de la Clyde sont les restes d'une ancienne forêt calédonienne, et ils n'ont pas moins d'un millier d'années. On pourrait croire que le jardin de Barncluth avec le velours de ses tapis de verdure et ses allées régulières d'ifs et de houx, fait tache au milieu de la magnificence sauvage du site où il se trouve; mais l'effet qu'il produit est précisément tout le contraire : cet endroit est trop petit pour que le style de ses décorations puisse balancer la grandeur du paysage qui l'entoure et le commande. Le style bizarre et antique de cette espèce d'avant-scène lui donne l'apparence d'un ermitage construit dans un désert, dont il fait davantage ressortir la solitude. Sir U. Price a déjà protesté avant nous, avec l'accent d'une vive sensibilité, contre les destructeurs de nos anciens parterres et d'un jardin semblable à celui que nous venons de décrire.

Il serait bien tems, en effet, d'arrêter leurs ravages. Le jardin artificiel, dans sa structure, son sol, ses ombrages, qui, d'après toutes les considérations de goût et de convenance, devrait toujours se trouver près de l'habitation champêtre et paré de tout le luxe que comporte le système d'ornement de cette habitation, est aujourd'hui condamné à une espèce d'exil. Relégué dans quelque partie éloignée du domaine, enclos de murs grossièrement construits, le jardin moderne ne se produit plus que sous les formes les plus négligées et les plus humbles. Si le propriétaire a une vocation par-

ticulière pour le culte de Flore ou de Pomone, il doit accomplir leurs rites à distance et dans le secret, comme s'il célébrait quelque horrible mystère, au lieu de rendre publiquement hommage à des divinités si intimement unies aux dieux domestiques. Il faut savoir gré au duc de Marlborough de ne pas s'être soumis à cette mode ridicule, et de pratiquer, dans ses magnifiques domaines, tous les rites d'un culte innocent.

Voyons maintenant quel changement s'est aussi opéré dans une autre branche non moins importante de l'économie rurale. La passion de nos ancêtres pour la chasse s'est souvent manifestée dans le choix de leur résidence : une ancienne inscription du château de Wharncliffe nous apprend que cette habitation fut construite, sous le règne d'Henry VIII, par un gentil chevalier, nommé Sir Thomas Wortley, afin qu'il pût entendre, pendant l'été, *réer* le daim. Cette simple inscription, par son caractère antique et les goûts champêtres qu'elle constate, a quelque chose qui touche et qui émeut l'imagination.

La portion du domaine destinée à être convertie en parc doit, pour remplir le but qu'on se propose, posséder toutes les qualités qui peuvent favoriser le développement du talent de l'artiste. Plus le sol aura de mouvement, plus il sera convenable : il faut qu'il soit rompu, inégal, semé alternativement de grands arbres, de broussailles, d'eaux vives ou dormantes. Les herbes doivent rester dans leur état naturel ; et l'on se gardera bien d'arracher la fougère dans laquelle les jeunes faons aiment tant à se plonger. Le daim, qui est, par caractère, l'un des plus libres habitans des bois, ne peut être soumis, même aux légères restrictions d'un grand parc, qu'autant que tout ce qui l'entoure pré-

sente l'aspect de ses forêts et de ses solitudes de prédilection.

Mais le caractère qui convient au séjour de ces élégans animaux, et, en général, de toutes les bêtes fauves que préfèrent les chasseurs, est également celui qui touche davantage les hommes dont le cœur et les sens sont ouverts aux beautés de la nature. Les effets si variés d'ombre et de lumière, les parfums champêtres du bois et de la prairie, la majesté sombre des massifs qui contraste avec la gaîté des clairières, sont, pour eux, une source de pures et inépuisables jouissances. C'est surtout dans les forêts que paraît se complaire la muse de nos anciens poètes. En voyant le soin particulier avec lequel Chaucer et Spenser décrivent les caractères variés des différens arbres et tous les détails de l'aspect qu'ils présentent, il est évident qu'ils ne les considèrent pas seulement comme associés à leur divertissement favori, mais aussi comme possédant des beautés dont ils savaient sentir le prix, quoique leur âge ne possédât pas encore l'art de les reproduire sur la toile. Même aujourd'hui la langue populaire a conservé quelques expressions affectueuses dont se servaient nos ancêtres (1), quand ils parlaient des bois, non-seulement à cause des divertissemens qu'ils allaient y chercher, mais aussi à cause du plaisir qu'ils avaient à les voir.

Il faut bien, cependant, se garder de croire que les anciens barons féodaux songeassent le moins du monde à faire des jardins pittoresques : quand ils plantaient leurs parcs, ou qu'ils y pratiquaient des allées et des

(1) *The good forest. The merry green wood.*

clairières, c'était seulement pour la protection de leur gibier, ou la convenance des chasseurs. De longues avenues étaient indispensables pour ces parties nombreuses qui ressemblaient à nos modernes battues, et dans lesquelles les hôtes les plus illustres déployaient leur adresse, au premier rang. Aussi toutes les grandes forêts étaient-elles coupées par ces longues allées rectilignes que l'on voit dans les vieilles gravures et dont il est question dans les vieux livres. La description suivante de Chantilly, par lord Herbert, quoique la scène soit en France, et que l'échelle en ait une grandeur inusitée, est cependant, à tout prendre, une peinture assez exacte de l'aspect des domaines dont la noblesse féodale de l'Angleterre entourait ses châteaux, et même du caractère imposant de ces manoirs.

« Tout le pays appartenait au connétable de Montmorency. Ses ancêtres avaient fait creuser des canaux dans un grand rocher, pour ouvrir une voie artificielle à la rivière qui baignait la vallée. Ce rocher se trouvait ainsi divisé en petites îles, sur lesquelles on avait élevé un château fort, dont les différentes parties communiquaient par des ponts. Le connétable avait fait remplir l'intérieur de ce château de tentures d'or et de soie, de statues, de tableaux précieux. On voyait briller dans l'eau les truites, les carpes, les brochets, que l'on y conservait dans différens réservoirs. Cependant, dans mon opinion, rien ne contribuait davantage à la magnificence de cette demeure qu'une grande forêt de plein pied avec le château. Elle était remplie de daims, de sangliers, de lièvres, et divisée en une multitude d'allées et de sentiers qui la coupaient dans tous les sens. Les chiens pouvaient poursuivre leur chasse dans les sentiers, tandis

que les chasseurs continuaient à galoper commodément à travers les grandes allées sablées. »

Lorsque Charles-Quint traversa la France, il fut si frappé de la magnificence de Chantilly, qu'il s'écria que, pour l'avoir, il donnerait volontiers une de ses plus belles provinces des Pays-Bas. Dans le fait, il faudrait être bien étrangement prévenu en faveur du nouveau système, pour ne pas sentir combien l'impression que produisait la splendeur du château, s'accroissait par l'aspect sauvage de la forêt voisine.

Que le lecteur se représente une grande maison flanquée de tours à ses quatre angles, avec la saillie prononcée des conduits destinés à l'écoulement des eaux de son grand toit; qu'il surmonte ce toit de longues cheminées dont de nombreux ornemens cachent la laideur ordinaire; et il pourra alors se faire une idée d'un château du tems de la reine Élisabeth. En communication immédiate avec la maison, se trouvait le jardin, orné d'urnes, de vases, de statues, d'alcoves, d'escaliers, d'allées couvertes de pierres ou de gazons; ces allées conduisaient à travers une longue série d'objets intéressans dont le style s'harmonisait avec les frises, les riches entablatures du château, mais qui devenait plus massif et plus simple, à mesure que les constructions se rapprochaient davantage de la campagne. Les hôtes de ces belles demeures, quand ils étaient las du luxe artificiel de la *plaisance*, pouvaient se rendre dans les allées solitaires d'un parc, assez vaste et assez sombre pour offrir l'aspect d'un bois naturel, où, comme pour contraster avec la scène que nous venons de décrire, on n'entendait que le roucoulement des pigeons sauvages; où les ruisseaux coulaient librement dans les lits qu'ils s'étaient creusés; où les arbres étendaient des

rameaux qui n'avaient pas été torturés par l'art ; en un mot où tout était grand, libre, solennel, et paraissait être le produit des seules forces de la nature.

Pendant les guerres de Charles Ier, beaucoup de châteaux susceptibles d'être défendus, construits sous le règne précédent, furent détruits ainsi que les grands parcs qui en étaient une dépendance. Après la restauration, les *cavaliers* qui avaient eu le bonheur de conserver leurs propriétés, étaient, en général, trop pauvres pour rétablir leurs chasses ; et Cérès reprit possession du pays. Le parc cessa donc d'être considéré comme l'accompagnement nécessaire de la résidence champêtre d'un riche gentilhomme anglais. Le jardin qui pouvait facilement être ajouté à sa maison des faubourgs, comme à sa maison des champs, resta de mode plus longtems. Les courtisans de Charles II y introduisirent les treillages, les cabinets de verdure dont ils avaient pris le goût en France. Ceux de Guillaume III, comme nous l'avons vu, y adoptèrent toutes les monstruosités du style hollandais; mais l'excès de tant d'inventions capricieuses et ridicules finit par en lasser ; on sentit le besoin de recourir au livre de la nature et de tourner un nouveau feuillet.

Kent, trop vanté pendant sa vie, et peut-être trop déprécié depuis sa mort, introduisit le premier un système différent de celui qui prévalait il y a cent cinquante ans. Cet artiste pensa qu'il existait une différence trop grande dans l'ancien système, entre le jardin et ses dépendances, d'une part, et les campagnes environnantes, de l'autre ; et qu'il serait possible de donner au jardin quelque chose de la simplicité de la campagne, et à celle-ci quelques-uns des ornemens du jardin. Confor-

mément à ces principes, presque toutes les anciennes décorations furent placées au ban de la nouvelle horticulture. On rasa les vieux débris de la magnificence de nos pères, les tours, les cours d'honneur, les longues avenues, et jusqu'à ces grands dômes placés jadis au centre des constructions, et qui semblaient régner en maîtres, sur les murs successifs de défense qui s'élevaient, par gradins, tout autour. C'est ainsi que la tour de Glamis « dont la tradition n'a pas constaté la naissance, » dressait jadis sa tête majestueuse au-dessus des cercles formés par sept murailles, que les meilleurs amis du maître étaient obligés de franchir, après avoir répondu aux interpellations qui leur étaient faites à chaque porte. Qui le croirait? un disciple de Kent voulant, disait-il, donner davantage l'apparence d'un parc, à cette vieille et magnifique habitation, dont la partie la plus récente avait été construite par Inigo Jones, eut la barbarie d'abattre toutes les défenses extérieures, et de conduire ses mesquines allées de gravier jusqu'à cette porte, d'où l'on pouvait croire que lady Macbeth allait sortir pour recevoir le roi Duncan. Il y a trente ans et plus que nous n'avons vu Glamis ; mais nous n'avons pas pu encore pardonner aux barbares qui, sous prétexte de l'améliorer, ont dépouillé cette résidence de sa splendeur presque royale.

Les grands principes qui présidèrent aux innovations de Kent étaient excellens. L'horticulteur était considéré comme un peintre ; et le paysage comme la toile sur laquelle il allait déployer son art. Jusque-là tout était bien ; et au surplus Vanbrugh avait déjà eu les mêmes vues, car lorsque Marlborough le consulta sur les jardins qu'il voulait planter à Bleinheim, il lui répondit de s'a-

dresser à un bon peintre paysagiste, attendu que personne ne pourrait lui donner, à cet égard, de meilleurs avis.

Si, dans l'exécution, Kent eût approché des principes de sa théorie, il aurait mérité tous les éloges qui lui furent prodigués par ses admirateurs. Malheureusement, quoiqu'il fût artiste de profession, ce père des jardins pittoresques avait une imagination froide et commune. Il n'avait pas observé lui-même les grandes scènes de la nature, ou du moins la froideur de son ame ne lui permettait pas de les sentir et de les aimer. Il ne savait même pas reproduire les scènes qu'il avait constamment sous les yeux. Rien, au fond, de plus artificiel que les ondulations régulières de ses lignes, et les éternelles inclinaisons que les bêches et les pioches de ses jardiniers donnaient aux terrains qu'ils étaient chargés de planter. Le gazon menu, délicat, qu'il plaçait sur le bord des eaux, n'avait rien de commun avec la végétation vigoureuse des prairies naturelles. Ainsi, tandis que Kent avait banni l'art d'un domaine qu'il pouvait revendiquer à titre légitime, il l'avait introduit dans un autre qui lui était étranger, et où sa présence produit toujours un mauvais effet, quand elle n'est pas ménagée avec beaucoup de tact et de goût. En un mot ses imitations ne ressemblaient pas plus à la nature, que le rouge d'une coquette surannée ne ressemble au vif incarnat dont la jeunesse et la santé colorent le teint d'une beauté adolescente.

Une chose singulière, c'est que tandis que Kent proscrivait ces représentations de dieux et d'animaux taillés dans des ifs et des charmilles, semblable à ces rois réformateurs d'Israël, il conservait une partie du culte idolâtre qu'il avait annoncé l'intention d'abolir entièrement. Il bannit, il est vrai, de ses jardins, toutes ces

représentations mythologiques, et les curieux ne purent plus se pamer d'aise en voyant :

All heathen goddesses most rare ,
Homer, Plutarch and Nebuchadnezzar,
All standing naked in the open air (1).

Mais afin d'en compenser la perte, il multiplia les temples, les obélisques, les kiosques; et ces décorations nouvelles n'avaient, en général, guère plus de convenance et d'à-propos que le panthéon de verdure qu'il avait éconduit.

Le goût de cette simplicité étudiée et factice se répandit généralement. Brown, l'élève de Kent, marcha sur sa trace; mais, à en juger par la pièce d'eau de Bleinheim, ses conceptions avaient un caractère plus grandiose que celles de son prédécesseur. Nous ne croyons pas, cependant, que le caractère de la Tamise soit aussi vindicatif que cet artiste le prétendait, lorsqu'il disait, dans son enthousiasme, que ce fleuve ne lui pardonnerait jamais de lui avoir donné un aussi formidable rival.

Ce qui est curieux, c'est que cette école qui annonçait seulement l'intention d'embellir la nature, se distinguait, au contraire, par les perturbations capricieuses qu'elle lui faisait subir. Ici la bêche élevait des collines; plus loin la pioche creusait des vallons. La vanité comme l'intérêt des jardiniers paysagistes trouvaient leur compte à ces mutations violentes. Ils ne savaient même pas profiter des heureux accidens que le hasard plaçait sous leurs pas. Par exemple, l'un d'eux, Robertson, élève de Brown, avait été chargé de dessiner les jardins de Duddingstone,

(1) « Les divinités païennes les plus rares; Homère, Plutarque, Nabuchodonosor, tous nus en plein air. »

près d'Édinburgh. On pouvait croire qu'il tirerait parti du point de vue qu'offrait le château de Craigmillar, ruines intéressantes par l'aspect pittoresque qu'elles offrent, et par la grandeur des souvenirs historiques qu'elles rappellent; mais il s'en donna bien de garde; et un jour qu'on lui en faisait un reproche, il répondit gravement que comme on pouvait voir le château de Craigmillar de tout le pays, il n'en faisait pas plus de cas que des caresses banales d'une courtisane. Il cacha également la vue de Duddingstone Loch, petit lac de l'aspect le plus gracieux, par la raison qu'il ne faisait pas partie du domaine. Sans aucun doute il aurait agi de la même manière avec la montagne d'Arthur; mais ses dimensions ne lui permirent pas de l'escamoter, comme le lac et le château. Le bon et vieux lord Abercorn se pâmait de rire, en racontant toutes ces singulières fantaisies de M. Robertson; mais, ajoutait-il avec bonhomie, comme chacun est censé connaître son métier, je le laissais faire. Il s'en fallait bien, toutefois, que M. Robertson fût un homme dépourvu de goût et d'intelligence; ses fautes résultaient pour la plupart des mauvais systèmes qu'il tenait de ses maîtres.

M. Payne Knight et Sir Uvedale Price posèrent enfin les bases d'une théorie plus raisonnable. Ces deux artistes, et surtout le dernier, parvinrent à démontrer au public que ce qu'on lui avait présenté comme une imitation exacte de la nature, n'était que manière et affectation. Le vieux système trouva un champion habile dans la personne de M. Repton; mais la manière dont il le défendait, prouvait qu'il était à demi converti aux idées de son adversaire; et qu'il combattait plutôt pour honorer la mémoire de ses maîtres, que dans l'espérance de la victoire. Depuis cette controverse, qui date de trente

ans, de grandes améliorations ont été introduites. On a moins fait usage de la bêche et de la pioche; et on a cessé de revêtir d'un vêtement uniforme le bord des cours d'eau. On laisse en paix cette riche et belle nature qu'on proscrivait jadis, tout en en parlant sans cesse. Aucun horticulteur n'oserait aujourd'hui toucher aux paysages champêtres que leurs devanciers immédiats se seraient crus en conscience obligés de détruire; on n'oserait pas porter une main profane sur ces prairies, ces grottes, ces montagnes, que la nature elle-même a pris le soin d'embellir. On a renoncé également à ces mesquins simulacres de temples, d'obélisques, tout en conservant scrupuleusement les vestiges des siècles passés, et, en général, tout ce qui rappelle des souvenirs historiques.

A corner-stone by lightning cut,
The threshold of a cottage hut (1),

peuvent sous ce rapport avoir leur prix. L'art ne tente plus de substituer à tout, ses combinaisons fantastiques: il ne détruit pas; il améliore.

Au surplus, à la même époque, notre goût éprouvait une réforme générale. On répudiait universellement ce qui paraissait maigre, mesquin, et l'on s'appliquait à combiner l'élégance et la solidité. Aujourd'hui, dans le plus modeste salon, les meubles sont jetés dans un moule antique, et empreints de cette simplicité gracieuse que leur donnait la Grèce. Ces siéges que soutenaient, il y a quarante ans, quatre bâtons semblables à des tuyaux de pipe, ont maintenant quelque chose de curule, et ils donnent un sentiment agréable de stabilité au superbe

(1) « Une pierre que la foudre a mutilée, ou le seuil d'une chaumière. »

aristocrate ou à l'épais bourgeois qui viennent s'y asseoir.

Une cause, légère en apparence, contribue, cependant, à nuire aux progrès de l'art, c'est la qualification fort impropre de *jardiniers* donnée à ceux qui le cultivent; et que nous-même, faute d'autres, nous avons été obligé d'employer dans le cours de cet article. Il est résulté de cela que beaucoup d'individus dont le savoir-faire ne s'élevait pas au-dessus de celui d'un bon jardinier ordinaire, ont cru qu'ils pouvaient dessiner des parcs; genre d'industrie tout-à-fait différent de l'autre, et qui ne pouvait pas les rendre propres à concourir à l'exécution des plans conçus par des hommes mieux élevés et familiarisés avec les arts du dessin et les productions des grands maîtres. Price n'a pas cessé de réclamer contre cette confusion de deux industries différentes ; et de témoigner le désir que ceux qui suivaient la même profession que lui eussent le goût épuré par de bonnes et fortes études. C'est, en effet, le meilleur moyen qu'ils aient de remplir leur vocation avec honneur, et de relever leur art dans l'échelle sociale et dans l'estime des gens de goût.

Mais pour que l'horticulteur-paysagiste puisse tirer parti de tout ce qu'il aura acquis par l'observation de la nature et par l'étude des arts du dessin, il faudra lui donner plus de liberté qu'on ne lui en accorde aujourd'hui. Suivant ce qui se pratique communément, on estime le prix de son travail, à un certain nombre de guinées par jour, et celui qui le consulte tâche de mettre le plus possible à profit le tems qu'il rétribue. En conséquence on fait parcourir le terrain trois ou quatre fois par l'artiste; il faut que, sur cette inspection hâtive, il prenne son parti; et cependant, pour que son plan fût convenable, il eût été nécessaire que l'horticulteur reconnût les loca-

lités, à différentes heures du jour et à différentes époques de l'année, et sous des conditions diverses d'ombres et de lumières.

De là des déterminations précipitées de la part de l'horticulteur qui sait qu'on réduira beaucoup sa rémunération, s'il ne fait pas quelque changement notable dans la disposition du terrain, et qui, cependant, manque du loisir nécessaire pour juger de ce que ces changemens doivent être. Il en résulte que des hommes pleins de goût et de talent sont obligés d'agir au hasard. Le tems leur manque pour reconnaître le *genius loci*; ils soumettent leur pratique à quelques règles uniformes; et au lieu de recevoir leurs inspirations de la nature, ils lui imposent le caractère banal d'une pratique vulgaire, comme ces ouvriers qui impriment une même marque sur tous les tissus qui leur passent par les mains.

Mais, dira-t-on, en poussant l'art au point où nous voudrions le faire arriver, il ne serait plus qu'à la convenance des grands et des riches. Tel n'est point notre but; et nous sommes persuadé que ce ne serait pas non plus le résultat de nos conseils, s'ils étaient suivis. Quand une fois on a donné l'exemple du bon goût, il est bien rare que cet exemple soit méconnu. Pour nous en convaincre, il suffit de se rappeler les formes monstrueuses de notre poterie, il y a quarante ans, et de les comparer aux formes gracieuses généralement adoptées depuis que l'on a pris pour modèles les vases grecs vulgairement nommés étrusques. Grâces à l'adoption de ces formes par M. Wedgwood, la poterie la plus grossière a maintenant de l'élégance et de l'agrément. Il en est de même partout. Le bon goût ne s'établit pas par des lois et des canons, mais par la toute-puissance des exemples. Un certain nombre de véritables paysages conçus et exé-

cutés par des hommes de génie, qui rejetteraient les règles mesquines de Kent et de Brown, qui décoreraient davantage le jardin proprement dit, et donneraient au parc un caractère plus simple, plus hardi, plus sauvage, feraient naître bientôt un esprit général d'émulation. Il y a des milliers de propriétaires qui ont des domaines sur lesquels l'art tenterait vainement de déployer ses pompes, et qui, d'ailleurs, ne sont pas assez riches pour offrir une rémunération convenable à de grands artistes; mais en imitant leur exemple, ils rendraient agréable et joli ce qu'il serait impossible ou trop dispendieux de rendre beau.

Quittant ces considérations générales, nous allons maintenant consacrer la fin de cet article à faire connaître à nos lecteurs la découverte la plus importante dont se soit encore enrichie l'horticulture pittoresque. C'est Sir Henry Steuart qui est l'auteur de ce moyen assez peu dispendieux, et dont les résultats sont presque immédiats, de créer des parcs pittoresques (1).

Les matériaux ou les couleurs dont dispose le dessinateur champêtre, pour faire son paysage, sont la terre, les eaux et les arbres. On n'établit que des changemens insignifians, en creusant la terre ou en l'amoncelant avec la bêche; le nivellement des terrains et les collines artificielles que l'on élève servent seulement à montrer que l'homme a tenté ce qui était au-dessus de son pouvoir. L'eau nous obéit plus docilement; et il existe des endroits où l'on a fait, avec beaucoup d'effet, des rivières et des lacs artificiels; mais il importe, pour cela, que le lieu soit prédisposé par la nature à l'introduction des

(1) Vid. *The Planter's Guide; or a practical essay on the best method of giving immediate effect to wood, by the removal of large trees and underwoods.* By Sir Henry Steuart. Edinburgh, 8° 1828.

eaux artificielles, et même pour qu'elles se produisent avec un entier avantage il ne faut les placer que dans les lieux où il existait jadis des eaux naturelles. Supposons, par exemple, qu'il y eut autrefois un petit lac dans un lieu que l'on voudrait convertir en parc pittoresque, et que l'eau de ce lac se soit écoulée par l'abaissement successif ou la rupture subite de ses bords, en posant une petite digue, il sera facile de rétablir le lac; et l'on ne fera, de cette manière, que rendre au paysage son aspect primitif. Mais nous doutons beaucoup que même les ingénieux procédés indiqués par Sir U. Price satisfissent la pureté de son goût, s'ils étaient mis à exécution; ce n'est que bien rarement et avec des frais extraordinaires que l'on se procure, par les eaux artificielles, les effets que l'on veut en obtenir.

Les arbres sont donc de tous les matériaux dont le jardinier-paysagiste peut disposer, celui sur lequel il a le plus d'action. Or comme les arbres, en même tems qu'ils réjouissent la vue par la variété de leurs formes et les nuances de leur couleur, améliorent le sol par la chute de leurs feuilles, et adoucissent la température par leur abri, il est facile de concilier l'agrément et l'utile, par des plantations bien entendues. Toutefois il y avait un grand inconvénient attaché jusqu'ici aux plantations, c'est que celui qui les faisait pouvait rarement jouir de leur abri, de leur ombrage et du charme qu'ils répandaient sur le paysage. Il était obligé d'exécuter ses plans avec des pygmées; d'en attendre les lents progrès; et de léguer à ses successeurs le plaisir de voir réaliser l'entier accomplissement de ses désirs et de ses espérances. Souvent aussi il laissait ses propriétés à des héritiers négligens qui, faute de goût et de soin, empêchaient que ses idées ne se réalisassent.

Repton a prétendu que ces épais massifs plantés par les chefs de son école, ne l'avaient été, sous cette forme compacte, qu'afin qu'ils pussent mieux, dans leur jeune âge, résister aux intempéries des saisons; mais que, dans la pensée de Kent et de Brown, un art judicieux devait plus tard y faire des éclaircis, et y jeter des jours pittoresques. Si leurs vues, à cet égard, ont pu être ainsi méconnues ou négligées, il est à craindre que les plans conçus d'après les principes de Price ne le soient bien davantage. Il y a quelque chose de fantasque dans le goût qui prédomine aujourd'hui. On veut, dit-on, dans les plantations que l'on fait, reproduire le mouvement et l'air de liberté d'une forêt naturelle. Lorsque ce projet est favorisé par le terrain dont on dispose, l'exécution peut en être fort agréable; mais lorsque l'on trace des lignes d'une irrégularité extravagante sur un terrain plat et sans mouvement, cela nous rappelle l'histoire de ce baron allemand qui, voulant imiter la vivacité française, sautait par-dessus des tables et des fauteuils, pour apprendre, disait-il, à être *fif*. Lorsqu'on se récrie sur ces zigzags bizarres que présentent les nouvelles plantations, on réplique que nous n'avons sous les yeux qu'une préparation; et que plus tard on saura y introduire ces masses alternatives d'ombre et de lumière qui sont le plus grand charme des forêts. Vous ne voyez encore la nature qu'en papillotes, nous disent ces messieurs; attendez que le tems en découvre les tresses et les anneaux. Mais hélas! comme l'a dit un grand maître, la vie est courte et l'art est bien long; il est fort à craindre que beaucoup de ces papillotes ne soient jamais détachées, et qu'elles ne défigurent les scènes qu'elles étaient destinées à embellir.

C'était sans contredit un grand obstacle aux progrès de l'art des jardins, qu'aucun artiste ne pût espérer de voir lui-même le résultat de ses propres travaux; il n'y avait même que ceux qui vivaient très-long-tems qui pussent en surveiller les progrès jusqu'au moment où les premiers effets de leurs combinaisons commençaient à se faire sentir. Cependant l'ambition de l'homme ne s'était pas soumise à cette fâcheuse nécessité, sans faire quelques efforts pour s'en affranchir. Depuis le sultan Achmed des Contes des Génies, jusqu'à l'époque actuelle, on avait tenté différens moyens de transporter des arbres dans un état complet de maturité, pour en former des paysages, ou pour embellir ceux qui existaient déjà. Ces moyens ont pu réussir dans quelques cas où l'emploi en a été favorisé par des circonstances particulières; mais presque toujours les frais très-considérables occasionés par ces tentatives ont été à pure perte. Aussi, dans ces derniers tems, les procédés recommandés par les horticulteurs étaient-ils considérés comme empiriques. Millar engage fortement ses lecteurs à ne pas faire d'essai de ce genre; et M. Pontey considère avec raison les arbres malades et dégradés sur lesquels ces expériences avaient été tentées, comme faisant tache dans les paysages dont ils devaient être l'ornement. On a même prétendu que l'on ne gagnait rien en transplantant un arbre de dix ans d'âge; et, en effet, on a constaté qu'un plan pris dans la pépinière et placé près de cet arbre serait, au bout de quelques années, le plus beau des deux.

Néanmoins ces obstacles considérés si long-tems comme insurmontables, ont cédé, à la fin, au courage, à la patience et à l'habileté d'un individu qui, avec un succès presque merveilleux, est parvenu à couvrir à la fois tout

un parc, d'arbres isolés ou réunis en groupes, mêlés d'arbustes et de buissons de différentes grandeurs, et disposés avec un goût exquis. C'est dans son domaine héréditaire d'Allanton que Sir Henry Steuart a pu opérer ces prodiges. Dans le court espace de quelques mois, il a obtenu ce qui, sans les procédés dont il est l'inventeur, n'aurait pu être le fruit que de quarante mortelles années.

Allanton est une possession ancienne de cette branche de la maison de Steuart; et jusque dans ces derniers tems, il ne se recommandait guère que par ses souvenirs historiques. Situé dans le comté de Lanarck, ce domaine est éloigné de cette riante vallée de la Clyde, qui présente à l'œil du voyageur de si gracieux paysages. Le sol en est marécageux, et avant les plantations faites par Sir Henry, la vue, depuis le château, se portait sur une série de petites collines dont l'aspect n'avait assurément rien d'agréable. Mais la fortune qui avait placé un homme de goût et d'un génie observateur dans cette triste résidence, lui avait aussi accordé le pouvoir de contraindre la nature à donner à son domaine une portion de ces beautés champêtres qu'elle a départies spontanément à des contrées plus favorisées. Nous n'hésitons pas à dire que ce parc, si on prend en considération les souvenirs qui s'y rattachent, et surtout les heureux essais qui y ont été tentés, est devenu l'un des points les plus intéressans et les plus curieux du nord de notre île.

Sir Henry ne sera pas sans doute offensé de ce que l'exposé de la victoire que son art a remportée sur la nature, a d'abord été accueilli avec quelque incrédulité. Les résultats qu'il avait obtenus étaient si étonnans, qu'on pouvait croire que, trompé lui-même par son en-

thousiasme, il y avait un peu d'exagération dans le compte qu'il en rendait. Mais Allanton a été, depuis, visité par beaucoup d'observateurs judicieux et attentifs; et l'uniformité de leur témoignage ne permet plus d'avoir aucun doute sur la réalité de ces merveilles.

Une garantie plus imposante se trouve encore dans le rapport des commissaires envoyés à Allanton, par la Société d'Agriculture de l'Écosse septentrionale. Ce rapport embrasse trois objets différens : 1° les arbres isolés ou répandus sur la prairie par groupes détachés. Dans ce nombre se trouvaient des bouleaux, des frênes, des ormes, des sycomores, des tilleuls et des maronniers, qui tous avaient été transplantés, et qui, même dans les endroits les plus exposés, paraissaient pleins de vie et de vigueur, et donnaient des bourgeons de dix-huit pouces. Les arbres avaient des proportions diverses. Quelques-uns, qui avaient été plantés quelques années auparavant, avaient de trente à quarante pieds, et même davantage. La circonférence des plus forts était de cinq pieds à cinq pieds huit pouces, à un pied et demi au-dessus du sol. D'autres arbres que l'on avait seulement transplantés depuis six mois, avaient de vingt à trente pieds de hauteur, et de deux pieds et demi à trois pieds dix-huit pouces au-dessus du sol. Ces arbres étaient dans un état de vitalité très-satisfaisant, mais les feuilles en étaient plus petites que celles des autres, différence qui, au surplus, cesse d'exister dans la seconde et surtout dans la troisième année. Les commissaires se convainquirent que ces arbres n'avaient aucune branche ou aucun rejeton de mort, conséquence nécessaire de la transplantation, quand elle s'opère d'après d'autres procédés. Ainsi les arbres isolés, quoiqu'ils ne fussent ni

abrités, ni soutenus par des supports, offraient toutes les qualités que le propriétaire pouvait désirer, sous le rapport de la beauté, de la santé et de la force.

Les commissaires avaient ensuite à s'occuper des arbres plantés en massifs et tout près les uns des autres. Il y a, dans le parc, plusieurs massifs de ce genre, qui forment des contrastes agréables avec les groupes et les arbres isolés. L'un d'eux était destiné à clore le parc sur le point qu'il occupait. Il se composait d'arbres de vingt à trente pieds de haut, transplantés dans le cours d'une seule saison, et placés à vingt pieds de distance : les intervalles étaient occupés par un taillis de buissons et d'arbrisseaux. Les grands arbres, se servant réciproquement d'abri, poussaient des rejetons plus vigoureux que les arbres isolés, et les buissons de chênes, de bouleaux, de houx et autres arbres que l'on trouve communément dans les bois naturels, faisaient d'étonnans progrès. Quoiqu'il n'y eût que cinq ans que ce taillis eût été planté, les personnes qui n'auraient pas été prévenues lui auraient assigné trente ou quarante ans d'existence. Après avoir exposé tous ces faits, les commissaires finirent leur rapport en disant que « suivant leur opinion unanime, l'art de la transplantation, tel qu'il est pratiqué par Sir Henry Steuart, était destiné a accélérer, d'une manière extraordinaire, la venue des bois, soit qu'on les plantât comme abri ou comme ornement. Ils ajoutèrent, et ce fait n'est pas moins remarquable que tous ceux qui précèdent, que, dans toute cette vaste plantation, il n'y avait qu'un seul arbre qui n'eût pas réussi.

Les prodiges opérés par l'industrie de Sir Henry se trouvant ainsi constatés par des observateurs judicieux, il nous reste à faire connaître comment il est parvenu à

donner au tems de nouvelles ailes, et à obtenir des arbres *forcés*, à peu près comme un jardinier obtient des fruits forcés dans ses serres (1). Tout son système repose sur une étude approfondie de la physiologie végétale. La cause principale qu'il assigne à ses succès n'est pas moins remarquable que les résultats pratiques de sa théorie.

Son premier principe sera sans doute admis sans discussion, quoique malheureusement il soit presque toujours négligé dans la pratique; c'est que l'on ne peut espérer de succès qu'autant qu'il y aura du rapport entre l'arbre qu'on se propose de transplanter, et le sol où on veut l'introduire. Tout le monde reconnaît dans la théorie que chaque espèce d'arbre a un sol qui lui est propre et où elle prospère, tandis qu'elle aura peine à végéter dans un autre; et cependant, neuf fois sur dix, les planteurs placeront indistinctement leurs arbres dans tous les sols. Mais il y a encore un autre principe tout aussi important et qui n'est pas moins méconnu dans la pratique que celui-là, c'est celui qui se rapporte aux choix et conditions des *individus* que l'on veut transplanter. Nous sommes obligés d'entrer, à cet égard, dans quelques détails.

Toutes les personnes qui se sont occupées de plantations savent que l'action constante et non interrompue de l'air, sur un arbre, lorsqu'il y est exposé, lui donne des qualités et un aspect différens, et même, à quelques égards, tout-à-fait opposés à ceux d'un arbre de la même espèce bien abrité; mais Sir Henry est le premier qui ait tiré parti, dans la pratique, de cette observation.

Il n'est sans doute aucun de nos lecteurs qui n'ait quel-

(1) Voyez, sur les fruits forcés de l'Angleterre, l'article sur l'histoire de l'horticulture, inséré dans notre 4e numéro.

que idée générale sur la circulation de la sève qui remplit, dans les arbres, un office analogue à celui du chyle dans le corps humain. Cette substance nutritive est recueillie par les racines avec ces fibres si délicates qui en forment l'extrémité, et qui, avec une adresse qu'on serait tenté d'attribuer à une raison supérieure, s'appliquent, dans toutes les directions, à découvrir les substances du sol les plus propres à l'alimentation de l'arbre. Les sucs qui sont ainsi extraits de la terre s'élèvent ensuite, dans l'arbre, par les efforts de la végétation; chaque branche et chaque feuille, servant à les soulever, par les appels qu'elles font à la sève dont elles sont altérées, et qui se répand, grâces à l'action continue de ces espèces de pompes, jusque dans les pointes les plus ténues de tous les arbres en bon état. En d'autres termes, ce sont les racines que la nature a chargées du soin de procurer les alimens; les branches, les bourgeons, les feuilles, font, en quelque sorte, les fonctions de l'appétit, et déterminent l'arbre à consommer les alimens qu'on lui procure. Si les racines ont souffert, ou ne peuvent pas se procurer la quantité de nourriture suffisante, l'arbre périra comme un animal qui manque des alimens nécessaires pour le substanter, quelles que soient, d'une part, l'énergie de l'appétit, et de l'autre celle de la végétation. C'est alors la faim qui tue l'arbre. Que si, au contraire, les forces de la végétation sont altérées, et que l'arbre, par suite du déclin de l'âge, de quelque forte amputation ou de toute autre cause, cesse de fournir aux bourgeons et aux feuilles la sève qu'elles réclament, la plante meurt alors par l'altération des facultés digestives.

Mais il faut aux arbres comme aux animaux autre chose que des alimens pour les faire vivre : l'air leur est également indispensable. S'il leur est fourni en quantité

surabondante, ainsi qu'il arrive dans certaines situations, l'arbre souffrira du froid, comme l'homme dans une latitude septentrionale, quand l'air trop vif irrite la susceptibilité de ses organes. Que si, au contraire, l'arbre et l'animal sont placés dans un endroit d'où l'air soit exclu, ils éprouveront une suffocation tout aussi fatale à leur santé, et qui pourra même compromettre leur existence. Mais la nature a pourvu ceux qu'elle a faits naître, de moyens de conservation. L'homme, souvent en butte aux atteintes d'un froid rigoureux, se couvre de vêtemens chauds; tandis que sur les latitudes polaires et sur les sommités de l'Hymalaya, la nature a couvert les animaux d'un ordre inférieur, qui ne peuvent pas se faire eux-mêmes d'enveloppe artificielle, d'une fourrure plus épaisse, et qui leur serait inutile ou incommode dans des régions plus chaudes. Il en est de même des arbres : comme ce qui importe davantage est de protéger la circulation de la sève qui les alimente, ils ne manquent jamais d'envelopper d'une écorce épaisse, surtout dans les parties les plus exposées, les vaisseaux par lesquels cette circulation s'établit. Si l'animal court le risque d'être suffoqué faute d'air vital, l'instinct ou la raison le pousse à s'approcher des ouvertures par lesquelles il peut en recevoir, et à se débarrasser des enveloppes qui augmentent l'oppression qu'il éprouve. Or, il est facile de démontrer que l'on retrouve également, dans les plus grands et les plus nobles des végétaux, cet instinct qui engageait les malheureux détenus dans la caverne de Calcutta, à se dépouiller de leurs vêtemens, et à faire tous leurs efforts pour se tenir le plus près possible de la seule ouverture par laquelle l'air pût s'introduire dans leur horrible prison. Voyez les bois ou les plantations qui n'ont pas été suffisamment éclaircis : les arbres qui s'y trouvent prennent une forme élan-

cée ; la cime étroite et resserrée de chacun de ces arbres tend sans cesse à se faire un passage vers l'air et la lumière dont ils sont avides. Lorsqu'ils en sont empêchés par les branches qui les surmontent, on les voit contourner leurs rameaux de la manière la plus bizarre, pour trouver accès à l'air, sur les flancs de la plantation ; et quand des obstacles insurmontables s'opposent au succès de ces tentatives, ils périssent inévitablement. De même que les hommes se dépouillent de leurs vêtemens lorsqu'ils souffrent de la chaleur, les arbres prennent une écorce légère, humide et d'un beau ton verdâtre, tout-à-fait différente de cette écorce épaisse et raboteuse qui protége la circulation de la sève, dans les endroits exposés.

Il existe encore une différence fort curieuse entre les arbres abrités et ceux qui ne le sont pas, et qui semble le résultat d'un acte de volition, tant la nature a fait d'efforts pour placer, dans le règne végétal, des équivalens à la raison de l'homme et à l'instinct des animaux! L'homme et la bête donnent également à leurs membres une position qui leur permet de résister à la furie des tempêtes ; mais, attendu que lorsqu'ils y sont en butte, cela n'est que temporaire, la position qu'ils adoptent l'est également. Il n'en est pas de même des arbres incapables de locomotion, qui, lorsqu'ils sont très-exposés à l'action de l'air, prennent des qualités permanentes pour leur propre protection, et diffèrent entièrement, dans la disposition de leur tronc, de leurs racines et de leurs branches, de ceux qui s'abritent dans l'épaisseur d'un bois. La tige des arbres très-exposés à l'action des vents est toujours courte et épaisse, attendu qu'étant entourés de tous les côtés d'air et de lumière, ils n'ont pas besoin, pour s'en saturer, de s'élancer au-devant, comme le font les arbres pressés les uns contre les autres.

Par la même raison, les branches des arbres placés dans la première de ces situations, s'étendent tout autour à une grande distance, afin de se tenir en équilibre contre la tempête. D'un autre côté, leurs racines sont toujours corrélatives à leurs branches, et s'alongent dans une proportion correspondante. En observant ces faits, on conçoit que l'antiquité plaçât des sylvains, des faunes, des dryades, dans le creux des arbres, pour veiller à leur conservation; car, au premier aspect, il semble impossible que des dispositions si ingénieuses n'aient pas pour principe l'action continue d'une cause intelligente.

Il existe aussi une combinaison harmonieuse d'action et de réaction, bien digne d'être étudiée, entre les progrès des racines et des branches. Les dernières doivent s'étendre sous le sol, avant que les autres puissent se développer dans l'air; et, d'un autre côté, il est indispensable que les branches s'alongent, pour absorber la nourriture recueillie par les racines. Il existe donc des rapports intimes entre elles; si les unes cessent de s'acquitter de leur tâche, les autres sont aussitôt en souffrance. L'accroissement des branches, dans les arbres très-exposés, doit être, par conséquent, proportionnel à celui des racines, et *vice versâ*. Ainsi, en même tems que ces arbres projettent également leurs branches, dans toutes les directions, pour se tenir en équilibre, et qu'ils contractent leur tige, afin d'offrir moins de surface et plus de résistance à la tempête, ils multiplient leurs racines pour leur servir d'ancres, et les enfoncent à une profondeur que n'atteignent jamais les arbres abrités.

Ce sont ces faits qui servent de base à toute la théorie de Sir H. Steuart. Il paraîtra sans doute naturel que, lorsqu'on veut placer un arbre dans un endroit où abonde l'air, on fasse choix d'un individu qui se trouve déjà dans

une situation analogue, et qui, par conséquent, soit pourvu de toutes les qualités nécessaires pour se protéger. Cependant Sir Henry est le premier qui ait soumis sa pratique à cette théorie qui semble si simple ; c'est Colomb faisant tenir un œuf sur sa pointe. L'extension uniforme des branches, la contraction de la tige, l'épaisseur de l'écorce, la multiplicité des racines, sont ce que Sir Henry appelle les quatre qualités protectrices. Nous venons de voir que les arbres abrités offraient un aspect et des qualités tout-à-fait différentes, avec leur tige élancée, leurs racines courtes et peu nombreuses, et leur écorce humide et légère.

Quand on veut faire des plantations nouvelles, on choisit presque toujours des endroits où les arbres en pleine croissance sont trop abondans. Il en résulte qu'au bout de douze ou quinze ans, ces plantations sont remplies de jeunes arbres grands, bien faits, mais dont le feuillage ne peut se développer faute d'espace, et qui, par conséquent, se portent un préjudice réciproque. Afin de ne pas perdre tant de sujets qui lui paraissent dans un état si satisfaisant, le propriétaire en transplante un grand nombre. La grâce de leur tige élancée, leur écorce luisante et polie, semblent des garanties certaines de leur santé, et elles le sont, en effet, tant qu'ils se trouvent dans les abris où on les a élevés. Toutefois ces tentatives sont ordinairement sans succès. La première année, les arbres transplantés portent des feuilles, et cela n'a rien d'étonnant, car certains arbres et entre autres le frêne, en portent encore au chantier après avoir été coupés ; mais, l'année suivante, les premiers symptômes du dépérissement se manifestent. Les feuilles ne sont ni assez nombreuses ni assez fortes pour appeler la sève aux extrémités des rameaux. Le tronc se couvre

de menus branchages qui indiquent qu'elle a été arrêtée dans ses progrès, et que l'arbre fait des efforts désespérés, et, pour ainsi dire, contre nature, afin de tirer parti, dans sa tige, des alimens qu'il ne peut pas transporter dans ses branches. L'écorce devient sèche, raboteuse et se couvre de mousse. Les branches en saillie sur les côtés s'inclinent vers le tronc, et bientôt il faut les abattre. Ce jeune arbre naguère encore si élégant, si vivace, qui semblait avoir tant d'avenir devant lui, ne tarde pas à mourir, ou bien il se convertit en un arbuste informe et rabougri; peut-être, dans ce dernier cas, après une pose de dix ou douze ans, pourra-t-il reprendre de la vitalité; mais le plus souvent il attestera, par son misérable aspect, la maladresse et l'ignorance de ceux qui l'ont transporté. On évite soigneusement cette erreur capitale, dans le système d'Allanton, en choisissant des arbres qui ont pris leur première croissance dans des situations exposées, et qui, pourvus par cette raison des qualités protectrices, n'éprouvent aucun changement dans leurs habitudes, en se trouvant dans une situation analogue.

L'on demandera peut-être où on pourra en découvrir de semblables? Nous répondrons qu'il existe peu de domaines, quelque petite qu'en soit l'étendue, où il n'y ait pas des arbres pourvus entièrement ou en grande partie de qualités protectrices. Ceux qui se trouvent autour des vieilles chaumières ou dans les vieilles haies, lorsqu'ils ne sont pas près d'un fossé, car alors leurs racines ont une inclinaison trop forte, sont inappréciables sous ce rapport. Grâces à l'épaisseur de leur écorce, ils peuvent supporter la vivacité de l'air; et leur tige vigoureuse ancrée de toutes parts, par une multitude de racines, leur permet de résister à la fougue des orages.

Que si les arbres que l'on a transplantés ne possèdent qu'en partie les qualités protectrices, on peut les leur faire acquérir entièrement, par l'éducation qu'on leur donnera. Cette éducation doit se modifier, selon l'espèce des qualités qui leur manquent. Lorsque l'écorce est d'un tissu trop délicat, pour protéger la circulation de la sève, on commence d'abord par envelopper sa tige dans un réseau de paille dont on diminue graduellement l'épaisseur, jusqu'à ce qu'enfin elle puisse soutenir, sans danger, le contact immédiat de l'air. Si l'écorce a une dureté suffisante, mais que les racines soient rares et faibles, il faut faire, autour de l'arbre, une tranchée d'environ treize pouces d'épaisseur; couper toutes les racines, à l'exception de deux ou trois des plus fortes, qu'on laisse pour servir de tenons. L'opération finie, on remet la terre dans la tranchée. Quand, deux ou trois ans plus tard, on voudra effectuer la transplantation de l'arbre, on verra que les racines, au point où on les a émondées, ont formé des espèces de pattes d'araignées, composées de fibres extrêmement ténues et dont il faudra prendre le plus grand soin en le transplantant. Ces fibres compenseront parfaitement l'insuffisance primitive des racines. Enfin, si ce sont les branches qui se trouvent en mauvais état, on y remédie par un mélange de marne et de fumier combiné avec quatre fois autant de bonne terre végétale que l'on répand autour du tronc, à trois ou quatre pieds de distance. Ce cosmétique rural multipliera plus sûrement les feuilles au sommet des arbres, que les pommades de nos parfumeurs ne font naître des cheveux sur nos fronts dégarnis.

Ces divers modes de rendre les arbres susceptibles d'être transplantés, présentent sans doute des difficultés et occasionent des dépenses. Mais l'expérience de Sir

H. Steuart lui a suggéré un plan, au moyen duquel tout propriétaire qui veut opérer sur une échelle de quelque étendue, peut, en préparant un certain nombre de sujets à la fois, accélérer beaucoup l'époque où il commencera son opération, et, en même tems, en diminuer considérablement la dépense. Le domaine d'Allanton avait été, il y a environ quarante ans, orné par un élève de Brown, d'un petit bois qui l'environnait entièrement et de bouquets d'arbres isolés. Sir Henry trouva le moyen d'obtenir, dans ces plantations, et surtout dans les bocages, tous les sujets dont il avait besoin.

« Au bout de douze ou quinze ans, dit-il, je commençai à couper les mélèses et les sapins; ils avaient servi surtout à abriter mes jeunes plants qui, grâces à la chaleur que ces arbres leur avaient procurée, avaient crû avec une rapidité remarquable. J'éclaircis ensuite la plantation de manière que les cimes des jeunes arbres ne pussent pas se toucher, et je coupai les branches de côté jusqu'à trois pieds et trois pieds et demi au-dessus du sol, afin d'introduire une plus grande masse d'air dans la plantation. La lumière, qui auparavant n'avait d'accès que par les cimes, put alors se répandre de tous les côtés, et les arbres firent les plus grands efforts pour accélérer le développement de leurs plus importantes propriétés. En même tems que leur tige prenait plus de force, et leur écorce plus d'épaisseur, les racines et par conséquent les branches latérales s'étendaient davantage. Mais je me convainquis alors que les arbres disposés en bouquets avaient beaucoup mieux réussi que ceux des plantations. La forme circulaire de ces bouquets leur avait été très-favorable; les arbres placés sur les côtés avaient acquis une portion notable des qualités protectrices, et par conséquent ils étaient en état d'abriter les autres

contre l'action trop vive de l'air. Je m'occupai alors de faire de nouveaux éclaircis, mais plus considérables que les précédens, de manière qu'on aurait pu placer, dans chacune des séparations que j'établissais entre les arbres, un autre arbre de même force. Par l'ensemble de ces opérations, quatre ans après avoir fait mon premier éclaircis, j'eus des sujets propres à être transplantés dans des situations modérément exposées, et chaque saison augmentait la vigueur et la beauté de mes élèves. » Sir Henry ajoute que toutes les plantations qui auront été régulièrement et convenablement éclaircies, seront propres à fournir de bons sujets pour les transplantations, pourvu que la terre soit légère et friable.

Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir sur les qualités qui rendent les arbres susceptibles d'être transplantés, il nous reste à voir quelle doit être la dimension de ces arbres. Selon Sir Henry, ce n'est qu'une pure question d'argent. Un grand arbre peut être transporté avec les mêmes chances de succès qu'un plus petit; seulement il faut alors des machines plus puissantes, un nombre plus considérable d'ouvriers; ce qui augmente les frais dans une proportion rapidement progressive. Nous ajouterons, quoique Sir Henry ne le dise pas explicitement, que, pour soutenir cette révolution violente, il importe beaucoup de choisir des arbres qui ne soient pas encore arrivés à leur maturité, et surtout qui ne se trouvent pas sur leur déclin, afin qu'ils possèdent toute la force et l'énergie de végétation qui appartiennent à la jeunesse. Dans la pratique d'Allanton, les arbres de six ou huit pouces de diamètre et de deux pieds de circonférence sont considérés comme les derniers de ceux qui peuvent supporter l'action des élémens. S'ils doivent être plantés isolément, il faut qu'ils aient au moins un

pied de diamètre ; avec cette dimension ils pourront déjà produire de l'effet sur le paysage et résister à l'impétuosité des tempêtes.

Il nous reste à expliquer comment, suivant les mêmes théories, les arbres doivent être transportés et replantés.

D'abord des ouvriers, nommés piqueurs, avec des instrumens appropriés à cette besogne, séparent la terre qui enveloppe les racines. Il n'est pas difficile de connaître jusqu'où elles s'étendent, quand elles ont été coupées suivant la manière que nous avons indiquée plus haut, attendu que la tranchée indique l'endroit de l'amputation. Mais si l'arbre n'a pas subi cette opération, on pourra s'assurer de l'étendue des racines par celle des branches. Les piqueurs s'occupent ensuite de dégager les racines de la terre qui les environne, en prenant le plus grand soin de ne pas les blesser. C'est de la parfaite conservation de ces fibres que dépend surtout le succès, car c'est par elles que la sève arrivera jusqu'aux pointes les plus déliées de l'arbre. Lorsque enfin il est détaché, il ne faut pas enlever la terre qui adhère encore à ses racines, et il conviendra même de l'en envelopper jusqu'à la tige. Enfin on l'attache à la machine qui doit le transporter. Cette machine, inventée par Brown et considérablement améliorée par Sir Henry, consiste en une grande et forte perche, exhaussée sur deux roues très-hautes. Il y en a de trois dimensions différentes, traînées par un, deux ou trois chevaux ; on les emploie suivant les dimensions de l'arbre qu'on veut enlever. Cet arbre, que l'on a laissé dans sa position verticale, est fortement assujéti à la perche que l'on a placée dans la même position. On fait ensuite reprendre à celle-ci sa position horizontale, et, en la reprenant, elle achève de détacher l'arbre du sol et l'entraîne dans son mouvement. L'arbre

est placé de manière que les branches doivent servir de contre-poids aux racines; et quand une fois l'équilibre est bien établi, c'est une chose remarquable combien peu il faut d'efforts pour le faire mouvoir. Pour que cette balance soit exacte, on met, dans les branches, un homme ou deux, qui changent de place comme une espèce de lest mobile, jusqu'au moment où la pondération est parfaitement exacte. Les racines ainsi que les branches sont liées pendant le transport, car il est de la plus haute importance qu'elles ne se mêlent pas aux roues, et qu'elles ne traînent point sur le sol qui pourrait les briser ou les contourner. Cette masse, quand une fois elle est mise en mouvement, est manœuvrée comme une pièce d'artillerie, par un conducteur placé à l'un des bouts. Une anecdote rapportée par Sir Henry prouve que l'opération du transport présente quelques difficultés et que le choix du conducteur n'est point indifférent. On découvre ensuite le creux destiné à recevoir l'arbre transplanté, et l'on a soin de ne pas lui donner plus de profondeur qu'il n'en faut pour recevoir, sans les blesser, les racines verticales.

Chacun sait que, dans les climats habituellement orageux, les arbres se développent davantage dans la direction du vent qui prédomine. Il en résulte qu'ils projettent irrégulièrement leurs masses de feuillages, comme si un main irrésistible les forçait de prendre la direction qu'elles suivent. Or, suivant une ancienne règle répétée par tous ceux qui se sont occupés de cette matière, un arbre transplanté devait toujours être orienté de la même manière que dans sa position primitive. Mais Sir Henry, contrairement à cette règle, insiste très-fortement pour que l'arbre soit mis en sens inverse de son ancienne exposition. C'est un moyen infaillible d'en rétablir la symétrie,

et de le forcer de distribuer également ses rameaux et ses touffes de verdure. Ce changement est, sans contredit, une déviation de la théorie générale d'Allanton, puisque le côté de l'arbre dont l'écorce a le moins d'épaisseur devient celui qui est le plus exposé à l'action de l'air. L'heureux créateur de ce procédé nouveau s'est convaincu que, loin d'avoir des inconvéniens, il offrait beaucoup d'avantages dans la pratique, et que c'était un des cas où un art judicieux doit soumettre la nature à son contrôle. On ne peut mieux comparer l'aspect singulier des arbres souvent exposés à des vents violens qu'à celui d'une personne surprise par l'orage, dans la campagne, et dont les cheveux sont tous entraînés dans la même direction, par la vivacité de l'air. Alors même que l'atmosphère est tranquille, ces arbres semblent encore soumis à l'action d'un vent impétueux. Grâces au système de Sir Henry, tout ce désordre cesse au bout de quelques années ; l'harmonie se rétablit dans les diverses parties de l'arbre, et sa couronne de feuillage ne penche plus inégalement à son sommet. Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de l'agrément qu'il gagne, et sa solidité, ses moyens de résistance se sont aussi accrus ; car, dans la nouvelle place qu'il occupe, ce sont ses branches les plus vigoureuses qu'il oppose à la violence des rafales.

Un autre changement à la pratique commune, c'est l'abandon de l'usage de mutiler et de démembrer les arbres dont on veut faire le transport. Cette coutume barbare qui faisait abattre un tiers, une moitié et souvent même la totalité du plus bel ornement de ces grands végétaux, résultait d'un faux raisonnement. « Nous amputons les racines, disaient les raisonneurs, et par conséquent nous diminuons la faculté qu'elles ont d'alimenter l'arbre ; il faut donc aussi couper une proportion corres-

pondante des branches, sans quoi l'arbre n'aurait pas toute la sève nécessaire à sa vitalité. » D'après ce raisonnement, il semblerait que les branches ne sont d'aucune utilité dans l'appareil de la végétation, et qu'on peut y porter la faux sans inconvénient. Mais les choses ne se passent pas ainsi; nous ne pouvons pas priver un arbre d'une branche saine, sans attaquer jusqu'à un certain point l'ensemble de l'économie végétale. Chaque feuille forme, en quelque sorte, une portion des poumons de l'arbre; elle aspire l'air atmosphérique, et contribue à attirer la sève dans les parties supérieures. Couper un arbre, plus qu'il ne le faut pour l'ébourgeonner, c'est le contraindre de se contenter d'une portion inférieure de nourriture, en diminuant son appétit et en le privant d'une partie de son pouvoir d'aspirer l'air. Cette manière de raisonner ressemble à celle de cet aumônier d'un navire, jeté sur un rocher désert avec le reste de l'équipage. Ses compagnons d'infortune souffrirent beaucoup : « Quant à moi, disait-il, comme la Providence, dans sa bonté, m'avait envoyé une fièvre brûlante, il ne me fallait que de l'eau fraîche et il y en avait en abondance dans l'île. » Mais quoique cet excellent homme considérât sa fièvre comme un présent du ciel et une compensation de son malheur, cette compensation pourrait paraître fort équivoque à d'autres, même dans une situation analogue; et ceux qui voudraient traiter leurs arbres d'après les mêmes principes, leur donneraient deux maladies, en voulant en guérir une. Le judicieux Miller avait déjà signalé les inconvéniens de ces mutilations, en observant que les arbres ne se nourrissent pas moins par leurs branches, leurs bourgeons et leurs feuilles que par leurs racines.

Mais quand bien même cette opération serait moins pré-

judiciable à la végétation, qu'elle l'est incontestablement, nous ne devons pas perdre de vue qu'on ne transporte des arbres en pleine croissance, que dans le seul but de les faire servir à l'ornement des paysages. Si donc, en portant la faux sur leur tête ou sur leurs membres, nous en faisons des spectres hideux, nous manquerons entièrement le but qu'il fallait atteindre. Ces longues perches dépouillées de leurs rameaux et de leur verdure ressembleront aux malades d'un hôpital militaire, après une bataille sanglante, au lieu d'offrir ces grâcieux ombrages que le dessinateur du parc avait voulu y répandre, en anticipant le cours de la nature. La bonté du sol et un certain nombre d'années pourront sans doute rendre aux plants si indignement traités, leur forme et leur beauté première; mais si on considère le tems indispensable pour réparer le dégât commis par des barbares, on verra qu'il eût été tout aussi expéditif et moins dispendieux d'attendre la croissance des jeunes plants confiés au sol, sur lequel du moins ils n'auraient pas fait tache avant de l'embellir.

Il existe encore un troisième point où la méthode d'Allanton s'écarte, si ce n'est entièrement, du moins en partie, de la pratique vulgaire. Le seul sur lequel l'ancienne école insistât fortement, c'est qu'en enlevant l'arbre, on enlevât autant de terre que possible. En suivant cette marche, on augmentait beaucoup les frais, par le poids additionnel que l'on donnait à l'arbre. Mais, malgré ce surcroît de dépense, presque jamais le but n'était atteint, attendu que la terre tombait en morceaux pendant le trajet. Quelquefois l'on faisait l'opération par une gelée, pour empêcher la chute de la terre, parce qu'alors elle adhérait davantage aux racines; mais le remède était pire que le mal, puisque les fibres des

extrémités se trouvaient exposées à l'action d'un froid rigoureux. Le système d'Allanton, au contraire, limite la terre qu'on doit enlever, à celle qui est placée immédiatement au-dessous de la tige; celle qui enveloppait les racines étant soigneusement détachée par les piqueurs, ainsi que nous l'avons déjà vu. Quand une fois l'arbre est transporté à l'endroit où il doit être définitivement placé, on le met dans une position verticale, au moyen de la perche sur laquelle il est fixé, et la tige est reçue, avec la terre qui y est adhérente, dans une cavité peu profonde, afin que les racines en s'écartant se dirigent vers les côtés. Elles sont alors dégagées des liens qui les garottaient pendant la route, et reprennent leurs divisions naturelles. On place ensuite la terre sur le premier rang des racines, avec les plus grandes précautions. Cette opération se fait à la main et à l'aide d'un petit instrument construit dans ce but, avec tant de ménagemens pour les fibres les plus ténues, qu'elles tendent immédiatement à reprendre leurs fonctions, comme si l'exercice n'en avait pas été troublé. Lorsque le premier rang de racines est suffisamment enveloppé de terre, on place le second rang sur cette terre, comme sur une espèce de couche. Le troisième et le quatrième rang, s'il y en a, sont ensuite disposés, comme les deux autres. Le soin que l'on prend d'incorporer avec le sol chaque racine, et si cela est possible chaque fibre, a un double objet : de cette manière, les racines sont bientôt en mesure de remplir leur office ordinaire de recueillir la sève, tandis qu'elles assurent les arbres contre les coups de la tempête; mais lorsqu'ils ont été transplantés suivant l'ancienne méthode, avec une grosse motte de terre, ils roulent et ballottent, dans le trou, avec cette motte, leurs racines n'ayant pas de cohésion avec le sol où on les a

placés. Ce grand inconvénient avait suggéré l'idée des étaies, des cordes et d'autres moyens d'un effet fort désagréable à l'œil et presque toujours insuffisans; mais dans le système d'Allanton, l'arbre retourné de manière à opposer ses plus fortes branches à la furie des tempêtes, et retenu dans le sol par des milliers de fibres et de racines, n'a nul besoin de ces supports artificiels. Dans la terre de Sir Henry Steuart, très-exposée à l'impétuosité des vents du nord, les plus violens orages les font à peine pencher et ne les abattent jamais.

Lorsque le sol a été placé sur les racines, comme nous venons de le voir, on remet le reste de la terre dans le trou, en la soumettant à une pression légère et uniforme. On se garde bien de la battre ou de la fouler rudement aux pieds, car on briserait les fibres les plus délicates des racines. C'est au tems qu'on laisse le soin de la consolider. Nous ne devons pas négliger de dire que l'on arrose l'arbre abondamment, quand les racines sont fixées, et qu'on l'arrose de nouveau lorsque l'opération est entièrement finie.

D'après notre expérience personnelle, nous considérons ces arrosemens comme étant de la plus grande importance. Le comte de Rumford, dans ses nombreuses expériences sur la nourriture du pauvre, est arrivé à cette découverte économique, que l'eau contenait beaucoup de parties nutritives. Sans généraliser autant que ce philosophe pratique, nous nous contenterons de dire qu'en ce qui concerne les arbres transplantés, nous partageons entièrement sa manière de voir; car il est à notre connaissance que des houx de dix ou douze pieds de haut, pris au milieu d'une forêt, ont été transportés dans un sol léger et sablonneux, sans autres précautions que de les placer dans une excavation à demi remplie de terre

mêlée avec une quantité d'eau considérable. Tous les forestiers connaissent la susceptibilité du houx ; cependant ceux dont nous parlons réussirent à merveille, dans ce sol préparé comme on vient de le voir, et dont on avait soin d'entretenir l'humidité par des arrosemens multipliés. Sir Henry indique aussi des procédés très-simples pour empêcher que les racines ne se dessèchent, et que l'écorce de la tige ne soit entamée par les moutons, les daims et les autres animaux qui peuvent se trouver dans le parc. Grâce à l'ensemble de ces diverses précautions, il est à peu près impossible qu'un arbre transplanté périsse. Dans la première et la seconde année, son feuillage souffrira un peu, mais surtout dans la seconde, qui est toujours celle où sa santé paraîtra le plus altérée. Mais, dans la troisième, il aura repris à peu près toute sa vitalité première; et, dans les suivantes, aucun signe n'indiquera plus qu'il a été soumis à une opération périlleuse, quand elle n'est pas bien faite.

Nous venons de toucher légèrement les diverses sommités du système de l'école d'Allanton. Ceux de nos lecteurs qui voudront avoir plus de détails, les trouveront dans l'ouvrage publié par Sir Henry. Personne, sans contredit, n'a fait faire un plus grand pas au plus séduisant des beaux-arts, celui des jardins pittoresques. Grâce aux ingénieux procédés dont il est l'inventeur, un parc peut être couvert de bois de toute espèce, dans le cours de quelques mois et même de quelques semaines ; et, au bout de quatre ou cinq ans, il aura l'aspect d'un parc de trente ou quarante. Ce délai n'est même nécessaire que pour faire disparaître toutes les traces de la manière dont le parc a été formé; car, dès la première

année, malgré l'aspect un peu grêle du feuillage, le paysage aura déjà beaucoup acquis.

Mais il est tems d'aborder des considérations d'une nature formidable; nous voulons parler des dépenses qu'occasionne cette victoire décisive remportée sur la nature. Sir Henry se plaint avec justice de bruits accrédités par l'ignorance et l'envie, suivant lesquels le transport d'un seul arbre coûterait de 10 à 12 liv. st. (250 à 300 fr.). Il prouve que ses procédés, loin d'être seulement à l'usage des grands propriétaires, peuvent au contraire être employés par tous ceux qui jouissent d'une fortune modérée. Comme l'utilité pratique du système repose entièrement sur ce point, on ne trouvera sans doute pas superflus les développemens dans lesquels nous allons entrer.

Les jours d'Orphée ne sont plus; et personne n'espère sans doute qu'on fera mouvoir les arbres, hôtes sédentaires des forêts, sans autres frais que ceux d'une vieille chanson. Tout ce qu'on doit demander, c'est que ces frais n'excèdent pas l'importance de ce qu'on veut obtenir; et que les changemens que l'on produit n'aient rien de commun avec les fantaisies extravagantes de Néron et de ses successeurs, les premiers dans l'école gigantesque des jardiniers paysagistes. Mais le propriétaire d'une fortune aisée, qui n'hésite pas à dépenser 2 ou 300 liv. st. (5,000 ou 7,500 fr.) pour l'acquisition d'un tableau ou deux, destinés à l'ornement de l'intérieur de son habitation, ne balancera pas sans doute à faire une dépense semblable pour introduire, dans sa terre, un véritable paysage, dont ceux reproduits par l'art sur une toile et un châssis ne feraient qu'une compensation fort imparfaite. Le pouvoir d'orner la nature est un superbe

luxe, et vaut bien la peine qu'on le paie; mais ce qu'on va lire prouvera que le prix en est très-modéré, si on le compare à la grandeur des effets que l'on obtient.

Le comité nommé par la Société d'Agriculture observe, dans son rapport, que la transplantation des arbres en pleine croissance appartient bien davantage aux beaux-arts qu'aux arts utiles, et que c'est en plaisir et non pas en profit positif que le propriétaire s'indemnise de sa dépense. « Sans contredit, observe le rapporteur, le propriétaire acquiert quelque chose quand il convertit un endroit nu et dépouillé en un parc bien abrité et couvert de rians ombrages; mais c'est une valeur d'opinion de la même nature que celle d'un tableau. »

Cette introduction apologétique est loin, selon nous, d'être exacte; car, dans l'hypothèse en question, le propriétaire a créé une valeur très-réelle; improductive, il est vrai, mais qui cessera de l'être dès qu'il consentira à vendre son domaine. Ce n'est donc pas la somme consacrée à ces embellissemens que l'on perd, mais seulement l'intérêt de cette somme. La différence qui se trouve entre Allanton, avec le luxe nouveau de ses ombrages, et Allanton, tel qu'il existait il y a vingt ans, serait bientôt déterminée, si Sir Henry Steuart voulait vendre son ancien héritage. Le comité observe que la plantation de deux acres de taillis mêlés de buissons et de grands arbres n'a coûté que 30 liv. st. (750 fr.) par acre, et il ajoute que tout embellissement équivalent, introduit par un jardinier paysagiste, eût coûté trois fois autant.

M. Laing Meason, qui a suivi quelques-unes des expériences tentées si heureusement à Allanton, parle, entre autres, de la transplantation de deux arbres de vingt à trente ans d'âge. Les ouvriers commencèrent leur opération à six heures du matin. Le premier arbre

avait vingt pieds de hauteur, le second trente-deux, et leur circonférence était proportionnée à leur élévation. Il fallait leur faire parcourir un mille (un tiers de lieue), et cependant, avant six heures du soir, l'opération était entièrement finie. Les salaires des ouvriers s'élevèrent à 14 sch. (environ 17 f. 50 c.); de manière que chaque arbre revint à 7 sch. 6 s. (environ 9 fr. 35 c.). Si l'on ajoute à cette dépense celle d'une couple de chevaux, la somme totale sera de 11 sch. (13 f. 75 c.), et, certes, rien que la satisfaction d'être témoin d'une opération si merveilleuse aurait valu déjà la moitié de cette somme. M. Meason observe que, si on compare ces frais à ceux que coûterait une plantation dont les arbres auraient été pris dans une pépinière, y compris les frais d'entretien et la rente du prix d'acquisition, pendant vingt ans, on se convaincra que l'école d'Allanton est de beaucoup la plus économique.

Il résulte des essais faits dans leurs domaines par MM. Smith, Mac Call, Watson, Sir Charles Lockhart, Sir Walter Scott (1), etc., comme de ceux de Sir Henry Steuart, que le prix moyen de la transplantation d'un arbre de vingt-cinq à trente-cinq pieds est de 12 sch. (15 fr.), et celui d'un arbre de quinze à vingt-cinq de 8 sch. (10 fr.). Ainsi donc, pour une somme de 50 l. st. (1,250 fr.), on peut déjà avoir une plantation d'une certaine étendue. Grâces à ces procédés économiques, la campagne, dans beaucoup d'endroits, va changer d'aspect, et les lieux dépouillés et arides ne tarderont pas à cacher leur triste nudité sous des voiles de verdure. Déjà une heureuse émulation s'est établie, à cet égard, entre les propriétaires de la Haute-Écosse. Mais c'est surtout à ces résidences royales, à ces lieux de plaisance où le

(1) L'auteur de cet article.

trône associe le peuple à quelques-unes de ses splendeurs, que les découvertes de Sir Henry doivent servir. Lorsqu'un arbre de ces séjours magnifiques aura été abattu par la tempête, ou qu'il aura succombé sous le poids de l'âge, on n'y verra plus, sans doute, comme aujourd'hui, sa place vide ou occupée par quelque arbrisseau pris dans une pépinière, et dont l'air grêle contraste avec les géans végétaux qui l'environnent; car il sera bien facile de ne placer près d'eux que des arbres de trente à quarante pieds. Que si, à l'aspect de ces bois improvisés, de ces êtres que la nature a privés de la faculté de se mouvoir, et que l'art transporte à si peu de frais, quelqu'un s'écriait, comme Macbeth, dans la forêt de Birman :

> Who can impress the forest? bid the tree
> Unfix his earth-bound root (1)?

mille voix reconnaissantes proclameraient sans doute le nom de Sir Henry, l'heureux magicien auteur de toutes ces merveilles.

(*Quarterly Review.*)

(1) « Qui peut ainsi faire mouvoir la forêt, et commander aux arbres de détacher leurs racines de la terre? »



NOUVELLES CONSIDÉRATIONS

SUR

LES COMÈTES ET LEURS HABITANS.

Nous avons exposé dernièrement (1) les puissantes considérations qui avaient déterminé M. James Herschel, digne fils d'un illustre père, à croire que le soleil n'était pas borné au rôle négatif de dispenser sa lumière et sa chaleur aux planètes qui gravitent autour de lui ; et que cet astre, corps opaque, enveloppé d'une atmosphère ardente, devait aussi porter sur ses vastes contours des êtres doués, comme nous, du bienfait de la vie. En développant cette ingénieuse hypothèse, nous émettions l'opinion personnelle que les comètes ne pouvaient pas être habitées, comme le soleil et les planètes, à cause des prodigieuses variations qu'elles éprouvent dans leur température, selon qu'elles s'éloignent ou se rapprochent des corps solaires; mais voilà qu'un journal d'Édinbourg (2) combat cette conjecture par des raisons très-plausibles, et qui nous ont nous-mêmes satisfaits. Convaincus qu'il est plus beau, et surtout plus utile, de reconnaître son erreur que d'y persister, nous allons exposer la théorie du savant rédacteur de ce journal, et presque toujours nous le laisserons parler lui-même.

(1) Voyez notre 40e numéro.

(2) *The Edinburgh Literary Journal.*

Newton, dit-il, estimait que la chaleur d'une comète qu'il avait observée en 1780, était deux mille fois plus forte que celle du fer chaud. Mais ces astres, que l'on a considérés long-tems comme d'immenses amas de flammes, sont des corps d'une densité plus ou moins grande, et dont la température doit être à peu près la même, lorsqu'ils se trouvent éloignés du soleil de 12,200,000,000 milles, ou qu'ils n'en sont plus qu'à une distance équivalente au tiers de la moitié de son diamètre. Toutes les analogies nous autorisent donc à supposer que les comètes sont remplies d'êtres animés et de végétaux semblables à ceux qui se trouvent sur notre propre globe. Mais, pour comprendre cette théorie, il est indispensable de faire quelques observations préliminaires sur la nature de la chaleur.

Quoique le soleil soit la grande source d'où s'échappe la lumière, il est vraisemblable que sa chaleur n'est pas plus considérable que celle de la terre (1); car, comme le calorique se dégage quand on verse de l'eau sur des acides ou de l'alcohol, de même, suivant toute probabilité, la chaleur que le soleil nous dispense résulte de la combinaison de ses rayons avec notre atmosphère. Ce qui le prouve, c'est qu'à mesure que l'air se raréfie, la chaleur diminue d'intensité, et *vice versâ*; qu'au-delà des limites de l'atmosphère, les rayons du plus brillant soleil sont sans force contre un froid éternel; et qu'enfin, sans cette atmosphère, l'océan ne serait plus qu'une masse solide de glace, quand bien même l'éclat des rayons solaires serait un millier de fois plus fort.

La côte du Pérou est sans contredit un des pays les plus chauds du globe; cependant ceux qui s'élèvent gra-

(1) Voyez le numéro 40.

duellement sur les Cordillières qui la bordent, observent que la chaleur diminue en raison de l'élévation qu'ils atteignent, de manière que, dans la vallée de Quito, à 1,400 toises au-dessus du niveau de la mer, le thermomètre, dans tout le cours de l'année, monte rarement à 13 ou 14° de *Fahrenheit*, au-dessus de zéro (1). S'ils vont encore plus haut, la température est celle d'un hiver rigoureux; et lorsqu'ils sont parvenus à une hauteur perpendiculaire de 2,400 toises, ils ne découvrent plus rien, sous la ligne équinoxiale, que des champs et des aspérités de glaces éternelles, comme celles des pôles. Quelques physiciens ont voulu, il est vrai, expliquer ces phénomènes, en disant que la chaleur de la surface de la terre n'est pas seulement la chaleur directe du soleil, mais qu'elle résulte de la combinaison de diverses causes; et qu'en particulier celle des plaines et des vallées est produite par l'absorption dans le sol et la réflexion des rayons solaires. Mais cette explication nous paraît beaucoup moins satisfaisante que celle qui résout la difficulté par la raréfaction ou la densité relative de l'air.

Il suffira de quelques expériences très-simples pour nous en convaincre. Placez un morceau de glace sous une machine pneumatique; puis, au moyen d'un miroir ardent ou d'une lentille convexe, faites converger les rayons solaires sur la masse congelée : elle n'éprouvera aucune altération; mais admettez l'air, en maintenant le miroir ou la lentille dans la même position, et la glace commencera immédiatement à se fondre. Une autre expérience vous conduira encore au même résultat. Placez un morceau de glace dans un récipient transparent; la

(1) Environ 8° de *Réaumur*.

glace s'y dissoudra rapidement, sans que pour cela il soit nécessaire d'employer d'autre moyen que les rayons solaires en contact avec l'air condensé. Supposons maintenant qu'un globe de grès représente la terre; un flacon le soleil, et l'alcohol qu'il renferme, sa lumière. Versez l'alcohol du flacon (ou la lumière du soleil) sur le globe de grès, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement saturé ; il n'y aura encore aucune chaleur produite. Mais si nous supposons que ce globe est entouré d'une atmosphère d'eau, dès que l'alcohol sera combiné avec l'eau, la chaleur se développera ; le globe absorbera le calorique de son atmosphère; et quand bien même le courant d'alcohol tombant sur le globe serait froid comme de la glace, la température de l'eau qui l'environnerait serait douce et même chaude (1). C'est précisément ce qui arrive quand la lumière du soleil et l'atmosphère de la terre se combinent. De même que des océans d'alcohol ne procureraient aucune chaleur au globe de grès, ce serait en vain, sans cette atmosphère, que notre globe plongerait dans une lumière mille fois plus intense que celle que nous dispense l'orbe du jour ; il n'offrirait partout qu'une affreuse solitude de glace, où la vie, étouffée dans son germe, ne pourrait pas parvenir à se développer.

Par la même raison, si Mercure avait une atmosphère moins forte, et Uranus (2) une plus grande que celle

(1) L'acide sulfurique a une telle affinité pour l'eau, qu'ils s'unissent dans toutes les proportions; cette combinaison se fait toujours avec la production d'une chaleur intense. Quand quatre parties d'acide sont mêlées tout-à-coup avec une d'eau, la température de ce mélange s'élève, selon le dr. Ure, à 300° *Fahrenheit* (environ 118° *Réaumur*).

(2) La planète d'Uranus, découverte par Herschel, est la plus éloignée du soleil. Elle en est à 660,000,000 de lieues. On lui donne aussi le nom d'Herschel, à cause du grand astronome qui l'a découverte.

qui environne la terre, malgré la prodigieuse différence qui existe dans la distance à laquelle ces deux astres se trouvent du soleil, leur température pourrait être la même. Il est vraisemblable que plus les planètes sont rapprochées du soleil, moins leur atmosphère est considérable, et qu'elle s'augmente dans une proportion correspondante à l'éloignement où ces astres se trouvent placés dans notre système. Si notre globe perdait une partie de son atmosphère, il pourrait exécuter ses révolutions dans l'orbite de Mercure, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour nous; de même que si son atmosphère était augmentée, la terre pourrait suivre la trace d'Uranus, sans que l'espèce humaine en éprouvât aucun dommage.

Cela posé, il sera facile de se rendre compte des phénomènes des comètes, et surtout de celui de leurs queues.

La nature n'a rien fait d'inutile; ses atômes les plus imperceptibles, comme ses plus grands ouvrages, concourent également à l'exécution de ses desseins. N'est-il pas probable, d'après cela, que les comètes n'éprouvent pas les grandes variations de température qu'on leur attribue, attendu que la vie ne pourrait se maintenir dans des astres dont la chaleur serait quelquefois supérieure à celle du fer rouge, et qui éprouveraient ensuite un froid dont celui de nos pôles serait bien loin d'être l'équivalent? Comment concevoir des êtres organisés de manière à supporter d'aussi grands changemens dans le mode de leur existence? N'est-il pas probable, d'après cela, que la nature, dans sa toute-puissance, aura trouvé quelque moyen d'empêcher ces violentes alternatives de chaud et de froid? N'y a-t-il pas lieu de croire, par exemple, que les atmosphères des comètes s'augmentent ou diminuent à mesure qu'elles s'éloignent ou se rapprochent du so-

leil? L'observation a-t-elle fourni déjà quelques moyens de vérifier si ces conjectures sont fondées? On va voir que l'état actuel de la science nous permet de répondre, d'une manière satisfaisante, à ces différentes questions.

Il est démontré maintenant que lorsqu'une comète est dans son *aphélie*, c'est-à-dire dans sa plus grande distance du soleil, elle est complètement environnée des replis de son immense atmosphère; et que par conséquent les rayons du soleil, quelque faibles qu'ils soient, à une aussi prodigieuse distance, peuvent, en traversant un milieu d'une densité si considérable, entretenir la vie animale et végétale. Un savant astronome a observé que si la comète de 1780 est, dans son aphélie, cent trente-huit fois plus éloignée du soleil que la terre, elle doit encore recevoir six fois plus de lumière que nous n'en recevons de la pleine lune, à cause de la réfraction occasionnée par la densité de son atmosphère. A mesure qu'une comète s'approche du soleil, sa chevelure ou sa queue commence à se former, et elle s'alonge dans une progression correspondante à celle de la rapidité des mouvemens du noyau. Cette comète se dégage ainsi de son atmosphère surabondante, qui flotte derrière elle comme un drapeau; et l'intensité de sa chaleur ne s'est pas accrue, malgré sa proximité du soleil. La queue de celle qui fut observée à Lausanne, en Suisse, le 13 décembre 1744, n'avait pas moins de 25 millions de milles (plus de 8 millions de lieues), tandis que son diamètre n'était que trois fois supérieur au diamètre de la terre. Quand ces astres singuliers s'éloignent du soleil et s'enfoncent dans les plus froides régions de notre système, leur chaleur reste également la même; car leur queue diminue, et elles épaississent progressivement les voiles de leur atmosphère, précisément comme un voyageur

qui irait de l'équateur au pôle, et qui, à mesure qu'il s'en approcherait, augmenterait, pour se garer du froid, l'épaisseur de ses vêtemens. Cette admirable nature! comment, quand on en étudie les œuvres, ne pas être frappé d'étonnement, en voyant la grandeur de ses combinaisons et sa savante économie!

Il résulte de ces observations, que les périodes des comètes pourraient être calculées presque exactement, en observant la longueur de leur queue et leur distance du soleil. Les comètes qui ont les plus longues queues, et qui sont le plus loin de l'orbe central, dans leur périhélie, c'est-à-dire dans leur plus grand éloignement du soleil, doivent avoir les plus grandes orbites, et par conséquent les plus longues périodes. Celles qui s'approchent davantage du soleil, et qui ont de très-grandes queues, viennent ensuite. Les troisièmes sont celles qui ont des chevelures plus courtes, et dont les périhélies sont encore très-éloignées du soleil. Les quatrièmes qui en sont plus près, et qui ont des queues fort courtes, auront les plus petites orbites et partant les plus petites périodes. Il paraît constant que l'atmosphère des planètes grandit avec leur éloignement du soleil; et que cet astre lui-même, avec son atmosphère très-raréfiée sous son enveloppe phosphorescente, qui flotte sur l'air comme l'huile sur l'eau, est probablement rempli d'êtres semblables à nous, ou qui n'en diffèrent que par la supériorité de leurs organes; supériorité à laquelle on doit naturellement s'attendre chez les habitans privilégiés du plus grand et du plus beau globe de notre système (1), qui n'a aucun besoin des planètes semées autour de lui, tandis que celles-ci, privées de sa lumière, et si elles ces-

(1) Voyez, dans le 40e numéro, l'article sur les habitans du soleil.

saient d'être maintenues dans leurs positions respectives, par son influence toute puissante, iraient s'égarer et se perdre dans les profondeurs de l'espace, avec les débris de leurs générations éteintes.

Avant de terminer ces considérations, nous observerons qu'il est infiniment probable que chaque planète du système solaire était originairement une comète, et que chaque comète finira par devenir une planète. Comme le soleil est le plus grand corps et le centre de notre système, il est naturel de croire que c'est lui qui a existé le premier. On peut supposer qu'avant que le soleil fût créé, une matière éthérée remplissait tout l'espace, comme un vaste brouillard; que des centres d'attraction s'établirent dans ces solitudes sans limites; et que la matière, en s'agglomérant autour de ces centres, forma des nébuleuses qui, avec le tems, acquirent un degré de densité suffisant pour être affectées par les lois de l'attraction. Ces masses gravitantes se dirigèrent alors vers les corps les moins éloignés, avec une rapidité qui croissait proportionnellement à la diminution de la distance; et à mesure qu'elles se rapprochaient de ces corps, leur matière la plus ténue se détachait de leurs noyaux et s'alongeait derrière comme une longue queue. Dans le principe, ces corps nouveaux se dirigeaient en droite ligne vers les centres d'attraction; mais attendu qu'il existe un pouvoir de répulsion, aussi bien que d'attraction, dans les corps célestes, elles ne pouvaient pas entrer en contact avec les soleils préexistans, et après avoir, comme les planètes, décrit leur demi-cercle autour de ces astres, elles étaient repoussées dans les champs de l'espace. Elles étaient ensuite attirées de nouveau et de nouveau repoussées; mais à chaque révolution, la densité de leur

noyau était accrue; la longueur de leur queue raccourcie; et l'excentricité de leurs orbites diminuée : en un mot, elles devenaient peu à peu des planètes, et tournaient autour de leurs soleils respectifs, en cercles réguliers. Ainsi donc, il est très-probable que chacune des planètes du système solaire a été, dans le principe, une vapeur, puis une nébuleuse, puis une comète, et que chaque comète finira par être une planète. Les faits suivans tendent encore à confirmer cette hypothèse. 1° L'infatigable William Herschel n'a pas découvert moins de deux mille nébuleuses (1) qu'on a prises souvent pour des comètes éloignées, tant elles leur ressemblent! 2° On a observé plusieurs comètes qui n'avaient pas de noyau, et dont seulement la matière s'épaississait au centre, mais pas assez pour empêcher d'apercevoir les étoiles à travers, d'une manière très-distincte, tandis que d'autres avaient un noyau solide de deux mille milles de diamètre. On a même vu des comètes qui paraissaient aussi grandes que le soleil, du moins ce fait nous est garanti par le philosophe le plus rationnel de l'antiquité, par Sénèque, le prédécesseur de Bacon, et qui, comme le philosophe anglais, n'a failli que lorsque, quittant les hautes spéculations de la philosophie, il a pris part aux mouvemens de la vie active. Certains écrivains ont même prétendu que l'obscurité qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ, avait été occasionnée par la présence d'une comète de grande dimension, interposée entre le soleil et la terre. 3° Les queues des comètes sont, en général, un peu concaves, vers le soleil; les étoiles fixes sont tou-

(1) Voyez une théorie ingénieuse sur les nébuleuses, dans l'article sur les découvertes récentes de l'astronomie, inséré dans notre 37ᵉ numéro.

jours visibles à travers, et même elles sont quelquefois si brillantes derrière ce voile diaphane, qu'on peut les distinguer pendant la pleine lune et après le lever du soleil. 4° Trois comètes ont dejà renfermé leur orbite dans les limites de notre système, et ne vont plus, comme les autres, suivre une course aventureuse dans les systèmes voisins. Ces trois comètes sont, celle de Encke, qui ne franchit jamais l'orbite de Jupiter; celle de Gambart, qui va fort peu au-delà de l'orbite de la même planète, à sa plus grande distance du soleil; et enfin celle de 1770, qui ne dépasse jamais l'orbite d'Uranus. Il paraît, d'après le témoignage d'Apollonius Myndinus, que les Chaldéens mettaient les comètes au nombre des planètes.

N'en doutons pas, l'œuvre de la création se poursuit dans les cieux. Chaque jour, et peut-être à chaque instant, un monde nouveau arrive à l'existence; car, dans les champs de l'espace, ces grands corps ne sont pas moins multipliés que les êtres les plus imperceptibles, puisque, comme eux, ils sont innombrables, et que, dans ce cercle, dont le centre est partout, et la circonférence nulle part, il serait impossible de dire où ils commencent et où ils finissent. Quand on réfléchit à l'état divers de ces mondes qui plongent dans l'éther, dont les uns sont tout-à-fait opaques, et dont les autres ne se composent encore que de matières vaporeuses plus ou moins légèrement condensées, on est tenté de comparer le ciel à une vaste forêt qui contient à la fois des arbres sur leur déclin, d'autres dans toute la vigueur de leur âge mûr, et des arbrisseaux dans les degrés divers de l'enfance et de l'adolescence. Depuis que l'imprimerie est parvenue à couler en bronze la pensée humaine, on peut

espérer qu'aucune de nos observations ne sera perdue pour l'avenir même le plus reculé. Les hommes de ces époques si loin de nous pourront, en lisant ces observations, reconnaître, dans la portion des cieux accessible à leurs instrumens, les grands changemens qui se seront opérés. Déjà on a constaté que des étoiles bien connues, et souvent observées, après avoir pendant quelque tems brillé d'un éclat extraordinaire, se sont éteintes ou du moins ont disparu des positions qu'elles occupaient dans le ciel.

(*Extractor.*)

ÉTAT ACTUEL

ET AVENIR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

En poursuivant sa route à travers un pays étendu et varié, le voyageur, lorsqu'il arrive à quelque élévation, s'arrête involontairement pour regarder les scènes qu'il a laissées en arrière et celles qui sont devant lui. Par momens aussi, dans le cours du voyage de la vie, nous nous arrêtons pour réfléchir sur le passé, et considérer notre avenir. Pendant un certain nombre d'années, un homme peut porter légèrement son existence à travers une série non interrompue de prospérités et de plaisirs; mais il est sûr d'éprouver, de tems à autres, des chocs qui le feront sortir de sa quiétude, et qui le détermineront à se rendre un compte plus exact de sa position véritable. En même tems qu'il examinera sa situation personnelle et celle de ses affaires, il fera bien de s'occuper aussi de l'état du pays auquel il appartient. Car la condition de notre pays doit nécessairement affecter plus ou moins la nôtre ; et il est sage de l'étudier avec soin, quand le cours des événemens paraît signaler l'approche de quelque obstacle ou de quelque péril. Telle est, selon nous, la situation où l'Angleterre ne tardera pas à se trouver; aussi le moment est-il venu de considérer les principaux changemens politiques et moraux qu'ont subis l'Europe et, en particulier, la Grande-Bretagne, et de voir quels sont ceux qui nous attendent ou nous menacent dans l'avenir.

La première époque qui doit nous arrêter, après les siècles ténébreux du moyen âge, comprend la seconde

partie du quinzième et la première du seizième siècle. Quoique divers essais aient été faits pour renouveler l'intérêt et exagérer l'importance attachée jadis aux croisades, il n'y a aucune raison de croire que ces bandes indisciplinées qui se précipitèrent vers la Terre-Sainte, des différentes contrées de l'Europe, améliorèrent beaucoup la situation des pays qu'elles traversèrent dans leurs courses, ou dans lesquels elles revinrent ensuite. Les mœurs et les faits d'armes de ces preux sont sans doute très-propres à séduire des imaginations romanesques, mais les expéditions dans lesquelles ils s'engagèrent n'étaient que le résultat d'un enthousiasme irréfléchi ou d'un farouche instinct militaire: quoique pendant quelque tems ils aient beaucoup troublé la surface des sociétés d'alors, ils n'en ont pas essentiellement modifié le caractère et la nature. Ce fut bien plus tard que cette partie du monde commença à se dégager des ténèbres où le papisme et le système féodal avaient concouru à la retenir. Ce période, à jamais mémorable, comprend les cinq grands événemens qui suivent : la renaissance des lettres, l'invention de l'imprimerie, la découverte du passage du cap des Tempêtes, celle du Nouveau-Monde, et enfin le commencement et les progrès de la réforme. Pris à part, chacun de ces événemens aurait déjà une très-grande importance ; mais cette importance s'est beaucoup augmentée par la coïncidence qu'ils ont eue, et leur action simultanée, tellement que, dans les siècles antérieurs, il serait très-difficile de trouver un ensemble de faits qui aient exercé une influence aussi durable et aussi étendue sur les destinées de l'espèce humaine.

Il est incontestable que c'est la renaissance des études classiques qui a donné la première impulsion aux esprits. Dans les époques précédentes, les prêtres, les moines

avaient sans doute quelque savoir, mais la masse de la société était plongée dans l'ignorance la plus complète; et ce qui suivit donne lieu de croire que cette ignorance avait été entretenue systématiquement par le clergé. Rien ne prouve mieux l'épaisseur des ténèbres qui régnaient alors, que les observations adressées par Conrad, le moine d'Heresbach, à ses auditeurs, peu de tems après le commencement de la réforme : « Ils ont inventé, disait-il, une nouvelle langue qu'ils appellent le grec, contre laquelle vous ne sauriez trop vous mettre en garde, car c'est la mère de toutes les hérésies. Beaucoup de personnes ont un livre nommé le *Nouveau-Testament*; il est rempli de danger et de poison. Quant à l'hébreu, il est certain que ceux qui l'apprennent deviennent juifs sur-le-champ. » On peut juger, par cet extrait d'un sermon de Conrad, de la profonde ignorance de ses contemporains. C'est l'étude des lettres anciennes, que l'instinct d'un clergé fanatique lui faisait proscrire, qui, la première, fit pénétrer le jour dans ces ténèbres. Aujourd'hui, il serait difficile de se faire une idée exacte de toute l'influence qu'a eue cette étude dans un siècle ignorant et barbare. Quand il existait encore si peu de modèles à suivre, dans les langues vivantes, l'élévation de la pensée et la grâce du style qui se rencontrent chez les meilleurs écrivains de l'antiquité produisirent un effet surprenant et subit sur tous ceux qui étudiaient. Ils se trouvaient comme introduits dans un monde nouveau; et les idées qu'ils acquerraient, propagées par leur conversation ou leurs écrits, dans les autres classes, en modifiaient rapidement l'esprit et les opinions.

La découverte de l'imprimerie accéléra le mouvement intellectuel provoqué par la renaissance des lettres. Sans le secours de l'imprimerie, la science n'eût jamais été

accessible à la généralité du peuple, et, sans le besoin de livres que le renouvellement des études faisait sentir, l'art de l'imprimerie aurait été considéré et le serait peut-être encore, comme l'inutile invention d'ingénieux visionnaires. Cette découverte inappréciable a fait circuler les livres et la lumière qu'ils renferment, avec une célébrité sans exemple dans l'antiquité; tellement que les modernes connaissent mieux, ou du moins plus généralement, les écrits des anciens que les anciens eux-mêmes. Mais les bienfaits de l'imprimerie sont aujourd'hui si répandus, que nous n'y faisons guère plus d'attention qu'à l'air qui nous enveloppe ou à l'eau qui nous sert à étancher notre soif. Cet art, le premier de tous, car tous lui sont redevables, n'a cependant pas eu moins d'influence sur les progrès ultérieurs des sciences, que l'invention des armes à feu sur l'art de la guerre. Il a été l'agent le plus actif de cette grande révolution morale dont les mouvemens se font maintenant sentir jusque dans les parties les plus long-tems barbares et les plus reculées de l'Europe.

La découverte d'un passage aux Indes Orientales, par le cap de Bonne-Espérance, et celle du continent américain, quoique entièrement indépendantes de la renaissance des lettres et de l'invention de l'imprimerie, contribuèrent puissamment à étendre l'esprit d'entreprise et de recherche qui a caractérisé cette époque. Le plaisir avec lequel nous lisons l'histoire du prince Henry, retiré sur le rocher de Sagres, d'où cet illustre protecteur de la navigation moderne encouragea, pendant plus de quarante ans, les découvertes sur les côtes d'Afrique; l'anxiété que nous éprouvons pour Dias, pendant son voyage autour du cap de Bonne-Espérance; l'intérêt solennel que nous prenons aux dévotions nocturnes de Vasco de Gama, dans la chapelle de Belem, avant

son départ pour l'Inde; la foule innombrable qui se pressait sur le rivage, lorsqu'il mit à la voile; le courage qu'il opposa à la mutinerie de ses équipages; l'impression que lui firent la splendeur et la population de l'Orient; la compassion que nous inspire cet héroïque aventurier, quand la mort de son frère vient attrister sa gloire; ne peut nous donner qu'une faible idée de l'anxiété profonde et de tous les sentimens divers qu'excitait, chez ses contemporains, cette entreprise hardie.

Le voyage que fit Colomb, quelques années après, en se dirigeant vers un autre hémisphère, augmenta encore le lustre répandu sur cette époque mémorable, par tant de grands événemens. On a cherché à obscurcir la gloire de Colomb, en observant que, lorsqu'il mit à la voile, il ne croyait pas aller à la découverte d'un monde nouveau. Mais peu importe, puisqu'il est démontré que ce grand homme était intimement convaincu qu'en se dirigeant vers l'ouest, il ne pouvait pas manquer de rencontrer un continent; et que c'était cette conviction profonde qui l'avait déterminé à subir, avec une héroïque patience, les refus et les humiliations des cours auxquelles il allait demander les moyens d'exécuter son grand dessein. Dès le moment où il aperçut la première pointe de terre du monde occidental, ce projet put être considéré comme accompli, et il avait conquis une gloire impérissable. Il fut démontré alors qu'un champ nouveau de richesses inconnues était ouvert, au Couchant, à l'ardeur des Européens; tandis qu'à l'Orient, les conquêtes du grand Albuquerque étendaient, de jour en jour, la carrière ouverte par le génie et l'audace de Gama. On sent combien tant de nouvelles surprenantes venues presque simultanément de points si opposés du compas, durent stimuler l'ardeur et la curiosité de l'Europe.

La dernière et la plus importante de toutes les circonstances qui signalèrent cette grande époque, fut la naissance et les progrès de la réforme. Des populations considérables, sous le titre de Lollards, de Vaudois, d'Albigeois, d'Hussites et autres dénominations ignominieuses, avaient, à diverses époques, plus ou moins ouvertement, exprimé leur désapprobation des doctrines et de la discipline de l'église romaine (1); mais, partout où ils avaient paru, on les avait poursuivis et réprimés avec une sévérité implacable. Ce ne fut qu'à l'époque de Luther que l'église catholique fut véritablement en péril, et que ses adversaires annoncèrent sans détour l'intention de s'en séparer. Les efforts continuels que les protestans furent obligés de faire pour maintenir le principe de la liberté d'examen, en matière de foi, étaient éminemment propres à mettre en jeu toutes les facultés morales de l'esprit humain. Les catholiques, voyant qu'il était inutile de tâcher d'extirper le protestantisme par la controverse et les négociations, finirent par recourir au glaive, et alors s'engagea une des luttes les plus étendues, et les plus longues qui aient jamais désolé l'Europe. Il est très-probable, sans doute, que, jusqu'au moment où se termina cette lutte, les chefs des deux partis avaient un but et des vues politiques et personnelles; mais, dans la généralité des combattans, le sentiment qui dominait, c'était chez les uns le désir d'éteindre, et, chez les autres, de maintenir la foi protestante. La France exceptée, qui suivit une direction politique constamment en opposition avec sa profession de foi religieuse, toutes les forces disponibles des catholiques furent sans cesse employées contre les protestans, depuis le jour où Charles-Quint

(1) Voyez l'article sur la réformation en Italie, dans notre 33e numéro.

prit les armes, en 1546, jusqu'au traité de Westphalie, conclu en 1648 ; et, dans ce grand conflit, tout le sang versé en Allemagne, en Hongrie, en Bohême, en Pologne, dans les Pays-Bas, le fut dans le but de faire prévaloir le principe de la liberté religieuse, établie solennellement par cette pacification, l'une des grandes ères de l'humanité.

Les troubles de l'Allemagne et de la Hollande n'étaient pas encore entièrement apaisés, lorsque la guerre civile éclata en Angleterre. Cette querelle fut aussi insignifiante par le montant des forces qui s'y trouvaient engagées, que le sujet en était important. De quelque manière que l'on juge cette crise de notre histoire, on ne saurait nier que, si la victoire fût restée à Charles Ier, l'existence de notre admirable constitution aurait au moins été fort compromise, tandis que le succès du parti républicain ne fit qu'en ajourner l'établissement (1). Les débats sur les droits respectifs du roi et du peuple, entamés entre Charles Ier et son parlement, se prolongèrent sans interruption sous le protectorat de Cromwell, les règnes de Charles et de Jacques II, et ne cessèrent que lorsque le bill des droits créa une nouvelle époque dans l'histoire de l'Europe continentale, en donnant à la liberté civile une base aussi solide que celle que la paix de Westphalie avait donnée, quarante ans auparavant, à la liberté religieuse.

Tandis que les principes d'une liberté rationnelle s'étendaient en Angleterre, pendant la seconde partie du 17e siècle, la France épuisait tous les arts de la paix et

(1) NOTE DU TR. Voyez l'article sur les annales constitutionnelles de la Grande-Bretagne, inséré dans notre précédent numéro, et l'un des plus remarquables que nous ayons encore empruntés à la *Revue d'Édinbourg*.

de la guerre pour satisfaire l'ambition et flatter l'orgueil de Louis XIV. Les progrès faits dans les arts élégans et dans plusieurs branches d'industrie, durant les soixante-douze années de son règne, la grande échelle des opérations militaires, la célébrité des généraux, la splendeur de la cour, et même la sympathie que l'on éprouve naturellement pour le déclin de l'âge et de la fortune de Louis, ont dû faire de cette époque l'une des plus remarquables de l'histoire. Cependant, quand on l'examine de près, on reconnaît qu'il en est peu qui méritent moins notre estime; car jamais, dans un règne aussi long, et avec autant de moyens de servir les véritables intérêts de l'espèce humaine, on n'a moins fait pour son bonheur. Les plans des ministres de Louis XIV furent souvent très-préjudiciables à ses sujets, alors même qu'ils en avaient le bien-être en vue : son ambition avait excité les ombrages et la haine de tous ses voisins; et, quand il mourut, son cercueil fut poursuivi par les clameurs d'un peuple en haillons, que ce règne fatal avait réduit au dernier degré de la misère.

Pendant les soixante années qui suivirent, l'Europe ne fut troublée par aucun grand mouvement. Toutefois les royaumes de la chrétienté subirent, dans cet intervalle d'importantes modifications. La Russie, cachée jusque-là dans la profondeur de ses forêts, parut sur l'horizon politique, dans une attitude menaçante; l'Angleterre, par son union avec l'Écosse et l'extension de ses colonies, avait beaucoup accru sa richesse, sa force et sa population; la France était devenue plus grande et plus compacte, par l'acquisition de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Lorraine; la Prusse s'était élevée au rang des puissances du premier ordre, par les efforts successifs du grand électeur, de Frédéric-Guillaume Ier et de

Frédéric II. La condition des diverses classes de la société avait, en même tems, fait des progrès graduels ; les lumières s'étaient répandues, et les aisances de la vie sociale très-multipliées.

Ce fut pendant ce période, que l'aristocratie de l'Europe atteignit le zénith de sa gloire. Ces habitudes austères que les souffrances de la réforme avaient données parmi nous aux protestans, et même aux catholiques, avaient cédé aux molles influences de la richesse et du luxe. Ces cinquante ou soixante années furent, pour tous ceux qui appartenaient aux classes supérieures, un tems de jouissances sans dangers et sans trouble. Leurs dépendans semblaient n'exister que pour eux et leurs plaisirs ; et il n'est pas probable qu'à aucune époque ils obtiennent jamais une soumission aussi empressée. Cet état de choses a disparu ; mais, malgré l'éclat qui l'environnait, il a peu de droits à notre intérêt et à notre sympathie. Des idées étroites, mesquines, prévalaient généralement dans les hautes classes ; et les esprits les plus distingués ne parvenaient pas toujours à s'en affranchir. C'est ainsi que, dans les admirables lettres que lord Chatham adresse à lord Camelford, il trahit souvent une crainte indigne de la hauteur de son génie, c'est que son neveu ne se livre avec trop d'application à ses études, et qu'il ne devienne un savant : en France, Montesquieu, informé par l'abbé Quesnel, à qui il avait confié l'éducation de son fils, des dispositions studieuses du jeune homme, répond avec l'accent du désespoir : « C'en est fait, je le vois ; il ne sera qu'un homme de lettres, un original comme moi, et nous n'en ferons jamais autre chose ! ». Cette exclamation est tout-à-fait conforme aux sentimens qui régnaient alors dans l'aristocratie. Une ignorance absolue eût été une tache dans un homme comme il faut ; mais un grand sa-

voir l'eût encore compromis davantage : il n'y avait que la médiocrité qui lui fût permise. On conçoit que de pareilles idées devaient réprimer l'élan des génies les plus vigoureux, quand ils se trouvaient dans les classes privilégiées. Ces mœurs, ces opinions sont parfaitement peintes dans les lettres de lord Chesterfield, qui lui-même était un type des bonnes et mauvaises qualités du tems où il vécut, de ses vices comme de ses agrémens et de ses grâces.

Rien, dans ces habitudes molles et relâchées, mais douces et sociables, ne préparait les esprits à l'acte d'une atrocité froide et calculée qui signala la fin de ce période. Au milieu d'une profonde paix, sous l'ombre d'une excuse, en opposition directe avec les désirs et les réclamations du peuple dont on disposait, la Russie, l'Autriche et la Prusse se liguèrent pour se partager la Pologne, et firent disparaître de la carte de l'Europe continentale un de ses plus grands royaumes. Comme si on voulait donner plus d'éclat à ce scandale, on s'occupa du partage de la Pologne, à trois reprises différentes. Commencé en 1775, continué en 1793, ce fut seulement en 1796 qu'on le consomma entièrement. Malgré tous les efforts tentés pour tâcher de satisfaire les trois gouvernemens spoliateurs, il est permis de concevoir quelques doutes sur l'utilité qu'ils en ont retirée. La part de la Prusse a, depuis, tellement été réduite, qu'à peine s'il lui en reste quelque chose. Pour un pays pourvu de territoires aussi étendus et aussi fertiles que l'Autriche, le district de Galicie n'est qu'une compensation fort insuffisante de l'inconvénient d'avoir aujourd'hui la Russie pour voisin immédiat, dans une portion considérable de ses frontières. Quant à cette dernière puissance, l'avenir nous apprendra si la possession inquiète de presque

toute la Pologne, est une indemnité suffisante des sollicitudes qu'elle cause et des frais qu'elle doit faire pour la conserver. Ce forfait politique, qui avait excité l'indignation dans tous les cœurs honnêtes, ne tarda pas au surplus, après sa consommation, à être sévèrement puni sur ses auteurs ; car il a été le précédent et l'excuse des violentes agressions de la France impériale.

Tandis qu'un ancien royaume perdait son indépendance, au cœur de l'Europe continentale, nos colonies, en révolte, voulaient conquérir la leur, dans l'Amérique du Nord. Quelqu'opinion que l'on ait des causes et de l'opportunité de l'émancipation des États-Unis, on ne contestera pas que la reconnaissance de leur indépendance, à la paix de 1783, n'ait créé une ère mémorable dans l'histoire de l'ancien et du nouveau continent. Dans l'antiquité, les colonies n'étaient jamais sujettes aux métropoles. L'organisation de l'essaim était complète, avant qu'il sortît de la ruche, et on lui laissait le soin de régler ses propres mouvemens. Si, dans quelques circonstances, les colonies avaient besoin d'aide et de protection, cet appui leur était donné par un sentiment d'affection, et sans qu'aucun avantage commercial ou pécuniaire fût stipulé ou attendu. Les établissemens coloniaux fondés par les modernes l'ont été dans un but très-différent. On ne les considérait que comme de vastes domaines cultivés aux frais et pour l'avantage de la mère-patrie, et dont les étrangers ne pouvaient approcher qu'à des conditions plus ou moins sévères. Au commencement de la lutte, la Grande-Bretagne ignorait la résolution et la force de ses colonies. Le souvenir des persécutions religieuses qui avaient forcé beaucoup des colons primitifs à émigrer, s'était conservé dans leurs familles, et, conjointement avec le tems et la distance, y entrete-

nait un sentiment d'éloignement très-prononcé pour la métropole. Comme ils habitaient un climat salubre et un sol fertile, les colons de la Nouvelle-Angleterre grandirent et prospérèrent rapidement, jusqu'au moment où leurs débats avec nous firent voir que, chez les nations, comme dans les familles, il arrive une époque où l'obéissance ne peut plus être imposée par les parens, ni librement consentie par leurs rejetons. L'émancipation des États-Unis fut saluée par les cris de joie de nos rivaux, et considérée parmi nous comme un malheur incalculable. L'événement a montré combien cette manière de voir était fausse. La Nouvelle-Angleterre, revêtue de la robe virile qu'elle avait conquise, et dégagée des langes où nous la retenions, accrut rapidement la masse de ses richesses, et tripla les demandes qu'elle faisait auparavant à notre industrie. Mais ce grand événement en préparait en même tems un autre qui ne l'était pas moins. Encouragée par l'exemple des états, et favorisée par les agitations qui suivirent la révolution française, l'Amérique espagnole et portugaise rompit aussi les liens de dépendance qui l'attachaient à l'Europe; événement qui aura, dans l'avenir, des conséquences inappréciables, mais dont les bienfaits ne commenceront à se faire sentir que lorsque les mains qui ont brisé le sceptre des tyrans européens dompteront et ne fomenteront plus l'anarchie.

L'ordre des faits nous amène naturellement à la révolution qui éclata en France, en 1789. Nous n'en sommes pas encore assez éloignés pour apprécier avec exactitude les causes et les conséquences de cette terrible éruption. La dispersion, dans toutes les classes, de livres spirituels et hardis; les entretiens des philosophes et des économistes; le succès des mouvemens populaires de l'Amérique du Nord; l'incapacité des ministres qui se succé-

daient rapidement; la réunion, dans une seule chambre, de la noblesse et du clergé avec le tiers-état, sont assurément autant de circonstances qui ont accéléré la catastrophe; mais la grandeur des résultats doit faire croire que les premières causes avaient une base plus profonde, et que celles dont nous venons de parler n'étaient qu'occasionelles. C'est peut-être la première fois qu'on a vu une si vaste fabrique politique s'écrouler sans aucune agression du dehors, et par le seul ébranlement de ses étais. Les entraves qu'éprouvait partout le commerce intérieur et extérieur; les justes plaintes qu'excitaient les priviléges territoriaux et personnels de la noblesse; les désordres d'une cour dissolue; expliqueraient mieux cette grande convulsion. Louis XVI est sans doute l'un des plus honnêtes hommes qui soient montés sur le trône, et à sa cour, comme à celle de son aïeul, on aurait trouvé plus d'un personnage recommandable; mais c'étaient des exceptions trop rares pour motiver les éloges que M. Burke a donnés si complaisamment à l'aristocratie française.

Peut-être les conséquences définitives de la révolution sont-elles encore plus difficiles à apprécier que ses causes. Ce fut la première fois qu'un peuple civilisé résolut de démolir entièrement ses institutions civiles et religieuses. Cette œuvre de destruction fut poursuivie avec une résolution inflexible et impitoyable. Toutes les parties du système politique et social de la France passèrent successivement dans le fourneau. Mais ce serait se faire une idée bien étroite de cette grande révolution, que de supposer que les effets en ont été circonscrits dans les limites du pays où elle avait éclaté. Elle vola sur l'aile de la victoire, et étendit, d'année en année, sa sphère d'action. Depuis l'époque où Napoléon parut sur la scène jusqu'au

moment où il avait mis sous le joug toute l'Europe continentale, ses conquêtes ne furent pas une simple occupation militaire des pays qu'il avait soumis, et il leur donna ses soins comme s'il ne devait jamais les perdre. Il changea les formes de gouvernement, les souverains, les lois, les mœurs. Beaucoup de ses institutions passèrent sans doute avec lui, mais on ne rétablit pas l'ancien ordre de choses. C'eût été un projet déraisonnable de le tenter. Pendant les douze ans de la domination sans contrôle de Napoléon, l'Europe continentale avait, en quelque sorte, subi un long paroxysme fébrile. Son ame turbulente semblait s'être substituée aux ames tièdes et molles du vulgaire. Les fonctionnaires militaires et civils, soumis à ses impulsions, volaient sans cesse d'un lieu à l'autre. Dans ces déplacemens continuels, les anciens préjugés étaient détruits; les avantages ou les défauts des institutions existantes appréciés; de nouveaux rapports se formaient; et les maux comme les biens qui résultaient pour l'humanité de cet état de choses, conduisaient, en dernier résultat, à une appréciation plus judicieuse et moins étroite de leur situation et de celle des autres. Quand on suppose que ces résultats auraient pu être obtenus par des voies plus douces et plus conformes à l'humanité, on oublie que les grands changemens et les grandes souffrances sont presque inséparables. Nous sommes, en général, si disposés à être satisfaits des choses auxquelles nous sommes accoutumés, qu'il faut des percussions violentes pour nous détacher de nos vieilles mœurs et de nos anciennes habitudes. De là ce conflit terrible d'armes et d'opinions qui ébranla l'Europe, depuis 1792 jusqu'en 1815. Quand il fut fini, le sol se trouva en partie dégagé des vieilles constructions qui l'embarrassaient, et l'espèce humaine put s'élancer hardiment dans la voie des améliora-

tions ouverte devant elle, et que la révolution française avait nivelée.

Avant d'examiner les effets produits par le retour de la paix sur la société européenne, il ne sera pas inutile de dire deux mots des arrangemens politiques adoptés par les congrès de 1814, 1818 et 1821. Dans le cours de la guerre, la Finlande, depuis long-tems citée pour la bravoure de ses habitans et la fertilité de son sol, avait été réunie à la Russie. On indemnisa la Suède par la Norwège, que perdit le Danemarck. On fit assez peu d'attention à ces arrangemens; la situation éloignée de la Suède et du Danemarck, et l'accroissement de forces et de richesses des états plus méridionaux, ayant fait perdre à ces deux royaumes presque toute l'influence politique qu'ils avaient jadis. L'Espagne et le Portugal conservèrent l'intégrité de leur territoire continental; mais les ravages d'une guerre terrible, le mauvais gouvernement, l'ignorance, la superstition, ont fait tomber ces régions romantiques, si favorisées par la nature, au dernier rang de l'échelle des nations. L'Italie rentra dans son ancien vasselage. Le duché de Warsovie reçut le titre pompeux de royaume de Pologne, et devint l'indemnité des maux qu'avait faits à la Russie l'invasion de 1812. La Saxe perdit la moitié de son territoire transféré à la Prusse, pour compenser ce que la Russie gardait sur les deux rives de la Vistule. L'influence anglaise fit donner au Hanôvre des accroissemens considérables. La situation de la Bavière, du Wurtemberg, de Bade et de quelques autres états de l'Allemagne, ne fut pas essentiellement modifiée.

Comme la France, pendant sa suprématie impériale, avait fait disparaître les délimitations qui existaient avant les guerres de la révolution, il était naturel de supposer,

qu'après ses revers, ces délimitations seraient rétablies. Mais, quand on voulut concilier les nombreuses réclamations des parties intéressées, on reconnut bientôt que cela était impraticable. D'un autre côté, il est évident que beaucoup des échanges ou des cessions de territoire qui eurent lieu, furent peu judicieux. La destruction des républiques de Venise et de Gênes n'est peut-être pas très-regrettable; mais si on considère le rôle qu'elles avaient joué jadis, et les mains auxquelles on les a livrées, il est impossible de ne pas regretter qu'on n'ait pas pris plus de soins pour honorer et adoucir leur malheur. Les baïonnettes prussiennes peuvent contenir l'indignation de la Saxe démembrée, mais elles ne sauraient empêcher ses regrets de ne plus être régie par le sceptre si paternel de ses princes héréditaires. Une faute bien plus grave, c'est d'avoir consenti à l'agrandissement de la Russie. Quand, en 1815, Alexandre appuya la demande qu'il faisait du duché de Varsovie, en cantonnant cent mille hommes dans le pays encore en litige, il donna la meilleure preuve que ses prétentions devaient être réprimées. Lorsque les souverains adressaient à la divinité tant d'actions de grâces solennelles de leur retour à l'indépendance, les Polonais avaient, certes, bien le droit de réclamer aussi la restauration de leur antique monarchie, sous une forme héréditaire ou élective. Que si cette restauration était impossible, ce n'était pas une raison pour les livrer à la Russie; c'était même la dernière puissance à laquelle on dût remettre les restes d'une nation belliqueuse, où elle pouvait recruter de nouveaux soldats, pour accroître encore ses immenses armées. Quels que soient les manifestes et les professions de foi de la Russie, on peut, sans trop d'ombrages, concevoir quelques doutes sur sa modération, après le partage de

la Pologne, en 1770; les cessions obtenues de la Turquie, en 1773, par le traité de Kanardji; la convention de 1783, par laquelle le tzar de Cartalinie et de Kahlet renonça à la protection de la Perse, pour se placer sous la suzeraineté de la Russie; l'occupation de la Crimée, également dans le cours de la même année; celle de la Géorgie, en 1791; les nouveaux sacrifices faits par les Turcs, en 1792; le second partage de la Pologne, en 1793; la réunion de la Courlande et du duché de Semigalle, en 1795; le troisième partage de la Pologne, en 1796; les nouvelles acquisitions faites sur son territoire, par le traité de Tilsit, en 1807; la prise de possession de la Finlande suédoise, en 1809; et la cession additionnelle de territoire polonais consentie par l'Autriche, en 1810, par le traité de Leopol.

Une faute en prépare une autre. Comme la Russie avait enlevé à la Prusse sa part des dépouilles de la Pologne, il fallait indemniser Frédéric-Guillaume, de ce qu'on lui avait pris. Pour cela on alongea encore *les longs et sablonneux états du roi,* comme Voltaire appelait la Prusse; de manière que, d'un côté, elle touche maintenant à la Russie et de l'autre à la France. Une inspection légère de la carte suffit pour faire voir l'absurdité de cet arrangement. La Prusse a la plus vaste étendue de frontières, sans avoir aucune barrière naturelle ou morale pour la protéger, et il est impossible qu'elle reste long-tems telle qu'elle est. Il faut ou qu'elle cesse d'être aussi formidable, ou bien qu'elle le devienne davantage. Il est hors de doute que cette puissance guette quelque occasion favorable de consolider son territoire. Tôt ou tard, cette envie, qui la préoccupe sans cesse, l'entraînera à quelque résolution violente et inattendue.

Quiconque connaît le caractère fier, aventureux, énergique des Prussiens, ne saurait en douter.

La position du nouveau royaume de Belgique est encore bien plus précaire. Il est formé de la Hollande et du Brabant, dont la richesse, la population et l'influence sont à peu près égales; qui ont l'un pour l'autre d'antiques jalousies et une haine invétérée, et qui sont également attachés à des croyances religieuses différentes. Le tems, et une sage administration, peuvent sans doute calmer ces antipathies, et former de ces deux peuples un tout plus homogène; mais l'aversion réciproque des Brabançons et des Hollandais ne constitue pas l'unique et le plus grave inconvénient du royaume des Pays-Bas. La France n'a point perdu de vue l'industrie de ses habitans et la fécondité de son sol. Or, le nouveau royaume est dans l'impuissance de lutter seul avec ce voisin formidable; et l'Autriche ni l'Espagne ne sont plus intéressées à arrêter, de ce côté, l'agression de la France. Avant qu'aucun des alliés du roi des Pays-Bas pût marcher à son aide, toutes les forces disponibles de l'agresseur auraient envahi ses états, où les catholiques les verraient entrer avec joie. Dans ces circonstances, les forteresses dont les frontières des Pays-Bas sont hérissées, ne lui seraient d'aucun usage. Elles sont hors de proportion avec les moyens défensifs du pays. Les quatre forteresses de Mons, Charleroi, Namur, Berg-op-Zoom, auraient besoin, pour garnison, de la totalité de l'armée belge.

Maintenant que nous avons terminé l'esquisse que nous voulions faire des principaux changemens qui ont eu lieu en Europe, depuis la fin du quinzième siècle, jusqu'au moment actuel, nous allons indiquer quelques-unes des particularités les plus saillantes de notre époque. Celle

qui doit le plus attirer notre attention, c'est le perfectionnement des moyens de transport. Rien, dans la politique romaine, n'a autant contribué au bien-être de l'humanité, et ne nous donne une idée plus haute de la grandeur de l'empire, que le nombre et la magnificence des routes. Quoiqu'elles fussent construites principalement dans un but militaire, les grandes voies romaines contribuèrent puissamment à accélérer les progrès de la civilisation dans les contrées qu'elles traversaient. Comme preuve de la célérité occasionelle qui avait lieu quelques fois dans les voyages, Pline raconte que Tibère fit deux cents milles romains dans un jour et une nuit, en se rendant, par l'ordre d'Auguste, près de son frère Germanicus. Cependant, la manière ordinaire de voyager, à cette époque, était beaucoup plus lente que celle de nos jours. Cicéron parle d'un messager qui mit quarante-sept jours pour se rendre de Rome dans son gouvernement de la Cilicie; et, en se voyant si éloigné du théâtre de sa gloire et de ses travaux, il s'écrie douloureusement: *Heu! tam longe!* Nous lisons également, dans sa correspondance, qu'il fallait quarante jours pour transmettre des lettres de Rome en Espagne, dans le voisinage de Gibraltar. Pendant la décadence de l'empire, les routes se détériorèrent de plus en plus, et aux époques les plus barbares du moyen âge, la difficulté des communications passait tout ce qu'on peut croire. Elles s'améliorèrent toutefois, peu à peu, avec le retour du commerce et des aisances sociales; mais ces progrès furent très-lents. Ce fut en Suède où les routes se rapprochèrent le plus tôt du point de perfection des routes actuelles, ce qui est d'autant plus honorable pour elle que sa situation lointaine et la pauvreté de ses habitans ne devaient pas faire

croire qu'elle dût, à cet égard, donner l'exemple aux autres nations.

Les nouveaux arrangemens qui furent pris pour le départ des malles contribuèrent beaucoup à l'amélioration des routes anglaises; et, depuis cette époque, nos grandes routes, celles de traverse, et nos ponts, ont eu constamment la supériorité sur les constructions du même genre, dans le reste de l'Europe. Comme cet avantage contribue autant à notre profit qu'à notre agrément, il est vraisemblable que nous ferons des efforts continuels pour ne pas le perdre. Cela nous sera d'autant plus facile que, nulle part, les matériaux ne sont plus abondans, ni d'aussi bonne qualité qu'en Angleterre.

Toutefois des améliorations notables ont eu lieu, pendant ces dernières années, dans les routes et les ponts de l'Europe continentale. On a trouvé des matériaux là où on n'en soupçonnait pas jadis, et ils ont été mis en œuvre avec un art digne d'admiration. Tous les obstacles ont été vaincus; les sables, les marais, les torrens, les précipices. Une terrasse longe maintenant la ligne des Apennins, de Nice au golfe de la Spezzia; des routes superbes traversent les Alpes, au Mont-Cénis, au Saint-Bernard, au Simplon, au Saint-Gothard et au Splugen, du lac de Como aux sources de l'Inn, et de Trente à Brixen. Dans les Pays-Bas, une route entièrement neuve a été construite de Namur à Luxembourg; une autre suit le cours du Rhin, de Mayence à Nimègue. En France, la montagne de Tarare s'abaisse sous un des plus beaux chemins que ses ingénieurs civils aient encore construits. Dans l'Allemagne du Nord, une route nouvelle va de Hambourg à Hanovre, et de Hanovre à Deventer. On

s'occupe d'en ouvrir une nouvelle, de Lubec à Hambourg, et de cette dernière ville à Berlin, à travers des sables qui paraissaient impraticables. Une autre, récemment construite de Varsovie à Kalitch, doit se continuer jusqu'à Breslau; une autre encore va de Berlin à Leipsick, par Wittemberg. Enfin, tout le chemin de Berlin à Pétersbourg, par Custrin, Kœnisberg, Riga, présente ou présentera bientôt une ligne admirable de communication, entre la capitale de la monarchie prussienne et celle de l'empire russe. Ainsi, de quelque côté que le voyageur tourne ses pas, il aperçoit partout des ponts que l'on construit, des routes que l'on ouvre, que l'on nivelle ou que l'on répare; et, dans ces luttes pacifiques qui ont succédé aux luttes guerrières des vingt-cinq années précédentes, il est difficile de dire à quel pays doit rester la palme.

Les progrès récens faits dans les communications par eau sont peut-être encore plus remarquables. Les premiers canaux connus en Europe furent ceux qu'on ouvrit dans les Pays-Bas et en Italie. Dans plusieurs cas, ils servaient à la fois à dessécher le sol et au transport des marchandises. La France suivit leur exemple, et Louis XIV fit creuser le canal du Languedoc pour réunir l'Océan à la Méditerranée, but qui fut, il est vrai, très-imparfaitement atteint. D'autres canaux ont été creusés depuis, et, dans ce moment, on en construit encore de nouveaux. Cependant, ces voies artificielles ne jouent qu'un rôle fort secondaire, dans l'ensemble des communications intérieures de la France. Au milieu du siècle dernier, la prospérité commerciale de l'Angleterre, l'engagea à tourner son attention vers les canaux; et, grâce à l'abondance de ses eaux et à l'élévation modérée de sa surface, elle laisse bien loin derrière elle,

à cet égard, toutes les autres nations. Aujourd'hui, l'Autriche possède à la fois des canaux et des chemins de fer. La Russie, tant dans ses anciennes limites qu'en Pologne, s'applique avec ardeur à unir ses beaux fleuves par des canaux : encore vingt-cinq à trente ans, et la navigation artificielle aura couvert ce grand empire d'un réseau immense. L'application de la vapeur à la navigation doit être rangée parmi les plus belles découvertes théoriques et pratiques faites dans ces vingt dernières années. De nombreux navires, poussés par la vapeur, circulent aujourd'hui d'une manière occasionelle ou permanente dans les grands bassins de la Méditerranée et de la Baltique; et ce nombre tend incessamment à s'accroître. Mais aucune contrée de l'Europe n'a retiré d'aussi grands avantages de la navigation à la vapeur, que l'Angleterre. Sa position, l'abondance de ses mines de charbon de terre, l'étendue de ses rapports commerciaux, l'ont mise à même de lancer ses navires sans voiles, dans toutes les directions, et lui ont facilité l'accès de tous les points du continent. Aux avantages qui résultent de cette découverte et de la multiplicité des routes et des canaux, il faut ajouter encore la variété, la bonté et le bas prix des moyens de transports publics, et la prompte et sûre transmission des lettres. L'ensemble de ces découvertes et de ces améliorations a produit une aisance, une sûreté, une rapidité dans les communications, qui dépassent tout ce qu'on pouvait attendre. Nous ne croyons pas hasarder une assertion paradoxale, en disant qu'elles ont fait davantage pour changer la face et accroître le bien-être de la société, que toutes les découvertes qui ont précédé celle de l'imprimerie, qu'il faut toujours mettre hors de ligne.

L'accroissement du nombre des voyageurs causé par

ces facilités, est un autre trait caractéristique de l'époque actuelle. Les habitans de chaque pays, mais surtout de l'Angleterre, qui voyagent pour leur plaisir ou leur instruction, ont centuplé, et leur nombre continue à s'accroître. C'est aujourd'hui une chose aussi simple d'aller dans un autre royaume, qu'il y a cinquante ans d'aller dans un autre comté. En tems de paix, l'Europe peut être, en quelque sorte, considérée comme une grande famille; et lorsqu'un étranger, d'un caractère honorable, est reçu sous un toit hospitalier, au lieu d'être forcé de s'épuiser en efforts pour détruire les obstacles que l'absence d'habitudes, d'une langue et d'idées communes opposaient jadis à l'agrément de ses rapports sociaux, il se trouve tout de suite engagé dans des entretiens animés sur des sujets également intéressans pour tous ceux qui y prennent part. Il est impossible d'estimer trop haut ces avantages. Cet heureux état de choses a fait disparaître les distinctions artificielles qui séparaient autrefois les hommes, et détruit un amas de préjugés et de préventions. D'un autre côté on ne saurait nier que cette simplicité de cœur, cette cordialité d'affection qui répandaient tant de charme sur les époques antérieures à la nôtre, ont aussi disparu. « Ce peuple, dit Marmontel, en parlant des habitans de sa ville natale, qui depuis s'est laissé dénaturer comme tant d'autres, était alors la bonté même. » Cette observation est, par malheur, susceptible d'une application presque générale. Les liens qui nous attachaient à nos parens, à nos amis, à nos voisins, ont perdu beaucoup de leur ancienne force. C'étaient autant de garanties que chaque individu donnait et recevait tour à tour de l'intégrité de sa conduite; on ne pouvait y renoncer sans être décasté, sans

devenir étranger au milieu de son propre pays. Mais ces moyens préventifs contre une conduite irrégulière ou malfaisante, n'existent plus maintenant. Les liens sociaux sont si détendus, les liaisons sont formées et rompues avec tant de facilité et d'indifférence, que l'on peut flotter sur le cours de la vie, sans prendre d'intérêt à rien, et sans s'attacher jamais à personne. Nous nous rappelons d'avoir vu, dans notre jeunesse, des familles entre lesquelles il n'y avait pas d'autres liens que ceux qu'une affection héréditaire avait tissus. C'étaient souvent des voisins qui demeuraient porte à porte; mais cette facilité de communication ne leur suffisait pas, et pour entretenir ensemble des rapports encore plus intimes et plus continuels, ils convenaient de pratiquer une ouverture dans le mur mitoyen. Rien de semblable n'existe plus aujourd'hui. L'attachement pour les lieux est également éteint. Ces vives impressions qui faisaient jaillir nos larmes ou battre nos cœurs, à la vue des endroits où s'était écoulée notre enfance ou notre jeunesse, ont dégénéré dans des émotions fugitives et à peine perceptibles. Tous nos sentimens sont attiédis par le changement continuel de rapports et de séjours, et remplacés par une politesse banale et une bienveillance inactive. En faisant ce parallèle, entre les anciennes et les nouvelles mœurs, notre intention n'est pas de faire valoir les unes aux dépens des autres, mais seulement d'en constater la différence.

Ce qui distingue aussi l'époque actuelle, c'est l'extrême diffusion de connaissances qui s'est opérée depuis quarante ans. Il est incontestable qu'un bien plus grand nombre de personnes lisent et écrivent aujourd'hui que jadis. Sur ce point les états protestans avaient beaucoup

devancé les états catholiques; mais maintenant, l'Espagne et le Portugal exceptés, tout tend à se mettre au pas. La multiplication des journaux et des écrits périodiques; celle des magasins de librairie, des cabinets de lecture et d'abonnement; sont des signes certains des progrès de l'instruction. Toutefois, nous l'avouerons, nous avons beaucoup de doutes sur la convenance de la direction qu'on donne aujourd'hui à celle des classes inférieures. La lecture, l'écriture, l'arithmétique, quelques principes de dessin linéaire, nous paraissent les seules connaissances générales qui puissent être utiles aux prolétaires des villes et des campagnes. Quand un ouvrier saura chiffrer, et qu'il pourra se rendre un compte matériel de son argent, il est probable qu'il en réglera l'emploi d'une manière plus judicieuse. Mais pourquoi vouloir enseigner les diverses branches de la philosophie naturelle à un homme qui est destiné probablement à imprimer, pendant toute sa vie, un mouvement uniforme à une machine? à quoi cela peut-il servir, si ce n'est à lui faire prendre en dégoût son humble position, et à augmenter incessamment le nombre de ceux qui se destinent aux professions libérales? Ces professions sont déjà surchargées de sujets; elles en ont plus qu'elles ne peuvent en faire vivre; et, si cela continue, il y aura bientôt autant de médecins que de malades, et d'avocats que de procès. Sans doute, si, dans les écoles élémentaires, on reconnaît quelque génie précoce, il faudra, dans l'intérêt même de la société, l'encourager et le soutenir, et lui donner les moyens de suivre sa haute vocation. Mais ce sont là des cas rares; et pour le bonheur des classes inférieures, il vaut mieux contenir qu'encourager le désir qu'ont presque tous ceux qui y appartiennent de sortir de leur condition. Tout ce que nous

devons faire, c'est de les aider à la rendre plus commode et plus douce (1).

Voyons maintenant quelle est la condition intellectuelle des hautes classes. On trouve des livres dans toutes les maisons et sur chaque table, et c'est par la lecture que nous remplissons la plupart de nos momens inoccupés; mais, en devenant plus large, le cours de la science est peut-être devenu moins profond. Cette époque, il faut le reconnaître, n'est pas celle des fortes études. Les Grecs n'avaient pas d'autre littérature que la leur; les Romains pas d'autre que celle de la Grèce; et, il y a quarante ou cinquante ans, le savoir d'un homme instruit se bornait à la connaissance des livres grecs et latins, d'un petit nombre d'écrits publiés dans notre propre langue, et d'un nombre encore plus limité d'ouvrages italiens et français. A l'étude de ces langues on ajoute aujourd'hui celle de l'allemand; et chacune de ces littératures présente une masse d'écrivains, tous plus ou moins célèbres, dont la lecture suffirait pour absorber entièrement les loisirs d'une vie longue et laborieuse. Mais ce n'est pas tout; indépendamment de l'étude des littératures des divers pays, nous avons aussi l'histoire naturelle, la minéralogie, la géologie, la physique, les mathé-

(1) Note du Tr. On a calculé que si toutes les visites que font les médecins de Paris étaient également réparties, il n'y aurait pas, par jour, plus d'une visite et demie pour chacun. Mais comme il s'en faut bien que cette répartition soit exacte, il en résulte que beaucoup d'entre eux passent des semaines entières sans voir de malades. La proportion des malades et des médecins est un peu plus favorable à ceux-ci, dans les départemens, mais pas encore assez pour donner au plus grand nombre une existence convenable. D'un autre côté, le barreau n'est guère moins encombré de sujets; et l'on a vu, dit-on, quelques jeunes avocats, afin de se procurer des procès, payer leurs cliens au lieu d'en recevoir des honoraires.

matiques, la chimie et d'autres sciences créées de nos jours ou prodigieusement développées. L'intelligence la plus puissante ne pourrait suffire pour digérer à la fois des études si diverses. Aussi le lecteur, qui n'a ni le tems ni la force de parcourir le vaste champ ouvert devant lui, abandonne toute application forte et systématique, et, dans son découragement, il prend des livres de second ordre, qui lui fournissent, à mesure qu'il en a besoin, les renseignemens qu'il veut avoir, ou qui présentent les sciences sous une forme abrégée et familière. Cette manière d'étudier est sans doute fort commode, mais elle n'est pas propre à fortifier notre raison, qui doit nécessairement tirer peu de profit d'une étude qui n'exerce pas ses facultés. Voilà pourquoi on observe un caractère de médiocrité si uniforme, chez la plupart des hommes de notre âge. Il faut aujourd'hui savoir tant de choses diverses, voir tant de monde pour se pousser et se faire connaître, qu'il ne reste plus de tems pour la méditation. Tout le monde reculerait devant de longues déductions logiques, si la sécheresse n'en était pas dissimulée par tous les artifices du style et du langage, ou tempérée par des faits et des anecdotes piquantes. Les romans, les voyages et les mémoires composent la majorité des livres qui se lisent. Des esprits sérieux peuvent sans doute trouver des récréations très-légitimes dans la lecture d'un bon roman; mais la jeunesse des deux sexes consacre une portion beaucoup trop considérable de son tems à des livres de ce genre; et par malheur ceux qui obtiennent le plus de vogue sont presque toujours les plus dangereux. Ce sont, en général, ceux où l'on introduit des personnages historiques, grossièrement travestis par l'ignorance de l'écrivain, ou parce qu'en empruntant leur nom, il avait besoin d'altérer leur caractère, pour le plier aux con-

venances de sa fable, ou bien, ce qui est encore pire, les romans d'auteurs faméliques, sans pudeur et sans scrupule, qui spéculent sur la malignité, en introduisant, dans leurs compositions, des anecdotes de nos jours et des personnages contemporains, sous des noms légèrement déguisés. Si on en excepte un petit nombre, les mémoires qui ont paru, dans le cours de ces dernières années, ne valent guère mieux. La plupart de ces misérables rapsodies sont composées par des individus tout-à-fait étrangers à ceux dont elles portent le nom, et elles ont le double inconvénient de ne pas avoir plus d'authenticité qu'un roman et d'offrir moins d'intérêt. D'autres, plus authentiques, n'apprennent que des choses que la pudeur publique commandait de cacher. Quel profit, par exemple, peut-il y avoir pour la jeune femme ou la jeune fille qui lisent les mémoires d'Henriette Wilson, à connaître tous les désordres de la vie d'une courtisane? Quelques relations de voyages publiées dans ces dernières années sont sans doute excellentes; mais un plus grand nombre a été écrit à la hâte, sans le degré d'informations nécessaire, et quelques-uns ont une étendue tout-à-fait hors de proportion avec leur importance. C'est sans doute une assez triste tâche de censurer les goûts et les modes du jour, et la manière dont les riches et les oisifs dépensent leur tems; mais nous sommes convaincus que beaucoup de personnes feraient mieux de ne pas lire du tout que de lire des livres qui énervent leur esprit ou corrompent leur cœur.

La frivolité des lecteurs a eu un contre-coup funeste pour les écrivains. La plupart de ceux-ci sont aujourd'hui si impatiens d'obtenir la récompense de leurs travaux; ils craignent tellement d'être supplantés par leurs compétiteurs; qu'ils ne consacrent pas à leurs compositions le

tems et le soin nécessaires pour en faire des ouvrages d'art. Ce soin, ces efforts, seraient d'ailleurs peu appréciés par le plus grand nombre des lecteurs. Cela a sensiblement rabaissé le caractère des gens de lettres. La littérature, au lieu d'être la plus noble et la plus belle de toutes les professions, choisie dans la jeunesse et exercée dans l'âge mûr sans aucune idée de lucre, et par un sentiment désintéressé pour les pures jouissances qu'elle procure, est devenue un métier ou un commerce; on se fait écrivain à peu près comme l'on se ferait filateur ou maçon. Quand un livre a obtenu une vogue éphémère, et que l'on a atteint le but politique ou particulier que l'on avait en vue, l'on est satisfait. De là cette multitude de livres où on n'a voulu que flatter les passions et souvent les goûts dépravés du public, sans chercher à l'améliorer et à l'instruire. En lisant la liste immense de tous les livres qui ont paru, dans les dix ou vingt dernières années, soit en France, soit sur le continent, on sera confondu du petit nombre de ceux que cette censure ne peut pas atteindre (1).

(1) NOTE DU TR. Ces observations nous semblent avoir quelque chose de trop sévère dans leur généralité. La culture un peu superficielle du plus grand nombre n'a pas empêché les fortes études et les grands travaux de quelques-uns. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les progrès faits, depuis le commencement de ce siècle, dans les diverses branches de l'arbre encyclopédique. Tandis que Laplace complétait l'astronomie du système solaire, Herschel ouvrait à l'ardeur des siècles à venir, le champ sans limites de l'astronomie sidérale, et armait de ses puissans instrumens ceux qui voulaient s'y engager (1). Favorisée par les voyages de long cours, l'histoire naturelle multipliait le nombre de ses conquêtes. La géologie, quittant les vaines hypothèses, et guidée par l'observation, signalait la trace et reconnaissait les monumens naturels de catastrophes antiques dont les annales humaines n'ont conservé aucun

(1) Voyez l'article sur les progrès récens de l'astronomie, dans notre 38e numéro.

Une circonstance qui distingue plus heureusement notre époque, ce sont les améliorations introduites dans

souvenir, et qui même sont antérieures à la présence de l'homme sur la terre. A l'aide de ces monumens, elle faisait l'histoire de la nature, à peu près comme l'archéologie avait fait celle des arts (1). En suivant la route ouverte par Lavoisier, on étudiait avec une application persévérante les diverses substances dont se compose notre globe ; et dans la patrie de Linnée, un génie hardi, destiné à faire faire aux sciences chimiques des progrès équivalens à ceux que ce grand homme a fait faire à l'histoire naturelle, en expliquait tous les phénomènes, par une loi unique, celle de l'électricité. C'est seulement de nos jours qu'un changement général s'est fait remarquer dans la direction des sciences. Jadis elles avaient une marche exclusive et hautaine : absorbées par la grandeur de leurs abstractions, elles songeaient peu à les faire servir, en les appliquant, au bien-être de l'espèce humaine. Il en résultait que les arts utiles, sans principes rationnels, ne se guidaient que par une sorte d'instinct empirique. Socrate se félicitait d'avoir fait descendre sur la terre la philosophie jusque-là égarée dans les cieux ; le dix-neuvième siècle aura eu la gloire de tirer la science de ses contemplations égoïstes : plus populaire aujourd'hui, elle ne vit plus exclusivement dans l'enceinte des académies ; elle parcourt nos champs, nos ateliers, et vient présider jusqu'aux modestes arrangemens de l'économie domestique. C'est ainsi que l'histoire naturelle a enrichi nos campagnes et paré nos jardins de mille plantes qui leur étaient inconnues (2). En même tems la chimie végétale, en prouvant que les plantes diverses ne tiraient pas du sol les mêmes sucs, et qu'on pouvait se dispenser de faire reposer la terre, au moyen d'une judicieuse rotation de cultures, diminuait, de plus en plus, la lèpre des jachères. Une nation peut aujourd'hui doubler et même tripler les produits de son sol, sans l'étendre par des guerres ruineuses. L'art de guérir a profité à la fois de ses propres progrès et de ceux des sciences accessoires. Un puissant spécifique a été découvert au commencement de ce siècle, contre le virus variolique (3), et en dernier lieu le docteur Coster en a neutralisé d'autres, qui ne sont pas moins malfaisans, en les décomposant avec le chlore (4). Mais ce qui importe encore davantage, c'est la réforme totale

(1) Voyez l'aperçu des progrès de la géologie, dans le 17e numéro, et, dans le 30e, celui sur les révolutions de la nature dans la France centrale.

(2) Voyez les Nouvelles des Sciences des divers numéros.

(3) Voyez, dans le 4e numéro, des considérations sur la vaccine.

(4) Voyez l'article sur l'hydrophobie, dans le 45e numéro.

la condition matérielle des diverses classes de la société. Plusieurs maladies ont cessé d'exercer leurs ravages;

qu'a subie la science. Quelques vérités pressenties par le génie de Bichat ont germé dans des têtes fécondes, et ont suffi pour amener ce changement. Autrefois la plupart des maladies étaient regardées comme des espèces d'êtres impalpables et immatériels, et on n'en soignait guère que les symptômes. Le docteur Broussais et ses émules ont démontré que les affections internes, de même que les maladies chirurgicales, avaient toujours leur cause dans quelque lésion organique; ils les ont localisées, et les signes, les désordres extérieurs par lesquels elles se manifestent, n'ont plus été considérés que comme un moyen d'en reconnaître le siége, le principe. Les sciences politiques et morales n'ont pas fait moins de progrès. Un code unique a succédé au chaos de notre vieille législation, et plusieurs pays, quelque tems occupés par nos armes, et soumis à notre joug, trouvent, dans les lois civiles que nous leur avons laissées, une compensation des maux que leur avait faits la conquête. L'Angleterre a modifié la barbarie de sa législation criminelle. Si la nôtre offre encore quelques restes de cette antique barbarie, ils ne tarderont pas sans doute à disparaître devant les plaintes de jurisconsultes philanthropes qui ne cessent de réclamer des peines moins sévères pour des mœurs plus douces. La science de l'administration commence à se dégager à la fois de la routine des bureaux et de l'empirisme du dr. Price (1). Il y a plus de soixante-dix ans que les grandes vérités de l'économie politique ont été proclamées; mais elles étaient restées stériles, car les gouvernemens les méconnaissaient à l'envi. M. Huskisson a eu la gloire de les introduire dans la législation commerciale de la Grande-Bretagne (2). Il faut espérer que, sur le continent, on se lassera enfin de gêner, par les entraves des frontières et par celles de l'intérieur, la circulation des produits que, par une contradiction bizarre, on cherche à favoriser, en perçant des routes et en creusant des canaux. La complète émancipation du commerce sera sans doute une des conquêtes de notre siècle (3). Ce besoin de liberté se fait sentir en toutes

(1) Voyez l'article sur les hautes et petites taxes, dans le 1er numéro; celui sur les dettes fondées, dans le 2e; l'aperçu de la situation financière de la Grande-Bretagne, dans le 31e; les considérations sur les dettes nationales et le meilleur système d'emprunt, dans le 45e, etc.

(2) Voyez, dans le 3e numéro, l'article intitulé : *Vues présumées de M. Huskisson.*

(3) Voyez l'article sur la liberté du commerce dans notre 3e numéro; celui sur les colonies et le système colonial, dans le 5e; et celui sur le commerce des grains, dans le 18e.

d'autres, modifiées par un traitement plus judicieux, sont devenues moins malfaisantes. La douceur de nos

choses et partout. Dans les arts du dessin et dans plusieurs des branches de notre littérature, on s'était borné, pendant long-tems, à imiter quelques types d'une beauté admirable, mais dont la continuelle reproduction devenait monotone. Des esprits indépendans se sont appliqués à considérer et à peindre la nature sous de nouveaux aspects. En s'éloignant des modèles convenus, ils ont quelquefois rencontré des monstres ; mais il est permis de s'égarer un peu à ceux qui sortent des routes battues. L'érudition elle-même a participé au grand mouvement des esprits. Autrefois renfermée dans les cloîtres elle était laborieuse et persévérante, mais minutieuse et étroite. Des solitaires, morts au monde depuis leur premier âge, sans connaissance de ce qui se passe dans les sociétés nouvelles, devaient faire de fréquentes méprises, quand ils voulaient expliquer les sociétés anciennes. L'érudition a beaucoup gagné en passant dans les mains d'hommes qui ne sont pas étrangers au mouvement de la vie active. D'ailleurs elle ne s'éclaire plus seulement des lumières que lui fournissent les lettres grecques et latines, mais aussi de celles qu'elle emprunte aux lettres orientales. On reproduit en français des romans chinois ; on explique des épopées sanscrites ; et l'on a fait d'heureuses tentatives pour interpréter les inscriptions des temples de l'Égypte et de Persépolis (1). Après avoir lu les savantes et ingénieuses recherches de Niebuhr, on sait mieux l'histoire romaine que ne la savaient les rhéteurs sans critique qui l'ont écrite chez les anciens. En parlant des historiens nouveaux, nous ne voulons pas parler de ceux qui s'appliquent à reproduire les formes des vieilles chroniques. Lorsque les siècles successifs alongent sans cesse le champ de l'histoire, en même tems qu'il s'élargit par l'extension de nos rapports politiques et commerciaux, c'est une idée bien malheureuse que de le surcharger de faits minutieux qui empêchent d'en saisir l'ensemble, et qui font disparaître les masses sous la multiplicité des détails. Mais c'est une aberration passagère, et qui, sans doute, ne tirera pas à conséquence. Dans la rapide énumération que nous venons de faire, nous n'avons pas parlé de l'art de la guerre; nous ne devons pas cependant omettre de dire un mot des efforts tentés, au moyen de l'artillerie à vapeur (2), pour rendre la défense supérieure à l'attaque, puisque si ces efforts sont couronnés par les

(1) Voyez l'article sur l'interprétation des hiéroglyphes, dans le 22e numéro.

(2) Voyez l'article sur l'artillerie à vapeur confectionnée pour le compte du gouvernement français, dans le 31e.

mœurs a diminué les maux de la guerre. La peste, fléau du moyen âge, n'existe plus qu'en Turquie, et dans quelques pays du littoral de la Méditerranée. Les famines sont beaucoup plus rares, et bien moins meurtrières que jadis. En même tems que le nombre ou la violence de ces calamités diminuait, des inventions de toutes espèces multipliaient nos commodités et nos jouissances. Rien, dans les tems antérieurs, n'est comparable à la rapidité et à l'étendue des changemens qui se sont opérés dans nos maisons, nos vêtemens, notre mobilier, nos théâtres et tous les lieux consacrés à nos plaisirs. Il existe bien peu de villes en Europe où le voyageur ne soit pas surpris du goût et de la magnificence déployés dans les constructions particulières ou publiques; du nombre et de la commodité des maisons de bain, des auberges, des cafés, des cabinets de lecture; de l'élégance des jardins et des villas; de la propreté des chaumières, des boutiques et des manufactures. Qui ne serait frappé aujourd'hui en revenant à Paris, après quelques années d'absence, de ces passages ou rues couvertes, qui le sillonnent de toute part, et dont la splendeur égale celle des plus beaux salons! Mais c'est surtout en Angleterre que ces améliorations se font apercevoir; on les trouve jusque dans les districts les plus éloignés et dans les classes les moins riches. Le peintre le plus habile aurait peine à produire l'équivalent des scènes qui se déroulent aux yeux du voyageur, dans notre heureux pays. Il peut suivre une route de soixante milles, sans que son admiration cesse

succès, les sociétés politiques auront encore plus de sécurité et de repos. A la vue de tant d'entreprises tentées ou accomplies dans moins de trente ans, et lorsque le mouvement intellectuel continue avec une accélération progressive, il est impossible de ne pas envier le sort des générations à venir, destinées à recueillir les fruits de tant de grands et utiles travaux. S.

un instant d'être excitée. Les villes, les villages, les hameaux, les maisons de ferme, les chaumières sont semés avec un goût exquis dans les situations les plus romantiques et les plus pittoresques, et partout une population bien vêtue, pleine de fraîcheur et de santé, semble vivre dans l'aise et le repos.

Ces améliorations dans le bien-être matériel des divers pays, y ont accéléré les progrès de la population, à un point incroyable. Excepté dans un petit nombre de villes, telles que Rome, Venise, Gênes, Séville, Cadix, Augsbourg et quelques autres, frappées par des calamités politiques ou que le commerce a délaissées en changeant de direction, la population européenne suit partout une marche ascendante. De tous côtés de nouvelles habitations et de nouvelles manufactures frappent les regards. Si vous revenez dans un pays, au bout de quelques années, les progrès de la population sont aussi évidens à vos yeux, qu'ils sont incontestables d'après les tables statistiques. Mais, à cet égard, l'Angleterre a encore la supériorité sur les nations de l'Europe continentale. La population de Londres égale maintenant celle de Babylone, de Ninive et de Pékin. Glasgow s'est élevé de 70,000 ames à 170,000. Liverpool de 60,000 à 160,000 ; Édinbourg, Manchester, Paisley, Birmingham, Norwich, Brighton, Cork, Belfast et d'autres encore, se sont accrues dans une proportion à peu près équivalente. Voici quelle a été la progression de la population de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse, depuis le commencement du siècle :

1801	10,942,000
1811	12,596,000
1821	14,391,000

Voici maintenant le mouvement de la population de l'Irlande, à partir de 1672 :

1672	1,320,000
1695	1,034,000
1712	2,099,094
1726	2,309,000
1754	2,372,000
1785	2,845,000
1792	4,088,000
1805	5,395,000
1814	5,937,000
1821	6,801,000

Ces estimations n'étant pas toutes officielles, nous sommes loin d'en garantir la parfaite exactitude ; il est même évident qu'il y a une erreur dans l'une ou l'autre de celles qui se rapportent aux années 1785 et 1792 ; mais l'ensemble de ces évaluations peut toujours donner une idée approximative des progrès prodigieux de la population irlandaise. D'après le dernier recensement, il paraît que celles de la Grande-Bretagne et de l'Irlande réunies s'élevaient à plus de 21,000,000 ames. Il est vraisemblable qu'elles approchent maintenant de 25,000,000, et elles continuent à s'accroître dans une proportion au moins égale.

Un point qui mérite également d'être relevé, c'est l'espèce d'assimilation qui tend à s'établir entre les divers ordres de citoyens. Quiconque a des yeux et des oreilles ne saurait la contester ; elle est évidente dans les vêtemens et les apparences extérieures, et elle a été très-encouragée par les améliorations qui ont eu lieu dans les manu-

factures et dans la substitution du travail des machines à celui des mains. Une partie des travaux mécaniques s'exécute aujourd'hui avec tant d'aisance et de propreté, que la tenue de l'ouvrier en est fort peu altérée. Les tissus dont on fait des vêtemens sont d'ailleurs devenus à si bon compte, que la même sorte, si ce n'est la même qualité, est accessible à toutes les classes. Aussi parviendrait-on difficilement à déterminer la condition de quelqu'un par les habits qu'il porte.

La même uniformité s'est introduite tant dans les manières que dans les vêtemens. Des juges exercés pourront sans doute reconnaître les nuances qui séparent les diverses classes; mais les grandes différences qui existaient ont disparu. Il y a maintenant peu de personnes douées de sens qui ne parlent et ne se présentent pas avec facilité et convenance. Des communications continuelles ont donné un poli général à l'ensemble de la société; tellement que quelques hommes des classes aristocratiques, dans l'impuissance de se distinguer des classes moyennes par l'élégance et la supériorité des formes, cherchent à s'en isoler par une simplicité étudiée. La même ressemblance existe aussi dans la manière de vivre; mais c'est principalement en Angleterre que se trouve cette heureuse uniformité, résultat de la prospérité commune. Entrez dans l'habitation de quiconque est au-dessus du simple prolétaire, et vous serez surpris de toutes les aisances réunies autour de lui, et qui n'étaient qu'accessibles aux plus riches, il y a trente ou quarante ans. C'est avec difficulté qu'en remontant les degrés successifs de l'échelle sociale, vous reconnaîtrez les différences qui séparent les individus de ces divers ordres. Le même goût, la même élégance règnent dans

leurs maisons, dans leurs meubles et dans tous les détails de leurs arrangemens intérieurs. Il y a sans doute une grande différence dans le nombre de leurs pièces, et une plus grande encore dans celui de leurs domestiques, mais c'est à peu près là où elle s'arrête, et jamais, avec un peu de soin et de jugement, les classes moyennes n'ont été moins éloignées des plus hauts rangs.

Une autre distinction a également disparu, ou du moins s'est fort affaiblie; c'est celle qui existait autrefois entre les hommes qui appartenaient au gouvernement, et ceux qui se trouvaient en dehors. L'usage établi chez les nations soumises au régime représentatif, d'imprimer tous les documens qui intéressent leur politique extérieure ou intérieure, a privé les hommes en place de ces moyens exclusifs d'information, auxquels ils attachaient tant d'importance, et chacun est maintenant en mesure de se faire des idées justes sur ces matières. De-là un respect moins superstitieux pour les mesures de l'administration et les actes législatifs. Comme les peuples connaissent mieux leurs droits, ils sont devenus moins traitables et plus exigeans. Aucun fait n'est plus remarquable dans l'histoire que l'indifférence avec laquelle on sacrifiait jadis la vie du commun des hommes. Aujourd'hui une pareille indifférence ne serait pas un jeu sûr pour les gouvernemens. Jusqu'où l'assimilation des classes inférieures et des hautes classes ira-t-elle? et quelle en sera l'issue définitive? c'est ce que nous ne saurions dire avec certitude; car comme l'état de choses actuel est sans exemple, nous n'aurions aucun précédent pour nous guider dans nos conjectures.

Nous allons maintenant passer de ces observations générales sur l'état de l'Europe, à l'examen de notre

situation particulière. Tous les aspects n'en sont pas également favorables ; nous commencerons par nous débarrasser de notre tâche la plus pénible, en la considérant sous ceux qui sont le moins flatteurs. Au premier coup-d'œil notre grandeur paraît reposer sur une base peu solide. Plusieurs états du continent possèdent d'immenses territoires compacts, qui, tant qu'ils adhéreront ensemble, doivent leur assurer une influence prépondérante ; tandis qu'au contraire la Grande-Bretagne ne pourrait pas se maintenir à son rang actuel, sans l'activité et l'énergie de sa population, son commerce, ses manufactures, la richesse et le nombre de ses colonies. Toutefois il ne faut rien exagérer : aucun état, en Europe, ne peut être considéré comme purement agricole ; et s'il y en avait un, sa pauvreté ne lui permettrait pas longtems d'entretenir, hors des limites de son propre territoire, une flotte et une armée. D'ailleurs l'Angleterre est également une grande nation agricole (1) ; sa puissance ne dépend pas aussi exclusivement de ses colonies, de ses manufactures, et de son commerce, qu'on le croit ; et, quand cela serait, on ne pourrait pas pour cela nous la ravir aussi complètement et aussi facilement que nos rivaux le prétendent. Mais, sans accueillir ces sinistres prédictions d'une ruine inévitable et prochaine, il ne faut pas non plus tomber dans une sécurité imprudente. Notre situation réclame toute notre sollicitude ; car aucun pays n'eut jamais des intérêts plus contraires à concilier ; et rien n'est plus difficile que de favoriser les uns sans blesser les autres. Si nous considérons que le tems, dans

(1) Voyez, dans le 28e numéro, l'article sur les progrès de la richesse agricole, dans la Grande-Bretagne.

sa marche, doit amener une époque où la plupart de nos colonies s'émanciperont, et que quelques-unes peuvent nous être prématurément enlevées; que plusieurs des branches de notre industrie manufacturière ont pris un accroissement colossal; que d'immenses populations en dépendent; et que des concurrences nombreuses s'élèvent de tous côtés sur le continent européen et même dans les autres parties du monde; si nous considérons, en outre, les secousses auxquelles nous exposent les vicissitudes ordinaires du commerce, et la vaste extension de notre système de crédit; nous serons forcés de reconnaître que les bases sur lesquelles repose l'édifice de notre grandeur ne sont pas toutes inébranlables, et quelques-unes peuvent être renversées ou affaiblies.

Quelques faits particuliers, qui sont à notre connaissance personnelle, viennent à l'appui de ces considérations générales. Dans ces derniers tems, des raffineries de sucre ont été établies sur une grande échelle, à Pétersbourg, à Hambourg, à Gottembourg et à Trieste. A Motala, près d'Orèbro, en Suède, se trouve le plus grand établissement qui existe pour tous les ouvrages de fer et d'acier. La fabrication des fusils de chasse et de munition s'est très-perfectionnée en Allemagne, et surtout à Hirchfeld, dans le Hanovre. On construit d'excellentes voitures, tant sous le rapport de l'élégance que sous celui de la solidité, à Bruxelles, à Berlin et à Vienne. Les fabriques de glaces, en France, à Saint-Quentin, à Saint-Gobin, à Prémontré, etc., sont toutes dans l'état le plus florissant. Le verre se fait à Munich, avec une si grande perfection, que les Bavarois nous ont enlevé la fourniture des télescopes, que nous faisions jadis presque exclusivement. Les jolis ouvrages de fer et d'acier qui se font à Berlin, sont devenus une branche étendue

et importante de commerce. La plus grande attention est donnée à l'amélioration des laines, en France, en Autriche, en Saxe, dans le Holstein et dans quelques autres parties du Danemarck. Les fabriques de laines établies en Saxe, en Moravie, en Silésie et dans les Pays-Bas, font des progrès rapides; la vieille réputation de celles de Louviers, de Sedan, d'Elbeuf, se soutient en France, quoiqu'elles aient à lutter avec les fabriques rivales de Carcassonne, de Limoux, de Lodève, dans le midi, et avec celles de Bourg et de Châteauroux, dans le nord. On fait d'heureux efforts pour améliorer les races de chevaux, en Prusse, en Russie et en France. Dans la Prusse royale, en particulier, les chevaux que l'on attelle aux voitures de poste pourraient être partout attelés à des voitures de luxe. Le plomb que l'on extrait maintenant près d'Alméria, en Espagne, égale la moitié de celui que l'on extrait, chaque année, des mines de l'Angleterre, qui jadis fournissait seule cet article à l'Europe. Les fabriques de fer et d'acier qui fleurissent en France prospèrent encore davantage à Liége, devenu le Birmingham des Pays-Bas, comme Gand en est le Manchester et le Glasgow. Les manufactures de coton de la France et de la Belgique, que d'ignorans fabricans tournaient en ridicule, en 1815, à la conclusion de la paix, ont décuplé en dix ans. Elles ne réussissent pas moins à Elberfeld, près de Dusseldorff, et dans toute la Prusse rhénane. Le commerce des soieries, jadis concentré à Lyon, a étendu ses ramifications à Avignon, à Nîmes, etc.; sa valeur annuelle s'élève à 150,000,000 fr. En Suisse, cette même branche de fabrication a pris aussi une extension dont peu de gens sont avertis en Angleterre. Rien qu'à Zurich et dans son voisinage, il y a douze à treize mille métiers; ce qui est d'autant plus remarquable qu'à

Lyon, il n'y en a pas plus de trente mille en activité. On en trouve aussi à Arau, à Bâle et dans quelques autres villes. Dans la Prusse rhénane, cette industrie s'étend le long du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorff, Elberfeld et Crevelt. Elle est exploitée, dans cette dernière ville, avec beaucoup d'activité et des capitaux considérables. Les quantités de soieries introduites en fraude, de ces divers points, ont excité plus d'une fois les plaintes de nos fabricans. Les meubles qui décorent les intérieurs de maison réunissent l'élégance à la commodité. Des expositions publiques des produits de l'industrie ont lieu périodiquement à Pétersbourg, Berlin, Bruxelles, Paris, Munich, Stuttgard, Vienne et même à Madrid. Ces luttes pacifiques valent un peu mieux que les champs clos de l'ancienne chevalerie, toute occupée de perfectionner les moyens de détruire, tandis que l'industrie ne songe qu'à accroître la production. Ces écussons, dont nos demeures sont décorées, et qui ne portent que les noms et les qualifications modestes des fabricans ou des marchands qui vendent leurs produits, sont pour nous un spectacle plus intéressant que les boucliers blasonnés des preux du moyen âge. Mais un fait bien plus important que tous ceux que nous venons de rapporter, c'est le récent envoi à Calcutta des machines à vapeur, pour filer et tisser le coton, et qui seront mises en mouvement par une excellente espèce de charbon tirée des mines inépuisables de Bordwan. Dans ces dernières années, nous envoyions, chaque année, dans l'Inde, pour plus de trente millions de fr. de cotons façonnés que nous en avions reçus bruts (1). La supériorité de nos machines

(1) Voyez, dans le 3e numéro, l'article sur les progrès de la richesse nationale en Angleterre.

nous permettait de supporter la concurrence des fabricans hindous, malgré le bas prix des ouvriers qu'ils emploient et les frais d'un double transport; mais l'introduction de ces machines sur les bords du Gange va nous fermer le marché presque sans limites qui s'ouvrait devant nous, dans l'Hindostan et dans l'Archipel Oriental. Ainsi donc la plus active concurrence s'établit partout. Les hommes de la science et les hommes pratiques voyagent à leurs frais ou à ceux de leurs gouvernemens respectifs; on attire sur le continent les artistes et les ouvriers anglais; et des étrangers résident parmi nous jusqu'au moment où ils ont pu pénétrer les mystères de nos arts. Nous ne saurions trop, d'après cela, nous tenir en garde contre les dangers de notre situation, ni observer avec trop de vigilance la politique et les actes de nos voisins.

Le montant de notre dette est un autre embarras très-grave. Nous aurions désiré entrer dans quelques détails relativement à l'étendue de cette dette, aussi bien qu'à celle des principaux états de l'Europe; mais les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer ne nous le permettent pas. Nous nous bornerons donc à faire deux ou trois observations. Il y a cent quarante ans, à l'époque de la révolution de 1688, notre dette ne s'élevait, en capital, qu'à 1,054,925 liv. st. (26,373,125 fr.). Elle a grandi depuis dans une progression presque géométrique; et à la conclusion de la paix, en 1815, la dette flottante et non rachetée montait à 789,866,124 liv. st. (19,746,653,100 fr.). Au 1er février 1816, elle s'élevait à 834,499,880 livres sterlings (20,862,497,000 francs); et au 1er février 1817, à 816,751,306 liv. st. (20,418,782,650 fr.). En 1828, la dette non rachetée et la dette flottante montaient en-

core à 807,744,338 liv. st. (20,193,608,450 fr.). Ainsi pendant une paix profonde de treize ans, nous n'avons guère éteint plus de 24 millions st. (600,000,000 fr.) de notre énorme dette, laquelle somme est à peine égale à la moitié de la somme contractée, chaque année, pendant la guerre précédente. On observe, il est vrai, pour nous rassurer sur l'énormité de nos engagemens, que le montant de notre dette importe peu, parce qu'elle est due à des nationaux; que d'ailleurs notre prospérité s'est accrue dans une proportion encore plus forte; que la banqueroute si constamment prédite n'est cependant pas arrivée; que, si elle arrivait, un arrangement équitable pourrait se faire facilement avec les créanciers; mais qu'au surplus un tel événement n'est nullement probable. Quant à nous, il nous est impossible de partager cette sécurité. Le montant de notre dette est si considérable, qu'il porterait l'effroi dans l'ame de quiconque n'est pas dépourvu de la prévoyance la plus commune, si l'habitude ne nous avait pas familiarisés avec ce danger.

« Les nations de l'Europe, dit Burke, se plongent de plus en plus dans l'abîme sans fond des dettes. Les dettes publiques qui, dans le principe, étaient une garantie pour les gouvernemens, en intéressant beaucoup de personnes au maintien de l'ordre établi, sont devenues, en sortant des limites naturelles, un principe de destruction. Si les gouvernemens assurent le paiement de leurs dettes, par des charges trop pesantes, ils succombent sous le poids de la haine publique. Que si, au contraire, ils ne pourvoient pas à l'exécution de leurs engagemens, ils provoquent l'irritation d'une des classes d'hommes les plus dangereuses, celle des capitalistes, qu'ils blessent sans la détruire.» Quand on calcule que l'intérêt de notre dette dépasse de beaucoup la moitié de notre revenu

annuel; que des embarras commerciaux un peu prolongés pourraient rendre intolérable le montant des taxes actuelles, en même tems qu'ils en feraient baisser le produit; que le poids de la dette, au lieu de diminuer par une baisse dans la valeur des métaux précieux, peut au contraire s'accroître par l'élévation de leur prix, comme cela a lieu depuis quelques années; qu'enfin cette dette, si peu réduite pendant le cours d'une longue paix, s'augmenterait rapidement, si les hostilités recommençaient, il est impossible de ne pas s'alarmer de notre situation financière.

Les personnes qui ont l'habitude de compter sur le chapitre des accidens, espèrent que si la catastrophe que nous redoutons arrivait, le mal serait moins grand qu'on ne le suppose; mais il nous est impossible d'accueillir ces consolations dangereuses. Dans beaucoup d'états du continent, la réduction ou la suspension du paiement de l'intérêt de la dette ne serait pas une chose nouvelle. L'Espagne est dans un état de banqueroute permanent; la France a plusieurs fois fait faillite, et pourra le faire encore, si les hommes qui dirigent ses affaires n'y prennent garde, car il est évident, par la diminution des produits de l'impôt, qu'il dépasse déjà la limite que le contribuable peut supporter. Nous ignorons si, dans ce pays, le gouvernement pourrait encore manquer à ses engagemens avec impunité; mais, parmi nous, où une crise semblable n'a jamais eu lieu, et où l'on accorde une foi implicite et universelle au trésor, une banqueroute, quelque déguisée qu'elle fût, compromettrait les moyens d'existence d'une grande partie de la population, et mettrait la constitution en danger. Aucun moyen ne doit donc être négligé pour échapper à un péril qui n'est pas imaginaire. Il faut tâcher de profiter de la prolongation

de la paix et de la tranquillité intérieure, pour donner à nos finances une base tellement solide qu'un petit accroissement ou une légère réduction dans le revenu de l'année ou du trimestre, ne soit pas une cause de joie ou d'inquiétudes, et pour assurer la liquidation graduelle, mais constante et effective de notre dette.

Un troisième fardeau bien incommode pour l'Angleterre, c'est la taxe des pauvres. Nous n'examinerons pas ici s'il est nécessaire, dans un pays dont la civilisation est avancée, de prendre des dispositions législatives pour le soulagement des pauvres, ni ce que doivent être ces dispositions, car nous avons tout récemment débattu ces questions dans un article spécial (1). Notre intention est seulement aujourd'hui de signaler à l'attention quelques-unes des conséquences de nos lois actuelles. Les idées, les habitudes, la situation véritable des classes laborieuses, sont trop peu connues. Ce n'est qu'avec beaucoup de répugnance qu'elles en parlent à leurs supérieurs qui n'obtiennent ces épanchemens qu'après des communications prolongées, et en leur témoignant de la bonté et de l'intérêt. Dans l'état artificiel de société où nous vivons, les hautes classes ignorent, en général, aussi complétement ce qui se passe dans les autres, que si ceux qui en font partie n'appartenaient pas au même pays et à la même espèce. Qu'est-ce que les habitans de nos squares et des rues à la mode connaissent des quartiers habités par le pauvre? Mais la législature pourrait, à cet égard, trouver beaucoup de lumières dans le

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans notre 35e numéro, l'article intitulé : *Moyen d'assurer le bien-être des classes inférieures*, article digne des plus sérieuses méditations, et que n'auront pas sans doute négligé de consulter les concurrens du grand prix que l'Académie française va décerner.

clergé des paroisses, et, en le consultant, se mettre en mesure de prendre d'importantes et sages résolutions.

Malgré quelques soulagemens partiels, nous sommes convaincus que les charges du riche et la détresse du pauvre font actuellement des progrès rapides. Il n'est guère possible que cela ne soit pas ainsi. Il résulte de la législation actuelle que les ouvriers et leurs familles sont aussi complètement *adstricti glebæ*, dans toute l'Angleterre, que les serfs des tems féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme, mais à la paroisse qu'ils sont attachés. Le mal s'accroît encore par l'usage presque universel et si peu judicieux de donner indistinctement des secours à tous ceux qui sont mariés, jeunes ou vieux, forts ou faibles, dès qu'ils sont trois et même deux enfans. Cet usage funeste détruit tout principe d'économie et de prévoyance; il encourage les unions prématurées, car le prolétaire calcule qu'en se mariant il peut améliorer sa position, et qu'il ne court pas la chance de la rendre pire. Afin de prouver par preuve incontestable, l'accroissement de la taxe au profit des pauvres, nous allons donner l'extrait des rapports faits, à ce sujet, au Parlement, en 1826 et 1828; on verra par cet extrait que cette taxe a plus que décuplé, dans les quatre-vingts dernières années, augmentation beaucoup plus considérable que celle de notre population et de notre richesse, et faite pour nous donner les plus sérieuses préoccupations sur notre avenir :

1748	730,135	1814	7,508,853
1776	1,720,316	1815	6,937,425
1783	2,167,748	1816	8,128,418
1803	5,302,070	1817	9,320,440
1812	8,865,838	1818	8,932,185
1813	8,511,863	1819	8,672,252

1820	8,334,313	1824	6,999,190
1821	7,695,235	1825	6,699,981
1822	6,921,187	1826	6,696,156
1823	6,874,496	1827	7,803,465

Un autre mal que notre détestable législation sur les pauvres n'est pas propre à diminuer, c'est le progrès continuel de notre population. Pendant quelque tems ce progrès n'avait pas été aperçu du public; mais aujourd'hui il intéresse personnellement chaque individu des divers ordres de la société. Certes il est bien digne de rechercher comment est venue cette calamité soudaine. Ce même accroissement de nombre qui détermina jadis les barbares du nord à précipiter les flots de leur population sur le sud, est de nouveau visible dans toute l'Europe et surtout en Angleterre. Un enfant naît dans une famille, mais la joie que provoque sa naissance est passagère, et bientôt remplacée par les sollicitudes que cause la difficulté de l'élever. Ces sollicitudes grandissent avec lui, à mesure que l'on se rapproche de l'époque où il faudra lui choisir un état capable de lui donner des moyens d'existence. Toutes les branches de commerce, d'industrie, toutes les professions, s'encombrent de plus en plus; et une multitude de personnes sans emploi, inutiles à elles-mêmes et incommodes aux autres, vivent au milieu de la société forcée d'en soutenir le poids. Il est possible que ce progrès excessif de la population qui a si vivement excité les craintes des économistes, se corrige de lui-même; mais il faut pour cela que de grandes privations se fassent sentir; et les nôtres seront sans doute les plus fortes et les plus prolongées, puisque c'est parmi nous que la population s'est le plus accrue.

Il est vraiment singulier, au milieu de circonstances semblables, qu'il y ait encore tant de terres incultes en

Angleterre et surtout en Irlande. Mais ce qui nous étonne davantage, c'est le peu d'attention que l'on a donnée à nos colonies et aux moyens qu'elles doivent nous fournir pour sortir de nos embarras. Le peu de parti que nous en avons tiré vient sans doute de ce que les riches ont une assez grande répugnance à s'y fixer, tandis que les autres classes, sûres de pouvoir vivre aux dépens de leurs paroisses, ne s'en soucient guère davantage. Espérons que la nécessité surmontera toutes les répugnances. Il ne faut épargner aucune peine pour faire considérer nos colonies comme des terres promises, où les pauvres doivent désirer ardemment d'aller s'établir; mais il ne convient pas qu'ils y aillent seuls; il faut qu'ils y soient accompagnés des puînés des plus grandes familles, à moins que ceux-ci n'aiment mieux traîner parmi nous une existence dépendante et misérable. Il est malheureux que ces établissemens aient été considérés, depuis l'origine, comme réservés exclusivement aux ouvriers nécessiteux et sans ouvrage, ou aux condamnés.

Les colonies grecques contenaient un mélange de toutes les classes de la société. L'ordre et la subordination se trouvaient ainsi encouragés et maintenus dans leurs diverses phases, et leurs progrès étaient beaucoup plus rapides qu'ils ne l'auraient été sans cela. Nous devons suivre leur exemple, mais il ne faut pas espérer que nos colonies nous soulagent jamais de la totalité du nombre surabondant de notre population. En effet, cette population s'augmente d'environ 300,000 ames par an, tandis que les déportés et les émigrans volontaires n'excèdent pas 7 à 8,000. C'est à élever ce nombre que doivent tendre tous nos efforts. Nous ne saurions trop faire comprendre aux hommes des classes inférieures, qu'il vaut beaucoup mieux acheter un passage sur un bâtiment, en

s'engageant à un certain nombre d'années de travail pour le compte d'autrui, après leur arrivée dans la colonie, que de mener en Europe une existence abjecte et sans espoir.

Une autre chose a contribué encore aux inconvéniens de notre position ; nous voulons parler des idées et des prétentions extravagantes que la prospérité des trente dernières années a fait naître parmi nous. Dans le cours de la dernière guerre on fit de si prodigieux efforts dans l'agriculture, l'industrie et le commerce, et il en résulta un accroissement si subit dans le bien-être des diverses classes, qu'on se persuada que cette prospérité devait durer toujours, et même qu'elle devait s'accroître indéfiniment. Nous pensions trop de bien de nous, et pas assez de nos voisins. Quand la paix ouvrit le continent à nos voyageurs, ils confirmèrent les préventions qui existaient contre nous par leur conduite hautaine, en même tems qu'en comparant notre situation avec celle des pays qu'ils traversaient, ils se persuadaient que nous avions un droit éternel et imprescriptible à les primer dans les arts industriels et le commerce. Il en résulta qu'au lieu d'imiter cette modération et cette économie, si dignes d'éloges, que les Hollandais ont conservées dans toutes les phases de leur fortune, les exemples de simplicité et de prévoyance donnés par nos pères furent méconnus dans tous les rangs de l'échelle sociale, et on se livra à l'envi à des dépenses extravagantes, qu'aucune fortune n'eût pu supporter. Nous ne voulions pas comprendre qu'il s'était élevé de tous côtés des concurrences formidables, qui devaient nécessairement limiter nos bénéfices, dès le moment où les mers étaient libres et ouvertes au commerce de toutes les nations. Le bon

sens des classes moyennes commence à modifier ces idées; mais malheureusement elles se trouvent encore dans une portion considérable des hautes classes. Il serait bien tems, cependant, qu'elles fissent descendre leurs prétentions au niveau de leur fortune, puisqu'elles ne peuvent pas élever leur fortune au niveau de leurs prétentions. Des habitudes et des idées plus modestes nous dépouilleraient de cette enveloppe superbe, roide, égoïste, qui cache nos meilleures qualités; elles nous rendraient plus aimables chez nous, et nous feraient considérer davantage de l'étranger, et, en maintenant toutes nos ressources, elles nous donneraient le moyen d'être plus utiles à nos amis, et plus redoutables pour nos ennemis.

Il nous reste maintenant à considérer une partie plus satisfaisante et plus gaie du tableau; c'est-à-dire, nos avantages acquis et ceux que la nature nous a dispensés d'une main si libérale. Notre position géographique, que des yeux ignorans considéreraient comme une des plus isolées et des moins favorables du monde, est par le fait une des plus avantageuses qui aient jamais été assignées à un peuple. Cette mer qui roule autour de nous, et qui festonne tous nos rivages, facilite nos communications avec les points les plus opposés du globe, dont elle semble, au premier aspect, nous séparer. Avec les pays qui bordent le canal et la Méditerranée, d'un côté, et ceux qui bordent la mer du Nord et la Baltique, de l'autre; la station la plus avancée vers l'Amérique septentrionale; et un accès facile dans les mers d'Afrique et dans celle des Indes; nous étions naturellement destinés à entretenir un vaste commerce maritime. L'importance et la variété des produits de notre sol ont dû fortifier

encore cette tendance naturelle. Tout considéré, il n'existe pas peut-être, en Europe, de pays d'égale étendue que la nature ait aussi bien traité que le nôtre.

A l'égard du sol, plusieurs parties de l'Europe continentale contiennent, sans contredit, des portions de territoire extrêmement riches. Les plaines de Séville et de Valence, en Espagne; toute la vallée du Milanais, en Italie; la Touraine, l'Alsace; une portion considérable de la Normandie et du Languedoc, en France; les provinces maritimes de la Belgique; la Haute-Autriche, la Saxe, etc., sont, sans contredit, des pays d'une grande fertilité; mais l'Angleterre, considérée dans l'ensemble, ne leur est pas inférieure. Dans le règne minéral, nous les dépassons tous de beaucoup, sans aucune exception. Nos mines d'étain, de plomb, de cuivre, de charbon, de fer, sont une des sources principales de notre richesse et de notre grandeur. On ne trouve nulle part, en Europe, autant d'étain que dans le Cornwall; et ce comté, avec le pays de Galles, fournissent une portion notable de cuivre, qui se consomme sur le continent. Nous avons dit plus haut que les mines situées près d'Alméria, en Espagne, produisaient une grande quantité de plomb; mais nos mines en fournissent encore deux fois autant. Nos mines de fer et de charbon sont inappréciables : la valeur des mines de fer en Espagne est encore peu connue; d'ailleurs l'exploitation en sera toujours fort difficile, faute de bois et de charbon. Les minerais de Suède donnent de 15 à 90 p. % de métal, tandis que les nôtres n'en donnent pas plus de 12. Cependant, comme, en Angleterre, le charbon et le fer sont souvent extraits du même puits ou de puits voisins, nous pouvons, par suite de cette circonstance et de la supériorité de nos capitaux et de nos machines, soutenir la con-

currence des Suédois, et chaque année produire plus de fer que tous nos voisins du continent réunis. L'importance de nos mines de charbon est encore plus grande. Les principales mines de charbon, actuellement connues sur le continent, sont en France, à Saint-Étienne et au Creuzot; à Sarrelouis, dans la Prusse rhénane; à Mons, à Namur et à Liége, dans les Pays-Bas; à Sultz, en Silésie; à Pilzen, à Tharant, en Saxe; à Brunn, en Moravie; à Gratz, en Styrie; et de Glewitz à Tarrwitz, dans la Pologne prussienne. Il y en a aussi quelques-unes en Dalmatie, mais elles ne sont pas exploitées. A l'exception de celles de la Pologne prussienne, dont l'étendue paraît très-considérable, et qui ne sont encore qu'imparfaitement connues, nos veines de charbon sont plus grandes que la totalité de celles du continent, et d'une qualité supérieure; et nulle part elles ne sont plus utiles, à cause de la multiplicité de nos machines et de nos navires à vapeur. A tous ces biens, il faut ajouter l'abondance et la bonté des poissons accumulés près de nos côtes, et dont le nombre dépasse de beaucoup celui de la Baltique et de la Méditerranée; la beauté et la variété de nos paysages; la salubrité et la température de notre climat. Il n'est pas assez chaud pour produire le vin et l'olivier; mais en revanche nous ne sommes pas brûlés par le soleil, ni tourmentés par des reptiles et des insectes. Selon la remarque de Charles II, il n'y a pas de pays de la terre aussi favorable à toutes les espèces d'exercices et de travaux, à toutes les heures du jour et dans toutes les saisons de l'année, tandis que la rareté des grandes pluies et des froids excessifs, et la bonté des matériaux propres à la construction des routes dont notre pays abonde, donnent aux communications, d'un point à l'autre du royaume,

une régularité, une facilité et une promptitude qu'aucun pays n'a encore pu parvenir à égaler, et probablement ne dépassera jamais.

Au milieu des avantages acquis, les grands capitaux de nos fabricans et de nos négocians tiennent une place importante. Il en résulte qu'ils peuvent acheter et vendre aux momens les plus opportuns, et donner de plus longs termes, ce qui est un avantage immense sur leurs rivaux; mais ce n'est pas le seul de ce genre que nous possédions. Il y a un engeancement entre les différentes parties de la nation, une flexibilité et une élasticité dans toute la machine, que la richesse, une population très-concentrée et la confiance peuvent seules produire. Beaucoup de projets et d'entreprises s'exécutent, dans ce pays, qui seraient impraticables partout ailleurs. Nous avons une multitude d'habiles ouvriers; les capitalistes, les hommes industrieux et opulens se prêtent des secours réciproques; les marchandises de toute espèce peuvent toujours être vendues à un prix ou à un autre; le roulage, les diligences, les paquebots, fournissent de continuels moyens de transport; mais tant d'avantages réunis seraient jusqu'à un certain point paralysés, si la confiance ne les mettait pas en jeu.

Cette confiance ne peut être que le résultat de l'estime qu'inspirent les excellentes qualités morales de la nation. A l'égard de la rectitude et de l'honnêteté dans les transactions, à l'exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs, au respect de la foi conjugale, à l'empressement à venir au secours des nécessiteux, nous ne croyons pas qu'aucun peuple l'emporte sur nous.

Il est possible que, dans quelques cantons isolés du nord de l'Allemagne, de la Suède et du Danemarck, on trouve encore un développement intellectuel supérieur

au nôtre ; mais aucun pays n'offre réunie une aussi grande masse de lumières. Qu'un étranger parcoure la Grande-Bretagne, du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, et il trouvera difficilement une paroisse, même dans les districts les plus pauvres et les plus reculés, où il n'y ait pas quelques individus de manières polies et d'un esprit cultivé. Nos possessions du dehors contribuent beaucoup à cette diffusion générale des lumières. Comme elles sont semées dans toutes les parties du monde, ceux même d'entre nous qui restent en Angleterre ont un intérêt à connaître les mœurs et les coutumes des diverses nations ; tandis que ceux qui ont passé leur jeunesse ou leur âge mûr dans nos nombreuses dépendances, et qui reviennent finir leur carrière sur le sol natal, ravivent notre curiosité, rectifient nos erreurs et ajoutent à ce que nous savons déjà. A Londres, surtout, où se trouvent beaucoup d'individus dont l'esprit a été étendu par des voyages, et dont l'instruction s'est mûrie par la méditation et la pratique des affaires, quiconque a vécu au milieu d'eux, dans des communications habituelles, en se retrouvant dans leur société à son retour du continent, ne peut se défendre d'être fier d'appartenir à une nation qui produit tant d'hommes remarquables. Ces vertus diverses, ces qualités solides ou brillantes, sont le plus bel héritage que nous puissions transmettre à notre postérité, et l'appui le plus sûr de notre fortune et de notre grandeur à venir.

Il résulte de l'ensemble de ces observations que ce n'est que par de constans efforts, que nous pouvons soutenir notre suprématie politique, commerciale et industrielle. De tems à autre, nous voyons à l'horizon des signes qui semblent annoncer des tempêtes prochaines. Heureusement il existe, dans notre constitution, un

principe rénovateur qui doit faire cesser toute crainte ; mais il est indispensable d'écarter les entraves qui gênent l'activité des particuliers ou du gouvernement. Toutes les parties de la machine sociale doivent être adaptées au degré d'énergie et d'action que les circonstances réclament. Chaque branche de notre économie publique et privée, l'administration des comtés et des paroisses, les établissemens de charité, les corporations, les colléges, l'église, l'état de nos dépendances coloniales, nos lois civiles et criminelles, doivent successivement être examinées et modifiées. Il est indispensable que tout ce qui a été établi par nos ancêtres subisse des altérations plus ou moins fortes, dans sa forme ou dans sa substance. Ce que Marmontel dit du cardinal de Brienne, quand il était à la tête des affaires, que « c'était un vieil enfant étranger à son siècle, » s'applique, parmi nous, à beaucoup de personnes d'ailleurs fort recommandables. Il s'est opéré sans bruit une révolution bien plus étendue qu'aucune de celles qui ont été effectuées par les conquérans, et qui promet d'être plus durable. Le système féodal auquel nous avons emprunté une si grande partie de nos lois et de nos coutumes, est miné de toutes parts, et ce qui en reste ne sert qu'à entraver le cours naturel des choses. Il faut écarter ces étais vermoulus, en prenant bien garde toutefois de ne pas ébranler l'ensemble de notre édifice politique. Cette nécessité de tout améliorer sans détruire rendra long-tems encore la tâche de nos hommes d'état l'une des plus difficiles qu'on puisse imaginer. Quand le vent est doux et la mer tranquille, chacun peut diriger le navire ; mais quand l'orage menace, il faut d'habiles matelots dans les agrès et un pilote intrépide au gouvernail. Il en est de même d'un état ; les administrateurs routiniers ne lui conviennent pas davan-

tage, dans les tems difficiles, que les économistes métaphysiciens. Il faut à notre situation actuelle des hommes courageux, d'un génie à la fois étendu et pratique, et qui, sans être retenus par de vaines clameurs, appliquent sans hésitation les remèdes héroïques dont nous avons besoin. Il n'y a qu'un sentiment impérieux du devoir et la gravité des circonstances qui aient pu nous déterminer à publier ces considérations; mais que l'aristocratie anglaise, que tous ceux qui exercent de l'influence dans le pays regardent autour d'eux, et surtout qu'ils évitent les actes violens et les propos indiscrets et hautains (1). Ils doivent bien savoir que ces observations n'ont rien d'hostile; que c'est une voix amie qui leur parle, et que c'est dans l'intérêt de leur sécurité qu'elle leur tient un langage sévère.

Certaines personnes traiteront sans doute nos craintes de chimériques, mais leur aveugle confiance ne peut rien changer à notre manière de voir; d'autres, en plus grand nombre, en reconnaissant ces craintes fondées, nous blâmeront de les avoir témoignées publiquement, parce qu'elles pourraient encourager nos adversaires et abattre nos partisans. Pour nous, qui avons vu tant de gens s'endormir dans les positions les plus criti-

(1) Note du Tr. Nos lecteurs n'auront pas sans doute manqué d'observer tout ce que ce langage a de remarquable dans le *Quarterly Review*, qui n'a pas cessé d'être, depuis son origine, l'un des organes du parti tory. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la parfaite coincidence des conclusions de cet article avec les conclusions de celui inséré dans notre précédent numéro, sous le titre d'*Annales constitutionnelles de la Grande-Bretagne*, et emprunté à un journal whig, la *Revue d'Édinbourg*. Les deux écrivains paraissent convaincus que ce n'est que par une réforme modérée et volontaire, qu'on peut éviter une réforme violente et radicale, qui changerait toute la face de l'Angleterre, et dont les contre-coups se feraient sentir dans le monde entier.

ques, tant de malades n'appeler le médecin que lorsque le mal était trop grand, pour qu'on pût en arrêter les ravages; nous croyons que, lorsqu'on veut éviter un danger, on ne saurait le signaler trop souvent et avec trop d'éclat. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, nos ennemis sont toujours avertis de nos points faibles, alors même que nous paraissons les ignorer. Le moyen le plus sûr de les contenir, c'est de montrer dans nos paroles, comme dans nos actes, une résolution énergique de remédier aux inconvéniens de notre position. Une répugnance pusillanime à s'en rendre un compte exact, ou une sécurité présomptueuse, sont au contraire les signes accoutumés et les avant-coureurs de la perte des nations.

Dans cette revue rapide de la situation de la Grande-Bretagne, nous n'avons rien dit des événemens qui se passent actuellement ou qui viennent de se consommer, attendu qu'il n'en était pas encore question quand nous avons commencé cet article. Plus tard, nous en parlerons avec la même modération, mais aussi avec la même franchise; notre amour pour notre patrie, et notre désir de la voir heureuse au dedans, formidable et entourée de la considération du monde au dehors, ne nous permettant pas de rien taire ni de rien feindre.

(*Quarterly Review.*)

Voyages.—Statistique.

SCÈNES DE LA PROPONTIDE ET DU BOSPHORE.

Après un voyage de neuf jours ou plutôt de neuf nuits, à travers les plaines magnifiques de l'Asie-Mineure, nous nous embarquâmes sur les côtes méridionales de la mer de Marmara (1), dans le pyrée de Brousee, joli hameau dont les maisons sont agréablement mêlées à des jardins et à des bouquets d'arbre. C'était à l'époque du ramadan, le carême de Mahomet, tems de jeûnes et de prières dans tout l'Islam. Rien certes ne pouvait être plus édifiant, sous le rapport des mortifications de la chair, que la plupart des Turcs que je rencontrai; mais notre janissaire les surpassait tous. C'était un homme de plus de cinquante ans, jaune, sec, avec une forte charpente osseuse, qui divisait son tems entre la prière et ses courses à cheval, et qui se consolait de ses fatigues et de ses privations en songeant aux charmes et aux caresses à venir des houris. J'aurais désiré qu'un bénédictin des couvens de marbre de Catane eût pu le voir; il serait revenu de sa promenade du Corso, quelque peu confus des perfections de l'infidèle. Il ne mangeait rien et ne buvait pas davantage; et, ce qui est encore bien plus difficile pour un Turc, il ne fumait pas de tout le jour. Pour la généralité des dévots, cela est plus facile qu'on ne le supposerait d'abord. La civilisation a fait quelques

(1) L'ancienne Propontide.

progrès dans ces contrées; et les préceptes de la loi sont devenus aussi commodes que possible pour tous les vrais croyans. Quand un Turc est riche, il dort pendant toute la journée et se régale la nuit; car il a cet avantage sur le giaour, que ces privations ne lui sont prescrites que jusqu'au coucher du soleil. Mais Hassan n'usait pas de ce privilége, et c'était avec peine qu'on le déterminait, pendant la nuit, à prendre quelques tasses de café. Sa pipe lui tenait lieu de tout; et, dans les heures brûlantes du jour, libre de tous soins, il sommeillait en paix sur son tapis.

La longueur de nos marches nocturnes était très-fatigante : ordinairement nous arrivions vers dix ou onze heures du matin, quand l'intensité de la chaleur était dans toute sa force. Nous étions accablés ainsi que nos montures, et nous nous hâtions de chercher un abri dans les cabanes en bois répandues sur cette partie de la Turquie, comme les habitations transitoires d'une armée en campagne. Mais notre sommeil était profond; et, vers quatre heures, rafraîchis et bien reposés, nous nous levions pour jouir des scènes champêtres qui nous environnaient de tous côtés, et dont aucune plume ou aucun pinceau ne pourrait reproduire la grandeur et la grâce.

Entre trois et quatre heures, la chaleur est ordinairement tempérée par les vents étésiens qui viennent du nord-est. Ils soufflent périodiquement, et, au cœur même de l'été, ils répandent une fraîcheur et une vivacité dans l'air, qui sembleraient n'appartenir qu'au printems. Le calice des fleurs s'humecte de rosée; les plus douces émanations se répandent et se mêlent dans l'atmosphère; et bientôt à une soirée délicieuse succède une nuit embaumée. Dès qu'elle est tombée, dans le ramadan, les minarets se festonnent de verres de cou-

leur, et le bruit des réjouissances rustiques se fait entendre dans tous les villages. Les privations du jour sont compensées par les plaisirs du soir. Les chants de la caravane ; le tintement des clochettes suspendues au col des chameaux qui traversent lentement la campagne ; les vapeurs odorantes et blanchâtres qui s'élèvent dans l'atmosphère, comme un voile diaphane : tout est paisible, adouci, parfumé. La lune se lève, cette belle lune d'Asie, si bien décrite par Homère, et elle harmonise encore plus le paysage, en y répandant ses teintes veloutées : il semble alors que les feux du Bengal colorent la scène de leurs lueurs magiques. On conçoit que les Turcs frémissent à l'idée de céder aux Russes ces lieux enchantés ; car comment habiter ailleurs, quand une fois on y a vécu ? Les prodiges de notre civilisation ne sont qu'une compensation fort insuffisante de tant de merveilles spontanées que la nature y fait naître. Ce n'est jamais sans une satisfaction mélancolique, mêlée du regret de les avoir quittées et du plaisir de les avoir vues, que je me les rappelle. Ce sont de ces pays où il n'est pas nécessaire d'être riche, car le pauvre peut y goûter beaucoup de jouissances communes à tous. Rien au fond ne devait leur être comparable, quand l'antiquité mêlait à tous leurs charmes naturels les pompes élegantes de ses arts.

Les plaines que nous traversions étaient coupées çà et là par des séries de collines qui se détachaient des grandes chaînes, et qui étaient couvertes de bois touffus, à travers lesquels il était très-difficile de se frayer une route. Ces élévations inattendues devenaient plus multipliées à mesure que nous avancions ; les maisons de Brousee, semées sur le penchant du mont Olympe, semblaient être enclavées dans un réseau de verdure. Nous nous dirigions vers le rivage, à travers des haies de

pommes de grenates, de myrtes, de tamarins, mêlées à ces variétés innombrables de buissons fleuris qui parent les jardins de l'Orient. Après avoir attendu une heure ou deux, sous le portique à demi ruiné d'un caravan-serai, nous nous embarquâmes pour Constantinople.

Les bateaux dont on se sert le plus communément pour faire ce trajet, quoique fort élégans, offrent peu de sûreté aux voyageurs. Ce sont de longues barques à six rames, fort élevées aux deux bouts, et qui n'ont qu'une seule voile latine. Le goût oriental en a décoré les flancs d'arabesques fantastiques, sculptés en bois et dorés. La brise tomba vers le soir, et nous côtoyâmes le rivage jusqu'au lever de la lune. La mer, d'un blanc mat, offrait l'aspect d'un grand lac de plomb fondu, excepté dans les endroits où notre bateau et nos rames traçaient, dans l'ombre, de longs sillons de phosphore. Une ou deux heures après, nous vîmes la lune s'élever graduellement sur les montagnes qui sont derrière l'ancienne Chalcédoine, et le retentissement des flots sur le rivage nous annonça qu'avec elle étaient revenus les vents favorables du matin.

Nous ne tardâmes pas à nous approcher des îles des Princes, et nous débarquâmes dans un village situé au pied d'une masse imposante de rochers réunie à la chaîne de collines qui traverse l'intérieur. Nous trouvâmes, comme de coutume, les Grecs réunis devant la porte du principal café, dans toute l'ivresse et la turbulence de l'albanatiko. Cette danse, d'un caractère aussi violent, mais moins belliqueux que la pyrrhique, était accompagnée des sons discords du tambour, du tambourin, du triangle, et d'un chant tantôt nasal et tantôt aigu, qui formaient la plus étrange cacophonie. Un platane au vaste feuillage, situé près de la porte, sur un petit tertre, nous

engagea à nous asseoir. Nous passâmes ainsi une heure fort agréable, avec notre café et nos pipes. Dans l'intervalle, les bateliers étaient venus prendre part aux divertissemens de leurs compatriotes; leur Palinure, qui était un Turc, les surveillait avec ce phlegme superbe, habituel aux Musulmans, et ne témoignait aucune envie ni d'interrompre ni d'encourager leur joie. A la fin, le brillant éclat de la lune et les brises qui rasaient vivement la surface de l'onde le tirèrent de sa rêverie. Il rassembla ses matelots épars, déploya sa voile, et nous nous mîmes de nouveau en route pour les blanches murailles de la cité fidèle.

Nous naviguâmes toute la nuit; et le mouvement de la barque, les coups mesurés des rames, et le sourd bourdonnement de notre Turc en prières, nous disposèrent bientôt au sommeil. Nous nous couvrîmes la tête avec nos manteaux, et nous nous arrangeâmes aussi-bien que nous le pûmes pour dormir. Tout se passa d'abord fort paisiblement; mais, vers deux heures, un grand cri d'*allah!* nous enleva brusquement à nos songes. Nous crûmes, dans le premier moment, que notre pilote était tombé par-dessus le bord, au milieu des élans de sa dévotion extatique. Il n'en était rien, et nous le vîmes à sa place; mais, ce qui était pire que notre première supposition, il avait failli nous noyer tous. Absorbé par ses prières et ses pieuses lectures dans le Coran, il avait totalement oublié la frêle embarcation confiée à sa garde. L'eau, qui y avait pénétré, avait tellement mouillé la place où nous nous trouvions, qu'elle n'était plus tenable. Nous étions furieux, et nous voulions faire à notre pilote tous les reproches qu'il méritait; mais notre grec nous manqua au milieu de notre colère, et nous ne pûmes l'expliquer que par nos gestes. Quant à notre adversaire,

son phlegme fut imperturbable, et nous n'en tirâmes rien qu'un *allah,* prononcé avec un accent profondément guttural. En vérité, quand on se trouve parmi les Turcs, en voyant leur pieuse résignation et leurs continuelles prières, on est quelquefois tenté de se croire au milieu d'un peuple de moines et non pas d'un peuple de guerriers.

Ce petit événement à part, il ne nous arriva rien de remarquable dans le cours de notre traversée. A la pointe du jour, nous vîmes les minarets qui s'élevaient comme des flèches, dans une atmosphère rougeâtre et vaporeuse. Quelques instans après, les monumens qui leur servaient de base se découvrirent à nos yeux. Sur le second plan, nous apercevions les monts de la Thrace qui s'étendaient au loin, et devant nous cette belle Propontide étincelante sous ces mille voiles semblables à de petites flammes blanches, qui se détachaient de toutes parts des rives asiatiques, pour porter de la glace aux sybarites de Constantinople. Vers dix heures nous débarquâmes en face des Sept-Tours, et continuant notre voyage, une heure après nous nous trouvâmes au milieu de la métropole de l'empire ottoman.

Le ramadan touchait à son terme, et devait être immédiatement suivi des solennités du bairam. Le bairam est la pâques des Turcs; et en mangeant, en buvant, en compensant, par une gloutonnerie inaccoutumée, les privations du dernier mois, les Musulmans l'emportent sans aucun doute sur les chrétiens, et leur joie a bien plus de turbulence et d'ivresse. A mesure que nous avancions au milieu des rues étroites de Galata et de Pera, les lampes et les guirlandes de feuillage suspendues à la demeure des Turcs annonçaient les approches de la fête. Çà et là, cependant, des maisons sans verdure m'appre-

naient que les infidèles avaient fait quelques irruptions au milieu des vrais croyans. De tous côtés s'offraient à mes regards des enfans qui décoraient des fenêtres; des victimes pascales que l'on parait pour le sacrifice; des mosquées couvertes de lampions; des bazars où les vêtemens les plus riches tentaient la coquetterie des promeneurs. La gravité ordinaire des physionomies s'était épanouie; les Turcs marchaient d'un pas plus vif que de coutume; tout présentait un air de fête, d'attente, de joie. Les Grecs eux-mêmes paraissaient se croire obligés d'être aussi gais que leurs oppresseurs.

L'aurore du jour suivant fut saluée par les mugissemens de cent bouches à feu. Une multitude de navires parés des couleurs de cent nations différentes, et rangés dans toute la circonférence du croissant d'or, répondirent par leurs décharges à celles qui grondaient simultanément au sérail, à la Tophana et aux casernes des janissaires. Rien ne pouvait être plus magnifique que l'aspect que présentait, dans ce moment, Constantinople. Nous découvrions tout l'amphithéâtre, des bateaux dans lesquels nous passions de Galata au bord opposé. D'épais nuages de fumée se dirigeaient vers le rivage; çà et là, à travers leurs déchirures, on apercevait, comme dans les visions d'un songe, des fragmens de mosquées, de fortifications, de minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières couverts de hauts cyprès, qui, au milieu de leurs encadremens de fumée, paraissaient bizarrement entassés les uns sur les autres. Le médium vaporeux à travers lequel on les voyait, leur donnait un aspect colossal : il me semblait que je voyageais dans une terre de féerie, où tout était dans des proportions inaccoutumées et gigantesques.

En débarquant à Constantinople, nous fûmes, à la let-

tre, éblouis par la profusion et la diversité des couleurs des costumes que portaient les habitans. C'est une chose vraiment singulière que la richesse et le fini du travail de tous ces costumes. Vous n'apercevez ni pauvres ni haillons : l'habit d'un paysan turc n'est pas moins élégant que l'uniforme d'un hussard de la garde. Le *bairam* fait partie de l'héritage de chaque famille ; ce costume, qu'on ne produit qu'une fois dans l'année, se transmet à travers trois ou quatre générations. Pendant ces diverses transmissions, il perd un peu de la vivacité de son premier éclat, mais il acquiert des tons plus sévères et plus harmonieux qui ne sont guère moins agréables : après chaque fête on le plie et on le sert jusqu'aux solennités prochaines. La mode n'a aucune mobilité en Turquie, et les costumes du règne de Mahomet II ou d'Orcan sont encore en vogue aujourd'hui. Cependant, dans aucune contrée du monde, le *dandysme* ne fleurit autant qu'à Constantinople : la forme à donner à la barbe, celle du turban, les courbes particulières des babouches jaunes, les demi-tons du giubeh, les arabesques des pistolets et des hanjars ne sont pas des affaires moins sérieuses pour l'élégant Osmanli de Stamboul, que les occupations du matin de nos plus brillans merveilleux. Les turbans, en particulier, reçoivent des formes tout aussi variées que nos cravates; il y a des turbans à la candiote, à la mamelouck, à la stambouline. Au milieu de la foule, vous reconnaissez tout d'abord, comme en Italie, le pays de chacun des individus qui s'y trouvent : le Syrien se reconnaît à son turban rayé; le Mamelouck, à son turban blanc; l'émir d'Alep, à son turban vert et à quelques autres parties de son costume. Au milieu de la multitude dont nous traversions péniblement les flots, on voyait

des individus des diverses parties de l'empire qui attendaient tous avec anxiété l'arrivée du sultan.

Le grand-seigneur traverse ordinairement la ville, le premier jour du bairam, en revenant de la mosquée de sultan Achmet; il passe par l'Atmeïdan ou l'ancien Hippodrome, et se dirige vers le sérail, où il rentre par la Sublime Porte. Nous nous arrêtâmes dans une petite échoppe turque, au commencement d'une rue que le cortége devait traverser. Cette rue était tellement étroite qu'il semblait que ses habitans n'eussent à faire qu'une enjambée pour passer d'une maison à l'autre. Elle n'était pas pavée, et tout aussi poudreuse qu'elle pouvait l'être au mois d'août, après avoir été continuellement traversée, depuis le matin, par des cavaliers. A deux heures, les bourdonnemens éloignés de la multitude nous annoncèrent l'approche du « frère du soleil et de la lune. »

Le commencement du cortége ne me satisfit guère. Quelle ne fut pas ma surprise à la vue de ces artisans chétifs et malpropres (1), avec leurs hauts bonnets d'où pendait la fameuse manche rouge, et leurs longues baguettes blanches à la main, marchant pêle-mêle, en criant à tue-tête, sans égard pour les oreilles des chrétiens, le *Mahomet resoul allah!* J'étais plutôt tenté de les prendre pour le régiment de recrues de Falstaff, que pour ce corps fameux qui avait jadis ébranlé l'Europe

(1) NOTE DU TR. Presque tous les janissaires étaient des ouvriers enrôlés pour jouir des priviléges du corps; ils exerçaient leurs professions quand ils n'étaient pas de service. Ils n'étaient casernés qu'à Constantinople. Dans les pachalics ce n'étaient, depuis un siècle, que des espèces de gardes nationaux; milice à la fois turbulente et amollie, dont on ne tirait plus aucun parti à la guerre, et qui, dans l'intérieur, troublait l'ordre qu'elle était chargée de maintenir. Voyez l'article sur l'état militaire de l'empire ottoman, dans le 41e numéro.

jusqu'à son centre. Ils bondissaient, marchaient, s'arrêtaient sans observer aucun ordre, et en paraissant n'obéir qu'à leur caprice. Cependant ils conservaient encore tout l'éclat de leur ancien nom, et dans l'intérieur, du moins, une partie de leur force. L'étreinte vigoureuse de Sélim avait blessé le serpent sans l'étouffer; et cette attaque imparfaite avait été la cause immédiate de la perte de ce malheureux prince. Son successeur Mahmoud, plus avisé, ne lâcha pas prise qu'il n'eût entièrement détruit le monstre. Aussi règne-t-il maintenant sans contrôle, et il n'a plus d'autres ennemis que ceux du dehors.

A la suite des janissaires s'avançaient les *dehlis*, les fous, comme on les appelle dans l'armée turque, avec leurs javelines et les flammes de leurs bonnets, semblables à celles des lances de nos lanciers. Derrière eux se trouvaient les *tophis* ou bombardiers, le corps le mieux organisé de l'empire. Ils reçoivent, à la Tophana, une demi-instruction scientifique, sous la direction de quelques officiers français. C'est aussi à des ingénieurs de cette nation que le sultan doit la construction de ses places fortes et celle de ses navires.

A peine avaient-ils défilé, que les grands de l'empire parurent à mes yeux comme un nuage d'or. Je ne trouvais dans mes souvenirs rien de comparable à la magnificence de leurs broderies et de leurs vêtemens, que celle du sénateur romain (1) dans sa gloire, suivant le pape, le jour de Pâques, sur les marches du trône pontifical. Tous ces costumes ont été empruntés à la cour des empereurs grecs; ce n'est pas la seule fois que l'on peut

(1) Un sénateur unique est aujourd'hui le représentant du sénat des Césars et de la république.

faire remonter à la même source des cours divergens. On ne voit pas à Constantinople d'autres voitures que les litières destinées aux harems et les chars attelés de buffles, très en faveur chez les Arméniens. Aussi chacun de ces grands personnages m'était-il facilement indiqué, à mesure qu'il passait à cheval devant moi. Ce gouvernement à cheval sied au surplus à un peuple guerrier et à une cour qui vivait sous la tente avant d'habiter des palais. Tous les ministres de sa hautesse paraissaient aussi convaincus de leur importance, que s'ils n'eussent jamais dû sortir de place ; erreur commune aux ministres de tous les pays. Cependant la plupart sont depuis tombés dans l'oubli, après avoir perdu leur tête. Mais c'était assurément la chose qu'ils paraissaient alors le moins prévoir, malgré ce qui était arrivé à presque tous leurs devanciers.

Parmi eux, ce fut principalement le muphti, l'ulema et le kislar-aga qui me fascinèrent. Il faut venir en Turquie pour voir trois personnages aussi dissemblables, réunis et marcher de conserve. Imaginez le chancelier et le primat d'Angleterre accolés à qui? au chef des eunuques noirs! Une semblable réunion ne pourrait guère, parmi nous, satisfaire que M. Malthus (1). Il faut que j'en convienne, ce fut le chef des eunuques qui attira le plus mon attention : il me parut le plus laid et le plus curieux des trois. Représentez-vous une espèce de Caliban, ramassé et court, avec une tête d'une grosseur monstrueuse, des yeux jaunes comme une idole de la Mer du Sud, et une physionomie à la fois épaisse et re-

(1) On sait que Malthus a signalé comme le plus grand danger qui menaçât l'espèce humaine, l'accroissement indéfini de la population, résultant d'unions prématurées et imprévoyantes. Voyez l'exposé de son système dans notre 26e numéro.

chignée, fière, solennelle et assoupie. Le kislar-aga est le maître d'Athènes, dont les Turcs ont voulu sans doute compléter l'humiliation, en lui donnant un eunuque pour gouverneur. Après le sultan, c'est lui qui a le plus grand harem de l'empire; anomalie qui fera sans doute sourire ici, mais à laquelle on est fait à Constantinople. Le muphti eût été un modèle pour les archevêques. A la vérité il ne portait pas de perruque; mais il avait une grande barbe qui, comme toutes ses décisions, lui appartenait en propre.

Derrière s'avançait le reis-effendi ou ministre des affaires étrangères, qui faisait peut-être sa première excursion géographique : ici, de même que chez beaucoup d'autres nations, on considère le gouvernement comme ces voitures à vapeur qui peuvent se passer de guides et aller toutes seules. Après ce ministre parut le grand-visir; mais, malgré tout l'éclat qui l'environnait, j'y fis peu d'attention, car il était, en quelque sorte, perdu au milieu des rayons de la gloire de son maître.

Je le vis enfin celui que j'attendais avec une curiosité si impatiente! Sa présence me fut annoncée, non par des acclamations, mais par un profond silence, une vénération muette, qui, au milieu de toute cette multitude, me parurent plus imposans que ces cris dont l'Europe occidentale salue ses rois. Assurément la fortune ne s'était pas trompée en donnant l'empire à celui que j'avais alors devant les yeux : tout en lui faisait pressentir le caractère fier et inébranlable qu'il a manifesté depuis. Son œil enfoncé et pénétrant était rempli de majesté; son nez, légèrement relevé, indiquait de la résolution et de l'audace; il y avait quelque chose d'impérieux dans la contraction de ses lèvres, que l'on apercevait difficilement parmi les flots de sa longue barbe

noire. Sa physionomie calme, concentrée, qui n'avait, dans aucun pli, l'empreinte des passions humaines, formée dans le plus beau moule, était d'un ton olive parfaitement uniforme; nulle trace de la circulation du sang ne s'y faisait apercevoir. Ce n'était que par momens, dans ses yeux, d'où elle s'échappait comme par gerbe, que se peignait l'énergie de son ame; tout le reste était sévère, pâle, immobile comme la mort. On voyait qu'il commandait à des millions d'hommes, et qu'il le sentait. Ce beau cheval arabe qui frémissait sous lui, et dont il contenait l'ardeur de sa main puissante, me semblait être le symbole du peuple soumis à son frein. Il s'avançait comme le roi des rois, comme le maître des hommes. Quand il passait devant eux, ses sujets se voilaient le visage, ou portaient les mains à leurs yeux, afin de ne pas être éblouis par l'éclat de sa majesté. Son costume était d'une simplicité magnifique; l'aigrette de diamans et la martre noire étaient les seuls signes de sa dignité suprême. Devant lui marchait son trésorier, qui jetait au peuple des paras nouvellement monnayés, et dont quelques-uns vinrent m'atteindre au visage; et, derrière, son secrétaire, qui recevait, dans un portefeuille jaune, les requêtes qu'on présentait au sultan. L'escorte qui l'entourait était sa garde favorite: les casques de cette escorte, autre reste des pompes du Bas-Empire, ajoutaient encore, par leur magnificence bizarre, à l'éclat de cette solennité. Le cortége se terminait par des détachemens de troupes à peu près aussi nombreux que ceux qui l'avaient précédé. Il était rentré au sérail, que j'étais encore tout ému de ce luxe de l'Orient, dont l'Europe occidentale est bien loin de pouvoir offrir l'équivalent. La pompe insolite, imposante, que je venais de voir m'avait fait un effet analogue à

celui de ces musiques qui continuent de vibrer dans l'ame, quand elles ont déjà cessé de résonner à l'oreille.

Le reste du jour se passa en sacrifices, en prières, à manger dévotement l'agneau, à louer le prophète, et à faire beaucoup d'absurdités en son honneur et en celui du prophète Abraham. Le *pater familias* tue la victime, et accomplit scrupuleusement les diverses cérémonies de l'ancienne loi, toutes sanglantes et toutes désagréables qu'elles soient. C'est une des traces assez nombreuses que les deux précédentes religions ont laissées dans le rituel et le code des Musulmans. On ne s'attend pas à quelque chose d'aussi grossièrement matériel que la dissection d'un animal et l'extraction de son sang, dans une religion qui se pique autant de spiritualité. Cette vieille coutume orientale s'est maintenue, de même que ces idiomes montagnards qui se conservent, sans qu'on sache comment, au milieu des dialectes de la plaine.

Le jour suivant devait encore effacer la splendeur de la veille : il devait y avoir un combat au djerid, en présence du sultan, dans la plaine située près de Foudouklé. On nomme ainsi une belle villa suburbaine de Sa Hautesse, tout près de Pera, en face de la pointe du sérail. C'est là que le sultan passe une partie de ses mois d'été, quand il veut se délivrer de l'étiquette et de la solennité monotone de sa capitale. Tout le cours du Bosphore est rempli de ces retraites délicieuses : lorsque vous vous rendez dans la mer Noire, vous êtes à tout moment tenté de vous arrêter aux pieds de leurs longs murs blancs, par la magnificence des ombrages qui les entourent, la gaîté et l'élégance de leurs kiosques et de leurs fontaines, et le goût exquis qui préside à tout l'ensemble. Aucune nation n'a un sentiment aussi vif et aussi délicat du pittoresque que les Turcs; sous ce rapport, on ne peut

leur comparer que les bénédictins. Lorsque vous voyez une fontaine turque ou un couvent de bénédictins, vous pouvez être sûr que, du point où il se trouve, il y a quelque chose à voir. Suivez les Turcs dans leurs voyages! s'ils descendent de cheval, ce sera presque toujours sous quelque épais ombrage, en face d'une montagne magnifique ou au-dessus de quelque belle rivière. Ils passent la moitié de la journée à jouir paisiblement, en plein air, des charmes de la nature : toute leur existence est une longue rêverie; et la mort n'est pour eux qu'un sommeil plus profond.

Dès le matin, la population de Constantinople tout entière se précipita vers le lieu qui devait être le théâtre de son plaisir favori. Le djerid est une javeline émoussée, faite avec le bois élastique et pesant du palmier. Si ma mémoire ne me trompe pas, le mot *djerid,* dans la langue originale, désigne même cette espèce d'arbre. C'est à cheval qu'on se sert du djerid, et on le lance avec une étonnante dextérité. Ce jeu est, je crois, d'origine sarrasine; et aujourd'hui il est plus en usage en Égypte, à Bagdad, etc., que dans les provinces septentrionales de l'empire. Il devient l'exercice principal des jeunes mameloucks, dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ans. Je les ai vus dans les plaines qui s'étendent entre Boulak et le Kaire, galoper et tourner, le djerid en main, au milieu des tombes des kalifes, pendant des jours entiers. En Espagne ce jeu prit une forme plus perfectionnée, et les anciens poètes de cette nation ont célébré l'adresse des cavaliers maures. Je ne saurais dire quel degré d'influence ont eu ces exercices sur les peuples de l'Europe : en examinant cette question je craindrais, d'ailleurs, de nuire à la chevalerie du Nord, puisque je paraîtrais supposer qu'elle a eu besoin des exemples de

la chevalerie des infidèles. Quoi qu'il en soit, les différences qui existaient entre les tournois de nos preux et les djerids des Orientaux en ont déterminé de correspondantes dans leur manière actuelle de combattre. En visitant successivement Vienne et Constantinople, on peut encore aujourd'hui voir ces types primitifs de l'art de la guerre, en Europe et dans l'Orient.

Pendant la tenue du congrès de Vienne, en 1815, je fus témoin d'une brillante reproduction de ces anciennes solennités : toute la chevalerie de l'Europe et ses beautés les plus célèbres semblaient réunies dans cette occasion mémorable. Le tournoi en champ clos eut lieu avec la pédanterie et tout le respect pour les anciennes règles, que Walter Scott lui-même aurait pu désirer. Les quadrilles du soir avaient été réglés avec le même scrupule. Les personnages avaient été empruntés aux romans de notre célèbre compatriote; et les costumes étaient d'une fidélité et d'une magnificence probablement très-supérieures à celles des fêtes du même genre, à la cour de Catherine de Médicis ou de Louis XIV.

Mais revenons à Constantinople. Le lieu choisi pour le combat au djerid était parfaitement propre à cette destination : il offrait le caractère de la lice des anciens. De petits attérissemens, comme les siéges d'un théâtre, s'élevaient de deux côtés; sur le troisième se trouvait la plate-forme réservée au sultan et à sa cour, et en face, la lice se terminait par des bouquets d'arbres; les femmes occupaient un des côtés, et les hommes, placés vis-à-vis, occupaient l'autre. Il eût été difficile de concevoir un spectacle plus imposant : la population d'une immense capitale rangée en silence et dans un ordre

parfait, sous les yeux de son souverain ; un ciel d'un bleu foncé ; une végétation d'une vigueur et d'une magnificence sans égales ; tout élevait ma pensée, faisait vivement battre mon cœur, et me préparait à mieux goûter le spectacle que j'allais voir.

Avec les idées fausses que nous avons en général sur les habitudes de l'Orient, on s'étonnera sans doute de voir des femmes assister à des jeux publics, tandis que dans l'antiquité, chez les Grecs, elles en étaient ordinairement exclues. C'est que les femmes turques ne sont pas recluses, comme on le suppose en Europe, à l'exception de celles du grand-seigneur, sévèrement gardées, afin de mettre à l'abri de toute souillure la pureté du sang impérial. Les autres communiquent entre elles, avec les hommes de leurs familles, leurs médecins et même quelques amis ; elles vont dans les boutiques, les promenades, les cimetières ; mais, il est vrai, toujours enveloppées de voiles. Celles que j'avais devant les yeux, au nombre de plusieurs milliers, étaient toutes habillées de la même manière. Les vêtemens uniformes et le voile blanc faisaient disparaître les différences d'âges, d'agrémens, de conditions, et contrastaient singulièrement avec la richesse et la variété des groupes opposés, resplendissans d'or, d'argent, d'acier, d'azur, d'écarlate, aussi loin que mes regards pouvaient s'étendre.

Le sultan était assis sur un siége un peu plus élevé que les autres : il était entouré de quatre cents jeunes gens, tous vêtus de robes blanches, et placés en rangs égaux sur les quatre côtés du trône. Venaient ensuite les grands officiers de l'empire ; ils portaient à peu près le même costume que le jour précédent : les gardes fermaient le carré. Sa Hautesse venait de recevoir les hommages de

sa cour, et le don d'une vierge choisie parmi les plus belles de l'empire; présent qu'on lui fait chaque année à la même époque.

Dès que le sultan fut assis, on donna le signal, et aussitôt s'élança dans l'arène, comme s'il sortait de dessous terre, un escadron composé de l'élite de la cour. Ceux qui en faisaient partie ne portaient pas de costume particulier; mais l'habit des Mameloucks était celui qui prévalait le plus généralement. Rien n'était comparable à l'élan de ces cavaliers, qu'entraînait la fougue de l'étalon de l'Yémen ou de Dongolah, et de cette race supérieure aux deux autres et née de leur croisement. La rapidité de leur course m'empêcha bientôt de rien distinguer; et les selles cramoisies, les pierres fines des attagans, l'or des étriers, les poitrails d'argent, les couleurs éclatantes des turbans, des vestes, des pantalons, formaient une espèce de nuage éblouissant et confus : d'autres escadrons suivirent le premier, et s'avancèrent avec assez d'ordre jusqu'au centre de l'hippodrome. Un silence profond s'établit de tous côtés, pendant qu'ils disposaient leurs blancs djerids, pour le combat général qui allait s'engager. Je crus un instant que je me trouvais au milieu de ces fameuses joûtes où brillait la fleur de Grenade, et que les cruels Zégris et les généreux Abencerrages, ranimés au fond de leurs sépultures, allaient de nouveau se disputer l'arène.

Cette brillante chevalerie de l'Orient n'avait ni lance, ni visière, ni aucun des appendices accoutumés des tournois chrétiens. Cette fête guerrière commença par de simples exercices d'équitation : les cavaliers mêlaient leurs rangs, les démêlaient, les remêlaient encore, et le fil de ce labyrinthe se développait avec un art et une

délicatesse qui ne pouvaient être que le résultat d'une pratique persévérante. En fermant à demi les yeux, j'aurais pu croire que c'étaient les glorieux jardins d'Ebn Arabschah, qui tournaient et roulaient devant moi. A chaque tour ces riches variations de formes et de couleurs prenaient plus de vivacité et d'éclat, à mesure que la course des cavaliers devenait plus impétueuse. Enfin, on lança le premier djerid : tout prit alors une forme plus décidée; la plupart des cavaliers se mirent à tourner rapidement autour de l'arène, en brandissant leur djerid au-dessus de leur tête; puis, faisant volte-face, ils le lancèrent au premier qui se trouvait devant eux. Dans un instant, la plaine fut couverte d'une pluie de dards : cela amena, dans le combat, un nouvel incident. Indépendamment du djerid, chaque combattant était armé d'un bâton, dont le bout se terminait par un fer recourbé. Quand la javeline avait été lancée, ce fer servait à la relever; et l'adresse, l'étonnante promptitude avec lesquelles cela se faisait, provoquaient fréquemment les applaudissemens de la multitude.

Pendant tout ce combat simulé, il y eut plusieurs contusions reçues, mais pas de blessures assez graves pour le faire interrompre. Cela ne se passe pas toujours ainsi; le plus souvent ces jeux ont une issue fatale. Le lendemain, la répétition de cette scène coûta la vie à deux combattans : cette fois, le djerid eut lieu aux *Eaux-Douces* (1).

Les joûtes finirent au son de l'effroyable musique qui en avait signalé le commencement. Quand ce charivari fut terminé, on tâcha de divertir Sa Hautesse par

(1) Voyez la description de ce site délicieux dans notre 6e numéro.

une série de tours de bateleurs, des comédies, des farces, des danses d'ours. La comédie était aussi sérieuse qu'elle était absurde : cinq ou six enfans, dans un costume demi-féminin, étaient groupés avec un ou deux acteurs plus âgés, sur la pelouse, au pied et en face du trône. Il n'y avait point de théâtre; ainsi ils étaient plus barbares que les Grecs dans leurs âges de barbarie; point de scène, point d'enceinte, aucune décoration quelconque (1). Après des allées et venues, dont je ne pouvais me rendre compte, et un long parlage en turc, que Sa Hautesse seule pouvait entendre, les acteurs eurent le bon sens de finir leur représentation, et de laisser la place à l'ours. Le muphti me parut enchanté de ses prouesses, et il eût été sans doute de l'opinion de lord Sussex, dans Kenilworth, qui décide contre Shakespear en faveur de l'ours. Le conducteur de la bête, qui était un Turc, s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de gravité; il ne riait pas plus que son ours; et chaque fois que l'auguste spectateur, placé au haut de l'estrade, témoignait quelque satisfaction, il s'inclinait profondément. Toutefois, le sultan ne tarda pas à se lasser de tous ces jeux : il bâilla, se leva, la cour suivit son exemple; et dans quelques minutes, l'ours, son guide, le cortége et les spectateurs avaient disparu.

Il était alors près de six heures du soir, et le second jour du bairam allait finir. Le troisième se passa comme le précédent, et deux ou trois jours après, tout était rentré dans l'ordre ordinaire, comme si les Turcs ne ve-

(1) NOTE DU TR. On trouvera, dans l'article sur les conteurs de l'Orient, qui fait partie de notre 38e numéro, des observations ingénieuses sur l'absence d'une littérature dramatique chez les nations qui professent l'islamisme.

naient pas d'échapper aux mortifications du ramadan, et qu'ils n'eussent pas de bairam pour s'indemniser : seulement il y avait, dans les mosquées, un redoublement d'assiduité, de prières, de pratiques pieuses. Je revins en Angleterre, fort honteux de la tiédeur de mes co-religionnaires, quand je la comparais au zèle de ces païens de Musulmans. Mais quand l'homme voyage, il est souvent exposé à de pareilles humiliations : nous nous mettons en route avec un millier d'opinions incontestables; et, en revenant, nous nous apercevons que nous n'avons pas plus conservé ces opinions dans notre tête, que notre argent dans notre bourse.

(*New Monthly Magazine.*)

LES MINES DE FAMATINA

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

La tradition attribuait, depuis long-tems, de grandes richesses métalliques à la montagne de Famatina, située dans la province de Rioja, qui fait partie de la confédération des provinces unies de la Plata; mais c'est à une date encore récente qu'on s'est occupé de l'exploitation de ces richesses. C'est en vain que le gouvernement espagnol avait fait divers efforts pour vaincre l'apathie des habitans et les déterminer à s'assurer si les traditions relatives à Famatina n'étaient pas inexactes; rien n'avait pu surmonter l'horreur superstitieuse que leur avaient léguée leurs simples et, peut-être, à cet égard, leurs sages ancêtres. Ils croient, d'après eux, que des dangers inconnus et impossibles à éviter attendaient quiconque tenterait d'explorer les solitudes redoutables qui environnent ces mines. A une époque déjà ancienne on apercevait encore quelques traces d'une exploitation qui avait dû avoir lieu, il y a bien long-tems; mais les Indiens avaient bouché avec beaucoup de soin les ouvertures pratiquées sur les flancs de la montagne, comme pour empêcher que les tyrans qu'ils recevaient de l'Europe ne condamnassent leur malheureuse postérité à s'occuper de la recherche des trésors que la nature avait déposés sous cette montagne immense qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur. Grâces à ces sages précautions, les populations aborigènes de cette contrée n'avaient pas entièrement disparu comme les Caraïbes des Antilles et les Indiens de quelques autres parties du Nouveau-Monde.

Cependant, dans le mois d'août 1805, on vit deux hommes misérablement vêtus, qui n'avaient pour eux deux qu'un vieux fusil et une mule chétive, traverser le village de Chilecito. On apprit ensuite que ces hommes étaient venus du Pérou sur cette unique monture, et qu'ils s'étaient nourris, pendant la route, au moyen de leur vieux mousquet. Ils avaient travaillé, en qualité de mineurs, dans les Cordillères, et ils avaient quitté le Pérou, dans l'unique but de venir chercher fortune à Famatina, dont la réputation traditionnelle avait pénétré jusque dans les mines du Pérou.

Les deux aventuriers, sans amis et sans ressources dans le pays où ils venaient s'établir, examinèrent la montagne avec d'avides regards, et convaincus que ce devait être à la lettre une « mine de richesses, » ils résolurent de prendre possession de ses trésors ou de périr dans l'entreprise. A leur arrivée à Chilecito, ils étaient dépourvus de tout ce qui était nécessaire pour exécuter leur projet, à l'exception de cette volonté inébranlable et de cette soif de réussir qui font la moitié du succès. Ils n'avaient apporté avec eux ni instrument de mineurs, ni argent pour s'en procurer; mais ils parvinrent à déterminer le curé du village, nommé Granillo, à leur fournir ce dont ils auraient besoin, jusqu'à la concurrence d'une somme de trente piastres, sous la condition que s'ils réussissaient, ils lui rendraient le double de cette somme. Cet arrangement pris, ils se mirent en route pour la montagne. C'était à pied qu'ils allaient chercher la fortune qui les attendait à Famatina; leur vieille monture, qui fléchissait déjà sous le poids des provisions et des outils, n'aurait pu les porter. Les souffrances qu'ils éprouvèrent pendant les trois ou quatre premiers jours furent extrêmes; car à demi nus, sans feu et sans abri, ils furent

constamment exposés à la furie d'une tempête de neige. Ils parvinrent cependant à creuser une petite cave dans les flancs d'un roc pour s'abriter, pendant la nuit, contre la neige et la pluie. Là, quand ils venaient se reposer des fatigues du jour, ils se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre, la chaleur animale qu'ils se communiquaient réciproquement, étant le seul moyen qu'ils eussent pour éviter d'être glacés par la rigueur du froid. Ils n'avaient pas d'autres provisions de bouche que du biscuit et du bœuf séché ou *charqui*, qu'ils étaient forcés de manger froid, attendu qu'ils ne pouvaient pas se procurer de feu.

Tant de maux et de privations ne lassèrent pas leur courage. Ce fut dans la partie de la montagne nommée Cerro Negro qu'ils commencèrent leurs opérations, et après avoir travaillé quelque tems, ils découvrirent une petite veine d'argent vierge mêlé à du sulphure d'argent. Ils continuèrent à travailler à cette veine pendant un mois, sans quitter un seul jour la montagne. Ce mois écoulé, ils réunirent autant de minerai qu'ils pouvaient en emporter, et retournèrent à Chilecito.

Comme il n'y avait dans le voisinage aucune exploitation de mines, ils éprouvèrent quelque embarras pour réaliser leur petit trésor. Cependant afin de lui donner une forme tangible, ils le réduisirent en poudre sur une grande pierre plate, à peu près comme les peintres broient leurs couleurs, et le triturèrent avec du mercure, pour en tirer l'argent. Le produit de cette première opération fut d'environ cent piastres (1) : après avoir payé au curé les soixante piastres qu'ils lui avaient promises, ils employèrent le reste à acheter des provisions, quelques

(1) La piastre forte, de même que le dollar des États-Unis, vaut environ 5 fr. 45 cent.

vêtemens et de nouveaux outils, et ils retournèrent à la montagne, où ils restèrent trois mois sans qu'on entendît parler d'eux. Au bout de ce tems, l'un de ces hommes revint au village avec assez de minerai d'argent pour acheter deux mules additionnelles, destinées à transporter les produits considérablement accrus de leurs travaux. Pendant les douze mois qui suivirent, ils ne quittaient la montagne que pour venir chercher des provisions. Ils avaient recueilli, dans cet espace de tems, une somme d'environ douze mille piastres et découvert la riche mine de Santo Domingo.

Ils se trouvèrent alors assez en fonds pour prendre des ouvriers à leurs gages : ils acquirent, dans la vallée de Famatina, un petit terrain où se trouvait une chute d'eau d'une force convenable, et Juan Leita, l'un d'eux, que la nature avait créé mécanicien, construisit lui-même, et sans aucun secours, un moulin destiné à broyer le minerai sur une plus grande échelle. Comme il était le plus entreprenant et le plus hardi des deux, il retourna à la montagne afin de conduire les travaux de l'extraction, tandis qu'Echavaria se fixa au moulin pour surveiller le lavage du minerai. Ils travaillèrent ainsi, pendant dix ans, au bout desquelles ils avaient accumulé un capital de cent mille piastres (1).

Cependant leur prospérité avait excité l'envie des Riojanos, qui convoitaient les richesses que leur absence d'industrie ne leur permettait pas d'acquérir. La révolution qui éclata alors procura aux meneurs du peuple les moyens de satisfaire leurs passions cupides et envieuses. D'abord on imposa aux deux mineurs une contribution de mille piastres pour le service de l'état. Lorsqu'ils

(1) Environ 545,000 fr.

eurent versé cette première somme, on leur en demanda une autre équivalente, puis une troisième et une quatrième. Echavaria, d'un caractère circonspect et timide, prévit l'orage qui se préparait, et il pressa vivement Leita de retourner avec lui au Pérou, en emportant le capital qu'ils avaient amassé ; mais Leita ne voulant pas y consentir, ils divisèrent le produit de leurs travaux, et le prudent Echavaria s'échappa après avoir enfoui près du moulin, tout ce qu'il ne pouvait pas emporter avec lui.

Peu de tems après la fuite d'Echavaria, le bruit se répandit que Leita avait découvert une autre mine beaucoup plus riche qu'aucune de celles qu'il avait précédemment explorées. Cette nouvelle, vraie ou fausse, excita encore davantage la cupidité du gouvernement; et l'ordre fut de suite envoyé à Leita de fournir une contribution plus forte que les précédentes. Il avait prévu cette nouvelle avanie, et il s'y était préparé en enfouissant presque tous ses trésors. Il répondit à l'officier du gouvernement, qu'il ne pouvait plus rien donner, attendu qu'on l'avait privé de tous ses bénéfices. Mais on ne se contenta pas de cette réponse. Le cabildo de la ville de Rioja fit partir un officier de milice avec vingt hommes pour l'arrêter et le conduire en prison, sous prétexte qu'il était Espagnol et l'ennemi du nouveau régime.

La troupe arriva à son domicile, aux Escaleras, précisément comme il se mettait à table. Après l'avoir arrêté et lui avoir posé les fers aux pieds, on voulait le mettre sur un cheval et l'emmener; mais il tenta d'échapper, par un stratagème, aux mains qui venaient de le saisir. Affectant de la bonne humeur et une entière soumission aux ordres du gouvernement, il engagea les miliciens à prendre quelques rafraîchissemens, et il offrit

de leur faire boire quelques bouteilles de bon vin qu'il avait dans sa cave. Cette proposition fut acceptée par l'officier; et comme le nègre, unique serviteur de Leita, s'était enfui à l'approche de la troupe, il fallut que son maître servît le dîner, allât chercher le vin, etc. C'est ce qu'il fit, pendant quelque tems, avec beaucoup de bonne grâce apparente et à la satisfaction de tous les convives, qui, à mesure que le bon vin de Leita les amollissait, devenaient de plus en plus favorables à leur prisonnier. Leur chef, voyant l'empressement qu'il mettait à les servir, en fut touché, et ordonna qu'on lui ôtât les fers des pieds, pour qu'il fût moins gêné dans ses nombreuses évolutions. Libre de ces entraves, il continua à aller et venir dans la maison, pour leur apporter tout ce qu'on lui demandait. Pendant ces diverses courses, il avait reconnu la position et les armes des trois sentinelles placées en dehors; prenant son moment, il ferma tout-à-coup sur les buveurs la porte de la pièce où ils étaient à table, et, après avoir désarmé et mis en fuite les sentinelles, avec toute l'énergie que lui donnait son courage, il se présenta, une hache à la main, devant la croisée où les autres étaient réunis, et leur déclara qu'il ferait tomber la tête du premier qui tenterait de s'échapper par cette issue. Puis, tandis qu'il continuait à surveiller les hommes à demi ivres rassemblés dans cette pièce, il siffla son nègre qui se présenta presque aussitôt. Il paraît qu'à l'approche de la troupe, Leita lui avait dit de se cacher dans le voisinage, afin qu'il pût venir à son aide au signal qu'il lui donnerait. Leita lui ordonna ensuite de lui amener ses deux meilleurs chevaux et d'ouvrir la porte de l'écurie aux autres pour les laisser échapper : de cette manière, il les empêcha de servir de montures à ses ennemis. Cela fait, ils montèrent l'un et l'autre à

cheval, et au bout de quelques heures ils se trouvaient déjà à une grande distance, sur la route qui conduit, à travers les Andes, à Coquimbo dans le Chili.

Ils n'étaient pas encore sur les hauteurs centrales des Andes que leurs chevaux tombèrent sous eux d'épuisement et de fatigue. Dans ce moment critique, ils aperçurent ceux qui les poursuivaient et qui paraissaient bien près de les atteindre. Sans se laisser abattre par cette vue, ils descendirent de cheval et continuèrent leur fuite à pied, tantôt plongeant dans des abîmes et tantôt s'élevant sur des crêtes de rochers, où les miliciens de Rioja n'osaient les suivre. Bientôt ceux-ci disparurent à leurs yeux, et quelques jours après ils arrivèrent sains et saufs au quartier général d'Osorio, qui commandait en chef les forces espagnoles. Leita raconta à Osorio les circonstances qui l'avaient forcé de fuir de Rioja, et lui dit que, s'il voulait lui donner trois ou quatre cents hommes, il s'engageait à faire rentrer promptement toute la province sous la domination de l'Espagne. Le général ne put pas donner à Leita les hommes qu'il demandait; mais, sur ses vives instances, il lui remit des lettres de recommandation pour Pezuela, vice-roi du Pérou, qui pourrait entrer dans ses vues et favoriser son projet.

Pour que Leita pût remettre ses lettres, il était indispensable qu'il traversât une vaste étendue de pays dans les provinces de Salta et de Tucuman, au risque de tomber dans les mains de ses ennemis. Il prit en conséquence les habits d'un mineur, se fit accompagner d'un seul guide, et, afin d'éviter tout soupçon, laissa derrière lui son nègre fidèle. Ce fut de cette manière qu'il atteignit les limites de la province de Salta. Il ne les eut pas plus tôt franchies, qu'il aperçut à distance

un parti de cinquante hommes, ce qui le détermina à cacher son argent et ses papiers dans un petit bois qui était près de lui. Lorsque ces hommes, qui étaient des soldats patriotes, l'eurent joint, ils le pressèrent de questions auxquelles il n'osait répondre, dans la crainte de se trahir par son accent aragonais. A la fin, forcé par leurs menaces et leurs mauvais traitemens de s'expliquer, il se donna pour un pauvre mineur qui cherchait de l'ouvrage. Mais, comme il le craignait, son accent excita de nouveaux soupçons, et les soldats patriotes forcèrent par des coups le guide de Leita à leur dire qui il était, quoique cet homme ne pût pas leur expliquer l'objet du voyage de son maître. De nouvelles violences le déterminèrent bientôt à faire connaître l'endroit où Leita avait caché son argent et ses papiers, dont la lecture apprit tout ce qu'on voulait savoir. Conduit à Tucuman, le pauvre Leita fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort, après une procédure sommaire, comme entretenant des intelligences avec les ennemis de la patrie.

Quelques heures après sa condamnation, un prêtre, nommé Augustin Colombres, se présenta dans le lieu où il était détenu, sous prétexte de le confesser, mais au fond pour tâcher de savoir où étaient cachés ses trésors. Il lui promit sa grâce, s'il consentait à divulguer ce secret. Dans la situation désespérée où se trouvait Leita, il tomba facilement dans le piége que lui tendait ce prètre astucieux. Dès que sa confession fut faite, on le conduisit sur la grande place, où on le fusilla immédiatement. Deux ans après, Colombres se rendit aux Escaleras, dans le but d'enlever le trésor dont il était parvenu à connaître la place par ses artifices et ses parjures. C'est

ainsi que se termine l'histoire de la première exploitation moderne des mines de Famatina ; histoire féconde, comme on le voit, en péripéties dramatiques.

Quand, après avoir négocié avec M. Canning ces traités mémorables qui plaçaient au rang des nations les peuples de l'Amérique du Sud, Rivadavia revint à Buénos-Ayres, et que la reconnaissance de ses concitoyens l'eut élevé à la première magistrature de la république, l'importance des mines de Famatina attira son attention. Il ordonna au gouverneur de Rioja de lui présenter la situation générale de ces mines, et bientôt il conçut le projet d'en faire une ressource pour la république. En conséquence une compagnie anglo-américaine fut établie à Buénos-Ayres, sous la raison sociale de MM. Hullet frères, et investie, moyennant certaines conditions, et pour un tems déterminé, du privilége exclusif de l'exploitation de toutes les mines de la province de Rioja.

Il y a deux ou trois ans, le nombre des ouvriers employés dans les mines de Famatina s'élevait environ à quatre cents, nombre qui paraîtra bien insuffisant, si on considère que la montagne n'a pas moins de vingt lieues de long, qu'il n'y en a pas plus d'un quart en exploitation, et que le reste n'a été que fort imparfaitement exploré. La manière dont on exploitait ces mines était si grossière, et la richesse en est considérée comme si grande, que les mineurs s'éloignaient avec mépris des endroits où le minerai ne produisait pas 640 onces d'argent par *cajon;* le produit de plusieurs minières s'élevait alors au quadruple de cette proportion moyenne. Comme les travaux étaient fort mal conduits et à peine surveillés, les mineurs en levaient au moins la moitié des produits. Cependant les profits de cette exploitation

étaient encore énormes, relativement au capital qui y était employé.

La montagne de Famatina présente, du village de Chilecito, l'aspect le plus pittoresque et le plus imposant, quand les sommités couvertes de neige de ses énormes flancs rayonnent aux premiers feux du jour : à ce moment, elle est presque toujours enveloppée de légers brouillards. Lorsqu'ensuite la force croissante de la chaleur dissipe peu à peu ces vapeurs, les jeux de l'ombre et de la lumière offrent aux regards des tableaux ravissans; mais rien ne surpasse la magnificence de Famatina, quand elle resplendit de tout l'éclat que le soleil y répand à son méridien.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'on extrairait de ces mines des trésors incalculables, si elles étaient convenablement exploitées. Mais comment pourraient-elles l'être au milieu des orages qui troublent sans cesse les provinces de la Plata ? Deux partis opposés, les unitaires et les fédéralistes, s'y disputent le pouvoir, s'en emparent et le perdent alternativement dans des luttes sanglantes. Les premiers reconnaissent pour chef Rivadavia, homme d'une grande hauteur d'ame et d'esprit, mais auquel on reproche de s'être environné d'une pompe peu en harmonie avec la simplicité austère qui sied aux mœurs républicaines, lorsque, sous le titre de président, il était investi de l'autorité suprême. Les unitaires ne voudraient pour toutes les provinces qu'un gouvernement unique, dont le siége serait jusqu'à nouvel ordre à Buénos-Ayres. Leurs adversaires réclament au contraire un gouvernement pour chacune des provinces, constituée en état particulier, et dont les intérêts généraux seraient seuls confiés à un gouvernement cen-

tral. Les unitaires se récrient contre l'impossibilité d'imprimer une direction uniforme, à l'aide d'un faible lien fédéral, à des provinces distantes l'une de l'autre, qui diffèrent essentiellement dans leurs mœurs et leurs habitudes, et qui occupent des rayons très-divers dans l'échelle de la civilisation. Les fédéralistes répondent en récriminant contre l'ambition de Buénos-Ayres, qu'ils accusent de vouloir tout s'asservir. Il est inutile, après ces explications, d'ajouter que les fédéralistes se trouvent surtout dans les provinces, et les unitaires dans la capitale. Peut-être, au surplus, aucune des formes d'un gouvernement purement républicain n'est-elle encore parfaitement bonne pour l'union de la Plata, ni en général pour les peuples de l'Amérique du Sud : il est vraisemblable qu'une monarchie tempérée conviendrait davantage à ces peuples nouveaux, dont l'Espagne a prolongé la longue enfance. Ce qui semble le prouver, c'est le repos et la sécurité relative dont jouit à côté d'eux l'empire du Brésil, repos qui permettra à ses habitans d'exploiter toutes les sources de richesses que la nature leur a si libéralement accordées.

(*Monthly Review.*)

—

Mœurs Anglaises.

LES EAUX DE CHELTENHAM (1).

Quel admirable lieu que Cheltenham! Que d'avantages ne réunit-il pas! Esprits bornés, vous croyez sans doute que ce sont ses eaux qui, seules, en constituent le mérite? autant vaudrait attribuer au même élément la bonté du punch. Comme si l'eau pouvait effectuer ces modifications merveilleuses qui s'opèrent à Cheltenham, dans l'état moral de la société! Impossible; quand bien même cette eau serait consacrée, et qu'on l'emploierait en ablutions et en purifications. Quel puissant anti-septique que celui qui effacerait les souillures d'un roué connu, et le ferait admettre dans des réunions de vierges immaculées et de matrones vénérables; qui blanchirait les jambes noires (2) d'un procureur, et lui permettrait de s'introduire dans des sociétés fashionables et polies; qui neutraliserait le scandale, fortifierait des réputations chancelantes, ferait à la fois conclure et dissoudre des mariages; et cependant voilà ce qui se passe chaque jour sous nos yeux à Cheltenham!

(1) Petite ville du comté de Glocester, où se trouvent des eaux minérales, très-célèbres et très-fréquentées par les classes opulentes.

(2) Note du Tr. La fierté de l'aristocratie anglaise n'admet pas les procureurs dans ses cercles privilégiés, quoique cependant, dans ses idées, on ne déroge pas en prenant la profession d'avocat. Les procureurs et leurs clercs portaient jadis des guêtres noires : de là probablement le sobriquet de *blackleg*, jambes noires.

Consultez le Dr M.; il vous conseillera les eaux de Cheltenham, non seulement pour toutes les maladies qui nous affligent, la goutte, la pierre, la gravelle, le rhumatisme, la phthisie, l'hypocondrie, etc.; mais aussi pour les imperfections de notre humeur et de notre caractère; car ce grand médecin soigne l'ame aussi bien que le corps, et c'est même sa connaissance approfondie des infirmités de l'une, et surtout de celle des femmes, qui le fait si souvent consulter pour les infirmités de l'autre. Quand il a, à la fois, épuisé votre bourse et tous les secrets de son art, ou qu'il s'aperçoit que vous ne pouvez plus être long-tems hypocondre et malade à son profit, il vous appréhende au corps, vous fait déposer paisiblement dans la cour de votre paroisse, ou, si votre existence peut encore se prolonger quelque tems, il vous expédie à un confrère de Cheltenham, avec l'instruction de votre affaire. Celui-ci en prend connaissance, et vous condamne gravement, dans un jargon barbare, à boire de l'eau claire, et au supplice du *treadmill* (1). Vous allez au puits; vous buvez un verre d'eau, et vous marchez pendant un quart d'heure; vous buvez un second verre, et vous marchez de nouveau, et ainsi de suite, dans tout le cours de la matinée. Votre tems se trouve, de cette manière, partagé entre la nastique et la gymnastique. Mais que d'incidens viennent varier la monotonie apparente de cette existence! Tantôt c'est un ami, et tantôt celle qui vous appartient encore par des liens plus doux, qu'un hasard heureux vous fait rencontrer près de l'onde sulfureuse de ce nouveau Styx. Quel spectacle intéressant que celui

(1) Note du Tr. Espèce de roue en usage dans les maisons de correction anglaises; les détenus qu'on y enferme sont forcés, par le mouvement de la roue, de marcher sans cesse. Nous en avons déjà parlé dans les numéros précédens.

de deux amans infortunés, buvant en présence l'un de l'autre l'onde salutaire! Quel breuvage que celui qui provoque d'aussi vives émotions sympathiques! J'ai vu de jeunes miss, malades d'amour, et leurs admirateurs, boire avec délices à la même coupe, et se considérer ensuite avec un sourire mélancolique, tandis qu'à leurs côtés, deux anciens ennemis, tenant chacun un grand verre, le portaient tour à tour, à leurs lèvres, d'un air de défi, et en se lançant des regards irrités.

Il faut le reconnaître, les eaux de Cheltenham, ou plutôt la douce influence qui y règne, font quelquefois des miracles. Que j'en raconte un sur mille. Amanda L. s'était mariée très-jeune au vieux Nabab D. Tout ce qu'ambitionnait ce couple, c'est que la grande fortune que le mari avait rapportée de l'Inde ne passât pas à des collatéraux. Mais les probabilités ne paraissaient pas favorables. Six ans s'étaient déjà écoulés, sans qu'aucun gage eût encore béni leur union. On consulta le Dr M. Après beaucoup de médicamens inutiles, il en revint à son pis-aller ordinaire, les eaux de Cheltenham! Mais, cette fois, quelle n'en fut pas l'efficacité! Je ne puis dire à celles de mes lectrices qui se trouvent dans le même cas, toutes les particularités de cette cure; mais ce que je leur garantis, c'est que j'ai vu de mes yeux l'heureux Nabab, après deux saisons, suivre d'un air de triomphe son épouse chérie, à la veille d'être mère, qui s'inclinait nonchalamment, à cause de son état, sur le bras du capitaine Friendlay, en bénissant les sages avis qui l'avaient envoyée sous cette douce latitude.

Voici deux autres faits qui, probablement, n'intéresseront pas au même degré la curiosité de nos lectrices, mais qui prouvent dans combien de cas divers et même opposés, on peut recourir aux eaux ou au séjour de

Cheltenham. La gourmandise des aldermans (1) est devenue proverbiale. Sous ce rapport, M. C. ne faisait pas exception à la règle commune. Du reste, nul goût, nul discernement dans sa jouissance de prédilection. Il avait pris, aux fêtes de la cité, l'habitude d'entasser le turbot et la tortue dans son estomac, de la même manière qu'il entassait les ballots de laines dans son magasin, c'est-à-dire sans autres soins que de ne laisser inoccupée aucune place du local qu'il avait à bail. Il résulta, de cette manière toute mercantile de conduire son estomac, que, d'années en années, l'ampleur de ce vaste récipient s'augmentait. L'ellipse primitive de la partie inférieure de son abdomen s'était d'abord convertie en croissant, et en dernier lieu, elle décrivait une énorme courbe parabolique, qui n'avait rien d'architectural et de régulier. Vous n'eussiez pas aperçu un pli, pas une seule ride sur toute sa surface, quand l'ouvrage du D[r] Abernethy, sur la diète, tomba dans ses mains; il en fut très-alarmé et il commença à croire que son économie intérieure était la moins bien conduite de toutes ses affaires; que toute la puissance de la vapeur, tous les ressorts de son appareil digestif, ne parviendraient jamais à façonner une aussi grande quantité de matière brute, et qu'en conséquence, il faudrait faillir ou fermer boutique, au moins pendant quelque tems. C'était là une funeste alternative; pour savoir quel parti prendre, il s'en fut chez le D[r] M., qui lui représenta d'abord qu'il y aurait danger à se débarrasser trop promptement de toutes ces couches successives accumulées avec tant d'imprudence; que la machine pourrait en être ébranlée, et

(1) Magistrature municipale analogue à celle de nos anciens échevins, et assez ordinairement occupée par des négocians riches et considérés.

offrir l'affligeant spectacle de l'abdomen d'un alderman en ruines! En conséquence, le prudent docteur envoya M. C. à Cheltenham; là, agissant d'après cette loi physique que deux corps ne peuvent, en même tems, occuper la même place, il devait boire des doses abondantes d'eaux minérales qui expulseraient les substances mal faisantes accumulées dans son corps, tout en en soutenant l'édifice.

Le cas de M. R. était précisément l'inverse. Il était encore plus gourmand que M. C.; mais on eût dit qu'il appartenait à cette espèce canine qui peut manger avec voracité, sans courir les risques du pléthore, et, qui même, maigrit à mesure qu'elle consomme davantage. Ce fut pour assouplir les masses solides et concrètes de son péritoine, que le Dr M. lui ordonna de se nettoyer avec les eaux de Cheltenham, à peu près comme le chasseur nettoye le canon de son fusil, quand il a fait un trop grand exercice. Au surplus, en prescrivant, dans ces deux cas, les eaux de Cheltenham, le Dr M. agissait peut-être autant dans des vues philantropiques que dans un but médical. C'est, comme on sait, un grand économiste, et il calculait sans doute que ce serait faire une chose utile que de soumettre au régime de l'eau claire ceux qui s'attribuent de trop fortes portions à la table commune de l'espèce humaine. Les adeptes de l'école de Malthus et de celle de Macculloch n'insistent que sur le danger d'accroître incessamment le nombre des consommateurs. Mais l'économie politique ne doit pas se borner à nous rendre chastes; il faut aussi qu'elle nous rende tempérans en établissant des principes somptuaires pour prévenir les consommations immodérées.

Les pertes d'appétit ou de réputation, l'indolence ou les paralysies invétérées, les surabondances de bile ou

d'argent, etc., sont des affections pour lesquelles on conseille le plus communément les eaux de Cheltenham. Avant de les prescrire, le docteur M. toujours attentif à l'état moral du malade, profite, pour s'éclairer, de la confession auriculaire aussi bien que de la pathologie. Voici les quatre cas dans lesquels il les ordonne :

1° Quand celui qui consulte a quelque vice caché, par exemple celui du jeu, qu'il peut satisfaire à Cheltenham avec moins de gêne qu'ailleurs;

2° Quand il conçoit des doutes sur le paiement de ses honoraires ;

3° Quand il ne sait plus que diable faire de son malade;

4° Quand ce malade est riche et considéré, et qu'il craint de le voir mourir dans ses mains, au discrédit de sa pratique.

Ce fut de cette manière qu'il se défit en faveur de son confrère de Cheltenham, du pauvre lord F. dont la fortune causa le malheur. Le médecin de ces eaux parut peu satisfait de ce présent, et dans la crainte que la mort d'un personnage si connu ne les décriât, il se hâta de l'envoyer à Clifton (1); mais la Faculté de Clifton, non moins jalouse de l'honneur de ses naïades, lui persuada que leurs eaux ne convenaient pas à sa maladie, et le fit repartir pour Cheltenham. On eût dit un volant que des joueurs habiles se renvoyaient tour-à-tour avec des raquettes; et quelqu'un qui n'eût pas été dans le secret eût pu croire que le salut du malade dépendait de la continuité de ses mouvemens. Ces allées et venues ne durèrent pas moins de trois semaines. Au fond, tout ce que les

(1) Petite ville du comté de Devon où se trouvent aussi des eaux thermales.

médecins désiraient, c'est que le malheureux comte ne mourût pas dans les cercles respectifs où ils exerçaient leur art. Leurs vœux furent exaucés; comme si la dernière impulsion n'eût pas été assez vive, il s'arrêta court, défaillit et bientôt après expira sur la grande route, à leur satisfaction commune. Cette satisfaction ne fut pas, toutefois, partagée par l'entrepreneur des pompes funèbres de Cheltenham, qui comptait sur ce convoi, et qui trouve un plaisir grave à mettre poussière sur poussière et cendres sur cendres, en même tems que l'argent de ses honoraires dans sa poche.

Mais n'allez pas croire que les médecins aient la responsabilité de tous ceux qui vont à Cheltenham! il s'en faut bien. Là, se trouvent beaucoup de jeunes gens dans toute la vivacité de l'âge, et d'hommes faits dans la vigueur de leur maturité; là, vous rencontrez aussi des libertins jeunes ou vieux, audacieux ou patelins, qui y viennent dans un tout autre but que de boire son eau. Vous pouvez y voir réunis les sept âges de Shakespeare, le chercheur de fortune, le joueur, le duelliste, le vieillard cacochyme, la duègne, la coquette, qui tous sont occupés à dresser leurs piéges près des pompes, ou qui tombent dans ceux qu'on vient leur y tendre. C'est un grand réceptacle de vices où les mauvais sujets abondent *tanquam in vivaria*; où les corrompus jouissent d'une réputation relative, parce qu'à côté d'eux il s'en trouve de plus corrompus encore. Ils peuvent suivre leurs plus mauvais penchans, sans courir le risque d'être bannis de Cheltenham à Coventry, car, pendant toute la saison, on dirait qu'on célèbre, dans cette ville, une grande saturnale. Les réputations les plus équivoques se réunissent dans les salles d'assemblée, où des femmes irréprochables

se persuadent qu'elles peuvent sans souillure se trouver en contact avec des joueurs de profession, des coureurs de fortune, des libertins éhontés, et même danser avec eux, pourvu que le lendemain elles paraissent ne pas les reconnaître. Ici, les hommes les plus mal famés portent la tête haute, et jouissent même d'une espèce de gloire, l'attention se dirigeant sur eux, dans un degré correspondant à celui de leur infamie. La curiosité qu'ils excitent se fait surtout remarquer chez les femmes, car elles éprouvent en général une sorte de respect et de bienveillance pour ceux qui les font faillir, qui les trompent, qui les désespèrent. La plupart ont pour Lovelace et lord Chesterfield (1) une admiration avouée ou secrète; et en général elles ont plus de sympathie pour ceux qui trompent, que pour ceux qui sont trahis. J'ai vu, dans les brillantes réunions de Cheltenham, de beaux yeux se diriger, de tous côtés, vers le héros de maints galans scandales, avec une expression non équivoque. « C'est le fameux Sir Charles F. ! » s'écriait quelqu'un; j'entendais ensuite ce propos passer de miss en miss, tandis que la fatuité de Sir Charles triomphait de voir son nom voltiger sur tant de lèvres de rose. Quand j'observe cette

(1) Note du Tr. Lord Chesterfield, dans une série de lettres adressées à un fils naturel qu'il avait reconnu, a fait en quelque sorte un cours complet de séduction. Ce livre surprend par sa profondeur frivole; c'est la politique du *Prince* transportée des palais où Machiavel l'avait observée ou introduite, dans les salons et les boudoirs. Ce qui étonne également dans les lettres de lord Chesterfield, c'est ce mélange d'une tendresse paternelle pleine de passion, avec une corruption déguisée, il est vrai, sous l'élégance des formes; il semblerait que des affections si vives et si tendres ne dussent se trouver que dans des ames plus pures. Au surplus les grâces ne s'apprennent pas; la nature n'avait pas fait le jeune Stanhope pour plaire; et sa maussaderie le préserva des leçons et des exemples de son père.

admiration du beau sexe, pour de si mauvais sujets, je suis tenté de croire qu'un grand nombre de femmes ont, à la fois, comme les initiés des anciens mystères, une doctrine publique et une doctrine secrète; qu'ostensiblement elles honorent beaucoup les vertus conjugales, mais que dans la réalité elles ont une morale plus molle et moins austère. Au surplus ceci n'est que conjectural, et c'est à elles à décider si nous ne nous trompons pas en leur attribuant une double doctrine. Mais en voilà assez et peut-être un peu trop sur Cheltenham, dont la population ordinaire n'est que de 5 à 6,000 ames, et dont la population occasionelle est loin de doubler ce nombre.

(*London Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Taches du soleil.—Voici une nouvelle explication de ce phénomène. Un savant ingénieux, dit le *Bulletin de Boston*, est parvenu dernièrement, à la Providence, ville des États-Unis, au moyen d'un télescope de sept pieds anglais, qu'il a construit sur un nouveau principe, à reproduire l'image du soleil dans une chambre obscure, avec un développement de huit pieds de diamètre. Il éprouva, dit-il, une grande surprise quand il vit dans cette image toutes les taches du soleil, qui sont actuellement au nombre de neuf; elles y étaient si distinctes, qu'il pouvait en observer tous les mouvemens et les variations soudaines. Il se convainquit que ces taches étaient des masses immenses de fumée qui paraissaient s'échapper de cratères volcaniques. Tantôt ces éruptions vaporeuses redoublaient d'intensité, et tantôt elles éprouvaient un ralentissement subit, ce qui explique les accroissemens et les diminutions successives des taches solaires. Au moyen du même instrument, l'auteur de ces observations a également examiné la lune, et il affirme que ce corps est entièrement couvert de neiges et de glaces éternelles; que les taches noires visibles à sa surface sont des mers glacées, et que les endroits plus éclairés sont couverts de neige. Il considère comme des volcans

éteints les élévations coniques qui se remarquent au centre. Il n'a pu apercevoir aucun nuage sur le disque de cet astre, et il en conclut qu'il n'a point d'atmosphère, ou que celle qu'il a est extrêmement raréfiée. Cette grande accumulation de neiges et de glaces peut, suivant lui, s'expliquer par la nature des révolutions de la lune. Il propose de construire des instrumens de la même nature que le sien et avec lesquels on pourra répéter ses observations pour le prix de 50 à 100 dollars (environ 272 fr. 50 c., à 545 fr.), et de livrer au même prix des microscopes solaires faits sur un nouveau principe, et qui, à une distance de douze pieds, augmenteront de 5,184,000.

Tique qui s'attache aux animaux.—Il paraît, dit un naturaliste, que tous les animaux qui vivent dans l'eau ou sur terre sont infestés par la tique ou par d'autres insectes parasites. Ces parasites peuvent même s'observer sur le petit *monoculus*. Tout petit qu'est cet animal, j'en ai vu, dans le cours de ce printems, qui étaient couverts d'une multitude de polypes : on ne pouvait même plus voir les branches de ses cornes, tant elles en étaient remplies.

Ces insectes se trouvent en grande abondance sous les nageoires de la baleine; ils sont pourvus de dix pattes armées chacune de griffes aiguës, qui leur donnent le moyen d'adhérer fortement à ce grand cétacée. Les tiques que l'on trouve sur le paon sont d'une espèce très-singulière. Un jour que j'étais à la campagne chez un de mes amis qui avait un oiseau de ce genre, j'observai que cette pauvre bête paraissait beaucoup souffrir, et qu'elle se grattait violemment la tête; je courus après elle, je la pris pour mieux l'examiner, et je fus bien étonné de

l'aspect qu'elle m'offrit. Cet oiseau était, à la lettre, tout couvert de ces parasites, depuis sa queue jusqu'à l'extrémité de son bec. Toutes ses plumes étaient tombées ou ébranlées, et l'un de ses yeux dans le plus triste état, par suite apparemment des efforts qu'il avait faits pour se débarrasser, en se grattant, de cette vermine. Je le soulageai un peu, à l'aide du jardinier de mon ami, en secouant une partie des tiques dont il était couvert; je détruisis ensuite les autres, en le frottant avec un peu d'onguent mercuriel, remède tout puissant, comme on sait, contre les insectes. Quelques mois après, j'eus la satisfaction de le voir en très-bon état : toutes ses plumes étaient revenues; mais il avait entièrement perdu un œil. M. Georges Samouelle, dans une excursion entomologique, observa plusieurs chevaux couverts de l'espèce nommée tique, *hippobosca equina*; ces tiques étaient si nombreuses qu'il put en prendre six poignées sur les flancs d'un seul des chevaux. Elles s'attachent aux chevaux au moyen de leurs griffes; chacune de leurs pattes en a quatre. Cet insecte est très-difficile à tuer, car on peut le presser fortement entre ses doigts sans y réussir. Lorsque les chevaux ne sont pas tenus avec une grande propreté, ils sont très-exposés aux invasions de ces hôtes dangereux.

Dans l'été de 1817, j'étais assis sur la place du marché, à Horsham, dans le Sussex, lorsqu'une hirondelle tomba de son nid, tout près de l'endroit où je me trouvais : je ramassai l'oiseau; il était rempli d'une espèce particulière de tiques, l'*hippobosca hirundinis*. Ces insectes avaient tellement tourmenté le pauvre oiseau, qu'ils l'avaient expulsé de son nid. Je parvins à en prendre quelques-uns, mais avec difficulté, attendu qu'ils couraient très-vite; je brossai ensuite les autres, et l'oiseau, se trouvant débarrassé de ces insectes, s'en-

vola d'un air vif et joyeux. Malgré la différence qui existe entre la tête du cheval et de l'hirondelle, leurs tiques sont à peu près de la même dimension ; non-seulement ils infestent tout le corps de cet oiseau, mais ils fourmillent aussi dans son nid.

Les chiens, nos compagnons fidèles, sont également tourmentés par la tique, qui, en se gorgeant de leur sang, acquiert quelquefois une dimension triple et quadruple de sa dimension primitive. On a vu des chiens, aux Antilles, qui en étaient tellement tourmentés, qu'ils périssaient sous leurs piqûres.

Un naturaliste célèbre, pendant une de ses excursions entomologiques, fut attaqué par un insecte semblable, qui s'attachait si fortement à sa peau, qu'il le cassa en voulant l'extraire. On fut obligé de lui faire une incision pour ôter le *proboscis* de sa jambe, où il aurait immanquablement déterminé un abcès. Mais la plus dangereuse de toute cette classe d'insectes, c'est l'*acarus americanus* décrite par le professeur Kalm. Ces tiques se trouvent dans les forêts du nord de l'Amérique. Elles sont en si grand nombre que, si vous vous asseyez par terre ou sur le tronc d'un arbre, ou même si vous marchez pieds nus, vous en êtes sur-le-champ tout rempli. Elles plongent leur bec dans les parties découvertes, et sucent votre sang en s'enfonçant de plus en plus dans la chair, jusqu'à ce qu'elles y soient entièrement enfouies. Dans le premier moment on s'aperçoit à peine de leur présence ; mais lorsqu'une fois elles se sont bien établies, elles provoquent des démangeaisons cruelles, suivies ordinairement de grandes tumeurs. Il est très-difficile d'extraire cette espèce de tique, qui aime mieux se laisser mettre en pièces que de lâcher prise. Le bec et la tête restent quelquefois dans la plaie, qu'ils enveniment, et provoquent une forte suppu-

ration. Ces tiques sont d'abord très-petites, mais, par la succion, elles deviennent quelquefois aussi grosses que l'extrémité du petit doigt; alors, elles se détachent d'elles-mêmes et tombent sur le sol. L'*hastellum* de la tique, comme le dard barbelé de l'abeille, ne peut pas être extrait sans la coopération de l'insecte. Kalm nous assure que c'est surtout aux chevaux que s'attaque l'*acarus americanus* (1), et que leurs flancs en sont quelquefois tellement couverts qu'à peine si on peut introduire la pointe d'un canif dans les intervalles. Il n'est pas rare de voir ces malheureux animaux succomber dans les prairies, sous les morsures des tiques, après l'agonie la plus douloureuse. Quelques insectes sont couverts par une petite espèce de tiques qui, au moyen de filamens qui les réunissent, sont disposées en grappes. On a essayé avec succès, dans l'Inde, de détruire, par la vapeur, les insectes qui se mettent dans les navires, et qui en pourrissent les bois; on pense que le même moyen ne sera pas moins puissant contre la vermine.

Volcan dans la Nouvelle-Galles du Sud. — L'existence d'un volcan, dans cette partie du monde, n'est plus douteuse. M. Mackie s'en est assuré, en se rendant de Sydney, sur les rives de l'Hunter, où se trouve ce volcan. Il est situé, dit-il, à 25 milles de distance de la propriété de M. Mac Intyre, à Segenho. Lorsque l'on n'en est plus éloigné que d'un quart de mille, on aperçoit, en plein jour, des éruptions soudaines de flammes mêlées de fumée. Pendant la nuit, cette flamme a un aspect bleuâtre, et colore au loin l'atmosphère. Le cratère du volcan est placé

(1) Voyez les Scènes d'Hiver sur les rives du Mississipi, dans le numéro 42.

entre les sommets de deux montagnes. On ne voit, sur les flancs de ces montagnes, aucune trace de laves ; et ce fut vainement que M. Mackie et les personnes qui l'accompagnaient cherchèrent à en découvrir. Il s'approcha, par une pente très-roide, du cratère, qui a environ douze pieds de large sur trente de long. A une distance considérable, le sol, d'un aspect noirâtre, était entièrement privé d'humidité. Çà et là on apercevait quelques troncs d'arbres brûlés qui tenaient à peine au sol, et que l'on pouvait en détacher sans aucun effort. A cinq pieds du volcan, M. Mackie fit construire une barricade pour le protéger, tandis qu'il faisait creuser le sol, contre la chaleur du volcan, qui ressemblait à celle d'un four. Ses hommes ne pouvaient pas s'occuper de l'excavation plus de six minutes de suite, à cause de l'intensité de la chaleur, qui s'accroissait à mesure que l'on creusait davantage. Tout autour de ce volcan, la nature avait un aspect désolé; pas d'eau, pas un brin d'herbe, nulle trace de végétation, à l'exception de ces troncs brûlés dont nous avons parlé plus haut. Le cratère paraissait s'accroître d'heure en heure. De tems en tems, des portions considérables de ses bords s'en détachaient et tombaient dans l'abîme, et aussitôt la flamme semblait redoubler de vivacité. Pendant le séjour de M. Mackie, il fut souvent très-exposé; une fois, entre autres, ce ne fut qu'à grande peine qu'il échappa à une mort imminente. Le sol s'était ouvert sous lui, et il fut très-difficile de le retirer de ce trou, qui se creusait incessamment sous son poids. Quand on l'en retira, il était tout brûlé; mais les indigènes le soulagèrent beaucoup, en appliquant sur ses brûlures une espèce de gomme. Tout donne lieu de croire que ce volcan est de formation très-récente. Les indigènes le considèrent avec un air

de terreur et de surprise qui fait supposer que ce spectacle est nouveau pour eux ; et quoique, comme nous l'avons dit, le cratère s'augmente sans cesse, il est encore peu considérable.

Statistique.

Les établissemens anglais de l'Australie continuent à faire des progrès rapides. Le nombre des maisons de commerce de Sydney est maintenant de quarante-deux. La ville s'embellit chaque jour; on élargit les rues, et l'on remplace les anciennes maisons par d'autres qui sont plus solides et plus élégantes. Sydney a aujourd'hui cinquante rues; on ne tardera pas à en ouvrir de nouvelles; sa population s'élève à 16,000 ames, y compris la garnison. Le dr. O'Halloram fait, tous les dimanches, des lectures théologiques, propres, dit un journal de Sydney, l'*Australien,* à améliorer le caractère moral des habitans. Les navires coloniaux qui font le commerce entre les côtes de la Nouvelle-Zélande et celles de la Nouvelle-Galles du Sud, composent leurs équipages moitié de matelots anglais et moitié de Zélandais; ceux-ci se trouvent déjà en grand nombre à bord des bâtimens coloniaux. Ainsi ces barbares, qui sont encore antropophages, concourent cependant au mouvement de la civilisation. C'est, au surplus, une race remarquable, pleine d'intelligence et d'activité.



Nouveau moyen d'employer l'eau comme moteur. — Un procédé nouveau pour faire servir la puissance de

l'eau aux besoins des fabriques, dans toutes les situations et à toutes les époques de l'année, a été introduit dernièrement en Écosse, par un ingénieur civil, nommé Tom. Ce système paraît devoir être de la plus grande utilité au pays, non-seulement parce qu'il fournit un moyen économique de remplacer la vapeur, mais aussi parce qu'il doit améliorer la condition des ouvriers, et faire cesser, dans les grandes villes, l'incommodité insupportable de ces masses de fumée qui s'échappent de nos usines et de nos fabriques. La première application en grand qui en ait été faite, a eu lieu à Greenock, sur une belle chute d'eau de 512 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais l'application peut s'en faire partout, et dans toutes les saisons, au moyen d'une combinaison fort ingénieuse d'écluses, dont M. Tom est également l'inventeur. L'essai de cette méthode à Rothsay, dans l'île de Bute, où elle fut employée en premier lieu, excita le patriotisme d'un certain nombre d'habitans de Greenock; les constructions qu'ils ont fait faire, sur les dessins de M. Tom, forment, sans aucun doute, aujourd'hui, une des merveilles de l'industrie écossaise. L'eau des pluies d'un certain nombre de montagnes stériles, dans le voisinage de Greenock, d'abord réunie dans un grand réservoir naturel, est dirigée à travers de profonds ravins, vers un aqueduc d'environ six milles de long (deux lieues), qui vient aboutir à une colline située au-dessus de la ville. L'eau est amenée ensuite par des conduits ou petits aqueducs, à des moulins construits, au nombre de trente-trois, sur l'inclinaison de la colline, à différentes hauteurs, et qui, par leurs chutes successives, donnent une force égale à celle de 2,000 chevaux, ainsi que cela est démontré par le rapport de l'ingénieur de la compagnie. Au moyen de

certaines améliorations qu'il serait facile d'introduire, cette force pourrait être de 3,000 chevaux, et alors elle excéderait celle de la grande ville manufacturière de Glasgow et de son voisinage. L'eau réunie dans le réservoir naturel avec quelques petits auxiliaires, est le produit de 4,890 acres de terrain ; il couvre environ 300 acres à une profondeur de quarante-six pieds, et il peut fournir 600 milllions de pieds cubes chaque année. De manière qu'après avoir donné, tous les ans, 50 millions de pieds cubes, pour les besoins domestiques, ce réservoir peut fournir 2,464 pieds cubes par minute, pendant 310 jours (les jours de travail de l'année). Ce qu'il y a d'admirable, dans cette superbe entreprise, c'est que le prix de la force d'un cheval se trouve réduit au douzième de ce qu'elle coûte, quand on l'obtient par la vapeur. L'adoptien générale de ce système, dans tous les pays, ferait cesser la dépense des machines à vapeur et du combustible. Le charbon et beaucoup d'articles de consommation usuelle éprouveraient une baisse considérable, l'industrie pouvant produire à moins de frais, redoublerait encore d'activité ; enfin la morale et la santé du peuple profiteraient également, par la translation des grandes fabriques, de l'intérieur des villes où la plupart se trouvent aujourd'hui, dans des endroits découverts et bien aérés. Le système de M. Tom paraît donc destiné à faire encore une ère plus importante, dans l'histoire de l'industrie, et même dans celle de l'humanité, que les découvertes de Watt (1). Tel est du moins le langage que tient, en en parlant, l'éditeur du *New Monthly Magazine*. L'industrie française fera sans doute constater si les

(1) Voyez sur ce grand mécanicien et sur ses découvertes, une notice insérée dans notre 4e numéro.

travaux de Greenock méritent de si pompeux éloges, et s'ils doivent en effet opérer une révolution nouvelle dans l'économie intérieure des fabriques. Quoi qu'il en soit, notre devoir était de les signaler à l'attention de la France, pour qu'elle en profite, s'il y a lieu.

Éclairage par le gaz en Chine.—Il paraît que nous sommes destinés à retrouver, en Chine, tous les arts de l'Europe, même ceux que nous considérons comme les plus modernes. C'est ainsi que nous y avons déjà découvert l'usage de l'imprimerie, de la boussole, de la poudre à canon. Mais ces arts sont toujours dans un état imparfait, attendu que les Chinois, n'ayant pas, à proprement parler, de sciences exactes, n'ont pu en soumettre les procédés à des principes rigoureux. Voici que l'on vient tout récemment de constater qu'il existe aussi, en Chine, un éclairage par le gaz. Il est vrai que la nature en a fait presque tous les frais, et que les Chinois n'ont eu besoin ni de cornues ni de gazomètres. Dans les districts de Young-Hian et de Wei-Yuan-Hian, se trouvent des puits d'eau salée répandus en grand nombre sur un rayon d'environ dix lieues, et qui sont activement exploités par les populations industrieuses du voisinage. De l'orifice de plusieurs de ces puits, ou des puits voisins, s'échappent aussi des colonnes d'air inflammable, tellement que, lorsqu'on présente une torche à leur ouverture, il en sort des gerbes de feu de vingt à trente pieds qui répandent de vives lueurs dans l'atmosphère, et qui ressemblent aux explosions d'un volcan. Les Chinois ont pensé que l'on pourrait tirer parti de ces sources de gaz; et, en conséquence, ils y ont fait aboutir de longs tuyaux de bambous; l'une des extrémités de ces tuyaux plonge dans les puits, et

l'autre se termine en terre cuite, afin que la combustion ne la détruise pas. Le gaz qui arrive par ces tubes sert à chauffer et à éclairer les usines employées à l'exploitation des puits salins, ainsi que les rues où ces usines se trouvent. Cet éclairage existe, dit-on, dans ces districts de tems immémorial. C'était un grand pas pour arriver à s'éclairer par du gaz obtenu au moyen de procédés artificiels; mais les Chinois s'en sont tenus là, et l'industrie récente de l'éclairage par le gaz, telle qu'elle est pratiquée en Europe, leur est tout-à-fait inconnue.

Agriculture.

Sucre de foin. — Tandis que l'Europe occidentale s'applique avec succès à substituer le sucre de betteraves au sucre de cannes, un malfaiteur, détenu dans la maison de correction de Vienne, en Autriche, vient, dit-on, de découvrir un procédé pour faire du sucre avec du foin. On sait qu'il en existe toujours plus ou moins dans tous les végétaux; mais cet homme assure que la matière saccharine est surtout en très-grande abondance dans le foin, et qu'on peut tirer une livre de sucre de six livres de cette plante, au moyen du procédé dont il est l'inventeur. Il paraît que le gouvernement autrichien ne considère pas ce projet comme chimérique, et qu'il est disposé à en favoriser l'exécution.

Beaux-Arts.

Colosseum, ou Panorama gigantesque de Londres. — Ce besoin de devenir riche, de gagner promptement et beaucoup d'argent, que l'on éprouve à Londres plus

que partout ailleurs, car nulle part la fortune n'est plus indispensable, y fait concevoir sans cesse les projets les plus extraordinaires : celui dont nous allons entretenir nos lecteurs n'est pas un des moins singuliers; il mérite, d'ailleurs, l'intérêt à d'autres égards. Nous voulons parler du panorama qu'on vient d'ouvrir à Londres. Son inventeur s'est trouvé, faute de fonds, dans la nécessité de l'exposer à la curiosité du public, long-tems avant qu'il fût achevé. Heureusement la portion la plus importante est assez avancée, pour faire juger de l'étendue du génie qui l'a conçu, ainsi que de l'énergie de caractère, de la patience et du rare talent dont son auteur a fait preuve dans l'exécution. Ce spectacle fait partie d'un vaste établissement qu'une société particulière a formé dans Regent's-Park, sous nom du *Colosseum*. Après avoir traversé une pelouse, on arrive à des arcades gothiques, couvertes de lierre; c'est le vestibule d'un grand salon qui a la forme d'un kiosk turc, qui communique, par des galeries, à la bibliothèque, aux différens réfectoires, et à une suite d'appartemens dont les souscripteurs jouiront plus tard. On y arrivera du jardin, par un bel escalier en marbre blanc. Une des portions les plus curieuses de cet immense établissement, est une galerie vitrée où on a rassemblé une nombreuse collection de plantes indigènes et exotiques. On y remarque entre autres trente-cinq espèces de *camelia japonica*. Cette galerie aboutit à un salon également vitré, qui est aussi destiné à recevoir des végétaux rares, et au centre duquel est un bassin d'où s'élancent de petits jets d'eau qui doivent arroser les plantes suspendues en festons à la coupole. Au milieu du bassin, on verra une statue de naïade en marbre blanc, endormie dans sa conque marine. On prépare encore des

volières, qui seront placées dans les mêmes lieux. La chaumière suisse, qu'on voit au rez-de-chaussée, est une fabrique charmante, d'où l'on aura la vue de trois cascades, dont la plus élevée se précipitera d'une hauteur de soixante pieds. Ces trois cascades, placées dans le parc, seront entourées de verdure, de rochers, de grottes de l'aspect le plus pittoresque. Aujourd'hui, on ne voit encore, de toutes ces choses, qu'une voûte spacieuse construite en pierres de grande dimension, et de formes irrégulières, au-dessus de laquelle les chutes d'eau doivent s'écouler. Lorsque la salle de promenade, qui se prolonge sur toute l'aile du bâtiment, sera garnie de glaces, de draperies et de meubles, elle deviendra sans nul doute le plus beau salon de Londres. Afin de l'utiliser davantage, M. H. se propose d'en approprier une partie à l'exposition des produits des arts.

Nous allons maintenant passer à la description de la partie la plus merveilleuse de cet établissement, le panorama de Londres. Le peintre Hornor avait fait construire, il y a quelques années, au-dessus du dôme de l'église de Saint-Paul, immédiatement au-dessous de la croix de fer, une espèce de cage, dans laquelle il travailla long-tems pour peindre de ce point, le plus élevé de Londres, le panorama de cette ville. Suspendu ainsi entre le ciel et la terre, l'artiste passa souvent les nuits dans ce singulier atelier, pour profiter de la clarté des premiers rayons du jour, qui lui permettaient d'apercevoir plus distinctement certains points ordinairement enveloppés de brouillards. Il mit une patience étonnante à peindre jusqu'aux objets les plus rapetissés par leur éloignement, et qu'il parvenait à découvrir, soit à la simple vue, soit à l'aide d'une lunette d'approche. Aussi, les toiles dont il s'est servi pourraient-

elles, dit-on, couvrir jusqu'à deux acres de terrain. Le diamètre du cercle que trace ce vaste panorama, le plus grand qu'on ait jamais entrepris de peindre, est de cent trente-quatre pieds, et sa hauteur, de la base jusqu'à l'imposte du dôme, n'est pas moindre de soixante pieds, ce qui donne une surface de vingt-quatre mille pieds carrés. L'extrémité inférieure est terminée par une bande de toile non peinte, de quatre mille pieds carrés environ, qui se resserre vers le centre. Le dôme en plâtre sur lequel le ciel est peint, peut avoir quinze mille pieds d'étendue, ce qui forme en tout une superficie de quarante mille pieds carrés de peinture.

Mais quelque prodigieuses que soient les dimensions de cet immense tableau, dit la *Gazette de Londres* de qui nous empruntons ces détails, c'est le moindre de ses mérites. Il serait impossible de rendre, par des paroles, l'impression du spectateur, lorsque, après avoir franchi l'escalier en spirale construit au centre du bâtiment, il entre dans la première galerie, et se trouve, tout-à-coup, en présence de ce grand spectacle. D'abord il ne peut croire que ce qu'il voit ne soit pas une scène réelle. On pourrait dire même que, sous un certain rapport, la copie surpasse le modèle. En effet, même dans les jours les plus beaux, et lorsque l'air a le plus de transparence, il est presque impossible que quelque partie du vaste horizon que l'œil embrasse du faîte de Saint-Paul, ne soit obscurcie par des nuages, puisque cet horizon comprend une étendue de plus de cent vingt milles de pays; mais, dans le panorama, bien que l'atmosphère soit suffisamment vaporeuse, aucune partie du tableau n'est entièrement cachée; et de tous les objets qu'on peut discerner de ce point de vue élevé, soit à l'œil nu, soit à l'aide des lunettes, à peine pourrait-on découvrir un

champ, un arbre ou une cabane, qui ne se retrouve reproduit avec une fidélité scrupuleuse. Cependant, telle est la parfaite harmonie, l'admirable ordonnance de l'ensemble, que ces détails minutieux, loin de nuire à l'effet général, contribuent puissamment à la magie de l'illusion. Nous n'entreprendrons pas de décrire les milliers d'objets que renferme ce prodigieux tableau; il faudrait des volumes pour en faire la simple énumération. Mais entre toutes ces choses, si nous voulions faire un choix, nous dirions que le cours majestueux de la Tamise, les contours gracieux qu'elle trace depuis Londres jusqu'à Putney, coupés de distance en distance par de nombreux ponts et la beauté de ses rives, excitent surtout l'admiration. Le palais de Lambeth, l'Abbaye de Westminster, l'Adelphi, Somerset-House, et le Temple, se présentent tour à tour, à mesure que l'œil parcourt la distance qui sépare Wauxhall de Blackfriars. Les rayons du soleil se jouant sur les eaux du fleuve nous ont paru d'un effet admirable. Londres, ce cœur, ce centre de vie de l'Angleterre, avec ses vénérables églises, ses antiques palais, ses beaux quartiers, ses grandes places, ses rues populeuses, ses théâtres, ses arsenaux, ses chantiers, ses jardins, ses parcs, occupe la partie inférieure du tableau. On pourrait contempler pendant des heures entières, des jours même, cette portion du spectacle, avec une admiration toujours croissante. Oubliant que ce qu'on a devant les yeux n'est qu'une toile peinte, on voudrait pouvoir, comme Asmodée, assister aux différentes scènes qui se passent sous les toits au-dessus desquels on plane.

Entre les constructions les plus rapprochées de l'œil du spectateur, et qui toutes sont traitées avec beaucoup de soin, on distingue les tours ou clochers de St.-

Paul. Leur hauteur sur la toile, est de quarante pieds. La beauté de la peinture et la perfection des détails en rendent l'effet tout-à-fait magique. Les teintes du ciel, sans être monotones, sont si délicates, et graduées avec tant d'art, qu'elles ne sauraient distraire l'attention de la scène principale. Un homme de notre connaissance, qui nous accompagnait dans une de nos visites au Colosseum, s'écria au moment où il en sortait: « Ah! j'ai complètement oublié de regarder le ciel! » C'était un compliment que, sans se douter, il faisait à l'artiste; car cela prouvait que, de même qu'un bon peintre de portrait, il avait su éloigner et sacrifier le fond, de manière à faire valoir les figures.

Un peu plus de la moitié du tableau est maintenant achevé, et le reste est tellement avancé, que l'on peut dire que toutes les difficultés sont vaincues. Quelques semaines encore d'un travail assidu suffiront à son achèvement.

Nous allons maintenant essayer de décrire la structure architectonique du Colosseum. Ce bâtiment fut commencé en 1824, d'après les dessins et sous la direction de M. Burton. C'est un polygone à six faces, chacune de vingt-cinq pieds d'étendue. Un beau portique de style dorique avec six colonnes, occupe trois de ses faces. Le même ordre d'architecture est employé pour le pourtour entier de l'édifice. A chacun des angles, des pilastres supportent l'entablement, et leurs socles, que continuent deux marches d'escalier, forment deux degrés semblables à ceux du portique tout autour de l'édifice et en constituent la base. Le diamètre du polygone pris hors d'œuvre est de cent trente-deux pieds. La hauteur des murailles mesurée à l'intérieur est de soixante-dix-neuf pieds. Sur l'entablement est un attique au-dessus duquel s'élève un

dôme avec trois gradins, puis un mur d'appui derrière lequel règne une galerie d'où l'on pourra contempler la scène environnante. La partie la plus élevée de la coupole est vitrée, et forme un immense abat-jour de soixante-quinze pieds de diamètre : le reste du dôme est couvert en cuivre peint.

Il paraît que le Parthénon a servi de modèle pour les proportions des colonnes ; cependant, celles du Colosseum sont de dimensions plus fortes, car leur diamètre est de six pieds deux pouces et demi, et leur hauteur de trente-cinq pieds six pouces. Le portique, ainsi que les murailles, sont en briques revêtues de stuc. L'épaisseur de celles-ci est de trois pieds à leur base, et de vingt-deux pouces vers le dôme. Les curieux arrivent du portique dans un vestibule éclairé d'en haut et divisé en trois compartimens, avec un escalier à chaque extrémité. Celui de droite est pour ceux qui paient le prix le plus élevé. Il mène à un corridor au bout duquel se trouve l'escalier en spirale qui conduit à la fois à la plus basse des trois galeries, à la chambre des rafraîchissemens et à l'extérieur du dôme. Il existe aussi une communication entre le corridor du rez-de-chaussée et un grand salon dans lequel on pourra s'arrêter, avant de monter au panorama, et lorsqu'on en redescendra. Près de ce salon, est un petit cabinet qui communique avec une plate-forme qu'on hissera, à l'aide d'une machine, jusqu'au niveau de la galerie inférieure. Elle est destinée aux personnes malades ou faibles qui voudraient voir le panorama, sans avoir la peine de monter d'une autre manière. De ce point élevé, les regards plongent, comme du sommet de St.-Paul, sur l'immense capitale. L'escalier de gauche, partant du vestibule, conduit à la seconde galerie, c'est-à-dire aux places du second prix.

Le noyau autour duquel tournent les escaliers en spirale, et au milieu duquel nous avons dit que se trouvait la plate-forme mouvante, est garni de cercles de fer et de bandes de même métal posées diagonalement. Un cône en bois, placé à son sommet, de trente-quatre pieds d'élévation, supporte la salle des rafraîchissemens, celle des bals et des concerts, la grosse boule en pierre qui couronnait, il y a quelques années, le dôme de St.-Paul, une croix de fer semblable à celle que l'on voit au faîte de cette cathédrale, la cage dans laquelle M. Hornor a travaillé à son panorama; enfin l'escalier qui conduit à l'extérieur du dôme, d'où l'on dominera Regent's-Park et toute la contrée voisine.

La façade de la galerie, ou gradin inférieur, est ornée de pilastres, sur lesquels repose l'entablement. Dans la seconde, des trumeaux supportent des arches. Ces ornemens d'architecture aident à l'effet de la scène, et forment comme une suite de bordures qui permettent aux spectateurs de contempler, l'une après l'autre, chaque partie de ce merveilleux spectacle.

Après avoir décrit la structure de l'édifice, nous dirons quelques mots des artistes qui ont concouru à l'accomplissement de ce grand œuvre, qui semble réaliser les merveilles créées par l'imagination des auteurs de contes de fées.

La gloire de l'invention doit être exclusivement attribuée à M. Hornor. La persévérance, le courage qu'il a montrés, tandis qu'il travaillait à ses tableaux dans une cage fragile, placée sur quelques pièces de bois minces et chancelantes, et élevées à une hauteur dont la pensée seule donne des vertiges, sont au-dessus de tout éloge. On sait combien peu il s'en est fallu qu'il ne tombât de cette immense élévation, sans que la chance

d'une telle catastrophe ait pu le détourner de son entreprise. Non content de rendre avec une exactitude minutieuse les choses telles qu'elles lui apparaissaient, en s'aidant des instrumens les plus parfaits, il visitait un à un les divers points de cette vaste scène, lorsqu'il lui restait quelque doute sur leur forme ou leur position. Quand il eut achevé la série de ces tableaux, il s'occupa de la construction du bâtiment qui devait contenir le panorama. M. Decimus Burton en fit l'entreprise, et M. Baber se chargea de préparer et de placer la toile sur laquelle les tableaux devaient être copiés. Nous avons déjà dit quelles étaient les dimensions de cette toile. Lorsqu'elle eut été fixée vers sa base, à trois pieds de distance de la muraille, M. Paris, qui s'est fait une réputation méritée, non seulement comme peintre, mais encore comme mécanicien, entreprit de transposer les tableaux de M. Hornor sur une échelle deux cent cinquante-six fois plus étendue. Il en traça d'abord les contours avec de la craie. C'était un travail difficile et qui exigeait une exactitude scrupuleuse. Il fut terminé au mois d'avril de l'année 1826, et M. Paris se mit alors à peindre à l'huile; mais comme un seul artiste ne pouvait suffire à cette prodigieuse entreprise, M. Hornor engagea plusieurs autres peintres à y coopérer. Cependant, quoique plusieurs d'entre eux fussent des gens de talent, comme ce genre de travail leur était absolument nouveau, le succès fut médiocre, et l'ouvrage allait lentement. Chaque artiste voulait que la partie du tableau dont il se chargeait fût la plus apparente, et se distinguât du reste. L'un d'eux, jaloux de montrer l'indépendance de son talent, fit suivre à la fumée de ses cheminées une direction diamétralement opposée à celle de son voisin; tandis qu'un autre, passionné pour les idées

originales, imaginait d'éclairer un édifice par un rayon de soleil qu'il faisait arriver du nord. Le résultat de toute cette confusion fut la nécessité de repeindre ou de réparer une grande partie de ce qui avait été fait. Enfin, M. Paris, aidé de quelques peintres en décors qui travaillaient sous ses ordres, se décida à se charger de l'entière exécution de ce travail, et la parfaite harmonie de son ensemble prouve qu'il a pris le bon parti.

A toutes les difficultés qu'offraient la perspective, l'effet général, et la multiplicité des objets, il faut ajouter celle d'atteindre à toutes les parties de cette immense surface sans risquer d'endommager les portions déjà peintes; et c'est ici que les connaissances en mécanique de l'artiste lui ont été très-utiles. Tous les échafaudages, les ponts, les machines diverses dont il s'est servi, étaient de son invention. Quelquefois on l'a vu assis sur deux ou trois ais de sapin qui vacillaient à chacun de ses mouvemens, ou bien il travaillait suspendu au plafond par des cordes qui le balançaient sans cesse dans les airs. Il faut avoir une tête bien forte, des nerfs bien solides pour conserver le libre usage de toutes ses facultés de corps et d'esprit, dans des situations dont les dangers n'étaient pas imaginaires; car, à deux reprises, M. Paris a fait des chutes qui auraient pu être mortelles, mais qui heureusement n'ont pas eu de suites très-fâcheuses. Enfin tout est maintenant consommé ou va l'être; et l'Angleterre tout entière peut en tirer quelqu'orgueil, car il n'y a que dans ce pays où des entreprises aussi colossales puissent être exécutées par le zèle et les ressources de simples citoyens.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 244, au lieu de 8° *de Réaumur*, lisez : —5° *Réaumur.*
Page 310 et 313, au lieu de *Brousee*, lisez : *Brousse.*

